

CAUSERIES ET ARTICLES PUBLIÉS
DANS LE *D'ARTAGNAN*
(1868)

1^{re} ANNÉE, NUMÉRO 22.

10 CENTIMES.

MARDI 24 MARS 1868.

DARTAGNAN
JOURNAL
D'ALEXANDRE DUMAS
PARAISANT LES MARDIS, JEUDIS ET SAMEDIS

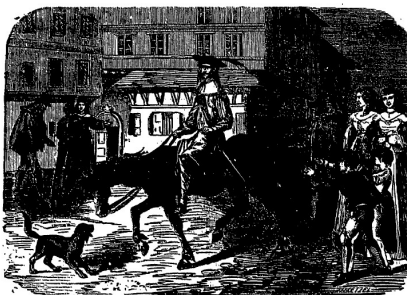
Rédacteur en Chef :
Alexandre DUMAS

Le Secrétaire de la Rédaction
Georges LE HARKIS

ABONNEMENTS :
Paris et Départements
Trois mois 4 fr.
Six mois 8 fr.
Un an 16 fr.
Etranger, port en sus.

Le Numéro : 10 centimes.

*Ecrire pour tout ce qui concerne la
rédaction, à M. Alexandre DUMAS,
107, boulevard Malesherbes.*



DARTAGNAN
JOURNAL
D'ALEXANDRE DUMAS
PARAISANT LES MARDIS, JEUDIS ET SAMEDIS

Administrateur :
Alfred MERCIER

ABONNEMENTS :
Paris et Départements
Trois mois 4 fr.
Six mois 8 fr.
Un an 16 fr.
Etranger, port en sus.

Le Numéro : 10 centimes.

*S'adresser pour tout ce qui concerne
l'administration, à M. MERCIER,
5, place de la Bourse.*

DARTAGNAN

ALEXANDRE DUMAS

Causeries et articles
publiés dans le *D'Artagnan*

LE JOYEUX ROGER
2016

Nous avons retenu, pour cette publication, tous les articles qu'a publiés et signés Alexandre Dumas dans son journal *D'Artagnan*, dont les 66 numéros ont paru du 4 février au 4 juillet 1868.

Nous en avons seulement omis les courtes réponses à des lettres de lecteurs et les feuilletons *Le volontaire de 92*, que nous avons déjà publié, et *Caroline de Brunswick, reine d'Angleterre*, que nous publierons à part.

Nous avons conservé l'orthographe telle qu'elle apparaîtrait dans le journal, nous contentant d'effectuer les corrections évidentes, mais nous avons modifié la ponctuation à plusieurs endroits.

ISBN : 978-2-924529-52-2

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

Causerie [Présentation du *D'Artagnan*]¹

Eh bien, oui, c'est d'Artagnan sur son cheval jaune. D'Artagnan, qui, remuni des conseils de son père, s'est remis une seconde fois en route pour Paris, avec trente autres écus dans sa poche et une autre lettre pour M. de Tréville.

Il a toujours sa mine allongée, sa rapière sans fin et sa langue provocatrice, ce qui va lui faire encore bon nombre d'ennemis ; mais il a toujours aussi son cœur droit, son esprit loyal et le baume de madame sa mère, qu'il offre à ses adversaires mêmes, avant de se battre avec eux, ce qui doit lui faire quelques amis.

Puis, c'est son second voyage dans la capitale, et il a plus d'expérience qu'à son premier ; il sait à ses dépens qu'il ne faut point à brûle-pourpoint chercher querelle au premier venu, et qu'en la cherchant seulement même à ceux qui méritent qu'on la leur fasse, il pourra bien, dans notre temps d'extrême tolérance, être regardé comme Don Quichotte s'escrimant contre des moulins à vent.

Il trouvera Paris bien changé depuis 1845, époque à laquelle il a fait son apparition.

Et en effet, matériellement et intellectuellement, Paris est l'envers de ce qu'il était à cette époque-là : nous ne nions pas que matériellement il ne soit fort embelli, grâce M. Haussmann, mais nous avons peur qu'intellectuellement il ne se soit fort détérioré, grâce à M.....

Bon ! voilà que j'allais débiter par nommer un masque, à l'époque où les masques n'ont pas de nom.

Cela l'étonnera peut-être d'abord, notre pauvre d'Artagnan, mais il est contemporain de Galilée, il sait que la terre tourne et

¹ Intitulée simplement *Causerie*, cette présentation du *D'Artagnan*, a paru dans le n° 1, mardi le 4 février 1868.

qu'elle est parfois, ne pouvant rester en place, forcée d'accepter le mouvement, à la place du progrès.

Va donc pour le mouvement ! Il n'y a rien de pis qu'un monde engourdi, pas même un monde mort. J'aime mieux Pompéi que...

Bon ! voilà que j'allais nommer une ville, ce qui est presque un aussi grand crime que de nommer un masque.

À la place de Balzac, il trouvera Ponson du Terrail ; à la place de Charles Bernard, il trouvera Feuillet ; à la place d'Alfred de Musset, il trouvera Feydeau ; à la place de Ponsard, il trouvera Laya ; à la place de Scribe, il trouvera Sardou ; à la place de Soulié, il trouvera Albert Clerc ; à la place d'Alfred de Vigny, il trouvera de la Palme ; à la place de Meyerbeer, il trouvera Offenbach ; à la place de la *Tour de Nesle*, il trouvera la *Biche au Bois* ; à la place de *Marion Delorme*, il trouvera les *Voyages de Gulliver* ; à la place de M^{lle} Rachel, il trouvera M^{lle} Favart ; à la place de Dorval, il trouvera M^{lle} Schneider ; à la place de Bocage, il trouvera M. *** ; à la place de Frédérick Lemaître, personne.

La plupart des artistes que nous venons de nommer sont des hommes et des femmes de talent. Peut-être un jour feront-ils oublier ceux auxquels ils succèdent. En attendant, par malheur, ils en font souvenir.

Et si nous voulions parler de la peinture ; si nous nommions les successeurs de Delacroix, d'Ingres, d'Horace Vernet, de Flan-drin, de Bellanger, peut-être serait-ce encore pis.

Mais que voulez-vous ? D'Artagnan est philosophe ; il sait que la route de la vie est comme celle de Tarbes, qu'elle monte et qu'elle descend. Il prendra le temps comme il vient, Paris comme il est.

Et puis c'est un gaillard qui a le nez fin que d'Artagnan. Comme un bon chien de chasse qui veut, en entrant dans une plaine, savoir à qui il aura affaire, il a pris le vent avant que de se mettre en route, et il a senti que l'époque était à la réaction. Il s'est aperçu que si l'art était moins disposé à produire, l'esprit était plus savant à critiquer.

Il a vu que les hommes de style, à tout prendre, avaient succédé aux hommes d'action, et que s'ils ne faisaient pas l'enfant eux-mêmes, ils habillaient et déshabillaient proprement les enfants des autres. Il a moins lu les grands journaux qui, avec leurs dix mille, quinze mille, ou vingt mille abonnés, ne sont plus rien, mais en revanche il a beaucoup lu les petites gazettes et les petites feuilles qui, avec leurs tirages de 100,000, 200,000 ou 300,000, sont tout. Il est bien résolu d'offrir dans son cœur la place d'Athos à Henri Rochefort, celle de Porthos à Timothée Trimm, et celle d'Aramis à Tony Révillon.

Il s'inscrira chez About, chez Tenne, chez Prévost-Paradol ; il se fera présenter à Sarcey ; il passera chez Albert Wolf pour lui serrer la main, chez Jules Vallès pour y mettre sa carte, au *Charivari* pour lever son chapeau au vénérable Altaroche, et si dans toutes ces courses il aperçoit Commerson, quoique l'esprit du *Tintamarre* ne soit pas tout à fait son esprit à lui, il lèvera la main pour lui faire signe et lui dire de loin : bonjour, bonjour. Car il est convaincu que l'esprit, sous quelque forme qu'il se produise, est une chose beaucoup plus rare que ne le disent les imbéciles, qui croient, sur je ne sais quel témoignage, que l'esprit court les rues.

Mais c'est à l'endroit de la science qu'il compte se rattraper. Il a pris sur son carnet les noms de Pasteur, de Claude Bernard et de Villemain, et il compte bien leur demander tous les mois quelques lignes de leur main sur ces infusoires qui font et défont la pauvre espèce humaine, et sur ce fameux curare qui n'était qu'un narcotique quand on le croyait un poison mortel.

Que fera-t-il au milieu de tout cela ?

Comme le vieil Entelle, il reprendra son ceste et combattrà *pro aris et focis*.

Ses autels et ses foyers, à lui, c'est 1830, que tout le monde avait calomnié, plus que calomnié, oublié, et que les élucubrations de la Porte-Saint-Martin, de la Gaîté et du Châtelet ont fait revenir sur l'eau. Que voulez-vous ? Il y a dans les sociétés des moments de torpeur et de défaillance, où la conquête de l'avenir

étant impossible, il faut se contenter de faire celle du passé. Heureux quand le passé offre quelque chose à reconquérir !

Enfin, il vient essayer de réveiller un peu dans la presse le goût du roman feuilleton ; il voit beaucoup d'articles charmants, de causeries spirituelles ; il y applaudit d'autant plus que sa réputation a commencé par des articles, et que c'est lui qui a inventé la causerie. Mais il croit que les articles et les causeries, non-seulement ne font pas, mais ne continuent pas une littérature, et que toute cette crème fouettée du goût de Paris n'est pas tout à fait du goût de la province.

Que font à Lyon, à Marseille, à Nantes, à Bordeaux, à Toulouse, à Lille, à Valenciennes, à Strasbourg, à Poitiers, à La Rochelle, à Rochefort, les débuts de M^{lle} Cora Pearl (pardon si je n'écris pas correctement le nom, c'est la première fois que je l'écris) et les querelles de M^{lle} Silly et de M^{lle} Schneider, qui ont cependant une certaine importance puisqu'elles ont manqué de finir par l'étranglement d'un spectateur payant, à la première représentation de la revue de la Porte-Saint-Martin. La province n'a pas encore été appelée à apprécier la beauté et l'élégance de l'une et à applaudir les cascades de l'autre. — Pardon, mesdames, *cascade* est un mot qui cherche depuis quelque temps à s'introduire dans l'argot — et si la chose n'importe pas à la province, je vous demande un peu quel attrait elle peut avoir à l'étranger, qui est la province de la province.

Ce n'est pas que d'Artagnan se refuse absolument à la causerie, à l'anecdote ; il fera sa causerie comme tout le monde, et racontera son anecdote comme le premier venu ; mais il appuiera toujours causerie et anecdote d'un roman soit de lui, soit d'un confrère en réputation, soit enfin d'une jeune plume qu'il jugera digne de se faire connaître. Et à propos de réputation, au lieu de s'employer à défaire celles qui sont faites, il essaiera toutes les fois qu'il y verra matière à en faire de nouvelles comme il vient de vous le dire. Sa persévérance et sa loyauté sous ce rapport seront toujours les mêmes, il en appelle aux trois mille jeunes

gens qu'il a reçus dans sa vie, la main et le cœur ouverts, et les adjure de dire s'ils n'ont pas trouvé en lui un ami toujours, un consolateur souvent, un soutien quelquefois.

Et sous le rapport du roman, d'Artagnan est riche ; ne faites point attention à sa maigre valise : son bagage sous le rapport des manuscrits était trop considérable pour être mis en croupe : il vient par le chemin de fer.

Voici le prospectus.

Puis viendra la critique théâtrale sérieusement faite. Nous rechercherons les causes de la prétendue décadence de l'art dramatique, causes qui, à notre avis, ne viennent pas des hommes qui font de l'art, mais de ceux qui, n'en faisant pas par impuissance, empêchent par envie les autres d'en faire. Nous irons chercher jusque sur leurs sièges d'académicien, non pas pour les en arracher, ils ne déparent pas la collection, au contraire ils la complètent, ceux-là qui sont les vrais coupables, et nous renverrons la faute à qui de droit, pour que la France sache bien qu'elle n'a point d'elle-même de ces défaillances littéraires, qui la font descendre momentanément au rang des autres nations, elle, leur Reine, par le génie, par la langue, par l'imagination, par l'esprit et par le bon sens.

Donc ce qui est dit est dit, et ce qui est promis sera tenu.

P. S. – Il est bon de prévenir nos futurs lecteurs que, n'eussions-nous pas un abonné ni ne vendissions-nous pas un numéro sur la place, nous n'en sommes pas moins assuré de paraître au moins un an.

L'armoire d'acajou¹

I

J'ai entendu raconter dans ma jeunesse, à un aide de camp du prince Eugène qui avait servi sous mon père et qui se nommait Bataille, l'histoire suivante que je devrais envoyer inédite à mon confrère Gaboriau, lequel, avec le talent tout spécial qu'il a pour ces sortes de récits, en ferait un pendant au crime d'Orcival ou à l'affaire Le Rouge.

C'était pendant ces deux années de paix, qui luirent comme un doux soleil sur la France – entre la paix de Vienne et la campagne de Russie – ; toute cette fière jeunesse victorieuse de l'Europe qui, au moindre signal, accourait sous ses drapeaux, était revenue à Paris, qu'elle constellait de ses épaulettes d'or.

Tout ce qui était jeune était soldat, – tout ce qui était brave et intelligent était officier, tout ce qui avait un nom était chef de brigade, colonel ou général.

Un jour – c'était après Austerlitz – Napoléon, étant au balcon de Saint-Cloud, voit passer trois jeunes gens à cheval.

Il appelle Savary, chef de sa police militaire.

— Comment se fait-il, lui demanda le tout-puissant, qu'il y ait en France trois jeunes gens qui montent des chevaux de six mille francs, qui ne soient pas à mon service ? – Les connaissez-vous ?

Savary ne les connaissait pas.

— Informez-vous qui ils sont et amenez-les-moi.

Dix minutes après, on amenait M. de Turenne, M. de Septeuil et M. de Narbonne. Un quart d'heure après, bon gré mal gré, ils étaient colonels.

1. N° 1, mardi 4 février 1868 ; n° 2, jeudi 6 février ; n° 3, samedi 8 février ; n° 4, mardi 4 février.

Le premier devint chambellan de l'empereur. C'est lui qui, s'apercevant que Napoléon ne mettait jamais son gant de la main droite, réalisa une économie de trois ou quatre mille francs par an, en ne lui faisant faire que des gants de la main gauche, et de temps en temps, un gant de la main droite, – un gant de la main droite usait dix gants de la main gauche.

Le second eut le malheur de plaire à la princesse ***, qui lui fit cadeau d'une peau de panthère, aux yeux de rubis, que lui avait donnée l'Empereur. L'Empereur, en passant une revue dans la cour du Carrousel, reconnut cette peau.

Il appelle M. de Septeuil, qui était colonel de hussards.

— Monsieur, lui dit-il ; vous allez partir pour l'Espagne et vous y faire tuer.

M. de Septeuil partit dans la ferme intention d'obéir. Au bout de deux ans, il revenait avec une jambe de bois.

— Eh bien, monsieur ? lui demanda Napoléon en fronçant le sourcil.

— Sire, répondit M. de Septeuil, en montrant sa jambe, voici tout ce que j'ai pu faire pour Votre Majesté.

Un mystère royal planait sur la naissance du troisième. On parlait d'une fille qui s'était sacrifiée pour la plus grande gloire de l'Église, en supposant que les Jésuites tiennent à l'Église. On nommait tout bas madame Adélaïde et le roi Louis XV. Celui-là fut aide de camp de Napoléon en Russie et ambassadeur à Vienne.

Revenons à notre récit, dont le héros n'avait l'honneur que d'être aide de camp du prince Eugène.

Bataille était au théâtre Feydeau. La salle de spectacle, à cette époque, resplendissait d'or et de pierreries. Les jeunes officiers, dans cette vivante décoration, fournissaient les épaulettes, les aiguilletes, les broderies. Les femmes, les diamants, les émeraudes et les perles.

Le jeune aide de camp était dans les loges de la cour. À deux loges de lui, il vit une femme seule. La femme était jolie, élégan-

te, elle paraissait vingt-quatre ans à peine. Il essaya avec elle des signes de ce télégraphe d'amour dont l'invention remonte à Adam. La jeune femme paraissait connaître sur le doigt cette langue télégraphique. Le résultat du dialogue fut que l'aide de camp passa de la loge de la cour dans celle de la dame.

Nos officiers étaient habitués aux victoires faciles ; Bataille ne fut donc point étonné quand la jeune femme, vivement attaquée, se rendit et quand le premier article de la capitulation – premier article accepté sans trop de contestations – fut qu'elle recevrait le vainqueur à souper chez elle.

Les autres articles devaient se débattre au souper.

Le spectacle parut long au jeune officier ; aussi se leva-t-il avant que la toile fût tombée. Comme cet empressement n'avait rien de blessant pour la dame, elle se leva à son tour, s'enveloppa de son schall, et, comme l'aide de camp voulait faire avancer une voiture :

— Oh ! ce n'est pas la peine, dit-elle, je demeure à deux pas d'ici, rue des Colonnes, n° 17 ; nous n'avons que la place Fey-deau à traverser.

En effet, cinq minutes après, M^{me} de Sainte-Estève – c'était le nom qu'avait donné la belle chercheuse d'aventures – sonnait à la porte du second étage d'une très belle maison.

Une jeune et jolie femme de chambre vint ouvrir.

— Ambrosine, dit madame de Sainte-Estève, monsieur me fait l'honneur de souper avec moi : n'ai-je pas trop présumé du zèle de Madeleine, en pensant que je trouverai quelque chose de présentable ?

— Oh ! mon Dieu, si madame avait fait dire, on aurait pu se procurer un poisson ; il y a un pâté de foie gras, deux perdreaux froids et une salade de céleris.

— Allez faire ouvrir quatre douzaines d'huîtres, cela suffira.

Bataille voulut faire quelques objections, mais, d'un geste majestueux, madame de Sainte-Estève fit signe à mademoiselle Ambrosine d'obéir et celle-ci sortit.

— Maintenant, dit madame de Sainte-Estève en introduisant l'aide de camp dans un petit boudoir, permettez-moi de me débarrasser de tous ces bijoux, d'ôter mon corset dont une baleine m'entre dans la chair, et de passer un peignoir au lieu de cette robe.

— Comment donc, madame, dit le jeune homme qui voyait tous ces préparatifs aboutir à un horizon charmant, faites, ma chère... À propos, comment vous nommez-vous ?

— Eudoxie.

— Ma chère Eudoxie. Seulement, revenez bien vite et rappelez-vous qu'on meurt en vous attendant.

La jeune femme lui envoya un baiser et sortit.

Resté seul, Bataille, curieux de savoir où il était et de juger l'oiseau par le nid, prit une bougie sur la cheminée, et se mit à regarder les étoffes, les meubles, les tableaux ; tout cela sentait son Aspasie d'une lieue, mais cependant était d'un goût exquis ; il ne s'étonnait que d'une chose, c'est qu'au milieu des meubles en bois de rose et de Boule, il y eût, dans ce charmant boudoir tout tapissé de satin, tout meublé de damas et de brocatelle, une longue armoire d'acajou faisant entre-deux de fenêtre.

Il s'en approcha pour voir si cette armoire n'avait pas quelque incrustation précieuse qui la rendît digne de figurer au milieu de ce riche mobilier ; mais en s'approchant de l'armoire, son pied glissa sur le parquet dans quelque chose de gluant et d'humide.

Il se baissa pour voir dans quoi il avait glissé, et resta l'œil fixé et la respiration suspendue.

Il avait glissé dans du sang !

Un instant il douta, mais en abaissant sa lumière jusqu'au niveau du parquet, il vit que ce sang coulait goutte à goutte de la rainure inférieure de l'armoire.

Il porta vivement la main à la serrure. Il n'y avait pas de clef.

Il baissa de nouveau la tête, reçut sur son mouchoir une goutte de la liqueur rouge, l'approcha de la bougie.

Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était bien du sang !

II

Notre aide de camp était brave. Il avait vu les champs de bataille de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, et enfin de Wagram, où la mort en deux jours faucha soixante mille vivants.

Jamais il n'avait éprouvé terreur pareille à celle que lui inspira ce sang tombant, goutte à goutte, de la rainure de cette sombre armoire.

Il essuya son front ruisselant de sueur, posa son chandelier sur la cheminée, et essaya de rappeler ses esprits.

Qu'allait-il faire ?

Trouver un prétexte pour sortir et prévenir la police. Évidemment il y avait dans cette armoire le cadavre d'un homme fraîchement assassiné.

En ce moment, M^{lle} ou M^{me} Eudoxie de Sainte-Estève, comme on voudra, reparaissait à la porte du salon avec un négligé charmant, peignoir de taffetas blanc garni de dentelles, aux manches ouvertes qui laissaient voir jusqu'au-dessus du coude des bras merveilleusement blancs et d'une forme adorable ; elle avait une fanchon de dentelles jetée sur ses cheveux blonds et nouée sous le cou, des bas de soie et des mules turques.

— Je vois avec bonheur à votre toilette, mon cher ange, dit Bataille, que vous n'exigerez pas que je parte immédiatement après le souper. Je dois dire que j'espérais cette indulgence de votre part ; mais je suis soldat, je suis officier, aide de camp, par conséquent, esclave. Je vous demanderai un quart-d'heure à mon tour, le temps d'aller aux Tuileries pour prendre les ordres du prince.

M^{me} de Sainte-Estève fit la plus jolie petite moue du monde.

— Oh ! je connais ces défaites-là, dit-elle, vous ne reviendrez pas.

— Et pourquoi ne reviendrais-je pas ?

— Parce que ce n'est point votre prince que vous avez oublié

de prévenir, c'est votre femme.

— Je ne suis pas marié.

— Votre maîtresse, alors.

— Tenez, dit l'officier, voulez-vous, avant de me laisser partir, une preuve de mon retour ?

— Je vous avoue que cela me rassurerait, et j'ai besoin d'être rassurée.

Bataille tira de son gilet une montre garnie de diamants, que lui avait donnée le prince.

— Prenez cette montre, lui dit-il, vous me la rendrez en me revoyant.

D'un coup d'œil rapide, M^{lle} Eudoxie, qui paraissait se connaître en pierreries, évalua la montre à la somme de 3 ou 4,000 francs.

Dès lors, elle fut rassurée sur le retour de son convive.

L'aide de camp sortit, courut à une voiture, sauta dedans, se fit conduire à la police ; un agent principal veille toujours, à quelque heure du jour ou de la nuit que ce soit.

Il lui conta tout.

Celui-ci se fit exactement renseigner sur la topographie de la maison, et invita l'aide de camp à retourner rue des Colonnes et à souper tranquille.

Si brave qu'il fût, Bataille eut un moment d'hésitation.

Il voyait sans cesse ce sang coulant goutte à goutte par la rainure de l'armoire.

Enfin, il se décida à suivre le conseil de l'homme de police, mais il passa chez lui, se mit en uniforme et prit son sabre.

La rapidité avec laquelle la porte s'ouvrit prouva qu'il était attendu avec impatience, mais, en le voyant en uniforme et le sabre au côté, madame de Sainte-Estève manifesta son étonnement.

— Oh ! en uniforme ! s'écria-t-elle, et avec son sabre, son grand sabre au côté, mais vous vous en allez donc en guerre, comme monsieur de Malborough ?

Et elle prononça ces mots : *son grand sabre*, assez haut pour qu'une ou plusieurs personnes placées dans la chambre à côté puissent entendre.

Cependant, cette explosion partie, il ne fut pas question de récriminations. Madame de Sainte-Estève fit la meilleure mine du monde à son convive.

— Pour que nous soupions d'une façon plus intime, ajouta-t-elle, j'ai fait mettre la table dans le boudoir.

Cette nouvelle ne produisit point sur Bataille tout l'effet que madame de Sainte-Estève en attendait.

— Dans le boudoir, ah ! dit le jeune officier, en effet, nous serons très bien dans le boudoir.

Eudoxie le regarda avec étonnement, tant était singulière sa façon d'approuver.

Mais lui, s'apercevant de sa faute, souriant et lui prenant galamment la taille, lui dit une de ces banalités comme on en dit aux courtisanes et qui leur suffisent, ces dames n'étant point habituées à une trop grande courtoisie.

Un souper y était servi, avec tous les accessoires du luxe le plus raffiné ; des bougies brûlaient aux lustres, aux candélabres et aux chandeliers.

Les cristaux étincelaient.

Les assiettes de porcelaine de Saxe portaient le chiffre de la maîtresse de la maison, entouré d'une guirlande de roses.

Mais ce ne fut ni sur les assiettes, ni sur les cristaux, ni sur les bougies incandescentes que se portèrent les yeux de l'aide de camp.

Ce fut sur l'armoire sombre au milieu de tous ces objets étincelants.

Eudoxie saisit ce regard au passage.

— Ah oui, dit-elle en souriant, vous vous demandez comment une armoire aussi vulgaire s'est égarée parmi ces meubles dorés, c'est mon armoire à linge ; j'en ai commandé une en Boule qui va avec le reste de l'appartement.

— En vérité, vous avez eu raison, chère Eudoxie, cette armoire choque la vue.

— Tournez-lui le dos, vous ne la verrez pas.

— Non, ma foi, s'écria l'inconsidéré jeune homme.

— Et pourquoi cela ? demanda Eudoxie avec inquiétude.

— Mais pour rien, répondit Bataille avec indifférence, et la preuve, c'est que m'y voici.

Et, en effet, il s'assit le dos tourné à l'armoire.

Le souper était d'une délicatesse extrême et digne du reste, et cependant notre jeune aide de camp ne l'estima point selon son mérite.

Cette maudite armoire placée derrière lui l'inquiétait.

Il lui semblait toujours qu'il l'entendait craquer et s'ouvrir. Heureusement il était placé devant une glace et rien ne pouvait se passer derrière lui qu'il ne le vît.

Il ne s'y passa rien.

À la fin du souper, comme son convive, trouvant que la police se faisait bien attendre, paraissait de plus en plus préoccupé, Eudoxie crut que cette préoccupation lui venait de l'absence de sa montre.

— À propos, dit-elle à sa camériste, et la montre du colonel ?

La montre fut apportée sur un plat d'argent.

L'officier remercia de la tête et la remit dans son gousset, mais n'en parut pas moins préoccupé.

Il était une heure à la pendule.

Le souper était fini, le café et les liqueurs étaient prises ; la belle Eudoxie affectait des poses penchées qui, par leur abandon, en arrivaient presque au reproche. Il y a une chose dont les hommes craignent encore plus d'être soupçonnés que de poltronnerie, et notre aide de camp commençait à voir que son hôtesse en était à la limite du doute.

Un pas encore, et son sourire narquois passait au soupçon.

L'officier en prit son parti. Il se promit de laisser son sabre à la portée de sa main, de ne pas s'endormir, ce qui n'avait rien de

bien difficile près d'une jolie femme, et baisant la main d'Eudoxie :

— Madame, lui dit-il, n'avez-vous pas une autre pièce de votre appartement à me faire voir ?

— Enfin ! dit-elle. Savez-vous que je commençais à me dire que vous n'étiez guère curieux !

Et, s'appuyant sur le bras de Bataille, elle s'avança vers la chambre à coucher, dont la porte à moitié ouverte laissait voir un charmant ameublement de satin bleu de ciel, qu'une lampe d'albâtre, seule lumière qui éclairât la chambre, glaçait d'argent.

Au moment où ils mettaient le pied sur le tapis feuille morte qui laissait à la tapisserie azurée toute sa valeur, un coup violent retentit à la porte de l'escalier.

L'officier tressaillit ; la courtisane devint aussi pâle que la dentelle de son peignoir.

On frappa un second coup, puis un troisième, et une voix cria :

— Au nom de l'empereur, ouvrez !

La courtisane lança un regard terrible, un regard de vipère irritée, au jeune homme.

Celui-ci s'écarta d'elle comme s'il eût vu briller un poignard dans sa main.

Puis, en même temps qu'elle s'écartait de lui, lui faisait un bond de côté, et sa main saisissait la garde de son sabre.

La même voix retentit une seconde fois, répétant :

— Au nom de l'empereur, ouvrez !

— Ah ! lâche ! dit-elle en grinçant des dents, voilà ce que tu attendais.

La femme de chambre apparut, plus pâle encore que sa maîtresse.

— Que faut-il faire, madame ? demanda-t-elle.

— Ouvrez.

— Mais eux ?...

— Je vais les prévenir.

Et elle s'élança dans un corridor qui paraissait conduire à la cuisine et aux chambres de domestiques.

La voix fit entendre une troisième fois les paroles sacramentelles qui, après cinq secondes de silence, furent suivies de celles-ci :

— Enfoncez la porte !

— Inutile ! cria la femme de chambre, on ouvre.

Et, en effet, elle ouvrit.

C'était l'homme de la rue de Jérusalem auquel s'était adressé notre officier ; il était suivi d'un commissaire de police, de trois gendarmes et d'un serrurier.

Un des gendarmes resta sur le palier.

Bataille remarqua qu'il se penchait et criait à un autre gendarme qui gardait probablement la porte de la rue :

— Attention ! nous y sommes.

— Enfin ! dit Bataille s'adressant à l'homme de police, mieux vaut tard que jamais.

— Bon ! dit l'homme de police en riant, j'avais pensé que près d'une jolie femme vous ne vous endormiriez qu'à trois heures du matin, et j'avais encore une heure devant moi.

III

En ce moment, la courtisane parut sur la porte de la chambre ; elle était pâle, mais paraissait calme.

— Puis-je savoir, messieurs, dit-elle d'un ton railleur, ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

— Madame, répondit l'agent de la sûreté, nous venions vous demander des nouvelles de monsieur ; il indiqua Bataille.

— Seriez-vous chargé, par hasard, de veiller sur la chasteté de MM. les officiers de la grande armée ?

— Non, mais nous sommes chargés de veiller à ce qu'on ne les enferme pas dans des armoires d'acajou.

— Dans des armoires d'acajou ? répéta Eudoxie avec une

surprise visiblement mêlée d'angoisse.

— Oui, reprit l'agent, dans des armoires d'acajou ; et vous en avez une dans votre boudoir, belle dame, qui préoccupe la police au point, ma foi, qu'elle a résolu de la visiter. Voulez-vous bien nous accompagner pour nous en ouvrir la porte ?

Et l'agent, servant de guide au commissaire de police, s'avança vers le boudoir, encore éclairé à giorno, et marcha droit à l'armoire.

La courtisane le suivait, roidie par la terreur, mais comme attirée par une force invincible.

— La clef ? demanda l'agent.

— Je ne sais où elle est, balbutia Eudoxie.

— Nous vous donnons une minute pour vous en souvenir.

Pendant cette minute de silence et d'attente, où tout le monde, moins la sentinelle du palier, était dans le boudoir, on entendit le gendarme du palier crier : *À moi !*

Ce cri fut suivi d'un coup de feu.

L'aide de camp bondit dans l'antichambre le sabre à la main, et trouva le gendarme luttant contre deux hommes.

D'un coup de taille il fendit la tête à l'un, d'un coup de pointe perça l'autre de part en part.

— Ah ! par ma foi, gendarme, dit-il, je vous remercie. Jusqu'ici, j'ai joué le rôle d'un sot ; grâce à vous, j'ai pris ma revanche.

— Qu'y a-t-il ? demanda le gendarme qui gardait la porte de la rue.

— Rien, dit celui du palier.

La courtisane était devenue livide.

L'aide de camp rentra, et fit signe de la main pour que chacun reprît sa place.

— Tout est fini, dit-il, vous pouvez continuer.

— Eh bien, madame, demanda l'agent, cette clef ?

— Je vous ai déjà dit, monsieur, que je ne savais pas où elle était.

La réponse était prévue.

S'adressant au serrurier :

— Venez ici, mon ami, lui dit l'agent.

Le serrurier s'avança.

— Ouvrez cette porte.

Le serrurier essaya successivement trois rossignols ; au troisième, la serrure céda, et la porte s'ouvrit.

Un cadavre percé de trois coups de couteau, la poitrine nue, la tête penchée sur la poitrine, n'ayant que son pantalon de drap fin, était suspendu par-dessous les aisselles aux patères que l'on met ordinairement dans les armoires pour soutenir les robes.

C'était le sang qui avait coulé de ses trois blessures qui filtrait goutte à goutte par la rainure de l'armoire.

L'agent le prit par les cheveux et souleva la tête.

C'était un beau jeune homme de vingt à vingt-deux ans, qu'à la finesse de sa peau et à l'élégance de sa chevelure, on pouvait reconnaître pour un fils de famille.

M^{me} Eudoxie de Sainte-Estève avait pris le parti de s'évanouir.

— Ce que c'est que d'avoir les nerfs délicats, dit l'agent. Gendarme, emportez madame dans sa chambre, et veillez sur elle et sur sa camériste.

Le gendarme auquel cet ordre était donné prit la belle Eudoxie entre ses bras, et la porta dans sa chambre.

Sa camériste la suivit.

— Monsieur le colonel, dit l'agent de police, savez-vous ce que c'est qu'une souricière ?

— C'est la machine avec laquelle on attrape les souris, je pense, répliqua celui-ci.

— Et les assassins, dit l'agent.

— Les assassins ? dit l'officier. Je crois qu'ils sont en assez mauvais état pour que nous n'ayons rien à craindre d'eux.

— Bon, fit l'agent de police, ils ne sont probablement pas les seuls. Accordez-nous l'honneur de votre présence, et vous allez voir comment cela se pratique, à moins que vous n'aimiez mieux

aller vous coucher.

— Merci, dit Bataille, je n'ai pas envie de dormir.

— Eh bien alors, ne perdons pas de temps.

Puis, s'adressant au magistrat :

— M. le commissaire de police, lui dit-il, si vous craignez que votre femme ne soit inquiète, rentrez chez vous ; votre présence ici n'est plus absolument nécessaire.

— C'est possible, monsieur, répondit-il, mais mon devoir veut que j'y reste.

— Restez-y. Quant à vous, mon brave ami, dit-il au serrurier, comme nous n'avons plus de portes à ouvrir...

— C'est-à-dire que vous me renvoyez, dit le disciple de Saint-Éloi.

— Non, je dis seulement que je n'ai plus besoin de vous.

— C'est que j'aimerais bien rester, dit le serrurier, je n'ai jamais vu de souricière, et ce doit être curieux.

— Restez alors, mais ne faites pas de bruit avec votre ferraille.

— Soyez tranquille, dit le serrurier ; je ne bougerai pas plus que mon enclume.

— Alors, attention ! dit l'agent.

Il siffla d'une manière particulière ; le gendarme qui était à la porte de la rue monta.

— Le coup de pistolet qui a été tiré a-t-il été entendu de la rue ? lui demanda l'agent.

— À peine, répondit le gendarme ; en tout cas, il n'y a produit aucun effet, la rue étant complètement déserte.

— La porte de la rue est fermée ?

— Oui.

— Le concierge ?

— Je lui ai ordonné de se coucher et de ne pas souffler mot. Il a obéi.

— C'est très bien, allez vous installer dans sa loge, et veillez à ce qu'il tire le cordon si l'on vient sonner ou frapper à sa porte.

— J'y vais.

IV

Le gendarme disparut. On entendit le bruit de ses pas diminuer au fur et à mesure qu'il descendait les marches de l'escalier, puis le cri de la porte du concierge, qui s'ouvrait et qui se refermait.

— Maintenant, à nous autres, dit l'agent. D'abord, fermons la porte du palier ; là, maintenant, éteignons tout, moins mon rat de cave, de la lumière duquel il faudra vous contenter jusqu'au retour de l'aurore, mais peut-être n'aurons-nous point à attendre jusque-là. Bien, tout est éteint, voilà une lumière qui ne vous fera pas mal aux yeux. Un gendarme de chaque côté de la porte du palier ; un autre derrière la porter pour ouvrir. Je me charge, s'il est besoin, de contrefaire la voix de femme. Tout le monde est à son poste ? continua l'agent voyant les gendarmes à la place qu'il leur avait indiquée, et l'officier, le commissaire de police et le serrurier installés confortablement sur les chaises de la salle à manger, il n'y a plus qu'à moi de prendre le mien.

Et il alla s'emboîter dans l'embrasure de la fenêtre de la salle à manger donnant sur la rue.

— Maintenant, dit-il, que personne ne parle ni ne bouge sans nécessité.

Tous les assistants étaient trop intéressés par leur curiosité à ce qui allait se passer pour que l'envie prît à aucun d'eux de manquer à la recommandation. Aussi, il se faisait un tel silence que l'on comptait les tic tac de la pendule de la salle à manger.

Elle sonna trois heures.

On entendit le roulement lointain d'un fiacre.

— Voilà qui pourrait bien être pour nous, dit l'agent ; attention !

La recommandation était inutile. Le silence était si grand que chacun entendait le battement de son cœur.

Le fiacre approchait.

Il entra dans la rue.

Il s'arrêta à la porte.

L'agent leva son doigt en souriant.

Trois petits coups retentirent.

On entendit le craquement de la porte qui s'ouvrait.

Puis un des gendarmes, passant la tête par la porte de la salle à manger, dit :

— On monte !

L'agent avait déjà quitté la fenêtre, et à pas de loup il avait passé dans l'antichambre.

On entendit gratter à la porte du palier.

— Est-ce toi ? dit l'agent, imitant, à s'y tromper, une voix de femme.

— Oui, répondit une autre voix qui était loin d'avoir la même douceur ; y a-t-il de l'ouvrage, cette nuit ?

— Je crois bien, répondit l'agent.

— Alors, ouvre-moi.

L'agent ouvrit la porte, et de sa voix ordinaire :

— Entre, mon garçon, lui dit-il.

Le cocher de fiacre, car c'était le cocher en personne, eut un moment d'hésitation, quand, au lieu de se voir en face de la femme de chambre de M^{me} de Sainte-Estève, dont il avait cru reconnaître la voix, il se vit en face d'un homme.

Mais deux mains qui, en s'allongeant, le saisirent au collet ne lui laissaient plus son libre arbitre, et, au lieu de reprendre le chemin de l'escalier, comme il l'eût désiré, force lui fut d'entrer dans l'antichambre.

Pris en flagrant délit, conduit à l'armoire où pendait toujours le cadavre, le malheureux n'essaya pas même de nier.

Il avoua qu'il venait toutes les nuits demander *s'il y avait de l'ouvrage* ; quand il y en avait, il chargeait son fiacre, et, en passant sur le pont d'Iéna, il le vidait dans la Seine.

En quatre mois, il avait emporté vingt-et-un cadavres.

*
* *

L'aide de camp et le serrurier savaient maintenant ce que c'était qu'une souricière, et n'ayant plus rien à faire rue des Colonnes, ils allèrent se coucher.

L'agent envoya un de ses gendarmes chercher un fiacre sur le boulevard.

On mit dans le premier fiacre le cadavre de l'assassiné et ceux des deux assassins.

On mit sur le siège le cocher avec un gendarme.

On mit dans le second fiacre M^{me} Eudoxie de Sainte-Estève et sa femme de chambre, en compagnie de deux gendarmes et de l'agent.

Le commissaire de police monta sur le siège et se chargea de conduire.

Le dernier gendarme fut laissé de garde à la maison.

— Où faut-il conduire ces messieurs ? demanda le premier cocher d'une voix tremblante.

— À la Morgue, répondit l'agent.

— Comment ! à la Morgue ! s'écria M^{me} de Sainte-Estève, dont les dents claquaient.

— Soyez tranquille, dit l'agent, nous n'y laisserons que les morts ; les vivants ont une autre destination.

Elle se tut.

On s'arrêta, en effet, à la Morgue, où les trois morts furent déposés.

— Où allons-nous, maintenant ? redemanda le même cocher d'une voix plus tremblante encore.

— À la Préfecture de police, répondit l'agent.

— Et de là ? balbutia M^{me} de Sainte-Estève.

— Hélas ! aux assises.

— Et des assises ?

— À la place de Grève, selon toute probabilité, ma belle enfant.

*
* *

M^{lle} Eudoxie de Sainte-Estève suivit exactement l'itinéraire tracé par l'agent de police.

La femme de chambre et le cocher furent condamnés aux galères à perpétuité.

*
* *

Le jeune homme assassiné fut reconnu pour le fils de M. Arthur Mornand, agent de change.

Les deux assassins furent jetés incognito dans la fosse commune.

Adelina Patti¹

Lorsque nous nous sommes plaints, il y a un an à peu près, de la dureté avec laquelle M^{lle} Adelina Patti avait refusé de jouer au bénéfice de Colbrun mourant, elle nous a fait répondre que sa voix n'était point à elle, qu'elle appartenait à M. Strakoch, qui ne lui permettait de s'en servir que pour parler.

Bonne ou mauvaise, nous avons admis cette excuse, tout en regrettant qu'une artiste du talent de M^{lle} Patti aliénât à ce point sa propriété.

Mais aujourd'hui voici quelque chose de plus triste encore ; triste ou douloureux, comme vous voudrez, car il est à la fois triste et douloureux de voir une jeune artiste comme l'Adelina, belle à ravir, chantant comme un oiseau du bon Dieu, avoir tant de talent et si peu de pitié.

Il y a de par le monde dramatique un artiste qui a joué autrefois avec talent les premiers rôles – les Frédéric, les Bocage et les Firmin. – La province était son domaine, il s'en était fait roi par droit de conquête. Et quand on lui demandait : Pourquoi ne venez-vous pas à Paris ? Lui répondait fièrement comme César :

— J'aime mieux être le premier dans un village que le second à Rome.

Et ce n'était pas dans un village qu'il était le premier ; c'était à Lyon, à Marseille, à Nantes, à Bordeaux.

Pourquoi je ne nomme pas cet ancien triomphateur ? – Vous allez le comprendre. – Tout à coup les yeux lui ont fait défaut ; la cécité, comme Augustine Brohen, l'a pris aux deux tiers de sa carrière. Mais, hélas ! l'ex-Buridan, l'ex-Antony, l'ex-Didier, l'ex-Chatterton, l'ex-Angelo n'avait pas deux millions de fortune, comme la bienheureuse Marton que nous venons de nommer. Il était pauvre.

Il commença par vendre ses brics-à-bracs ; lui, des premiers, il avait donné dans cette fantaisie, et avait réuni de charmants bibelots.

Puis ses bijoux – montres, chaînes, médaillons.

Puis sa garde-robe de théâtre. – L'espoir la lui avait fait conserver jusqu'à la fin. – Aveugle, il eut moins de regrets à la vendre. Il ne voyait pas en s'en séparant les costumes dont chacun lui rappelait un triomphe.

Enfin un jour il se trouva n'ayant plus que les habits qu'il portait et cherchant inutilement dans les poches de ces habits de quoi dîner.

La veille, ne pouvant plus voir, un de ses amis qui avait deux places pour les Italiens l'avait conduit entendre. – Là, il avait entendu.

Il avait entendu la diva dans la Rosine, et chacun sait ce qu'est l'Adelina dans le chef-d'œuvre de Rossini.

Combien payait-on une pareille voix ? avait-il demandé.

— Trois ou quatre mille francs par soirée, avait répondu son ami.

Et lui avait souri, et s'était dit tout bas :

— Je suis sauvé. Je demanderai à la céleste créature un secours, et avec ce secours j'entrerai à un hospice quelconque. Ces voix-là ne viennent pas de la poitrine : elles viennent du cœur.

Et pendant la nuit, tout fiévreux d'espérance, il avait rappelé à lui un cheval ailé qu'il avait monté dans sa jeunesse, quand il était jeune, riche, beau – quand il avait des chevaux enfin – et Pégase était venu, toujours jeune, lui qui a désarçonné tant de téméraires et vu mourir tant de générations de poètes.

Et notre poète aveugle était accouché de 26 vers.

Les voici :

À MADEMOISELLE ADELINA PATTI

Alceste mendiant

Que le ciel à jamais par sa toute bonté,
Et de l'âme et du corps vous donne la santé,
Et bénisse vos jours autant que le désire
Le plus humble de ceux que son amour inspire.

Ce qu'un nom immortel fit dire à l'imposteur,
Madame, à votre voix, jaillit du fond du cœur,
Et Paris, dilettante, ajoute à sa prière
Que la nouvelle année à Patti soit prospère !

Et triste, je songeais aux glorieuses marques
Que vous donne Paris de ses enivrements.
Qu'ainsi qu'un roitelet est cousin des monarques,
À de lointains degrés l'art nous faisait parents,
Qu'un demi-siècle entier de tous les aristarques,
Classique ou novateur, j'ai respiré l'encens.

Aujourd'hui tout est mort ! mon orgueil et ma gloire ;
Par la neige des ans couché, mais non vaincu,
Sans appui, sans famille et sans nom pour l'histoire,
Demain, je finirai comme hier j'ai vécu.

Mais Dieu m'a dit, renonce à ta vaine espérance ;
Demain n'est pas à toi, demain c'est le néant.
Et de la cécité l'inflexible sentence,
Fit l'artiste d'hier, aujourd'hui mendiant.

C'est ainsi, que sachant votre âme généreuse,
Entrevoyant déjà l'hospice avec effroi,
Je viens à vous, madame, et que ma voix honteuse
Adresse à votre cœur ces mots : – J'ai faim – j'ai froid.

Rosine reçut la supplique, la lut, fouilla à sa bourse et envoya
à Alceste mendiant, à Antony aveugle...

Dois-je dire ce que vous envoyâtes, belle privilégiée du Seigneur, vous qui, comme cette princesse des Mille et une Nuits, semez des pierres précieuses en chantant ; ou dois-je vous laisser

le temps de vous apercevoir que vous vous êtes trompée, et vous donner le loisir de faire une bonne action près de laquelle vous avez passé – sans la voir – et sans remercier Dieu de l'avoir mise sur votre chemin – vous qui avez tant de choses à vous faire pardonner, la grâce, la beauté, la jeunesse, la richesse et le talent.

L'auteur des vers demeure faubourg Saint-Denis, 59.

Allons, Rosine, il en est temps encore, pendant que votre tuteur a le dos tourné, fouillez à votre bourse, à la sienne s'il le faut, et soyez digne de notre complète admiration.

*
* *

Nous avions espéré, nous le disons du fond du cœur, car tout artiste nous est cher et, s'il a du talent, nous est sacré, nous avions espéré recevoir une lettre du numéro 59 du Faubourg-St-Denis, qui nous dirait :

— Ami, remerciez la diva ; je m'étais trompé, elle est aussi bonne que belle, et ella a autant de cœur que de talent.

Je n'ai rien reçu, et, m'étant avancé, je suis forcé de laisser le malheureux artiste continuer son histoire.

Alceste mendiant reçut pour tout secours, je sais bien qu'on ne voudra pas le croire, mais cela est ainsi cependant, Alceste mendiant, je le répète, reçut pour tout secours la somme de DEUX FRANCS CINQUANTE CENTIMES.

Il écrivit :

— Ah ! Mademoiselle !...

« Noblesse oblige. Quand on se nomme Patti, on peut ne pas tendre la main à un artiste dans la détresse, mais on ne l'humilie pas par un aumône. »

Quand le pauvre honteux à mendier s'adonne,
Je comprends que le doute entre dans vos esprits,
Et pour le secourir que de votre couronne,
Vous ne détachiez plus ni perles ni rubis.

Oui, la mendicité qu'on chasse de la ville,
Sous vingt aspects divers poussant un cri menteur
Sans honte du métier, se glisse à domicile,
Et tarit la pitié qui fige sur le cœur.

Si ma première plainte éprouve un dur refus,
C'est que Dieu seul connaît le malheur véritable.
Puisse luire le jour où vous ne doutiez plus,
Et vous redeviendrez affable et secourable.

Dieu m'est témoin que je n'eusse pas cru avoir à finir de raconter cette anecdote, sans quoi je ne l'eusse pas commencée. J'ai donné l'adresse de l'artiste, il me reste à donner son nom.

C'est Delacroix, nom honorable s'il en fût dans tous nos souvenirs de province.

Et maintenant quel est le théâtre de Paris, de Lyon, de Bordeaux et de Marseille qui me donnera sa salle pour y faire une représentation à bénéfice à mon vieil ami Delacroix ? Et quels sont les artistes de bonne volonté et de grand cœur qui voudront s'offrir pour y jouer ?

Paris et la province¹

*À mon ami Charpillon, juge de paix à Gisors,
auteur du Dictionnaire historique du département de l'Eure.*

Je me suis toujours dit que, si je faisais une histoire de notre pays, ce serait surtout dans les chroniques de ses provinces que je chercherais les pierres angulaires de mon édifice. Un faisceau formé des étoiles qui brillent au ciel de la France jetterait une lumière splendide sur les faits qui se sont accomplis depuis les temps les plus reculés jusqu'à nous. — Quant à moi, quoique jamais je n'eusse l'espoir d'accomplir cette œuvre, chaque fois que j'ai voyagé en province, je me suis procuré des livres spéciaux qui existaient sur les localités que je parcourais, et j'ai appris ainsi une multitude de faits intéressants que je n'eusse jamais trouvés dans aucune histoire générale, si détaillée qu'elle fût.

Il est vrai que je n'eusse point entrepris une histoire de France sans lui consacrer au moins cent volumes.

Dans ces cent volumes, qui eussent attaqué la Gaule à l'époque de sa civilisation, qui sait, peut-être antérieure à celle de Rome, j'eusse suivi, tout à la fois, l'affaiblissement des provinces et l'agrandissement de Paris.

J'eusse pris Paris dans son œuf, pour ainsi dire, déposé au nid de la Cité comme la ponte d'un cygne ; on l'eût vu éclore matériellement ; au moment où naissait, César on eût retrouvé la date de cette naissance dans le tombeau de cette femme latine découvert rue Montholon, où Lutèce porte le nom de la *Villa de Jules*. J'eusse montré Tibère trouvant la place Notre-Dame bonne pour un temple et y érigeant un autel au dieu Céronnos et au taureau Esus. À cette même époque où l'on adorait Mercure sur la mon-

tagne Sainte-Geneviève, Mars à Montmartre, Isis dans l'île Louviers, Apollon rue de la Barillerie et Caracalla sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui cette aile des Tuileries bâtie par Louis XIV, qu'on appelle le pavillon de Flore.

On eût vu la *Villa de Jules* devenir les *Thermes de Julien* ; la réunion, sous Charlemagne, des docteurs de la Germanie et des chantres romains en eût fait la *Sorbonne*, *Soror bona* ; elle eût été le palais préféré de Hugues Capet, la forteresse de Philippe-Auguste, la bibliothèque de Charles V, la capitale momentanée de Henri VI d'Angleterre ; Louis XI y eût établi ses premières imprimeries, car ce roi, qui fit tant pour l'unité de la France, fit plus encore pour l'unité de la pensée. François I^{er} en eût peut-être fait une école de peinture, s'il n'en eût fait un cabaret. Richelieu, en y fondant l'Académie, y posa les règles de cette langue qui devint la première et la seule langue du monde, en devenant la langue diplomatique. Dédaignée par Louis XIV, qui ruina la France pour lui opposer Versailles, elle ne fut sous lui que la spectatrice de ses débats avec le Parlement et le lieu terrible où s'allumèrent les Chambres ardentes. Louis XV l'oublia ou plutôt essaya de l'oublier. Il fit des chemins exprès pour que son cercueil pût aller à Saint-Denis sans traverser l'odieuse ville qui l'accusait d'enlever ses enfants afin de prendre des bains de sang ; et, chose bizarre, ce fut sur cette route même que se tua le seul descendant de Henry IV qui eût pu maintenir les Bourbons sur le trône de France ! Enfin, le 14 juillet 1789, Paris se souvint qu'il n'était non point une succursale de Versailles, mais la capitale de la France : en y appuyant sa robuste épaule, il renversa la Bastille, et les 5 et 6 octobre, il alla prendre son roi à Versailles et l'établit aux Tuileries, avec défense, sous peine de mort, d'en jamais sortir ! Deux ans après, le 20 juin 1791, Louis XVI bravait cette défense, et le 21 janvier 1793, le bourreau accomplissait, sur la place de la Révolution, la menace faite le 6 octobre 1789.

À partir de ce jour, Paris fut véritablement la capitale de la France, et trois mois plus tard, en essayant de sauver les Giron-

dins, ses enfants bien-aimés, la province, si puissante jusque-là, échoua contre Paris.

À partir de ce moment, l'histoire de Paris devient non-seulement l'histoire de la France, mais l'histoire du monde. Paris, aujourd'hui la véritable capitale de l'Europe, comme vient de le prouver son Exposition universelle, sera dans cent ans mieux encore : elle sera la capitale de l'humanité. Depuis Napoléon I^{er}, qui répudia les résidences de province pour faire de Paris sa résidence impériale, l'homme prédestiné qui règne sur Paris règne en réalité sur l'univers.

Il est vrai que si nous vous disons avec orgueil, nous autres Parisiens :

— C'est Paris qui a renversé la Bastille ;

Vous pouvez nous répondre avec un orgueil égal :

— C'est la Province qui a fait la Révolution.

En effet, c'est de la province, et l'Histoire lui en sera éternellement reconnaissante ! que nous sont venus ces titans qui ont fait la guerre à la vieille tyrannie.

Le 5 mai 1789, jour réel de la naissance de la France moderne, les États généraux s'ouvraient.

Parmi ses membres le Clergé comptait :

Quarante-quatre prélats ;

Cinquante deux abbés, chanoines, vicaires-généraux, professeurs ;

Deux cent cinq curés, sept moines, ou chanoines réguliers ;

Total : trois cent huit.

La Noblesse :

Deux cent soixante-six gentilshommes d'épée ;

Dix-neuf magistrats de Cours supérieures ;

Total : deux cent quatre-vingt-cinq.

Le Tiers-État :

Quatre prêtres sans exercice public ;

Quinze nobles ou administrateurs militaires ;

Vingt-neuf maires, ou magistrats municipaux ;

Cent cinquante-huit magistrats de Cours inférieures ;
Cent soixante-dix-huit négociants, propriétaires, cultivateurs,
bourgeois, rentiers ;
Douze médecins ;
Cinq hommes de finances ;
Quatre hommes de lettres ;
Total : six cent vingt-un.

Sur ces douze cent quatorze députés, plus de onze cent cinquante venaient de la province, et c'étaient des noms de provinciaux, ces noms de Mirabeau, de Cazalès, de l'abbé Maury, de Barnave, de Target, de Chapelier, de Talleyrand Périgord, de Boissy d'Anglas, de Lanjuinais, de La Fayette et de Volnais.

À cette première assemblée, c'est-à-dire bien plus à la province qu'à Paris, la France doit :

L'abolition de la torture et des barbaries judiciaires ;
La réforme de la jurisprudence criminelle ;
La liberté la plus complète des cultes ;
La suppression des vœux monastiques et celle des lettres de cachet, ce qui parfois se ressemblait fort ;
L'égalité proportionnelle des charges publiques ;
La suppression des douanes intérieures ;
La division du territoire français en départements, généreuse abdication de la province ;
L'abolition des dîmes, des droits féodaux ;
La suppression des maîtrises, des jurandes et des privilèges ;
Enfin l'institution de la garde nationale.

C'est dans les mêmes proportions que la province concourt à la formation de la seconde assemblée.

C'est à la surface de cette seconde assemblée que monteront les noms de l'archiviste Basire, de l'écrivain Brissot, de l'officier de génie Carnot, de l'académicien Condorcet, du capucin Chabot, de l'ancien magistrat au Parlement Hérault de Séchelles, Gensonne, de Guadet, de Guyton Morveau, de Lasource, de Léquinio, de Maille, de Merlin de Thionville, de Quinette, de Thuriot, de

Vergniaud, de Dumollard, de Lacépède, de François de Neufchâteau, de Couthon, d'Isnard, de l'avocat Buzot et de l'évêque constitutionnel Lindet.

Celle-là, et ce n'est pas la moindre, a rendu, en un an, deux mille cent cinquante décrets généraux ou spéciaux, sur toutes sortes d'objets ; elle a laissé à la Convention qui va s'ouvrir la guerre étrangère avec les puissances du Nord. La guerre civile dans la Vendée, l'établissement des clubs et des comités révolutionnaires, elle a vu passer les massacres d'Avignon et de Paris, enfin elle a émis deux milliards deux cent millions d'assignats, c'est-à-dire qu'elle a rendu la Révolution inévitable.

Celle-là se composait de sept cent quarante-neuf membres, dont la province avait fourni sept cent vingt.

Voyez la progression terrible de cette révolution, née en 89, qui donne d'abord des utopistes, puis des législateurs.

Elle va donner des bourreaux :

Robespierre, Danton, Marat, Collot d'Herbois, Billaud dit de Varennes, Barrère, Couthon, Tallien, Carrier, Fouché, dit de Nantes, Merlin, Thuriot, Carnot, Cambacérès, Mailhe, Vadier, Brissot, Vergniaud, Péthion...

Bourreaux malgré eux. C'est la fatalité qui leur met la hache à la main.

Louis XVI n'a pas payé 89 à son échéance, il a essayé de contester la dette, il a nié sa signature ; 89, protesté, a réclamé des intérêts terribles, et un beau matin la lettre de change s'est trouvée avoir la date de 93 !

Laissons à part ces deux échafauds, celui de Louis XVI et celui de Marie-Antoinette, qui sont élevés bien plus par la main gigantesque de la Révolution que par la débile main des hommes, mais disons en passant devant eux que sur les trois cent quatre-vingt-huit votants à mort, vingt seulement étaient de Paris, et trois cent soixante-huit de la province.

Donc, plus que Paris encore, ou du moins autant que lui, la province était la révolution.

*
* *

Ce fut le 14 juillet 1790 que Paris et la province, en se donnant la main au champ de la fédération, formèrent une alliance indissoluble.

À cette vaste esplanade, préparée par Paris pour y recevoir tout ce qui était la France sans être Paris, travailla pendant un mois la population tout entière sans distinction de rang ni de sexe, en chantant le *Ça ira* ; non pas le *Ça ira* de 93, mais celui de 90.

Puis la province arriva à l'heure dite. Depuis la veille seulement le terrassement immense était terminé. Là, 100,000 hommes représentant, non plus les vieilles provinces avec leurs préjugés, mais les nouveaux départements avec leur enthousiasme, se jurèrent dévouement, fraternité, appui dans cette voie de la liberté où, depuis un an, à pareille époque, Paris était entré, ouvrant la route à la province et lui montrant le chemin.

Du haut de leurs trônes, les rois avaient vu avec dédain ce soulèvement isolé d'un peuple qui voulait imposer ses principes à tout l'univers, et ces rois avaient juré, en haine de ces principes, d'envahir la France et de détruire Paris.

Rappelez-vous la fameuse proclamation de Brunswick, leur héraut : il ne devait pas y laisser pierre sur pierre.

Eh bien, trois quarts de siècle à peine se sont écoulés depuis cette mémorable époque, et sur ce même emplacement où fut jurée la liberté de la France, et par conséquent la liberté du monde, ces mêmes rois, qui se raidissaient contre elle, qui marchaient contre elle, l'épée d'une main, la torche de l'autre, sont venus à leur tour rendre hommage au commerce, à l'industrie, au progrès, résultat de cette liberté qui, partant du Champ-de-Mars, a fait toutes les Révolutions qui se sont accomplies, et fera dans l'avenir toutes les Révolutions qui s'accompliront.

Que Paris et la province ne se jalourent donc plus, ils n'ont qu'une seule histoire à eux deux, comme le Rhône et la Saône qui

se joignent à Lyon n'ont plus qu'un seul et même lit pour se rendre à la mer.

Seulement, cette mer, vers laquelle marche Paris à travers le progrès, la civilisation et l'industrie, n'est ni la Méditerranée ni l'Atlantique.

C'est la paix universelle.

À cette époque, les nations sœurs élèveront une statue gigantesque de la Paix.

Cette statue sera Paris, et son piédestal la province.

Et maintenant, que chacun fasse, non plus pour sa province, il n'y a plus de province, mais pour son département, ce que vous avez fait pour le vôtre, mon cher Charpillon, et Paris, étouffant les sentiments d'envie ou de vengeance qu'il eut parfois pour ses filles rebelles, LES PROVINCES, sera le premier à applaudir ce que les hommes comme vous feront pour ses fils fidèles, LES DÉPARTEMENTS.

Tout à vous,

ALEXANDRE DUMAS.

Paris, 22 décembre 1867.

Causerie [Programme du *D'Artagnan*]¹

Chers lecteurs,

Quand le *Mousquetaire* est mort, cela vous a fait grande peine, n'est-ce pas ?

Eh bien, j'ai encore été plus peiné que vous de cette mort.

Pour vous, ce n'était qu'un ami que vous perdiez ; moi, c'était un enfant que j'enterrais.

Peiné d'autant plus que sa mort a été violente ; il a été littéralement étranglé vif, ni plus ni moins qu'un sultan de Constantinople ou qu'un pacha de Samos.

J'ai fait ce que j'ai pu pour empêcher le meurtre ; mais comme j'avais passé mes droits à un administrateur, je n'ai pu qu'accomplir les dernières volontés du mourant en vous faisant envoyer la petite presse.

Mais voilà que du tronc mutilé sort un rejeton nouveau, et que le jeune d'Artagnan soulève avec son béret basque le couvercle de la marmite du vieil Éson.

Voilà que, sur son cheval jonquille, il est prêt d'entrer dans les murs de Meung, où, pour la première fois, il tirera l'épée.

Cette fois, d'Artagnan et son cheval Jonquille sont bien à moi, et à moi seul.

Quelle que soit la maison qu'il habite, cabane ou palais, le palais ou la cabane sera bien ma propriété ; et, de cette propriété, je suis le seul et unique propriétaire.

On est si bien chez soi, et si mal chez les autres !

Dante l'a dit :

« Il est dur de monter l'escalier d'autrui, et l'on ne sait pas combien d'amertume renferme le pain de l'exil. »

Depuis que je n'ai plus le *Théâtre-Historique*, je n'ai plus fait

1. Causerie sans titre parue dans le n° 2, jeudi 6 février 1868.

de pièces ; depuis que je n'ai plus le *Mousquetaire*, je n'ai plus le courage de faire des romans.

Et cependant l'escalier de la petite presse est doux à monter.

N'importe, je regrette l'escalier qui conduit au grenier de d'Artagnan.

Je regrette le pain de munition que l'on mangeait à la caserne des gardes. Aussi quand d'Artagnan, échappé sain et sauf des murs de la rue Saint-Marc, n° 7, m'a dit :

— Père, veux-tu me permettre d'ouvrir une nouvelle campagne ? Veux-tu m'autoriser à tenter une dernière fois la fortune ?

— Soit, lui ai-je dit, tout joyeux au fond du cœur ; mais plus d'alliés incertains ou envieux, plus de Saxons qui trahissent, ni de Bavares qui nous barrent le chemin de la retraite.

— On fera tout ce que tu voudras, répondit d'Artagnan en fils soumis. Ordonne et nous obéirons.

Or, voici ce que j'ai ordonné :

Athos, en grand seigneur qu'il est, se mettra en communication avec les palais, les châteaux, les villas élégantes, et nous donnera des nouvelles de la cour et de la ville.

Porthos racontera les duels, les rixes, les accidents, les coups de pieds et les coups de poings ; il comptera les plaies, il énumérera les bosses, et, avec son gros bon sens, il se fera juge du camp et donnera son avis.

Aramis, en sa qualité de poète, rendra compte des pièces de théâtre. Il sera le porteur des fines nouvelles : c'est lui qui répandra ces bruits sourds qui se colportent sous le manteau ; et, soyez tranquilles, chers lecteurs et prudes lectrices, Aramis, qui n'est que mousquetaire, rougit encore comme une jeune fille, et ne vous dira rien qu'une rosière ne puisse entendre. Une fois abbé, nous lui retirerons sa plume, pour ne plus lui laisser que son épée.

Chacun d'eux aura son valet, qui fera ce que le maître ne voudra pas faire. Ainsi, par exemple, Aramis, chargé de la critique des théâtres, passera de temps en temps la main à Bazin, lorsqu'il s'agira de rendre compte des revues et des féeries. Cela ne veut

pas dire que les rendus-comptes de Bazin ne seront pas aussi amusants que ceux d'Aramis.

Mousqueton doublera Porthos à propos des querelles de cabaret, des voitures versées et des accidents de chemin de fer.

Grimaud, respectueux toujours à l'endroit de son maître, ne se permettra de dire de temps en temps qu'un seul mot, mais il sera aussi éloquent que le mot *saucisson* prononcé en passant devant cette fameuse auberge où lui et son maître ont été prisonniers.

Planchet se fera donner plus d'une fois sur les ongles, à propos de ses indiscretions ; et si d'Artagnan est obligé d'enjamber son cheval jaune pour retourner à Tarbes, ce sera à coup sûr à la mauvaise langue de Planchet qu'il devra cette mésaventure.

De temps en temps, Marie Michon fera une *Revue de Paris*, et M^{me} Bonacieux un *Courrier de modes*.

Comme le promet son prospectus, d'Artagnan aura toujours un grand roman en cours de publication. Il sait bien qu'un grand roman nuit à la vente au numéro, attendu que le lecteur parisien aime à acheter un journal contenant les nouvelles du jour, mais ne se rattachant en rien à la veille ni au lendemain ; vu que la plupart du temps il n'a pas lu le journal de la veille, et ne lira pas celui du lendemain.

Mais d'Artagnan, provincial enragé, luttera tant qu'il pourra contre la centralisation. Il vise à l'abonnement surtout, et six mille abonnés en province, auprès desquels il pourra suivre un livre intéressant, lui sont plus précieux que dix mille numéros de vente à Paris.

C'est dans cet espoir qu'il débuttera par un livre de M^{me} Marie Alexandre Dumas, auteur de : *Au lit de mort*, et qu'on lui permette, malgré la parenté, de dire ce qu'il pense de ce livre. MADAME BENOÎT, à son avis, sera une des publications les plus remarquables qui aient eu lieu depuis un an, et qui auront lieu d'ici à un an. *Madame Benoît* se compose de deux volumes, formant quarante-quatre feuilletons, et durera, par conséquent, près

de quatre mois. Ne pouvant pour le moment vous offrir mieux, d'Artagnan vous a déjà offert le portrait de son héroïne.

Ce roman sera accompagné, comme nous l'avons dit, de causeries, de compte-rendu de théâtre et de nouvelles, jusqu'à ce qu'il fasse place au VOLONTAIRE DE 92, roman national s'il en fût, et destiné à combler la lacune qui existe dans nos œuvres entre le règne de Louis XVI et celui de Napoléon. Dans ce roman en huit volumes, tous les hommes qui ont eu un nom à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci apparaîtront ou passeront. On verra tour à tour défiler devant soi Drouet, Billaud-Varennes, Dumouriez, Kellermann, le roi Guillaume de Prusse, Brunswick, Robespierre, Camille Desmoulins, Danton, Marat, le roi Louis XVI, la reine Marie-Antoinette, la princesse de Lamballe. On assistera à la matérialisation de ce grand cri qui retentit par toute la France, et dont l'écho fit sortir de terre douze armées : LA PATRIE EST EN DANGER ! On verra les enrôlements volontaires, les massacres des prisons, les Prussiens foulant le sol de la France, l'échafaud se dresser à Verdun pour ces prétendues victimes de la Terreur, qui, mal averties du devoir de tout Français, en face de l'étranger, par le coup de pistolet qui faisait sauter la cervelle de Beaurepaire, allèrent au-devant de l'ennemi avec des fleurs aux mains et la trahison dans le cœur, donnant l'exemple de l'infamie aux Parisiennes de 1814.

Il y avait progrès, il est vrai. En allant au devant de l'ennemi, *les vierges de Verdun*, comme on les appela depuis, avaient un voile sur la tête : les courtisanes de Paris avaient la gorge nue.

Ce livre suivra la Révolution dans toutes ses phases, et nos armées sur presque tous leurs champs de bataille. Dieu merci ! nous ne voulons pas plus la guerre que M. Émile de Girardin ; mais, sans faire moisson de nouveaux lauriers, ramassons ceux qui sont coupés, et plantons-les sur la tombe des héros de 89 et des martyrs de 1812.

Avec ces deux seuls romans ménagés par une main avare, il y aurait de quoi défrayer toute une année. Mais, comme nous ne

craignons pas que la copie nous manque, nous donnerons en même temps qu'eux :

Trois nouvelles hongroises remarquables d'originalité, par M. le comte Stephen Zolyomy ;

Trois romans, voyages, chasses, intrigues de cour, etc., etc., par M. Martinus, peintre du roi de Hollande, qui a trouvé moyen de rapprocher les grands paysages de l'Inde des prosaïques marais des vieilles Provinces Unies, et de nous raconter ses chasses aux veaux marins sous dix degrés de froid, et ses battues aux panthères sous trente degrés de chaleur.

Puis viendront deux ou trois nouvelles de d'Artagnan lui-même, qu'il ne nous vante pas d'avance, parce que vous l'appelleriez *Gascon*, et ensuite parce qu'il veut vous laisser le plaisir de la surprise.

Enfin, l'*Histoire de mes bêtes*, commencée et interrompue dans le *Mousquetaire*, et qui a été si fort redemandée depuis.

Et maintenant, la présente n'étant à autre fin, recevez, chers lecteurs et chères lectrices, l'expression d'une reconnaissance qui date de *Henri III*, c'est-à-dire de TRENTE-NEUF ANS.

Vous voyez que je suis comme les coquettes : je ne veux pas avoir la quarantaine.

Les petits théâtres

Le Théâtre du Prince-Eugène¹

On s'est fort étonné dans ces derniers temps, et l'étonnement a été presque jusqu'aux reproches, que j'aie consenti à laisser reprendre une pièce de moi au théâtre du Prince-Eugène.

Sans me croire obligé de répondre à l'étrange mise en demeure dont j'ai été l'objet dans un article du *Figaro*, j'ai raconté comment un homme et une femme du monde, de mes amis, avaient acheté cette petite bonbonnière, qui avait nom alors les Délassements-Comiques ; et, mécontents de la littérature que l'on y jouait, cette littérature dût-elle leur faire gagner de l'argent, étaient venus me demander de les aider à relever le niveau de cette petite scène, qui n'a pour moi que le malheur très médiocre d'être un peu éloignée du centre de Paris, et qui d'ailleurs compense ce désavantage en se rapprochant de mes bons amis du faubourg, pour lesquels, il y a deux ans, j'ai essayé de faire revivre le Théâtre Parisien.

J'avoue que je n'ai point de ces aristocraties dont se piquent certains de mes confrères, qui, visant à l'Académie ou à des places gouvernementales, ne veulent donner leurs pièces qu'à la Comédie-Française ou au théâtre de l'Odéon ; j'y ai été joué comme eux, j'y ai peut-être eu plus de succès qu'eux, mais je n'ai pas commencé par eux, et probablement n'est-ce point par eux que je finirai.

En 1826, le théâtre de l'Ambigu n'était point ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire cet honorable théâtre, fidèle représentation du drame, le seul qui n'ait point trahi la cause de l'art depuis le jour où l'art y a mis le pied. En 1826, c'était un théâtre comme le Prince-Eugène ou les Folies-Dramatiques, plus grand, voilà tout, mais qui ne représentait guère d'ouvrages plus élevés

1. N° 2, jeudi 6 février 1868.

que ceux que l'on représente aujourd'hui au petit théâtre que je viens de nommer.

À cette époque, j'étais expéditionnaire chez M. le duc d'Orléans, où je gagnais cent vingt-cinq francs par mois ; je fis plusieurs pièces avant d'avoir l'honneur d'être joué au théâtre de l'Ambigu, et, le jour où l'on y reçut *la Chasse et l'Amour*, et où j'appris cette bonne nouvelle de la bouche de mes deux collaborateurs, Adolphe de Leuven et James Rousseau, j'eus une aussi grande joie dans le cœur que le jour où je lus *Henri III* au Théâtre-Français, au milieu des acclamations du comité.

Nous avions à partager chaque soir six francs de droit d'auteur et quatre francs de billets, dix francs entre nous trois.

Dix francs entre nous trois, ce qui nous faisait à chacun trois francs trente-trois centimes.

Eh bien, ces trois francs trente-trois centimes, qui malheureusement ne durèrent qu'un mois, furent les très bien reçus dans notre petit ménage ; et de même que nous nous étions aperçu quand ils y étaient entrés, nous nous aperçûmes quand ils en sortirent.

Six mois après, je lisais à la Porte-Saint-Martin, ou plutôt Lasagne et Vulplan lisaient à la Porte-Saint-Martin, sans me nommer, *la Noce et l'Enterrement*. Je ne dirai point qu'à cette époque la Porte-Saint-Martin n'était point ce qu'elle est aujourd'hui : la Porte-Saint-Martin au contraire, à cette époque, brillait de tout son éclat. On y jouait le *Château de Kenilsworth*, de Walter Scott, et le *Vampire*, de Charles Nodier.

Pour notre vaudeville en trois actes, *la Noce et l'Enterrement*, nous recevions dix-huit francs et douze francs de billets, ce qui nous faisait dix francs chacun. La pièce dura un mois et pendant un mois versa l'abondance dans la maison.

Avec ces souvenirs-là, et quand on leur est reconnaissant, il est difficile de professer les délicatesses aristocratiques du *Figaro* pour les *petits* théâtres.

D'ailleurs, une reconnaissance toute nouvelle pour les petits

théâtres vient de se joindre à mon ancienne reconnaissance : — Depuis près de dix ans j'étais à peu près enterré.

En 1836, j'avais déjà eu alors quelques-uns de mes plus beaux succès ; je revins d'Italie avec un drame, fait pendant douze ou quinze jours passés à l'ancre dans le détroit de Messine.

Ce drame s'appelait le *Capitaine Paul* ; il était destiné à la Porte-Saint-Martin, les principaux rôles devaient en être joués par Bocage et M^{lle} Georges. Je revenais tout joyeux, très content de mon œuvre, que je croyais consciencieusement faite, lorsque je fus frappé d'un immense désappointement : M^{lle} Georges refusa le rôle, et Bocage ne fut pas assez influent pour faire jouer la pièce.

Par bonheur, je me console assez facilement de ces sortes d'échecs, surtout quand j'ai ma conscience pour moi ; j'en pris mon parti, je déposai le drame chez mon marchand de billets, Porcher, lui recommandant de me le garder pour une occasion qui ne pouvait pas tarder à se présenter, le drame, à mon avis, étant un des meilleurs que j'eusse faits.

Puis je repartis pour je ne sais quelle excursion.

Pendant le voyage, quatre ou cinq mois après mon départ, mon regard tomba par hasard sur un journal, et je vis qu'au théâtre du Panthéon, l'un des plus petits théâtres de Paris, on jouait le *Capitaine Paul* ; on en était je crois à la cent ou cent-sixième représentation ; le journal faisait ses réflexions et se demandait comment l'homme qui avait fait *Henri III* au Français, *Christine* à l'Odéon, *Richard d'Arlington* à la Porte-Saint-Martin, pouvait consentir à laisser jouer son œuvre au théâtre du Panthéon.

L'article me monta à la tête ; j'écrivis à Porcher qu'il avait abusé de ma confiance, et qu'il aurait à mon retour à me rendre compte de la manière dont il avait suivi mes instructions.

Porcher me répondit par ces simples mots :

— À votre retour, je vous dirai comment et pourquoi j'ai fait jouer le *Capitaine Paul*, et vous me remercirez.

À mon retour, j'allai chez lui.

— Je viens savoir, lui dis-je, la cause de l'étrange abus de confiance dont vous vous êtes rendu coupable à mon égard, mon cher Porcher.

— Voilà ma réponse, dit-il : — Mon gendre allait faire banqueroute, les cent trente-six représentations de votre pièce ont non-seulement payé ses dettes, mais lui ont fait un fonds de roulement avec lequel il a pu continuer son exploitation ; vous l'avez sauvé de la ruine, ou plutôt le *Capitaine Paul* l'a sauvé.

— Merci, Porcher, lui répondis-je en lui tendant la main.

— Je le savais bien, dit Porcher, et il m'embrassa.

Les cent trente-six représentations du *Capitaine Paul* au théâtre du Panthéon n'empêchèrent pas ce drame d'être repris à la Porte-Saint-Martin et d'y servir au début de mon pauvre ami Clarence.

Mais je dois dire que, tout en me donnant les satisfactions personnelles les plus complètes, ces succès, grâce aux journaux qui me reprochaient les lieux où je les avais obtenus, faisaient de rudes taches à mon blason littéraire.

Vers cette époque, il y eut une espèce de cataclysme dramatique : deux ou trois théâtres fermèrent, des artistes furent déclassés.

Bocage partit pour la province, Dorval rentra au Théâtre-Français, Frédérick fut engagé aux Variétés. Il n'y eut qu'un cri alors.

Comment un artiste comme Frédérick s'engageait-il sur un pareil théâtre ? Le théâtre de Vernet, de Le Peintre jeune et de Brunet ! Frédérick ne pouvait avoir aucun succès dans une pareille boîte à cigares.

Et, en effet, le sort parut vouloir donner raison aux critiques. Frédérick joua aux Variétés le *Comte de Brunoy*, et la pièce, en tombant, faillit entraîner l'artiste dans sa chute.

Ce fut alors qu'on me demanda le drame de *Kean*, et que je l'exécutai en collaboration avec de Courcy et Théaulon.

Kean eut un immense succès, qui fut dû surtout au génie

admirable de Frédéric ; mais lui, dans sa modestie, au contraire, attribua son succès à l'ouvrage, et m'embrasant avec sa rude franchise le soir de la première :

— Mon cher ami, me dit-il, vous venez de me tirer une fière épine du pied : sans vous, je restais boiteux.

Sous les *Pilules du diable*, sous la *Biche au bois*, sous la *Poule aux œufs d'or*, sous *Cendrillon* et sous *Rothomago*, on me crut enterré, lorsque M. Larochelle, se heurtant au bout de mon pied qui sortait de terre, à ce qu'il paraît, s'aperçut que je n'étais pas mort tout à fait, me fit ses excuses, et finit par me demander, l'occasion se présentant de parler affaires, s'il ne me serait pas égal de lui donner pour les Folies-Saint-Germain un de mes drames les plus oubliés : *Antony*. Il promettait de faire pour lui toutes les dépenses nécessaires, et s'engageait à le faire jouer par Laferrière et M^{lle} Duverger.

C'était bien de l'honneur pour *Antony*. La dernière fois qu'il avait été joué à la Porte-Saint-Martin, il y avait été joué en *attendant* la *Biche au bois*.

Je remerciai M. Larochelle, je lui dis qu'il était bien bon de faire un pareil bruit autour du sépulcre d'un mort, et, sans condition aucune, sans prime, sans augmentation de droits, je lui laissai emporter la pièce.

M. Larochelle me tint parole, il battit le rappel ; la presse s'en émut, la représentation fut un triomphe, et j'entendis tout à coup au fond de mon tombeau une voix qui me criait :

— Lazare, lève-toi !

Je me levai encore tout étourdi de mon long sommeil ; j'entendis des bravos, je vis des bouquets, j'eus des articles dans lesquels les mêmes gens qui m'avaient éreinté en 1830 m'accusaient en 1867 d'avoir fait un chef-d'œuvre. Je me laissai accuser, sans croire que l'accusation aurait des suites.

Mais voilà que, tout à coup, une clameur de haro s'élève contre les directeurs, voilà qu'ils ne sont plus que des marchands de cartons peints, des négociants en velours et en soieries, et des

exposants de chair humaine.

Ce tolle général produisit son effet ; les directeurs se réveillèrent sous le knout de la critique, ils demandèrent à monsieur Larochelle mon adresse, qu'ils avaient oubliée. Enfin, chacun, selon son besoin ou son caprice, revint demander de la prose ou des vers, de la tragédie ou du drame, à cette grande réserve littéraire qu'on avait autrefois traité de fabrique et qui était tout simplement devenue un musée.

Monsieur Fournier prit *Maison-Rouge*, la *Dame de Monseigneur*, et demanda *Cléopâtre*.

Monsieur Duhaime prit la *Reine Margot*, *Christine*, et demanda la *Mort de Porthos*.

Monsieur de Chilly prit *Kean*, *Charles VII*, et promit de faire jouer *Roméo*.

Et d'où venait toute cette recrudescence !

Du succès d'*Antony* joué sur l'une des plus petites scènes de Paris, sur celle des Folies-Saint-Germain.

Et ce serait au moment où je reconduisais avec force saluts les trois grands directeurs des trois grands théâtres de Paris, que je refuserais une pièce, au petit théâtre du prince Eugène, qui non seulement demande à jouer une pièce littéraire, mais qui s'engage à ne plus jouer ces pièces malsaines qui depuis quelque temps se sont impudemment étalées sur la moitié des théâtres de la capitale ?

Non, certes. Hommage aux puissants, mais tendresses et protection aux humbles et aux faibles.

Puisque le *Figaro* a désiré le savoir, voici l'historique de ce que j'ai fait pour les petits théâtres ; on y verra en même temps ce que les petits théâtres, moins ingrats que les grands, ont fait pour moi.

Je crois au bout du compte qu'eussé-je un grand succès avec la *Chasse au Chastre*, au théâtre du Prince-Eugène, c'est encore moi qui serai leur débiteur.

Le dévouement des pauvres¹

CHAPITRE 1^{ER}

Nous avons dit dans notre dernier numéro quelle était la *bien-faisance des riches* ; disons, dans celui-ci, quel est le *dévouement des pauvres*.

Il y a dans des vieux quartiers de Montmartre, dans un des quartiers les plus pauvres du Paris actuel, une famille composée de dix personnes : le père, la mère, huit enfants.

Je connais cette famille, et je vais vous dire à quelle occasion j'ai fait sa connaissance.

Un matin, vers neuf heures, mon valet de chambre ouvrit la porte de ma chambre à coucher. Je ne dormais pas, mais tout y était encore sombre. Souvent je rêve le matin, n'ayant pu dormir pendant la nuit.

— Monsieur est-il éveillé ? demanda-t-il.

— Que me voulez-vous ?

— Une jeune fille désire parler à monsieur.

— Son nom ?

— Je le lui ai demandé, elle dit que vous ne la connaissez pas.

— Son âge ?

— Elle peut avoir dix-huit ou vingt ans.

— Demandez-lui dix minutes, le temps de me lever, à moins qu'elle ne craigne pas d'entrer dans une chambre à coucher de garçon.

Mon valet de chambre disparut.

— Monsieur, dit-il en rentrant, elle est très pressée, et demande à vous voir le plus vite possible.

1. N° 3, samedi 8 février 1868 ; n° 4, mardi 4 février ; n° 5, mardi 13 février ; n° 6, samedi 15 février ; n° 7, mardi 18 février.

— Ouvrez partout, et faites entrer.

Thomasso tira les rideaux et ouvrit la fenêtre toute grande.

Un beau rayon de soleil, un de ces rayons de soleil de février qui sentent déjà l'approche du printemps, envahit ma chambre, un peu triste de sa tenture verte et de ses corniches noires, et l'égaya.

Deux moineaux curieux vinrent se poser sur ma balustrade, regardèrent ce que je faisais dans mon lit, et s'envolèrent.

À l'instant, la jeune fille entrait par la porte. Autre oiseau, oiseau tout noir, mince et svelte, ayant sous son voile l'air d'une hirondelle.

Je fus près de lui dire :

— Ce n'est pas encore votre avril, cher petit oiseau, que venez-vous faire ici avant le printemps ?

Mais je compris que, ne sachant pas ce qui se passait dans ma pensée, ma demande l'embarrasserait fort. Je me contentai seulement, la voyant tout émue et toute troublée, de lui tendre les deux mains et de lui demander :

— Quel bon vent vous amène, mon bel enfant ?

Je voulus l'attirer à moi, voyant qu'elle était intimidée et qu'elle hésitait à me répondre ; mais elle, se laissant glisser sur ses deux genoux, me prit et me serra les mains que je lui tendais, et se mit à pleurer.

— Ah ! monsieur, dit-elle, je ne vous connais pas, mais, sans doute, par une révélation du ciel, il m'a semblé que vous deviez me sauver.

— Que vous arrive-t-il, mon enfant ?

— Mon frère est tombé à la conscription, et maman mourra de chagrin s'il faut qu'il parte.

— Mais vous ne venez pas me demander de l'empêcher de partir, n'est-ce pas ?

— Au contraire, monsieur, je n'espère qu'en vous.

— Mon cher enfant, vous me demandez la chose la plus difficile qu'il y ait au monde : la chose impossible. Rien qu'une

mauvaise constitution, et par conséquent une réforme, ne peut empêcher un conscrit de rejoindre ses drapeaux.

— Ah ! monsieur, vous connaissez tant de monde, et on vous dit si bon.

Ses larmes redoublaient. Je mourais d'envie de lui rendre service, mais je ne voyais aucun moyen. Parfois j'avais obtenu des congés, mais les soldats étaient sous les drapeaux ; parfois j'avais obtenu des abréviations de service, mais les soldats avaient servi quatre ans, cinq ans ; parfois enfin j'avais fait rester des jeunes gens aux dépôts à Paris, mais pas dans des moments où le thermomètre politique était à la guerre.

Et cependant, je le répète, je mourais d'envie de faire quelque chose pour elle.

— Écoutez, lui dis-je, j'ai au Ministère de la guerre un ami ; je le connais depuis cinquante ans. S'il y a un homme au monde qui puisse sauver votre frère, c'est lui. D'abord parce que son cœur le portera à faire une bonne action, et ensuite parce que je suis convaincu qu'il sera heureux de me rendre service. Voulez-vous vous risquer ? Je vous donnerai une lettre pour lui, mais je ne vous promets rien.

— C'est la seule ressource qui nous reste, n'est-ce pas ?

— La seule.

— Donnez-moi la lettre, j'irai.

— Et en revenant, vous me direz comment vous avez été reçue ?

— Oh ! donnez ! donnez !

J'écrivis la lettre et la lui remis, sans grand espoir de réussite. Deux heures après, elle revint.

J'interrogeai son visage ; il n'était pas tout à fait désespéré.

— Eh bien ? demandai-je, que vous a-t-il répondu ?

— Que c'était bien difficile, mais qu'il n'en allait pas moins tâcher de faire ce que vous lui demandiez. Seulement, si vous ne le pressez pas vous-même, il nous oubliera.

J'étais assez de son avis ; j'invitai mon ami à dîner pour le

surlendemain, et là, j'insistai moi-même.

— Laisse-moi huit jours, me dit-il ; dans huit jours, je te donnerai une réponse.

Comme rien ne pressait autrement, que la révision n'avait pas encore eu lieu, je lui accordai ces huit jours.

Le neuvième jour, avec une ponctualité toute militaire, je reçus ce mot :

« Ton protégé est attaché au dépôt de Vincennes ; il portera l'habit militaire, mais ne partira pas.

« Cela suffit-il à sa mère éplorée ? »

Je pris une voiture et je courus annoncer cette bonne nouvelle à la famille.

Elle en avait grand besoin. La mère, le père et les huit enfants pleuraient.

C'est qu'une neuvième enfant, jeune femme de vingt-deux ans, mariée depuis neuf mois, s'en allait, mourant de la poitrine.

Cependant la nouvelle que j'apportais répandit quelque baume sur la blessure commune, et quelque chose comme un sourire reparut sur tous ces visages humides de larmes.

— Si vous étiez bien bon, dit la jeune fille qui était venue chez moi, vous monteriez chez ma sœur, qui demeure dans la maison à côté, pour lui annoncer cette bonne nouvelle. Elle sera si heureuse, avant de mourir, de voir celui qui aura probablement empêché son frère d'être tué.

Je n'avais garde de me refuser à ce pieux désir. Je me laissai embrasser par toute la famille, et même par un pauvre petit malade qui tremblait la fièvre dans un coin ; et, guidé par la jeune fille, je montai les quatre étages de la maison voisine.

La mourante était seule, assise dans un grand fauteuil de paille, raccommendant des habits d'enfants, s'interrompant pour tousser à chaque aiguille qu'elle tirait. Dans un pauvre berceau d'osier, à côté d'elle et à portée de sa main, était couchée une petite créature de deux mois qui semblait être née de la veille. Elle était venue avant le terme, c'est-à-dire à sept mois ; elle

n'avait rien trouvé dans le sein de sa mère, tari par la fièvre, et buvait de temps en temps quelques gouttes de lait au biberon.

— Ma bonne Ernestine, dit la jeune fille en entrant, c'est M. Dumas qui a voulu t'annoncer lui-même la bonne nouvelle. Léon ne partira pas, et, quoique soldat, fera son temps de service à Vincennes ou à Paris, c'est-à-dire près de nous.

Une faible rougeur passa sur son visage, un mélancolique sourire effleura ses lèvres.

— Oh ! pauvre mère, dit-elle, tant mieux ! C'eût été trop de deux à la fois ; et cela sans compter mon petit frère. Comment va-t-il, le pauvre Jules ?

C'était l'enfant que j'avais vu tremblant la fièvre dans la maison à côté.

La jeune fille haussa tristement les épaules, d'un air qui voulait dire :

— Tu sais bien que nous n'y comptons plus.

Pendant ce temps, la malade m'avait pris les mains, et, de ses doigts osseux, les avaient approchées de ses lèvres pâles.

Je les lui ôtai doucement, et j'allai au berceau de l'enfant.

Tout cela était navrant.

La jeune fille tenait sa sœur embrassée, toutes deux pleuraient. Il y a des douleurs qui n'ont pas de consolations, et pour lesquelles on ne trouve pas une parole, parce que l'on comprend qu'elles sont inconsolables.

La jeune fille sentit que je devais souffrir énormément du spectacle que j'avais sous les yeux.

— Allons, dit-elle, tu voulais voir M. Dumas, qui nous a rendu la joie à tous ; tu l'as vu, sois heureuse.

La mourante me tendit la main.

Je la pris et la serrai doucement.

— Je vais prier pour vous, me dit-elle.

Et elle me fit un signe de la tête, qui se termina par un regard au ciel.

Je sortis avec sa sœur ; je m'arrêtai sur le palier, ne pouvant

aller plus loin. J'étouffais.

La jeune fille me regarda profondément dans les yeux.

— Il n'y a pas d'espoir pour elle, n'est-ce pas ? me dit-elle.

— Aucun, lui répondis-je. Le mieux est, vous qui me paraissiez la plus forte de la famille, de vous préparer à cette perte, et d'y préparer votre mère.

— Mon Dieu ! croyez-vous que ce soit si proche que cela ? Vous le voyez, elle est encore debout.

— Ces sortes de maladies, ma chère enfant, vous livrent tout vivant, pour ainsi dire, à la mort. Ainsi donc, ne vous abusez pas, et attendez-vous d'un moment à l'autre...

— C'est une affaire de jours, à ce que vous croyez ?

— C'est une affaire d'heures, mon pauvre petit ange. Dans tous les cas, quelque chose qui arrive, si je puis vous être utile, pensez à moi.

Le soir, vers onze heures, la porte de ma chambre s'ouvrit.

— C'est la jeune fille en noir, me dit Tommaso.

J'allai au-devant d'elle.

— Eh bien ? lui demandai-je.

— Elle est morte il y a une demi-heure, dit-elle en se jetant dans mes bras.

— Et je puis vous être bon à quelque chose ?

— Oh ! oui, à pleurer tout à mon aise.

Et, en effet, jusqu'à une heure du matin, elle pleura appuyée sur mon épaule.

À une heure du matin, mon valet de chambre la reconduisit chez elle.

CHAPITRE II

Je ne sais rien de plus beau à étudier, rien qui relève plus l'homme à ses propres yeux, que la lutte du travail contre la misère.

Le plus grand malheur qui puisse entrer dans toutes les mai-

sons, mais surtout dans la maison des travailleurs, c'est la mort. Pendant deux ou trois jours, la mort brise le travail. On travaille mal en pleurant.

Les grandes douleurs ont leurs moments d'atonie et d'immobilité : l'âme se replie sur elle-même et paralyse le corps. Puis la mort coûte cher à Paris.

Or, la mort était entrée, comme nous l'avons dit dans notre chapitre précédent, chez la pauvre famille de la rue Mirha. À la place d'une mère qui vivait à part et qui ne coûtait rien restait un enfant, qui, certes, ne coûterait pas grand chose en nourriture, mais qui allait coûter beaucoup en insomnies, en soins, en empêchement de travail pour la personne chargée de veiller sur lui.

Au milieu de la douleur générale, il fallut penser aux dépenses mortuaires. Il ne s'agissait pas de songer à acheter une tombe. Cette consolation du riche, qui sera propriétaire de sa couche funèbre, est encore ôtée au pauvre.

Le plus mesquin enterrement à Paris coûte soixante-dix francs ; quarante-cinq francs payables aux pompes funèbres, quinze francs à l'église et dix francs en frais divers.

La mort était entrée à l'improviste dans la maison, et avait trouvé la bourse complètement vide.

On emprunta ces soixante-dix francs à un ami, à qui on promit de les rendre, et à qui on les rendit, dix fr. par mois.

Il ne fallut pas songer à travailler ce jour-là, ni le jour de l'enterrement, ni même le lendemain. On vécut comme on put ces trois jours.

Les ressources ordinaires de la maison étaient le travail du père qui peut gagner cinq francs par jour, mais qui ne les gagne pas tous les jours ; le travail des deux jeunes filles, qui, de son côté, peut monter à cinq francs ; il ne fallait plus compter sur le travail de la mère, qui avait spécialement hérité de la petite orpheline.

Les gens riches, et nous ne faisons allusion à personne, ne se doutent pas des sacrifices qu'il faut s'imposer pour vivre à onze

personnes avec dix francs par jour, que l'on ne gagne pas tous les jours ; et surtout avec six mâchoires d'enfants et deux estomacs de jeunes filles qui ne demanderaient pas mieux que de bien vivre pour entretenir leur jeunesse et leur beauté, et cela, quand le pain est à vingt sous les quatre livres.

Avec dix francs par jour, dont il faut ôter vingt sous de loyer, on boit de mauvais cidre à quatre sous, moins sain que de l'eau pure, mais qui, enfin, n'est pas de l'eau ; puis, de temps en temps, le père et la mère, en faveur de leur âge, boivent un verre de vin ; et de quel vin !...

Un nouveau malheur, contre lequel la Providence réagit heureusement à l'instant même, faillit atteindre la famille.

Envoyée en commission par son père, un soir, vers dix heures, la plus jeune des deux filles ne rentra point.

Avant d'aller plus loin, je dois raconter par quel étrange moyen la Providence, que je viens de mettre en scène, combattit, comme je l'ai dit, ce nouveau malheur. Jane, l'aînée des deux jeunes filles, celle qui était venue intercéder près de moi pour son frère, avait continué de venir me faire une visite, une fois par semaine, et, je l'avoue, l'heure qu'elle me donnait était attendue par moi avec impatience.

C'était une de ces natures essentiellement parisiennes, étiolées, nerveuses, mêlant avec facilité le rire aux larmes.

De sorte qu'un soir où elle avait une de ces crises, je lui dis en riant :

— Vous seriez, j'en suis sûr, ma chère Jane, une excellente voyante.

Jane ne connaissait les *voyantes* que par mon roman de *Balsamo*. Elle resta donc un instant sans comprendre, ne sachant pas ce que je lui voulais dire.

Je le lui expliquai, et Lorenza l'aïda à comprendre ce qu'elle pouvait devenir.

— Essayez ! me dit la douce enfant, je ne réagirai pas contre vous, et je serais même bien curieuse, je l'avoue, de savoir par

moi-même ce que c'est que le somnambulisme.

— Vous ne le saurez pas, lui répondis-je, car une fois éveillée, vous ne vous rappellerez pas même avoir été endormie. Donnez vos mains.

Elle me les donna.

J'ai une assez grande puissance magnétique pour dire d'avance, quand je tiens les mains d'une femme, au bout d'une minute que je les tiens, si je l'endormirai ou si elle me résistera.

Au bout d'une minute, les mains étaient humides, les yeux clignotaient, la tête se balançait d'une épaule à l'autre, et je n'avais plus de doute ; l'enfant finit par se renverser sur le dossier du fauteuil ; enfin, trois minutes avaient suffi pour son complet *endormissement*.

Je sais bien que je fais un mot qui n'est pas français ; mais la science du magnétisme est nouvelle. À science nouvelle, il faut des mots nouveaux, et si *endormissement* n'est pas français, il le deviendra.

Non-seulement toutes les femmes ne dorment point, mais bon nombre de celles qui dorment ne parlent pas ; enfin, un certain nombre seulement de celles qui parlent atteignent l'état de *voyante*, pour lequel il faut des conditions physiques toutes spéciales.

Si Jeanne d'Arc avait eu des nerfs, ce dont je doute en lui voyant manier d'une façon si résolue la lance et l'épée, elle eût été une excellente *voyante*.

En général, les somnambules hommes ou femmes, non-seulement conservent dans le sommeil le sentiment de la famille, mais encore ce sentiment se développe et s'exalte chez eux.

Si on veut les faire entrer dans la voie de la clairvoyance, et les faire voir à distance, il faut d'abord les interroger sur ce qui se passe chez eux.

C'est ce que je fis.

L'enfant eut d'abord quelques difficultés à desserrer les dents ; mais, sur mon ordre, elle parla, et après la seconde ou troisième phrase, du même accent absolument que si elle eût été

éveillée, ce qui était une preuve de son aptitude au sommeil magnétique et à la clairvoyance pendant ce sommeil.

Il pouvait être dix heures du soir : je lui dis de regarder chez elle et de me dire ce qu'elle y voyait.

Elle eut quelques frémissements de paupière, comme si son œil voilé cherchait à voir malgré l'obstacle ; puis, tout à coup, elle me dit avec un accent qui n'était pas exempt de surprise :

— Je le vois !

— Eh ! que vois-tu, chère enfant ?

— Je vois ma sœur et ma mère qui travaillent, les enfants sont couchés ; mais, chose singulière, mon père, que j'ai laissé dans son lit pour venir chez vous, n'y est plus.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Je ne sais pas.

— Cherche.

Son front se plissa, elle fit un effort pour m'obéir.

— La femme d'un de ses amis est venue le chercher, dit-elle enfin.

— Pourquoi ?

— Parce que son mari est malade.

— De quoi est-il malade ?

— D'une indigestion.

— Qu'a-t-il mangé ?

— De l'omelette.

Je me mis à rire.

— Es-tu bien sûre de ce que tu me dis, lui demandai-je.

— Je vois mon père assis auprès de son lit ; il lui donne du thé.

— Sont-ils éclairés par des bougies ou par une lampe ?

— Par une lampe.

— C'est bien, lui dis-je. — Prends une plume et écris.

« Mon père est sorti à neuf heures de chez nous, il est allé chez M^{me} Corot, rue Rochecouart, n° 30, qui est venue le chercher parce que son mari avait une indigestion ; je le vois au

quatrième, dans la chambre à coucher de M. Corot : le malade prend du thé que mon père lui verse. »

« Onze heures du soir. »

Puis je la réveillai.

Malgré la distance énorme qu'il y a du boulevard Malesherbes à l'ancienne Chapelle-St-Denis, Jane a l'habitude de s'en aller à pied.

Elle fut donc bien étonnée lorsque, après l'avoir réveillée, je lui dis :

— Prends une voiture.

— Pour quoi faire ? demanda-t-elle.

— Pour aller chercher ton père, qui est rue Rochechouart, n° 30.

— Mais mon père n'est pas rue Rochechouart, n° 30, puisqu'il était couché quand je suis partie.

— Oui, mais depuis que tu es partie, il s'est levé, et il est à l'adresse que je te dis.

— On vous a donc écrit de chez nous ?

— Non. Voici, pour l'explication de toute cette énigme, une lettre que tu as écrite pendant que tu dormais ; tu l'ouvriras chez toi.

J'envoyai chercher une voiture par mon domestique. Jane y monta, sa lettre en poche, alla chercher son père, rue Rochechouart, le ramena chez lui, à son grand étonnement, et, comme il fallait une explication qui fît le dénouement de cette scène incompréhensible, la lettre qu'elle avait écrite pendant son sommeil lui fut lue en famille.

Le lendemain, elle m'arriva tout éplorée. Sa mère, voyant de la magie dans ce qui était arrivé la veille, lui avait dit que si elle tentait Dieu, Dieu la punirait, et qu'elle mourrait dans le cours d'une de ces expériences.

Comme elle rapportait de l'ouvrage dans mon quartier, elle avait poussé jusque chez moi, quoique ce ne fût pas son jour. Je lui promis, pour rassurer sa mère et un peu aussi elle-même, de

ne plus l'endormir. Je tins parole.

Mais avant que huit jours ne fussent écoulés, c'était elle-même qui venait à moi et qui me disait :

— Je viens au nom de ma mère vous prier de m'endormir.

— Comment ! m'écriai-je, au nom de votre mère, vous endormir, vous ? et pourquoi vous endormir ?

— Parce que ma sœur a été enlevée hier soir, et que ma mère espère, puisque je suis si voyante, que je pourrai vous dire où elle est.

CHAPITRE III

Je voulus savoir jusqu'à quel point Jane était accessible au fluide magnétique. Je pris un œillet dans un bouquet qu'on venait de m'apporter, je le magnétisai et le lui donnai à respirer.

Elle s'endormit aussitôt.

Dès qu'elle m'eut assuré qu'elle dormait profondément et qu'elle croyait être bien disposée à voir, je l'invitai à suivre sa sœur sortant la veille au soir de la maison.

Elle la suivit en effet jusqu'au coin du boulevard, mais arrivée là :

— Attendez, me dit-elle, elle s'arrête pour parler à une de ses amies.

— Comment s'appelle-t-elle ? demandai-je.

— Elle s'appelle Honorine.

— Peux-tu entendre ce qu'elles se disent ?

— Je l'espère.

— Écoute, alors.

— Elle invite ma sœur à venir avec elle au Château-Rouge.

Ma sœur lui dit qu'elle n'y a jamais été et résiste, mais Honorine insiste et l'entraîne. — Ma pauvre sœur avait dit vrai, jamais elle n'était entrée dans une salle de bal. La musique, le bruit, les cris, tout ce mouvement, suivis d'un verre de punch, suffisent pour la griser. Je la vois dansant le galop avec un homme qu'elle ne con-

naît pas, et qui est venu parler à Honorine. Puis, comme elle veut s'en aller, parce qu'il est minuit, et qu'elle a peur que papa ne la gronde, Honorine l'invite à venir souper avec elle chez sa mère, et promet qu'elle la ramènera à la maison. Ma sœur, qui ne sait plus ce qu'elle fait, cède à cette promesse. Je les vois sortir du Château-Rouge et entrer dans un mauvais petit hôtel garni du haut de la rue Rochechouart. Les deux hommes les suivent. L'un est l'amant d'Honorine, et elle a promis à l'autre de lui livrer ma sœur. Oh ! la malheureuse, ce n'est pas vrai, ce n'est pas chez sa mère qu'elle demeure...

Et alors, s'animant à la vue de tout ce qui se passait et du danger que sa sœur courait, Jane eut une espèce d'attaque de nerfs, au fond de laquelle ma volonté seule l'empêcha de tomber.

Je n'ai jamais vu sur la figure d'aucun artiste une pareille expression de désespoir et de dégoût. Cependant elle finit par se calmer.

Stéphanie, c'est le nom de sa sœur, était parvenue à s'enfermer dans une chambre, avait mis la clef en dedans, et son persécuteur promettait à travers la porte de la laisser tranquille si le lendemain elle s'engageait à dîner avec lui.

Stéphanie, pour gagner du temps, promit tout ce qu'il voulut.

— Et maintenant que je sais où elle est, dit Jane, éveillez-moi, que j'aille la chercher.

— Auparavant, lui dis-je, et pour ne pas te tromper, regarde avec attention la maison, et retiens le numéro.

— Je ne puis pas voir le numéro, me dit-elle, il a été effacé avec intention. Mais si à mon réveil vous me répétez exactement les détails que je vais vous dire, je la reconnâtrai.

Et alors, elle me dépeignit la maison : À trois étages, percée de trois fenêtres sur la rue, au rez-de-chaussée, contre les vitres, étaient exposées des photographies. Elle était à gauche, en montant, et vers le haut de la rue.

Je la réveillai ; je lui racontai tout, car, éveillée, elle ne se souvint absolument de rien de ce qu'elle a dit ou vu pendant son

sommeil.

Puis je lui donnai le signalement exact de la maison, lui offrant de l'y conduire.

Mais elle me refusa obstinément.

— Il y a deux hommes mêlés à tout cela, me dit-elle. Des Anglais, autant que j'ai pu le comprendre à leur baragouin ; je ne veux pas que vous vous exposiez. Seule, je ne courrai aucun risque, on me respectera, et si on ne me respectait pas, je saurais me faire respecter. Dites-moi seulement où je pourrais vous retrouver, si j'avais besoin de vous.

Je dînai rue Pigalle, 10, chez un de mes amis nommé Lagrave ; je lui donnai son nom et son adresse ; elle partit.

Vers huit heures, on vint m'annoncer à table qu'une jeune fille me demandait au salon.

C'était Jane. Elle était consignée à la porte de l'hôtel garni de la rue Rochechouart, où on avait refusé de la laisser entrer. Elle était alors allée chercher son frère, qui est militaire, et s'était présentée avec lui à l'hôtel.

Cette fois, on lui avait répondu que les *deux dames* étaient sorties.

Il s'agissait de savoir où elles étaient allées. Le père de Stéphanie, ignorant encore que sa fille n'était pas rentrée la nuit précédente, on pouvait tout lui cacher, mais si une seconde nuit se passait sans qu'elle rentrât, tout était perdu.

Jane venait me prier de l'endormir, afin qu'elle pût voir où était sa sœur.

Je m'excusai auprès de Lagrave et de ses convives, et je descendis chez M. Bénédic Révoil, qui demeure dans la même maison que Lagrave, et je l'y endormis.

M. Révoil, fort incrédule au magnétisme, voulut suivre l'expérience.

Il assista donc à ce qui va suivre.

Une fois endormie, Jane me dit que sa sœur était chez une fille nommée Augusta, demeurant au quatrième étage de la maison

96 du boulevard Clichy.

J'envoyai chercher une voiture, et, rencontrant un sergent de ville, je le priai de venir avec nous. Comme tous les sergents de ville me connaissent, celui-ci ne fit aucune difficulté.

J'emmenai donc Jane endormie, et Révoil et le sergent de ville parfaitement éveillés.

Révoil alla s'informer si M^{lle} Augusta demeurait bien au 96.

Elle y demeurait ; mais, vers les sept heures, elle était sortie avec deux de ses amies.

Ces deux amies, c'étaient évidemment Honorine et Stéphanie. On ne savait pas où elles étaient allées.

Je le demandai à Jane, toujours endormie.

— Elles ont été, me dit-elle, boire de la bière au café Coquet, où elles ont rencontré les deux Anglais qu'elles ont déjà vus hier.

Nous étions à deux pas du café Coquet. M. Révoil descendit et alla aux informations.

M^{lle} Augusta était connue au café ; elle y était venue, avec deux amies, à l'heure indiquée, et y avait rencontré les Anglais de la veille. Puis ils étaient partis tous ensemble pour aller dîner, mais on ne savait pas où.

Cette fois, Jane refusa de donner de nouvelles indications. Le dîner avait lieu, disait-elle, dans le jardin d'un restaurant où il y avait beaucoup de monde. La réclamation ferait scandale. C'était ce qu'il fallait éviter.

— Le moyen ? demandai-je.

Nous étions en face du café Coquet.

— Attendons ici, en restant cachés, me dit-elle. Entre une et deux heures du matin, elles reviendront.

Il était huit heures et demie du soir. C'était cinq heures à attendre.

Je réveillai Jane, et je l'invitai à vaquer à ses affaires pendant ce temps-là ; tandis que nous vaquerions aux nôtres, quitte à nous retrouver à minuit.

De minuit à une heure, nous nous donnâmes rendez-vous chez

Révoil. Quant au sergent de ville, il promit de nous attendre en faisant son service sur le boulevard.

À minuit, nous étions chez Révoil.

Le sergent de ville était à son poste. Nous nous assîmes sur un banc, dans l'ombre, assez éloignés du café Coquet pour voir ce qui s'y passait sans qu'on pût nous découvrir.

À une heure, le café ferma ; mais Révoil me fit observer qu'une petite porte était restée ouverte, et que, par cette petite porte, on pouvait entrer dans le café.

À une heure et demie précise, nous vîmes arriver trois femmes et deux hommes. Jane reconnut sa sœur dans l'une de ces femmes.

Elle nous défendit alors positivement de nous mêler à ce qui allait se passer. Cela la regardait spécialement, nous dit-elle.

En effet, elle suivit sa sœur, entra derrière elle, et, au bout de dix minutes, sortit avec elle.

Les Anglais, car c'étaient en effet des Anglais, avaient voulu faire quelque résistance ; mais du moment où Stépanie avait appris que son père ignorait son escapade, elle s'était jetée dans les bras de sa sœur en criant :

— Emmène-moi.

À deux heures du matin, elle rentrait chez elle saine et sauve, et la famille était rassurée.

Explique ces faits qui pourra, mon devoir d'historien est de les constater, et je les constate.

CHAPITRE IV

L'ordre et la tranquillité étaient rentrés dans la famille depuis quelques jours, lorsque l'on reçut une lettre portant le timbre de Nantes.

Le père l'ouvrit.

Elle était d'un oncle habitant Saint-Nazaire, frère de la mère.

Cet oncle avait lui-même une femme et sept enfants.

Sa lettre était désespérante. Sans place pour lui, sans travail pour sa femme et ses enfants, il criait véritablement comme le mourant : — Du fond de l'abîme !

Le père lut la lettre tout haut. Puis, comme chef de famille, il dit tout simplement :

— C'est un malheur, mais il faut les faire venir.

Et toutes les voix, celles des petits comme celles des grands enfants, applaudirent à cette détermination.

On était onze, et, nous l'avons avoué, on avait bien de la peine à vivre.

On allait être vingt, mais qu'importe ! Ce sont de ces considérations qui arrêtent les riches, mais devant lesquelles les pauvres n'hésitent pas un seul instant.

Par malheur, ce n'était pas le tout de dire : Il faut les faire venir.

Par où ? Comment les ferait-on venir ? Le voyage de Saint-Nazaire à Paris coûtait vingt-cinq francs en troisièmes.

Un seul des enfants, au-dessous de quatre ans, ne payait pas.

C'était donc, pour les huit personnes restant, une affaire de deux cents francs.

Je donnai une lettre pour un bon et excellent ami que j'ai au chemin de fer de l'Ouest, toujours prêt aux bonnes actions, que je lui ai vu accomplir de sa poche, plus d'une fois, quand les règlements trop rigides du chemin de fer se refusaient à plier.

Pourquoi ne le nommerais-je pas ? Tous ceux qui le connaissent l'aiment, ils l'aimeront encore davantage, voilà tout.

Cet ami s'appelle Coindard.

Jane, que je lui avais expédiée, revint avec huit autorisations de ne payer que demi-place, cela faisait cent francs.

La famille de Saint-Nazaire vendit quelques hardes moins nécessaires que les autres, un prêtre protestant donna vingt francs, la famille de Paris en réunit cinquante, et, quatre jours après, frère et sœur, oncle, neveux et nièces, tout ce monde réuni pleurait de joie dans les bras les uns des autres, plus heureux que

des riches.

Ils étaient vingt, nous l'avons dit, toute une tribu.

On mena les neuf voyageurs dans la maison de la rue Myrha, où on loge onze et où il n'y place que pour quatre.

On avait mis un immense pot-au-feu pour réchauffer tout ce monde, et, ce jour-là, jour de fête, il y eut du bouillon, du bœuf et du vin pour tout le monde.

Les voyageurs étaient arrivés à quatre heures du matin.

Eux seuls se couchèrent. De cette façon, il y eut de la place dans les lits.

On resta quatre jours ainsi, avant d'avoir trouvé un logement. Enfin, on en trouva un près du Panthéon.

Il fallut s'installer.

Ici, la mémoire me manque volontairement pour dire à quelles ressources on puisa ; mais enfin, bien ou mal, les nouveaux arrivants furent installés.

Huit jours après, toujours grâce à Coindard, un des enfants était placé. Il gagnait quarante sous par jour pour nourrir son père, sa mère et ses six frères.

Sa sœur, âgée de vingt ans, trouva une place chez une couturière et gagna de son côté deux francs. C'était déjà près de dix sous par personne.

Vous voyez bien que Dieu n'avait pas tout à fait de la pauvre famille détourné les yeux.

Mais pendant qu'il regardait en souriant la famille du Panthéon, il avait détourné les yeux de la famille de la rue Myrha : la maladie en avait profité pour rentrer plus acharnée dans la maison.

Nous avons parlé d'un petit frère malade et grelottant dans un coin.

Ce petit frère est âgé de treize ans. Je vous ai promis un tableau de misère, et de misère honorable : je vais vous le faire, et complet.

D'où lui venait cette maladie ? Nous allons vous le dire.

Il y a quatre ans que le malheureux enfant, au lieu d'aller à son école gratuite, était, par un froid de quatre ou cinq degrés, allé jouer au bord du canal. Il tomba à l'eau, faillit se noyer et fut sauvé par miracle. Mais, nous l'avons dit, il avait fait l'école buissonnière ; au lieu de revenir à la maison et de se réchauffer près d'un bon feu, en supposant toutefois qu'il y eût du feu dans la maison, il attendit sur une borne, où ses habits se glacèrent à son corps, que l'heure de la sortie de l'école sonnât, et à sept heures il rentra, transi, mourant, à moitié gelé.

À partir de ce moment, il demeura pendant sept ou huit mois dans un état maladif, mais sans que rien se déclarât. Au bout de ce temps, deux maladies firent éclater les symptômes : une hypertrophie du cœur et une phthisie pulmonaire. Un peu de mieux pendant un mois ou deux avait écarté les médecins ; une rechute, qui eut lieu le surlendemain du jour où l'oncle était installé dans son appartement du Panthéon, nécessitait d'appeler un nouveau docteur.

Celui-ci, sans promettre la guérison, donna plus d'espérance que les autres ; seulement, il ordonna des bains de lait.

Les pauvres parents écoutèrent l'ordonnance la tête basse ; ils n'avaient pas osé demander au médecin s'il n'y avait pas quelque médicament moins coûteux qui équivalût à celui-là ; mais une fois le médecin sorti, ils se regardèrent.

— Des bains de lait ! Combien allaient coûter des bains de lait ?

On envoya chercher une baignoire, la plus petite qu'on put trouver, et qu'on loua moyennant trois francs par mois, puis on alla chercher la laitière, on mit l'enfant dans un bain d'eau tiède et l'on mesura, d'après les litres d'eau tiède, ce qu'il faudrait de litres de lait.

Il en faudrait cinquante litres ! Cinquante litres de lait coûtaient dix francs.

On supplia la laitière de faire l'avance du premier bain. On avait pour la nourriture de la journée trois francs en tout dans la

maison.

Les parents désespérés se demandaient comment faire ? L'enfant pleurait, et disait :

— Il me faut des bains de lait pour me guérir ; je ne veux pas aller dans la terre avec ma sœur, il fait trop froid.

Jane avait quelques pratiques en retard. Il lui était dû une centaine de francs. Elle sortit, courut à pied par tout Paris, fit quatre ou cinq lieues ; elle rentra avec vingt-et-un francs ; elle n'avait pas voulu distraire six sous pour prendre un omnibus ; il y avait deux bains assurés et vingt sous à ajouter aux trois francs que possédait déjà la maison.

CHAPITRE V

Grâce aux soins assidus dont il était l'objet, l'enfant alla un peu mieux.

Les bains de lait parurent le soulager, et on ne les regretta point.

Mais la maladie n'avait fait que quitter un instant la rue Myrha, pour aller frapper plus terrible à la porte de la maison du Panthéon.

L'oncle de Nantes fut attaqué à son tour d'un mal terrible.

Le malade lutta sans se plaindre pendant deux ou trois jours.

Enfin, sa femme se décida à aller à la mairie chercher un médecin.

Sans doute l'avait-on dérangé dans un moment où il était de mauvaise humeur, car il arriva fort maussade ; il regarda autour de lui, vit le dénuement des chambres, la pauvreté de ceux qui les habitaient, examina le malade, et dit :

— Les médicaments nécessaires à la maladie de cet homme coûteront trop cher pour que vous puissiez vous les procurer ; d'ailleurs, il n'en a pas pour longtemps. Envoyez-le à l'hospice.

On insista. Il fit une ordonnance, mais ne revint pas.

Un second médecin vint.

Celui-ci, ce n'était pas le médecin des pauvres ; il fit une ordonnance, partit, ne revint pas, et, trois jours après, envoya demander le prix de sa visite.

C'est triste à dire, mais la vérité est presque toujours triste ; ce que nous pouvons faire pour ces deux hommes, c'est de ne pas les nommer, mais au besoin nous les nommerions.

Femme et enfants pleuraient, il n'y avait plus qu'à laisser mourir cet homme condamné par deux médecins, lorsque la Providence fit encore des siennes.

La famille des environs du Panthéon, pour ne pas l'attrister, n'avait rien fait dire à la famille de la rue Myrha.

Jane vint chez moi à son jour et à son heure.

Ce soir-là, cette heureuse idée me vint de l'endormir.

Comme toujours, je lui ordonnai de regarder chez elle.

Bien des fois je sus ainsi sur sa famille de douloureux détails qu'elle ne m'eût peut-être pas donnés éveillée ; mais au lieu de m'obéir :

— Envoyez-moi plutôt chez mon oncle, me dit-elle, je crois qu'il a besoin de moi.

Je l'y envoyai, en esprit bien entendu.

— Ah ! mon Dieu ! dit-elle, mais il est mal, très mal, mon pauvre oncle, comment ne savons-nous pas cela ? — Éveillez-moi donc, et que j'aie le voir tout de suite.

Je la réveillai, elle prit une voiture et trouva son oncle au plus mal, si mal qu'elle passa sa nuit à le veiller, après avoir fait prévenir sa mère par un des enfants.

Le lendemain, à neuf heures du matin, elle était chez moi, et me racontait en pleurant l'histoire des deux médecins.

— Attends, mon enfant, lui dis-je, je vais te donner une lettre pour un des premiers docteurs de Paris ; celui-là ne trouvera pas la maison trop pauvre et soignera ton oncle comme s'il s'appelait Péreire ou Rothschild.

Et je lui donnai une lettre pour mon bon, mon vieil, mon excellent ami, le baron Larrey, que je croyais toujours au Val-de-

Grâce.

Il n'y était plus depuis dix ans, ce qui prouve qu'on peut s'aimer de tout cœur sans se voir souvent. Mais, au Val-de-Grâce, on lui donna l'adresse de son hôtel et elle revint du Val-de-Grâce à la rue de Lille, 59.

Le baron n'était pas chez lui. Jane laissa la lettre.

À huit heures du soir, il rentra.

À l'instant même, il monta en voiture et se fit conduire à la maison du malade.

Lui ne regarda ni les tapisseries, ni l'ameublement ; il ne regarda que l'homme couché sur un lit de douleurs près duquel priaient sa femme et huit enfants.

Il examina le malade avec cette profonde attention du cœur que j'ai vue chez si peu d'hommes exerçant la médecine, puis il laissa une ordonnance ; et le même soir il m'écrivit :

« Mon cher Dumas,

« J'ai vu votre homme, il est bien malade. Je ne peux encore répondre de rien, mais je le mets entre les mains du plus habile de mes jeunes amis, du docteur Villemin.

« Croyez-moi toujours votre bien fidèle ami,

« Baron LARREY. »

Monsieur Villemin reprit le malade des mains de Larrey et fit un miracle.

Atteint d'une pneumonie double, le mourant, traité par la morphine et le musc, fut sur pieds au bout de huit jours.

Ce fut une si grande joie dans la famille que l'on remit sur le poêle le même pot-au-feu qui avait fêté l'arrivée, et que l'appartement de la rue Myrha revit à la même table les vingt convives, buvant à la santé du baron Larrey et de M. Villemin.

Que cette santé porte ses fruits, et qu'ils vivent longtemps, ces dignes apôtres de la science !

Mercredi dernier, à neuf heures du soir, l'enfant, malgré les soins les plus assidus, rendit le dernier soupir.

Il est allé rejoindre sa sœur dans cette terre si froide et si humide sur laquelle il craignait tant de se coucher.

Hélas ! pour le second enterrement, la famille était aussi pauvre que pour le premier.

J'écrivis un mot au général Fleury, qui m'avait dit de penser à lui dans ces sortes d'occasions !...

Il donna 100 francs.

— Merci.

Grimod de la Reynière¹

Tous les gourmands et tous les gens d'esprit ont connu de nom Grimod de la Reynière.

La chronique scandaleuse du temps prétendait, et Grimod de la Reynière affirmait, qu'il était petit-fils d'un charcutier.

Son père, fermier général, avait acheté des lettres de noblesse qui l'enorgueillissaient fort, tout en humiliant son fils, qui, par tous les moyens possibles, protestait contre cette noblesse achetée.

Un jour, pendant l'absence de son père et de sa mère, il invita nombreuse compagnie, composée de tous les corps d'état : tailleurs, bouchers, épiciers, à venir dîner chez lui. Les billets d'invitation portaient en légende : *Du côté de l'huile et du cochon, les convives n'auront rien à désirer.*

De tous côtés, il y avait des bannières avec des louages à l'éloge du petit salé, du boudin, des saucisses, du pied de cochon. Par malheur, M. Grimod de la Reynière et sa femme rentrèrent au beau milieu du repas, et purent jouir du triomphe de leur père et de leur mère, le charcutier et la charcutière.

Outre tout ce qui avait rapport à la charcuterie, ils trouvèrent quatre enfants de chœur placés aux quatre coins de la salle à manger, l'encensoir à la main, et encensant leur fils, ni plus ni moins que le curé à l'autel.

Ceci était une allusion aux flatteurs qui encensaient les nouveaux annoblis.

La charge leur parut dépasser les limites de la liberté filiale, et le jeune Grimod de la Reynière, frappé d'une lettre de cachet, fut obligé de faire un tour en Lorraine.

Là, il apprit la mort de ses parents. Il était libre et millionnaire. Il revint à Paris.

1. N° 5, mardi 13 février 1868.

Curieux de savoir quels étaient ses vrais amis, il fut un jour semblant de tomber malade, et poussa la comédie jusqu'à faire encore semblant de mourir.

Il rédigea alors ses billets de faire part, les fit imprimer et les envoya à tous ses amis.

On sait l'insouciance des amis en pareil cas. Beaucoup, le croyant mort, et par conséquent voyant du même coup la marmite renversée, ne prirent point la peine de se rendre à la maison mortuaire, et se contentèrent de regretter leur ami à domicile.

C'était bien ce à quoi s'attendait le défunt.

Les fidèles furent introduits dans une salle à manger splendidement éclairée, où les attendait le mort avec un magnifique repas ; tandis que les amis qui n'étaient pas venus furent obligés de se contenter de la carte.

Un jour, dans une de ses tournées de recouvrement, Grimod de la Reynière, surpris par un orage à tout briser, fut obligé de s'arrêter dans une auberge de village.

Il fait venir l'hôte, et lui demande ce qu'il peut lui offrir à dîner.

— Rien, lui répond celui-ci.

— Comment, rien ? Rien, absolument ?

— Absolument rien.

Grimod de la Reynière voit de la lumière dans la cuisine, s'approche de cette pièce, et, à travers la porte vitrée, avise distinctement sept dindes qui tournent à la broche devant un grand feu.

— Comment, s'écrie-t-il, vous dites que vous n'avez rien, absolument rien, et vous avez sept dindes à la broche ?

— Elles sont retenues, monsieur.

— Comment, toutes les sept ? Par qui ?

— Par un voyageur.

— C'est donc un prince avec sa suite que ce voyageur ?

— Il est seul comme l'as de pique.

— Faites-moi parler à ce Gargantua. Je serai bien malheu-

reux s'il ne m'en cède pas une.

— Je ne me permettrais point de le déranger. Mais si vous voulez prendre la responsabilité...

— Comment, si je la prends ? Je le crois bien.

— Alors, au premier étage, chambre n° 1.

Grimod de la Reynière entre au premier étage, frappe à la chambre n° 1, reçoit l'invitation d'entrer, et reconnaît son fils.

— Comment, monsieur, lui dit-il, c'est vous qui faites embrocher sept dindes pour votre souper ?

— Monsieur, lui répondit l'aimable jeune homme en se levant respectueusement, je comprends que vous soyez péniblement affecté de me voir manifester des sentiments si vulgaires et si peu conformes à la distinction de ma naissance ; mais je n'avais pas le choix des aliments : il n'y avait que des dindes à la maison.

— Eh ! monsieur, fit Grimod de la Reynière, détrompez-vous, je ne vous reproche pas de manger de la dinde au lieu de poulardes. On mange ce que l'on trouve et c'est une épreuve à supporter ; mais ce qui m'étonne, c'est ce nombre sept. — Pourquoi faire sept ?

— Monsieur, je vous ai entendu dire une fois qu'il n'y avait de véritablement bon dans la dinde que le sot-l'y-laisse et j'ai fait mettre sept dindes à la broche pour avoir quatorze sot-l'y-laisse.

Grimod réfléchit un instant, et faisant enfin signe d'approbation :

— C'est, répliqua-t-il, un peu dispendieux ; mais je ne saurais dire que ce soit déraisonnable.

Le restaurant de prédilection de Grimod de la Reynière était *le Rocher de Cancale*, qui dut longtemps au choix qu'en avait fait l'illustre gastronome la réputation dont il a joui.

Il traversa sans encombre la révolution, grâce sans doute à cette vénération qu'il avait conservée pour son grand-père, le charcutier, et sa grand-mère, la charcutière ; et en 1803, il publia *l'Almanach des gourmands*, qui eut un grand succès, fut continué

pendant huit ans et dont le septième volume, je crois, est aujourd'hui presque introuvable.

Dans notre prochain numéro, nous donnerons un extrait de son calendrier gastronomique.

C'est de lui le menu suivant :

Février

MENU DE SIX À NEUF COUVERTS

Potage au céleri.

Pièce de bœuf à la flamande.

DEUX ENTRÉES

Papillotes de filets de Carpe à la d'Uxelles.

Perdreaux à la Périgord.

RÔTI

Chapon au cresson.

DEUX ENTREMETS

Œufs à la Dauphine.

Gelée de fraises (consERVE).

EXTRA

Darioles à l'orange.

Études sur Kean¹

L'Angleterre a eu depuis Shakespeare, qu'ils ont glorifié en jouant ses œuvres et en le faisant connaître en France et en Amérique, quatre grands artistes dramatiques que nous allons nommer selon leur ordre chronologique. Garrick, rejeton d'une famille française et protestante du nom de Garrigue ; Charles Kemble, frère de la célèbre mistress Sidons ; Edmond Kean, et enfin Macready.

J'ai connu personnellement les trois derniers, mais, pour cette fois, on me permettra de ne m'occuper que de Kean.

Comme Charles Kemble, c'était un enfant de la balle. Il était fils d'Aaron Kean, frère du fameux ventriloque Moïse Kean, et de la fille du poète Georges Carey. Dans ses moments d'orgueil, surtout quand il était ivre, il reniait père et mère et se prétendait fils naturel du duc de Norfolk.

À cinq ans il jouait la comédie, tout petit et contrefait qu'il fût, et dans cet embryon de figurant il y avait déjà le germe du comédien.

À propos d'une injustice qu'on lui fit pour un rôle, à l'âge de neuf ou dix ans, il quitta le théâtre, s'enfuit de Londres et s'engagea comme mousse à bord d'un bâtiment qui faisait voile pour Madère.

Bientôt, il se lassa d'aller prendre des ris dans les grands huniers et de recevoir des coups de garcette ; il commença de feindre alors, avec un talent mimique admirable, une surdité croissante qui allait jusqu'à l'imbécillité. Le rôle fut joué si habilement que les médecins qui furent chargés d'examiner le jeune Kean s'y laissèrent prendre et le déclarèrent inhabile au service.

À peine libéré, il revint à Londres et fut engagé pour jouer le rôle d'un singe à la foire de la Saint-Bartyélemy ; il eut dans ce

1. N° 7, mardi 18 février 1868.

rôle un succès égal à celui que nous vîmes obtenir à Mazurier à la Porte-Saint-Martin dans celui de Jocko.

Il quitta la peau du singe pour endosser le pourpoint de Rolla dans le Pizarro de Shéridan ; puis, comme il commençait à se faire connaître, il reprit le nom de sa mère, c'est-à-dire de Carey, et fit partie d'une troupe qui exploitait le Yorkshire. Quoiqu'il n'eût que treize ans, il joua le rôle d'Hamlet.

Ce fut probablement le premier enfant de treize ans qui aborda ce chef-d'œuvre de l'esprit humain, que d'autres œuvres peuvent égaler, mais qu'aucune ne surpasse.

Toute la majesté du lugubre est dans Hamlet. Nulle autre image créée par un homme, depuis Eschyle, qui cependant a fait Prométhée, jusqu'à Goethe, qui a fait Faust, ne jette dans une si profonde rêverie que cette mélancolique et terrible figure du prince de Danemark.

Dans toute autre création, le poète peut nous faire voir la pâleur du visage ; dans la création d'Hamlet, Shakespeare nous a fait voir la pâleur de l'âme.

Comment comprendre qu'un enfant ait seulement eu l'idée de lutter avec une pareille création, de vivre pendant toute une soirée, à l'âge où l'enfance réclame ses hochets, de toute cette vie compliquée de réalités et de chimères dont nous avons vu devant nous se dérouler les incessantes angoisses ?

Cette création, où l'homme vivant marche côte à côte avec le fantôme, ce somnambulisme étrange qui n'est ni la folie ni la raison, que tant de comédiens n'osèrent aborder, cet enfant, dans son ignorance du danger sans doute, l'aborda, lui, et sortit de l'épreuve victorieux.

En 1801, pendant qu'il joue ce rôle, et qu'il vient d'atteindre quatorze ans, le docteur Drury le voit, s'étonne d'une pareille intelligence et le place au collège d'Eton. Par malheur ou par bonheur, Kean était un de ces enfants nés avec l'instinct de la vie nomade et indépendante. Il resta trois ans à ce collège, mais il s'en échappa et courut la province comme comédien ambulancier.

jusqu'en 1814, époque où il débuta sur la scène de Londres dans le rôle de Shylock avec un immense succès.

Nous l'avons vu, en effet, dans ce rôle de Shylock, son rôle le plus prodigieux.

Je me rappelle, entre autres, le moment où il apprend que son débiteur ne pourra payer le billet, et qu'il aura en échange le droit de couper une livre de chair sur son corps ; je me rappelle avec quelle posture contournée et diabolique il repassait sur le cuir de son soulier le couteau qui devait servir à l'opération. Il y avait dans son œil noir, versant du fiel enflammé, la haine immense amassée dans la nation tout entière depuis dix-huit cents ans. J'entends encore les cris de désespoir avec lesquels il accueillait la sentence du juge qui lui arrachait des mains, disons mieux, du cœur, la possibilité de la vengeance. Il n'eût pas crié davantage et plus douloureusement quand c'eût été à lui-même que cette livre de chair eût été enlevée.

Et maintenant ce visage qui, dans Hamlet, exprimait si bien la mélancolie et la terreur ; qui, dans Shylock, exprimait si bien la haine et la cupidité, ce visage dans Macbeth s'assombrissait sous l'orage de l'ambition. Son œil jetait des éclairs, son âme avait faim du trône. C'était toute une étude à faire que de le voir écouter sa femme le poussant au meurtre de Duncan, déjà tué dans sa pensée. Ce poignard, visible à lui seul, qu'il suivait et qui le conduisait à la chambre maudite où il allait commettre ce crime terrible d'un prince qui viole par un meurtre l'hospitalité qu'il donne à son roi, crime si épouvantable que les chevaux du vieux roi ne se contentent pas de pleurer, comme ceux d'Achille, mais redeviennent sauvages, brisent les liens qui les retiennent dans l'écurie, et s'enfuient à travers la campagne.

Tantôt aussi, et selon son caprice, il jouait Othello, c'est-à-dire la nuit ; tantôt il jouait Yago, c'est-à-dire le crime. Il eût été difficile de dire dans lequel des deux rôles il excellait, soit qu'il bût avec cette âpre et douloureuse jouissance de la jalousie le poison versé par Yago, soit qu'il versât le poison lui-même.

Je me rappelle encore le cri d'épouvante que jeta toute la salle des Italiens lorsque, commençant de soupçonner qu'Yago le trompe, il lui saute à la gorge pour l'étrangler.

Et cependant, s'il faut en croire un excellent article publié par M. Roger l'Estrange dans le journal de M. de Pène, la *Gazette des Étrangers*, Edmond Kean n'apparut pas aux yeux des Parisiens avec tous ses avantages. Comme nous ne pourrions pas mieux raconter que lui, nous lui empruntons les lignes suivantes :

C'est M. Roger l'Estrange qui parle.

« Le célèbre Kean ne fut pas fêté et reçu à Paris comme il aurait dû l'être. Cela tint à plusieurs détails de coulisses et à certains phénomènes de littérature.

« Tout est bizarre dans la vie de Kean comme dans son génie.

« Il devait arriver un mardi du mois de février. Le directeur Laurent avait fait annoncer dans tous les journaux et sur toutes les affiches les débuts exacts de Kean dans *Richard III*, cette fameuse pièce de Shakespeare que Kean joua six ou sept cents fois en Angleterre.

« Les familles anglaises, non-seulement celles qui peuplaient déjà les Champs-Élysées, et qui peuplent aujourd'hui le quartier Beaujon, mais toutes celles si nombreuses de Versailles, de Saint-Cloud, de Passy, s'apprêtèrent pour assister à la première apparition de leur illustre compatriote sur un théâtre parisien. Mais Kean n'arriva qu'à six heures du soir, très fatigué du voyage et dans l'impossibilité de paraître dans un rôle qui demandait tous ses moyens. Le public fut donc désappointé.

« Le public revint voir le lendemain avec une espèce de rancune et de vengeance préméditée. Les ennemis de Kean, les mêmes ennemis qu'eut Frédérick Lemaître, les éternels ennemis de tout mérite et de tout génie, avaient répandu le bruit que Kean avait refusé de jouer pour s'enivrer à ses aises, et que M. l'acteur Kean se moquait des suites de son crime.

« Cette calomnie de circonstance parvint aux oreilles de Kean et le découragea. Le mauvais ensemble des acteurs acheva de lui

enlever son entraînement, ainsi que la troupe d'*Othello* ou de *Hamlet* désespérait notre pauvre ami Rouvière.

« Kean, comme Rouvière, ne jouait qu'en se faisant illusion, en s'identifiant avec la destinée qu'il représentait. Il ne put ni s'identifier, ni se faire illusion ; il fut constamment, non point faible, mais au-dessous de ce qu'aurait dû être Kean.

« Le public s'écria que Kean n'était plus. Les journaux répétèrent que Kean était vieilli, déchu, presque un acteur ordinaire.

« Pourtant il ramena la foule en dépit de tout. Il commençait à être compris et applaudi, quand son engagement pour douze soirées expira. Il partit quand il eût dû rester. »

Il y a quarante ans, un des biographes de Kean, nommé M. Édouard Barré, a dit de lui :

« Kean était d'une taille moyenne, d'une constitution athlétique, d'une force prodigieuse. Sa physionomie semblait avoir été faite tout exprès pour la tragédie. Ses longs cheveux bouclés d'un brun clair tombaient de son front élevé, où toutes les impressions de son âme se réfléchissaient avec une violence et une rapidité incroyables. Les rides de la fureur, la raillerie, l'indécision s'y dessinaient avec une insaisissable rapidité. D'épais sourcils, noirs comme ses cheveux, abritaient son regard perçant, vif, spirituel ; ses lèvres, un peu fortes, étaient d'un beau dessin ; ses joues creuses achevaient de le caractériser. À de certaines scènes, étant saisi subitement d'étonnement, l'expression de sa physionomie enlevait les applaudissements comme un orage. Alors, en silence, l'œil fixé toujours sur le même objet, sa surprise devenait un sourire de dédain, et les bravos recommençaient. Puis le passage de sa figure, du dédain à la fureur, était une troisième voix qui demandait des trépignements. C'étaient trois pensées, trois chapitres, trois événements écrits en une minute sur le visage du même homme. »

Edmond Kean mourut en 1833. La nouvelle de cette mort se répandit à Paris, et ramena sur lui l'attention qui s'en était un peu détournée. Le directeur des Variétés, qui avait engagé Frédéric,

et qui avait fait un essai assez malheureux avec le *Comte de Brunoy*, crut avoir trouvé tout à la fois un sujet et un rôle pour Frédéric dans un épisode de la vie du grand artiste anglais. La pièce jouée aux Variétés eut un succès d'étonnement plutôt qu'un succès véritable. On n'était pas encore habitué aux déplacements de genre et d'acteurs qui se sont faits depuis.

Cependant la puissance du jeu de Frédéric triompha d'un moment d'hésitation, mais ce fut plus tard et aux reprises que tenta ce grand comédien que le drame acquit et développa toute sa valeur.

Aujourd'hui, un autre grand artiste, M. Berton, se hasarde dans le rôle où le créateur a laissé de si puissants souvenirs. Mais M. Berton, lui aussi, est un homme d'un grand mérite qui saura donner une physionomie toute nouvelle à ce personnage, dans la reproduction duquel l'imagination joue un plus grand rôle que la réalité.

Madame Matcshinski¹

Le 31 décembre 1858, calendrier russe, je me trouvais à Tiflis. Je reçus du prince Bariatinsky l'invitation de venir passer la nuit chez lui *pour aller au-devant de la nouvelle année*.

On appelle aller au-devant de la nouvelle année, en Russie, passer dans le même salon la nuit du 31 décembre au 1^{er} janvier, et se trouver les uns près des autres quand minuit sonne.

À dix heures du soir, heure indiquée pour la réunion, je descendais de Mondrosky à la porte du gouverneur.

L'escalier par lequel on montait au salon avait sur chacune de ses marches, à droite et à gauche, un sous-officier des cosaques du prince.

Je n'ai jamais rien vu de plus élégant que cette double haie d'uniformes.

Chaque sous-officier était coiffé d'un papak blanc, vêtu d'une tcherkesse blanche, avec des cartouchières or et cerise, et portait à la ceinture poignard et pistolet à poignée d'argent, avec schaska dans son fourreau de maroquin rouge brodé d'or.

Une pareille haie à traverser eût rendu bien triste et bien incolore une de nos réunions en habit noir ; mais là, elle n'était que la magnifique préface d'un poème merveilleux.

Les salons du gouverneur général étaient remplis de Géorgiens dans leur costume national, costume magnifique de coupe, de couleur et d'élégance ; de femmes aux robes éclatantes, avec leurs longs voiles brodés d'or, tombant gracieusement du bandeau de velours qui ceint leur tête, jusqu'à terre.

Les armes brillaient à la ceinture des hommes, les diamants au front des femmes. C'était une entrée à reculons dans le seizième siècle.

D'élégants uniformes d'officiers russes, de charmantes toilet-

1. N° 8, jeudi 20 février 1868.

tes de femmes complétaient l'éblouissant ensemble.

Quelques costumes noirs seulement faisaient tache sur ce brillant bariolage.

Le prince Bariatinski faisait les honneurs du salon avec cette affabilité de grand seigneur qu'il tient de ses aïeux. Il portait l'uniforme russe, le grand cordon et la plaque de Saint-Alexandre-Newski et la croix de Saint-Georges.

Il était un des plus simplement vêtus de la réunion, et cependant il n'y avait qu'à entrer pour voir qu'il en était le roi, moins encore peut-être par la façon dont les hommages lui étaient rendus que par celle avec laquelle il les recevait.

Inutile d'ajouter que les plus jolies et les plus gracieuses femmes de Tiflis étaient là. Mais disons en passant que, malgré la réputation de beauté des Géorgiennes, il y avait là deux ou trois Européennes, dont je citerais le nom si je ne craignais pas d'effaroucher la modestie allemande, qui ne leur cédaient en rien, malgré le désavantage de leurs toilettes modernes.

Jusqu'à minuit, l'on se promena et l'on causa dans les salons. Quelques familiers de la maison s'étaient retirés dans le cabinet persan, et y admiraient les belles armes et la magnifique argenterie du prince.

À minuit moins quelques minutes, des domestiques entrèrent avec des plateaux chargés de verres à vin de Champagne, où le vin doré de la Kakétie étincelait comme des topazes liquides. C'eût été une profanation de boire à la santé de l'année au-devant de laquelle on allait avec un vin étranger, fût-ce un vin de France.

Je remarquai qu'il y avait à peine un verre pour dix personnes. C'est une habitude en Georgie de n'avoir qu'un verre ou qu'une goulah pour une seule table, fût-on dix convives ; on boit en général dans de grandes coupes d'argent, dans des cuillers rondes à long manche, comme nos cuillers à servir le potage, au fond desquelles, je ne sais pourquoi, est une tête de cerf dont les bois sont dorés et mouvants.

Le premier coup de minuit sonna ; le prince Bariatinsky prit

un verre, dit en russe quelques mots, qui me parurent un souhait à la longue vie et à l'heureux règne de l'empereur, trempa ses lèvres dans le verre et le passa à la femme qui se trouvait le plus proche de lui.

Ceux qui se trouvaient près des plateaux allongèrent la main, prirent des verres, y trempèrent les lèvres à leur tour, et le passèrent à un voisin ou à une voisine, accompagnant cette action d'un souhait de bonne année.

Puis les parents et les amis s'embrassèrent.

J'étais près d'une belle jeune fille de dix-neuf ans ; quoique je l'eusse bien des fois regardée dans la soirée, et que j'eusse admiré sa beauté, c'était le hasard qui avait fait le voisinage. Elle avait pris un verre sur un plateau, elle le vida au tiers et me le passa. Je le vidai complètement, le rendis au domestique, offris mon bras à la jeune fille, et restai son cavalier pour toute la soirée.

Pendant les quelques instants que je passai près d'elle, je pus admirer cette étonnante éducation que reçoit une jeune Circassienne au milieu de ses montagnes. Elle parlait le français, l'anglais, l'italien, l'allemand, le géorgien et l'arménien ; elle jouait du piano de première force, elle composait de charmante musique et était au courant de notre littérature comme une Parisienne.

En lui disant adieu, je lui demandai son nom.

Elle s'appelait Emma.

Hélas ! c'était un nom qui retentissait profondément dans mon cœur. J'avais quitté mourante, en France, une femme qui s'appelait Emma. De toutes les stations où je m'arrêtais, je lui envoyais une fleur, une plante, des vers.

La veille, à propos du jour de l'an, je lui avais envoyé de Tiflis les quatre vers suivants :

Chère Emma, sur ton cœur garde ces deux pensées,
L'une couleur de deuil, l'autre couleur d'amour ;

Emblèmes de nos mains disjointes et pressées :
L'une, c'est le départ, et l'autre le retour.

Aussi, quand cette belle jeune fille m'avait dit qu'elle s'appelait Emma, avais-je fermé les yeux comme quelqu'un qui contient un souvenir.

— Vous oublierez mon nom, me dit-elle.

— Oh ! non, soyez tranquille, lui répondis-je.

*
* *

Je n'avais pas oublié son nom, la mort m'en avait fait souvenir ; mais je l'avais oubliée, elle.

Il y a trois jours, mon domestique m'annonce qu'une dame demande à me parler.

— Son nom ? lui demandai-je.

— Elle m'a dit de vous dire qu'elle s'appelait Emma.

Jamais mon esprit n'avait été plus loin du Caucase, jamais ma mémoire n'avait eu soirée moins présente que la soirée du prince Bariatinsky où nous avions été au-devant de la nouvelle année.

— Faites entrer, dis-je à Tommaso.

Je vis venir à moi, d'un pas de déesse, une femme dans tout l'éclat de sa beauté, quoique un peu pâlie par la fatigue ou par la douleur. Elle portait le costume géorgien dans toute sa pureté, avec son corsage et son bachelick brodé d'or.

Je me levai, pensant à ce bel hémistiche de Virgile : *Incessu patuit Dea*.

Ce n'était cependant pas la mère d'Énée, la blonde Vénus ; mais c'était la Diane chasserresse, avec son croissant d'or sur le front.

— Vous ne me reconnaissez pas, me dit-elle.

Et comme j'hésitais en cherchant ses traits dans mon souvenir :

— Vous aviez pourtant bien promis, me dit-elle, de ne pas oublier mon nom.

Alors je me rappelai tout.

Je lui tendis les bras comme à une ancienne amie ; elle s'y jeta en pleurant.

Je n'ai pas l'intention de vous raconter l'histoire des malheurs de ma belle Tcherkesse ; hors sa beauté, elle a tout perdu.

Je me trompe, elle a conservé son talent, et elle vient en France, cette seconde patrie de tous les malheureux, pour lui demander l'hospitalité glorieuse à laquelle a droit toute nature supérieure.

M^{me} Matcshinski, compositeur et exécutant distinguée, comme je l'ai déjà dit, donnera, dans quinze jours, un concert pour lequel nous lui avons d'avance, au nom de l'art et des artistes français, si hospitaliers, promis le concours de ceux que nous avons toujours trouvés prêts à répondre en pareil cas à notre appel.

Le concert aura lieu de jour, parce que nous sommes convaincu que, de jour, soit Hertz, soit M^{me} Érard, nous offriront leur salle : puis aussi, le jour, nous aurons certains artistes qui, occupés le soir, ne pourraient pas nous seconder.

Quand le jour sera venu, nous rendrons compte à nos lecteurs de ce que nous avons fait, et nous les convoquerons dans l'une ou l'autre des deux salles que nous venons de nommer.

Il est bon pour notre honneur national que l'on sache qu'un Français n'oublie pas, après neuf ans de séparation, la femme dont il a vidé le verre, en entendant sonner minuit, à mille lieues de son pays.

Causerie à propos du Dictionnaire-buvard de M. Léon Poubelle¹

Il y a une chose dont je me défie avant tout, c'est du rouleau de papier que mon domestique me remet avec une carte, ou que je trouve, après une course, en rentrant sur mon bureau avec ou sans carte.

Un rouleau de papier, c'est un manuscrit.

Un manuscrit, c'est un roman ou une pièce.

Un roman ou une pièce, c'est trois mois de tracasseries et un ennemi de plus.

Je n'ai eu dans ma vie, d'ennuis, que de mes collaborateurs de romans ou de théâtre.

Si je n'avais pas eu de collaborateurs, j'aurais peut-être fait dix pièces de moins, cent volumes de moins, mais j'aurais eu la plus douce vie que jamais ait eue auteur dramatique ou romancier.

La collaboration des pièces m'a valu deux duels ; la collaboration des romans m'a brouillé avec un homme que je regardais comme mon meilleur ami, et dont je regretterai toute ma vie l'amitié.

On a beau se promettre de ne plus travailler en collaboration, une fois qu'on a mis son nom à côté d'un autre nom, la chose devient impossible.

Dans la collaboration, il y a nécessairement une dupe, c'est le plus fort des deux.

Difficile jusqu'à la rigidité, le plus fort des deux qui a commencé par faire le plan du roman ou le scénario de la pièce, le plus fort des deux est naturellement mécontent de ce que lui apporte le plus faible.

— C'est bon, laissez-moi cela, dit-il, je le reverrai.

1. N° 9, samedi 22 février 1868.

Et un beau matin, il prend une plume pour le revoir, commence à corriger des mots qui lui paraissent impropres ou mal à leur place, puis enlève des phrases tout entières qu'il remplace par d'autres, puis raye une page, puis enfin, déchire le manuscrit tout entier, le jette au feu en disant : il faut que je refasse cela.

Et il le refait à lui seul tout entier, avec d'autant plus de fatigue qu'il travaille un sujet qui n'est pas le sien et qui, quoique fait et refait par lui, reste éternellement au-dessous d'un livre ou d'une pièce qui eût été sa création tout entière et son exécution complète.

Et pour ce travail, qui a été pour lui un double labeur, il reçoit la moitié de la rétribution, puis tout le monde s'écrie :

— Vous savez, cette pièce qui a si bien réussi, ce roman qui a eu tant de succès, on les apportés à un tel, qui les a signés, et voilà comme les pauvres jeunes gens sont opprimés et forcés de passer sous les fourches caudines des grands auteurs avant d'arriver.

Et quand c'est une femme qui vous apporte un long brouillon de roman ou un fétu de pièce, c'est bien autre chose : la femme a tant de moyens de séduction, mon Dieu ! C'est une jeune fille qui a besoin de travailler pour nourrir sa mère ; c'est une jeune veuve qui a besoin de travailler pour nourrir ses enfants.

Vous refusez d'abord, les prières viennent, puis les larmes, « vous serez le sauveur d'une famille », « la reconnaissance qu'on aura pour vous sera éternelle ». Vous ne pouvez dire *non* brutalement, vous cherchez des prétextes, chaque prétexte est combattu avec la logique du désir et souvent du besoin ; vous finissez par céder. Vous exigez la parole d'honneur que votre nom ne sera pas prononcé ; on vous la donne, et trois semaines après, quand vous avez travaillé bien souvent à contre-cœur, car ce que l'on vous apporte était mauvais, et vous avez eu toutes les peines du monde à en faire une chose médiocre, vous voyez sur tous les journaux :

« Monsieur *un tel* vient de terminer une pièce en collaboration

avec M^{me} *une telle* ; la pièce est destinée au Théâtre-Français, à l'Odéon, au Vaudeville ou à la Porte-Saint-Martin. »

Alors, vous êtes obligé de démentir votre collaboratrice, qui continue à vous accuser d'avoir collaboré avec elle et qui vous entraîne dans une polémique sans fin.

Jugez donc de ma terreur, lorsqu'hier matin, je vis entrer Tommaso avec un rouleau à la main.

— Inutile ! inutile, lui criai-je, rends cela à celui qui l'a apporté.

— Mais monsieur ne sait pas ce que c'est.

— Ah ! pardieu, si, je sais bien ce que c'est, c'est un manuscrit.

— Non, monsieur, car je l'ai ouvert avant de me permettre de le présenter à Monsieur.

— Eh bien, qu'est-ce alors ?

— C'est un joli buvard avec votre chiffre et une lettre de celui qui vous l'envoie.

— Un buvard avec mon chiffre ! Je n'ai pas commandé de buvard.

— Ce n'est pas un buvard que monsieur a commandé, c'est un buvard dont on fait cadeau à monsieur.

— Ah ! ah ! un cadeau. Diable ! voyons.

Je pris la lettre.

Elle contenait ces quelques lignes :

« Monsieur,

« Permettez-moi de vous faire hommage d'un buvard-dictionnaire.

« Petite ou grande, toute idée nouvelle trouvera en vous, je le sais, un vulgarisateur passionné.

« Tout ce que vous touchez devient or.

« Votre approbation me serait bien précieuse, car la sympathie que vous porte le public français rejaillirait certainement sur un objet modeste, il est vrai, mais destiné à remplir un rôle vraiment

utile. »

« Veuillez, etc.

« LÉON POUBELLE. »

J'ouvris le buvard, et en effet, à l'abri d'une double couverture de basane, je trouvai un dictionnaire de seize pages.

Le plus petit dictionnaire que je connaisse est celui de Larousse. Il a huit cent soixante-huit pages. Un dictionnaire en 16 pages me parut donc un miracle.

Il est convenu que la langue française contient trente mille mots, je crois que si l'on comptait bien avec les mots anglais et américains que l'industrie nous force de naturaliser tous les jours, nous en trouverions bien un ou deux milliers de plus, et cela, sans compter les trois ou quatre cents mots forgés par cet infatigable mineur de la langue qu'on appelle Théophile Gautier.

Je ne sais combien en contient le Dictionnaire de l'Académie ; mais il en contient, à coup sûr, un de moins que le dictionnaire de M. Poubelle ; car nos yeux s'étant portés sur la dernière ligne, nous avons trouvé, sur cette ligne, le mot *zouave*, que nous avons cherché inutilement dans celui de l'Académie.

Il est vrai que le mot *zouave* est de création moderne, et remonte à une vingtaine d'années à peine. Mais un dictionnaire en retard de vingt ans, appliqué à une langue aussi mobile, aussi progressive, aussi inquiète, aussi tracassière, aussi mouvementée, aussi capricieuse, aussi fantasque que notre langue moderne, qui invente tous les jours quelque terme nouveau pour exprimer l'apparition d'un ridicule nouveau, est un dictionnaire vieilli et hors d'usage.

Au point de vue de l'application, rien de commode comme le buvard de M. Poubelle ; on écrit sur son buvard, on est embarrasé pour l'orthographe d'un mot, et on a le mot juste sous sa plume.

Dieu nous garde, à propos du buvard de M. Poubelle, de nous lancer dans un article philologique. Nous ne sommes pas un écri-

vain de science, mais d'instinct ; d'ailleurs, je me rappelle avoir lu, dans le *Figaro*, trois colonnes de mon bon ami Sainte-Beuve, qui s'est chargé de faire valoir, sous ce rapport, le buvard-dictionnaire de M. Poubelle.

Je ne puis, moi, que le remercier, et que lui promettre que je recourrai à lui pour les mots difficiles qui me restent à écrire.

Malheureusement, je doute qu'il m'en reste autant à écrire que j'en ai écrit.

Dauzats¹

Un de nos peintres les plus intelligents et les plus habiles vient de mourir à l'âge de soixante-deux ans. Ce peintre, c'est Adrien Dauzats, qui avait une grande réputation dans le monde, plus grande encore parmi les artistes.

Dauzats avait beaucoup voyagé, beaucoup dessiné, c'était le roi du croquis ; nul ne faisait avec une semblable rapidité un paysage de l'original ou de la copie.

Compagnon du baron Taylor dans son expédition d'Égypte, où il alla chercher l'obélisque de Louqsor, son génie, éclairé d'abord au soleil d'Orient, garda la teinte chaude de ce soleil et la sympathie pour ces villes fantastiques des mille et une nuits qu'on appelle Alexandrie et le Caire.

Cent autres voyages qui étaient presque encore de l'Orient le conduisirent avec le baron Taylor en Espagne.

Là, il retrouva ses Alcazar et ses Alhambra, et sa Grenade, rivale victorieuse du Caire. Puis joignez à cela Séville, Cordoue, Burgos, Tolède ; il en rapporta des croquis qui eussent suffi à trois générations de peintres . Par malheur, Dauzats avait entrepris un de ces ouvrages qui vous prennent des années de votre vie.

C'était le voyage pittoresque en France. Qui pourrait savoir le nombre de dessins qu'il fit là et ce qu'il mit de talent et de génie dans les lithographies qui ne furent connues que des souscripteurs, c'est-à-dire de douze ou quinze cents personnes peut-être.

Depuis quelque temps, Dauzats avait secoué comme trop lourdes et indignes de lui toutes ses attaches commerciales qui avaient entravé la première partie de sa vie. Il était revenu à l'art et avait fait, depuis cinq ou six ans, ses meilleurs tableaux. Il était en train de faire le meilleur de tous, lorsqu'une maladie du cœur

1. N° 9, samedi 22 février 1868.

compliquée d'un asthme le cloua dans son atelier.

Il vit presque un bonheur dans cette catastrophe. Dauzats aimait la vie mondaine et ne donnait pas au travail tout le temps que le travail avait le droit d'exiger de son talent. Lorsqu'il se vit cloué en face de sa toile, il sourit à la maladie comme à une amie et lui dit : Merci, tu vas me forcer de peindre ma meilleure toile.

Et, en effet, malgré l'infiltration qui se faisait dans les membres inférieurs, il continua de travailler.

L'infiltration montait toujours, et il travailla avec acharnement toujours, malgré l'infiltration.

Il y a quatre jours, sa main était enflée, et, n'ayant plus la force de la soulever lui-même, il la faisait soutenir par un ami et continuait de peindre d'une touche aussi ferme, aussi colorée et aussi pure que dans les meilleurs jours.

Il est mort la main sur la toile.

Son ami, le docteur Déclat, a fait des miracles pour le faire vivre. Il s'était donné à tâche de prolonger l'existence du peintre jusqu'à ce que son tableau fût terminé.

La mort a été la plus forte.

Elle a arraché le pinceau de cette main obstinée.

Les obsèques de Dauzats ont eu lieu avant-hier jeudi, à dix heures précises, à l'église de la Trinité.

Causerie sur les Valois À propos de la Reine Margot¹

Que le lecteur me permette, puisque le théâtre de la Gaîté veut bien reprendre avec une certaine pompe *la Reine Margot*, de faire sur les Valois une curieuse étude historique.

Trois Marguerite ont été célèbres au seizième siècle. Il est important de ne pas les confondre les unes avec les autres.

Marguerite d'Écosse, femme de Louis XI ; celle qui, voyant Alain Chartier endormi dans une galerie du Louvre où elle passait, s'inclina sur lui et effleura ses lèvres en disant : « Il est permis à une reine de baiser la bouche d'où sont sortis de si beaux discours ; et qui vécut si malheureuse qu'elle mourut en disant : *Fi de la vie, qu'on ne m'en parle plus !*

Marguerite de Valois, que François I^{er}, son frère, appelait la Marguerite des Marguerites, ou la perle des perles. Elle eut le malheur d'aimer son frère jusqu'à l'adoration, et comme on ne peut rien refuser à celui que l'on adore, de lui sacrifier tout, jusqu'à son honneur. Mariée au roi de Navarre, Henry d'Albret, elle fut la grand'mère de Henri IV.

Et enfin Marguerite de France, qui ne se contenta point d'être la maîtresse de son frère, mais fut celle de ses trois frères : Charles, Anjou et Alençon.

En même temps qu'elle, la même année qu'elle, c'est-à-dire en 1553, naissait Henri IV.

Il était fils d'Antoine de Bourbon, tué au siège de Rouen, au moment où il s'approchait de la muraille, mais non pour monter à l'assaut.

Il était neveu de ce charmant petit prince de Condé qui fut

1. N° 11, jeudi 27 février 1868 ; n° 12, samedi 29 février ; n° 13, mardi 3 mars ; n° 15, samedi 7 mars ; n° 16, mardi 10 mars ; n° 17, jeudi 12 mars ; n° 18, samedi 14 mars.

assassiné à Jarnac par Montesquiou, et qui avait été toute sa vie la coqueluche des femmes, quoiqu'il fût de petite taille et un peu bossu.

C'est sur lui que l'on avait fait ce quatrain qui le peignait à merveille :

Ce petit homme si gentil,
Qui toujours chante et toujours rit,
Qui toujours baise sa mignonne,
Dieu garde de mal le petit homme.

Lorsque sa mère, Jeanne d'Albret, se sentit prise des premières douleurs, elle fit appeler son père, le roi de Navarre, et en échange du garçon que, disait-elle, elle allait lui donner, elle lui demanda un testament que le vieux roi avait fait en faveur de sa maîtresse, et qu'on lui avait assuré être désavantageux pour elle.

— C'est bien, c'est bien, dit Henri d'Albret, je te ferai voir le testament quand tu m'auras fait voir le garçon, et encore est-ce à une condition.

— À laquelle ? demanda Jeanne.

— C'est qu'afin que tu ne me fasses pas un enfant pleureur et rechigné, tout le temps que durera l'enfancement, tu me chanteras une chanson.

La chose fut convenue ; et comme les douleurs augmentaient, Jeanne commença de chanter.

Même pendant les plus grandes douleurs, Jeanne n'interrompit point sa chanson. Elle accoucha en chantant, aussi remarqua-t-on qu'au contraire des autres enfants qui viennent au monde en pleurant, qu'Henri IV vint au monde en riant.

À peine l'enfant fut-il hors du sein de sa mère, que le roi s'assura que c'était un garçon.

Aussitôt, fidèle à sa parole, il courut à sa chambre, prit la boîte d'or dans laquelle était enfermé le testament, le rapporta à la princesse, à qui il la donna d'une main, tandis qu'il prenait l'enfant de l'autre, en disant :

— Ma fille, voilà qui est à vous, mais voilà qui est à moi.

Et, laissant la boîte sur le lit, il emporta l'enfant dans un pan de sa robe.

Arrivé dans sa chambre, il lui frotta les lèvres avec une gousse d'ail et lui fit boire dans une coupe de vermeil un dé de vin, les uns disent de Cahors, les autres d'Arbois.

Les armes du Béarn sont deux vaches ; quand la reine Marguerite, la sœur de François I^{er}, était accouchée du jeune d'Albret, les Espagnols avaient dit :

— Miracle ! la vache a fait une brebis.

— Miracle ! cria à son tour Henri de Béarn en caressant son petit-fils, la brebis a fait un lion.

Le lion était venu au monde avec quatre incisives, deux en haut, deux en bas. Il mordit le sein à ses deux premières nourrices, de manière à les estropier. La troisième, une bonne paysanne des environs de Tarbes, lui donna, lorsqu'il voulut s'essayer à elle, un si rude soufflet qu'elle le guérit de la manie de mordre.

Le jeune prince eut huit nourrices, et, par conséquent, goûta huit laits différents. En supposant l'influence de la nourriture sur le caractère, cela explique les contradictions de sa vie.

La nourriture et la garde-robe de l'enfant furent réglées par son grand-père.

La nourriture se réduisit à du pain bis, du bœuf, du fromage et de l'ail.

Ses habits se réduisirent à un pourpoint et à des chausses de paysan, qu'on renouvelait quand ils étaient usés.

La plupart du temps, il courait sur les rochers nu-pieds et nu-tête, par ordre de son père.

Cette éducation en fit un des plus robustes marcheurs de son temps.

Le petit Henri avait cinq ans quand on l'amena à la cour du roi Henri II.

— Voulez-vous être mon fils ? demanda le roi.

L'enfant secoua la tête, et, montrant Antoine de Bourbon :

— C'est celui-là qui est mon père, dit-il.

— Eh bien ! voulez-vous être mon gendre ?

— Voyons la fille, répondit l'enfant.

On fit venir la petite Marguerite, qui avait sept mois de plus que lui.

Il la regarda, en fit le tour, et, satisfait de l'examen :

— Je veux bien, dit-il.

Et, à partir de ce moment, le mariage fut arrêté.

C'est qu'avant tout, Henri de Béarn était un mâle, plus qu'un mâle, un satire. Voyez son profil, il ne lui manque que les oreilles pointues, et s'il n'a point les pieds du bouc, il en a au moins l'odeur.

L'enfant devenu homme fit ses premières armes sous les ordres de ce même prince de Condé qui fut tué à Jarnac.

Or, il faut que l'on sache une chose, c'est que notre jeune roi de Navarre, qui se battait si bien quand il était échauffé, n'était pas naturellement brave, et il se faisait chez lui à l'endroit des entrailles, quand il marchait au feu, une révolution dont il n'était pas toujours le maître.

À l'escarmouche de Roche-la-Belle, une des premières à laquelle il assista, sentant que malgré sa volonté de se bien conduire, son corps tremblait de la tête aux pieds, quoiqu'il fût assez éloigné du feu !

— Ah ! carcasse, dit-il, tu trembles ! eh bien, je vais te faire trembler pour quelque chose, moi.

Et il alla se placer au milieu de la mousqueterie, en un poste si périlleux que ses deux amis, Ségur et Larochefoucauld, ne sachant pourquoi il était allé se poster là, le crurent fou et le vinrent chercher au péril de leur vie.

C'est à cette bataille de Jarnac, où M. de Condé est assassiné, qu'apparaît pour la première fois le duc d'Anjou, ce bien-aimé de sa mère Catherine, qui fut depuis Henri III.

La figure est assez originale pour que nous l'esquissions en passant ; mais, pour que l'on comprenne bien toute cette race des

Valois, ces quatre frères sans postérité, leur santé chancelante, leurs morts précoces et mystérieuses, attribuées au poison, parce qu'on ne savait à quoi les attribuer, il nous faut reprendre la chose de plus haut, lever les portières des chambres à coucher, tirer les rideaux des alcôves, ces douze pieds carrés qui donnent plus d'embarras aux ministres que le reste de l'Europe.

Nous ferons la chose le plus chastement possible, mais cependant nous ne pouvons pousser la chasteté jusqu'à l'inintelligible.

Reprenons donc l'histoire des Valois de plus haut, reprenons-la à Henri II.

*
* *

Henri II, *Pantagruel*, fils aîné de François I^{er}, *Gargantua*, et de la princesse Claude, *Basdebec*, fille elle-même de Louis XII, *Grand-Gousier*, Henri II, disons-nous, porte le cachet de l'ennui que son mariage avec la fille du roi bourgeois imprima dans l'âme du vainqueur de Marignan et du vaincu de Pavie.

En effet, quoique de haute taille, quoique vigoureux, quoique puissamment sculpté dans la matière, Henri II demeura toujours maussade et sans grâce.

D'où lui venaient cette tristesse et cette inélégance, qui faisaient d'autant plus ressortir son teint basané ?

Des cachots de Madrid, sans doute, qui si longtemps, grâce au manque de parole de son père, avaient de leurs voûtes basses si lourdement pesé sur les épaules du fils qu'il semblait être resté écrasé de leur poids. Il n'était point méchant, mais lourd ; pas bon non plus, bonasse seulement ; ce n'était point un roi lion, comme Richard Plantagenest, ni un roi tigre, comme Henri VIII, ni un roi renard, comme Louis XI ; c'était un roi boule-dogue, un de ces rois à qui une maîtresse ou un favori met une muselière qu'on ne lui ôte que les jours où il doit mordre.

Enfin, il était *né Saturnien*.

Ces deux mots, *né Saturnien*, intelligibles pour tout le monde

à peu près au seizième siècle, resteraient une énigme pour la plupart de mes lecteurs du dix-neuvième si je n'en donnais l'explication.

Saturne, en alchimie, est le plus vil, le plus lourd et le plus plat de tous les métaux. Le métal destiné à tuer stupidement.

Saturne, en astronomie, c'est l'astre spectre, enveloppé de son incompréhensible anneau, escorté de ses sept lunes, et qui, au calcul des distances, vient après Uranus.

Saturne, enfin, en astrologie, c'est la planète sinistre des naissances fatales et des morts violentes. Lorsqu'il sourit, il donne la prudence, la sagesse, la réussite même, mais rarement sourit-il, et alors il préside aux existences qui doivent mal tourner, aux vies pesantes à elles-mêmes, malencontreuses aux autres. Il donne dans son excès la taciturnité, la mélancolie, l'amour de la solitude, l'aspiration au suicide.

Saturne, enfin, c'est la fatalité !

Passons du roi à la reine, de Henri II à Catherine de Médicis.

Ce fut Clément VII qui fit le fatal mariage, mariage tout politique, ayant pour but de serrer la Ligue sainte contre Charles-Quint, Ligue sainte qui avait déjà valu au pape le siège de Rome, et qui devait nous valoir à nous la bataille de Pavie.

Mais, le mariage à peine célébré, il arriva une chose dont personne ne se rendit compte. C'est que ce mari de quinze ans s'éloigna de sa femme qui n'en avait que quatorze, pour se rejeter dans les bras de Diane de Poitiers, sa maîtresse, qui avait plus du double de son âge, trente-quatre ans.

Quoique l'explication de cette répugnance soit difficile à aborder, nous allons essayer de le faire.

Catherine était fille de Laurent de Médicis qui, tout jeune encore, s'était rendu odieux par sa hauteur et par sa tyrannie.

Sa mère était Madeleine de la Tour-d'Auvergne.

Laurent et Madeleine furent attaqués tous deux de cette terrible maladie du seizième siècle, rapportée en 1495 d'Amérique par des aventuriers génois qui avaient suivi Christophe Colomb.

Ils en moururent tous deux au bout d'un an ou deux de mariage.

Catherine sortait de cette source impure. Aussi ce n'était pas, comme on eût pu le croire, ce sang roturier et marchand qui répugnait au jeune prince qu'on appelait le Beau Ténébreux. Ce n'était pas son caractère faux et double, qui ne devait se développer que plus tard, qui excusait cette insurmontable aversion, non ; c'était un dégoût tout physique. Catherine, et c'était une terrible opposition avec la peau douce et satinée de Diane, Catherine avait la peau froide et humide de la couleuvre et de l'anguille.

Ce n'était pas une fleur du jardin Pitti qu'avait envoyée la Toscane en France, c'était une larve sortie du tombeau des Médicis.

Dix ans, elle resta stérile ; mariée en 1533, elle ne donna le jour à François II qu'en 1544.

À qui doit-on ce rapprochement tardif ?

À Diane de Poitiers. C'est que Diane de Poitiers jouait gros jeu à cette stérilité de la reine. Si Henri mourait sans enfant, son successeur était le duc d'Orléans, son frère cadet, l'homme de M^{me} d'Étampes, par conséquent l'ennemi de Diane. Le roi mourant, Diane était exilée, ruinée à coup sûr.

Ce fut elle qui rapprocha les deux époux. Deux lettres, gages de ce rapprochement, son gravées sur la prison du château de Villers-Cotterets. Elles datent de 1543 et appartiennent à l'élegant ciseau de la Renaissance.

Ce sont les initiales de Henri II et de Catherine ; un *H* et un *K*, réunis par les trois croissants de Diane et surmontés par un lacs d'amour, lequel ne fait qu'un tout des armes de la maîtresse et des initiales des époux. Cette monstrueuse immoralité a fort occupé les archéologues, qui lui ont donné toutes les sources, hors la véritable.

Grâce aux prières, grâce aux supplications, et surtout grâce aux ordonnances du médecin Fernel, François II naquit enfin.

Puis, après lui, un fou furieux, Charles IX, le roi de la Saint-Barthélemy, dont les colères insensées détruisent la fibrine et qui

meurt de l'*hémorragica pupurea*, c'est-à-dire d'une sueur de sang.

Puis Henri III, l'énervé, qui doit à sa naissance adultérine probablement – il est le fils du cardinal de Lorraine – d'être moins gâté que ses autres frères.

Puis enfin le duc d'Alençon, qui vient au monde avec le nez fendu, comme les chiens anglais, et qui clôt toute cette malsaine lignée.

*
* *

Où en étions-nous de notre récit du jeune roi de Navarre, lorsque la nécessité ou le désir, si vous le voulez, de tracer quelques portraits historiques nous en a écartés ?

Nous en étions à cette fameuse bataille de Jarnac, où le duc d'Anjou fait son apparition par l'assassinat du prince de Condé.

Voici un portrait plus difficile à tracer que tous les autres, c'est celui du duc d'Anjou.

Il était né femme, *hermaphrodite* tout au plus. Ce qu'il y avait de remarquable en lui, c'est une étonnante absence de cœur qui ne s'est jamais vue, même chez les tyrans les plus complets ; c'est surtout un prodigieux et irrésistible entraînement à la corruption. Supposez-le comme Achille à la cour de Déidamie, et il laissera au colporteur Ulysse tous les glaives de la terre pour un collier de diamants. Pendant que ses frères chassaient, sonnaient du cor, domptaient les chevaux, lui passait sa journée à taquiner les filles de la reine, à se parer de leurs bagues, de leurs boucles d'oreilles, de leurs bracelets ; puis, si par hasard à toutes ces taquineries succédait une minute d'amour, à la suite de cette minute d'amour, il lui fallait trois ou quatre jours de repos.

Prédestiné à être assassiné lui-même, sa vie s'écoula entre deux assassinats. Il commença par Condé, le chef des protestants, et finit par Guise, le chef des catholiques.

Ce fut le soir de cette journée de Jarnac qu'il montra tout ce

qu'il y avait de lâcheté féline dans la joie insultante qu'il manifesta à la vue du cadavre du pauvre prince de Condé.

Il commença par lui faire faire le tour de son camp, couché sur un âne, la tête pendant d'un côté, les jambes de l'autre, puis il le fit jeter sur une pierre devant l'église, pierre sur laquelle il resta jusqu'au soir, livré aux huées et aux insultes de la soldatesque.

C'est bien le même prince qui, devenu roi, vingt ans plus tard, entrera blême et tremblant dans cette chambre de Blois où ses *quarante-cinq* viennent d'assassiner le duc de Guise, et qui, après avoir dit : « *Jésus ! qu'il est grand ! il me semble encore plus grand couché que debout* », s'enhardira peu à peu jusqu'à lui donner du talon de sa botte sur le visage.

*
* *

Le 1^{er} août 1572, un conciliabule avait lieu au bourg de Saint-Cloud, comme on l'appelait alors, dans la maison de M. de Gondy, l'homme de la reine. À ce conciliabule, réunis par les soins du duc d'Anjou, assistaient Catherine de Médicis, MM. de Guise, M. de Gondy, dans la maison duquel on se trouvait, comme nous l'avons dit, et le duc d'Anjou.

Là fut décidé que seraient assassinés, le même jour, tous les protestants réunis à l'occasion des noces du roi de Navarre et de Marguerite de France.

Le jour indiqué fut celui de la Saint-Barthélemy, puis, la délibération prise, dit le *Journal de l'Étoile*, les conspirateurs déjeunèrent de grand appétit avec trois brochettes de perdrix qui rôtissaient pendant la délibération.

Il est à remarquer que c'est dans cette même chambre, dix-sept ans plus tard, le 1^{er} août 1589, juste à la même heure, qu'Henri III est assassiné.

Ce qui engageait le duc d'Anjou à pousser sa mère au massacre des huguenots, c'était la peur qu'il avait de son frère. Charles IX, assez indifférent en matière de religion, jurant par les

tripes du pape, pour lequel il n'avait qu'une vénération médiocre, aimait fort tous ces braves porteurs d'épée protestants, dont il avait pu apprécier le courage. Ses meilleurs amis étaient dans leurs rangs, et il avait une assez vive sympathie pour son futur beau-frère, Henri de Navarre.

Il n'en était point ainsi pour le duc d'Anjou.

Charles IX n'aimait pas ce mignon avec ses airs de femme, ses boucles d'oreilles, ses bracelets, ses parfumeries italiennes, ce qui n'empêchait pas cet efféminé, toujours au lit d'épuisement, d'avoir une cour d'hommes d'épée formidable. Strozzi, cousin de Catherine, qui, en un seul jour, noya huit cents femmes ; Taranne, qui sortit rouge des pieds à la tête de la nuit de la Saint-Barthélemy ; Montesquiou, qui avait assassiné Condé ; Maurevert, qui allait assassiner Coligny.

Les deux frères se détestaient et avaient peur l'un de l'autre.

Charles IX, dans son âme troublée et dans son esprit à moitié insensé, sentait bien que toute cette cour d'assassins et de meurtriers avait l'œil fixé sur lui. On comptait sur quelque accident à défaut de maladie, et peut-être sur le poignard à défaut d'accident.

L'année qui précéda la Saint-Barthélemy, il fut blessé par un cerf, et d'Anjou se crut un moment roi.

Celui-ci raconte lui-même la peur qu'il eut un jour que son frère Charles ne l'assassinât de sa propre main. Soyez tranquille, il ne nous cachera rien de cette peur.

Écoutons-le :

« Comme j'entrais dans la chambre du roi, sans me rien dire, il se promena furieusement à grands pas, me regardant souvent de travers, et mettant la main à sa dague, de façon si animeuse, que je m'attendais à être poignardé. Je fis si dextrement, que lui, se promenant et me tournant le dos, je me retirai vers la porte que j'ouvris, et avec une courte révérence je fis ma sortie, qui ne fut aperçue que quand je fus dehors, et, pas toutefois assez vite qu'il ne me lançât encore deux ou trois fâcheuses œillades ; je crus

l'avoir échappé belle. »

Le duc d'Anjou avait bien quelque raison de craindre en effet. Il était détesté des protestants contre lesquels on lui avait arrangé les deux victoires de Jarnac et de Moncontour. Si Charles, qui penchait déjà pour eux, tombait aux mains des Coligny, des Téligny, des Lanoue et des Larochefoucauld, le duc d'Anjou, qui jugeait des autres par lui-même, n'estimait pas sa vie à un denier parisien.

Et, en effet, qui pouvait compter, excepté dans la haine, sur la stabilité des sentiments de ce roi moitié fou qui semble plutôt né d'un embrassement de haine que d'un baiser d'amour. Il tient bien de son aïeul François I^{er} la facilité de langage poussée jusqu'à l'éloquence, l'amour des vers – il en fit à Ronsard de très beaux –, le goût de la musique, l'horreur du vice dans lequel tombe son frère Henri, mais de qui tient-il ces colères folles, ces furies d'âmes, ces rages de chasses, sa soif du sang, ces humeurs noires, ces mélancolies funestes ? Quel besoin d'épuisement lui faisait courir les bois jusqu'à tomber de lassitude, forger jusqu'à ce que le marteau lui échappât des mains ? Hypocrite et faux avec cela, c'est le côté par lequel il tient de sa mère.

Le projet d'extermination des huguenots arrêté, on commença par se débarrasser de la reine de Navarre, que pour le courage et la perspicacité on redoutait autant qu'aucun homme du parti protestant.

Elle était à Paris, et elle y avait fait venir son fils ; le jour même où elle arriva de Blois, la reine-mère alla lui faire une visite avec le roi Charles IX. Tous deux lui firent tant de caresses qu'elle en fut dupe.

Le lendemain, au nombre des cadeaux que fit la reine-mère à Jeanne d'Albret était une boîte de gants que Catherine avait achetée chez son parfumeur, lisez chez son empoisonneur, René.

À peine Jeanne d'Albret en eût-elle mis une paire qu'elle se sentit indisposée.

C'était le 4 juin.

L'indisposition prit bientôt une telle gravité que la pauvre reine comprit qu'elle était atteinte mortellement.

Elle dicta son testament, appela son fils ; elle lui recommanda de rester ferme dans sa religion, et mourut.

Cette mort causa une si grande douleur au roi de Navarre qu'il s'en tint enfermé chez lui pendant deux semaines, sans consentir à recevoir qui que ce fût. Mais, un jour, on annonça le roi. Cette fois, il fallut ouvrir.

Charles IX venait lui-même chercher son cousin pour le conduire à la chasse.

Les invitations des rois sont des ordres. Henri de Béarn obéit.

Le 18 du mois d'août, tout fut prêt pour le mariage, le pape excepté.

On avait vainement attendu les dispenses, mais Charles IX, en les attendant, ordonna au cardinal de marier les deux fiancés.

Les deux fiancés étaient cousins au degré défendu ; de plus, c'était le premier mariage mixte qui s'opérait entre catholique et protestant.

On assure que la fiancée, qui était alors toute aux Guises, et surtout toute au duc d'Anjou, son frère, interrogée deux fois si elle prenait Henri de Bourbon pour mari, s'obstina à ne pas dire oui.

Un coup que Charles IX lui donna de la main sur le chignon lui fit baisser la tête, ce qui fut pris pour un signe de consentement.

En même temps qu'on mariait Henri de Bourbon, on mariait aussi Condé.

Au reste, le roi Charles IX s'était dès longtemps expliqué sur sa volonté que ce mariage se fît. La reine de Navarre lui ayant un jour exprimé la crainte que le pape n'envoyât point les dispenses :

— Qu'importe, ma tante, lui répondit-il ; je vous honore plus que le pape, et aime plus ma sœur que je ne le crains. Je ne suis pas huguenot, mais ne suis pas sot non plus. Si monsieur le pape

fait la bête, je prendrai moi-même Margot par la main, et la mènerai épouser votre fils en plein prêche.

Sur ces entrefaites, Charles IX trouva un moyen de se débarrasser de son bien-aimé frère, Monsieur le duc d'Anjou.

Le trône de Pologne allait être libre. Charles IX négocia pour faire élire son frère. En juillet, le dernier des Jagellons meurt, la couronne est déclarée élective, et le duc d'Anjou est élu.

Ce trône chez un peuple guerrier passant sa vie dans les exercices violents tentait peu l'efféminé vainqueur de Jarnac et de Moncoutour ; Charles, que cette répugnance offusque, en cause avec l'amiral de Coligny auquel il fait toutes sortes d'amitiés.

— Si MONSIEUR, répondit Coligny, si *Monsieur* qui n'a pas voulu du trône d'Angleterre par le mariage, ne veut pas du trône de Pologne par élection, c'est que *Monsieur* tient à rester en France.

C'est à ce moment que Charles IX fait au duc d'Anjou cette grande peur qu'il raconte si naïvement ; il sort de la chambre à reculons, fait la révérence et accepte le trône de Pologne.

Seulement, avant de partir pour la Pologne, il a une besogne d'une certaine importance à faire : il a à faire la Saint-Barthélemy.

Mais si le duc d'Anjou n'avait pas le courage du lion, il avait la prudence du serpent. Il voulait bien faire la Saint-Barthélemy, mais il tenait à ce que ce fussent les Guises qui eussent l'air de la faire.

Le danger matériel était médiocre cependant ; Coligny avait avec lui cinq ou six cents gentilshommes, et les Guises et le duc d'Anjou, en réunissant leurs deux puissances et le secours que les catholiques de Paris ne manqueraient pas de leur donner, comptaient plus de soixante mille hommes.

Les Guises calculèrent donc que, le duc d'Anjou leur manqua-t-il, ils étaient assez forts pour réussir sans lui, et même, à la rigueur, contre lui. Le joli mignon, qui fut plus tard Henri III, n'était pas adoré à Paris, on l'accusait de la perte de tous les

enfants qui s'égaraiient : pour réparer ses forces épuisées, il prenait, disait-on, des bains de sang.

Bref, on fit l'affaire de compte à demi. On devait commencer par assassiner Coligny ; on prit un assassin mi-partie Anjou, mi-partie Lorraine, comme on dit en blason.

On prit Maurevert.

C'était un habile chasseur et qui prépara bien son affût.

Il savait que l'amiral allait tous les jours de son hôtel situé rue de Béthisy au Louvre, et du Louvre à son hôtel. Le vendredi, 22 août, dit Mézerai, il se plaça au cloître Saint-Germain-l'Auxerrois, près la petite porte du cloître, dans une chambre basse de Pierre-Piles de Villemur, chanoine de la susdite église, et qui avait été précepteur du jeune duc. Il s'ajusta devant une fenêtre grillée, et, comme il craignait que la main ne lui tremblât, il appuya son arquebuse à un barreau.

L'amiral passa, marchant lentement, s'arrêtant même quelquefois, car il lisait des papiers qu'on lui avait remis au Louvre ; Maurevert profita d'une de ces haltes et fit feu.

L'arquebuse était chargée de trois balles.

L'une rompit à l'amiral un doigt de la main droite, l'autre le blessa grièvement au bras droit, la troisième se perdit.

Coligny se tourna tranquillement du côté de la fenêtre et dit :

— C'est de là qu'on a tiré : Avertissez le roi.

Puis il ajouta :

— Je n'ai d'ennemis que messieurs de Guise ; je n'affirmerais cependant point que ce soient eux qui aient fait le coup.

On courut avertir le roi : Il jouait à la paume avec Téligny, gendre de l'amiral ; il devint très pâle, jeta sa raquette et entra dans une grande colère, donnant immédiatement trois ordres :

L'enquête contre l'assassin ;

Défense aux bourgeois de s'armer ;

Concentration des protestants autour de l'amiral.

Charles IX était-il de bonne foi ? Michelet le croit, et, en histoire, il faut se ranger à Michelet si l'on veut se ranger non-

seulement à la vérité, mais à la loyauté.

Trois jours auparavant, causant avec Téligny, il s'était appuyé à son épaule, et lui avait dit :

— Veux-tu que je t'avoue une chose, Téligny, c'est que je me défie de tous ceux qui m'entourent ; l'ambition de Tavanne m'est suspecte ; Vieilleville n'aime que le bon vin ; Cossé n'aime que l'argent ; Montmorency n'aime que la chasse et la volerie ; le comte de Retz est espagnol ; les autres seigneurs de ma cour sont des imbéciles, mes secrétaires d'État sont des traîtres ; si bien que je ne sais rien, à vrai dire, si ce n'est à vous autres à qui je dois me fier !

Ce fut le protestant Ambroise Paré, le père de la chirurgie française, qui fut appelé pour panser Coligny, et qui, s'il faut en croire Brantôme, fut sauvé par le roi lui-même, qui cacha dans sa chambre celui qui, donnant à ses successeurs l'exemple de l'humilité, disait : « *Je le pensai, Dieu le guérit.* »

Il le trouva debout et ferme comme toujours, au milieu de ses amis éplorés, disant :

— Ce sont là les bienfaits de Dieu !

L'opération fut longue et douloureuse ; l'art de tremper l'acier était dans son enfance, l'instrument était mauvais et coupait mal. L'amiral ne poussa pas une plainte, il dit seulement tout bas :

— Merlin, donnez cent écus d'or aux pauvres de la religion.

Le roi vint le visiter.

— Mon père, dit-il, si la blessure est pour vous, la douleur et l'outrage sont pour moi, mais j'en tirerai telle vengeance que toujours on s'en souviendra.

Jouait-il son *petit rôlet* comme avec la reine de Navarre ?

S'il jouait son *petit rôlet*, regardons comme un des bienfaits de la découverte de l'Amérique de nous avoir débarrassé des Valois.

Catherine et le duc d'Anjou accompagnaient le roi Charles IX ; ils avaient peur que l'amiral ne fît au roi quelque révélation.

Autrefois, quand les assassins s'approchaient de la victime, le sang remontait à la blessure.

Leur présence n'empêcha point Coligny de parler bas au roi.

— Mon fils, lui dit-il, souvenez-vous des avertissements que je vous ai donnés sur ceux qui trament contre vous ; si vous tenez à la vie, soyez sur vos gardes.

Catherine et le duc d'Anjou avaient vu le mouvement des lèvres, mais n'avaient rien entendu.

— Vous vous échauffez trop, dit la reine, il est sans raison de faire tant parler un malade, venez !

Et elle emmena le roi.

Rentrée au Louvre :

— Que vous a dit l'amiral ? demanda Catherine.

Charles IX resta sombre, rêveur, silencieux.

Catherine répéta sa question une deuxième, une troisième fois.

Enfin, frappant du pied et fixant sur la reine un de ces mauvais regards sous lesquels tout le monde tremblait, même sa mère :

— Vous voulez savoir ce qu'il me disait ? Il me disait : que tout mon pouvoir s'est écoulé dans vos mains, et qu'il m'en arrivera mal.

Puis il sortit brusquement, rentra chez lui, et défendit sa porte à qui que ce fût !

— Dès lors, nous vîmes bien, dit Henri d'Anjou dans ses mémoires, qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour en finir avec l'amiral.

*
* *

Pour donner une idée de la situation de toute cette cour, la veille du grand massacre, disons quelques mots des noces du roi de Navarre et du prince de Condé.

Nous avons dit la peine qu'avait eue Charles IX à marier sa sœur Marguerite à Henri, à ce point qu'il avait été obligé de lui

courber la tête pour lui faire dire un oui qu'elle ne dit que par signe.

En effet, la pauvre princesse, qui aimait toujours quelqu'un, après avoir aimé, trop aimé même, son frère, le duc d'Anjou, aimait momentanément le duc de Guise.

Le duc de Guise, dans l'espoir de l'alliance royale, ne voulait pas se marier non plus.

Mais Charles IX dit avec cette terrible tranquillité des fous :
— C'est bien ; s'il nous fait obstacle, je le tuerai.

Huit jours après, le duc de Guise était marié avec la princesse de Porcian, sa maîtresse.

Il n'est pas difficile de voir, en lisant les mémoires de Marguerite de France, si hypocrites qu'ils soient, qu'elle n'avait pas un grand entraînement vers ce mariage, auquel elle n'avait consenti qu'en pliant la tête sous la main du roi.

Le roi avait donné dans les fêtes qui avaient eu lieu à propos de noces, et qui avaient précédé l'assassinat du maréchal, avec sa furie ordinaire ; on ne songeait plus aux affaires ; on dormait le jour, et la nuit se passait en fêtes et en mascarades.

Voici ce qu'en dit Michelet, l'historien poète :

« Protestants et catholiques, tous mêlés, dansaient ensemble ; cependant, au milieu de toutes ces têtes folles, on distingue fort bien la malice du duc d'Anjou et sa griffe de chat ; c'est lui, sa mère, les Italiens, qui, sans nul doute, se donnèrent le plaisir de ridiculiser le jeune paysan béarnais, d'en faire un sot devant sa femme, de faire jouer aux dupes mêmes une comédie du futur crime, de rire avant d'assassiner.

« Ce fut en mascarades, continue Michelet, le Mystère des trois mondes, comme on l'avait fait jadis à Florence, au pont de l'Arno : au Paradis rempli de nymphes voulaient entrer les chevaliers Navarre et Condé ; mais il était gardé par d'autres chevaliers, le roi et ses frères, qui rompaient la pique avec eux et finissaient par les traîner du côté de l'enfer, où les diables les enfermaient. Cependant les vainqueurs allèrent chercher les nym-

phes et dansèrent avec elles une grande heure, longue heure impertinente, ennuyeuse pour les vaincus. Navarre dut rester en enfer pendant qu'on fit danser sa femme.

« Damnés, vaincus et ridicules, ce fut le sort des deux maris. Le lendemain, on les fit Turcs, c'est-à-dire vaincus encore ! Les Turcs venaient de l'être à la bataille de Lépante. Dans un tournoi en mascarade, le roi de Navarre avec les siens parurent avec des turbans verts. Ces Turcs de carnaval furent battus par deux femmes, deux amazones qui n'étaient autres que le roi et le duc d'Anjou.

« La majesté royale en jupe courte ! spectacle honteux, baroque ? mais plus choquant encore était Anjou, impudique figure qui se complaisait dans sa grâce infâme, couvrant de honteuses folies les apprêts de l'assassinat ! »

Les fêtes se terminaient le 21 août.

L'assassinat de Coligny avait lieu le 22.

Dans la nuit du 22 au 23, le roi, comme nous l'avons raconté, s'était retiré dans sa chambre, fermant la porte à tout le monde.

La même nuit, le duc d'Anjou se disait qu'il était temps d'agir.

Voyons-le à l'œuvre :

La reine connaissait le caractère de son fils et savait qu'en pareille circonstance il n'y avait rien à tenter sur lui ; on lui laissa donc la nuit pour cuver sa colère.

Le lendemain 23, selon l'ordre donné par Charles IX, un des gentilshommes du duc de Guise, qui sans doute avait fait quelque bravade, fut arrêté : le duc et son frère, voulant juger par eux-mêmes de l'étendue du danger, se présentèrent au Louvre, demandèrent à parler au roi et lui dirent :

— Sire, nous sommes, à ce qu'il paraît, tombés dans la disgrâce, nous venons vous demander la permission de quitter Paris, et, si votre majesté l'ordonne, la France.

— Ah ! répondit résolûment le roi, vous pouvez partir, je saurai bien où vous retrouver quand il faudra faire justice.

Mais les Guises n'avaient garde de quitter Paris, et ils ne passèrent point les barrières.

Cependant, d'une façon ou d'une autre, il fallait agir sur Charles IX.

Catherine choisit, et c'est Marguerite de Navarre qui nous l'apprend, pour cette mission difficile et suprême, ce même Gondi qui assistait à la résolution, prise le 1^{er} août, de faire la Saint-Barthélemy. Tavanne nous apprend que la reine-mère possédait ses enfants par MM. de Retz et de Villequier.

Ce M. de Retz, Albert de Gondy, qui n'était que comte à cette époque, et qui devint maréchal pour les bons conseils qu'il avait donnés et les bons services qu'il avait rendus à la Saint-Barthélemy, était fils d'un banquier florentin de Lyon dont la femme, italienne aussi, avait trouvé moyen d'entrer au service de la reine Catherine de Médicis et avait, par le roi Henri, été placée près de ses enfants.

Sur les objections qui avaient été faites à M. de Gondy que le massacre des huguenots était une affaire de cinquante à soixante mille personnes, il avait répondu :

— Bon ! le péché est aussi grand pour peu que pour beaucoup.

Excellente raison qui avait déterminé ceux qui résistaient encore.

Introduit chez le roi, il débuta par dire que l'assassinat de l'amiral de Coligny n'était qu'une affaire de représailles ; que MM. de Guise, en apostant Maurevert au cloître Saint-Germain, n'avait fait autre chose que Coligny en apostant Poltrot de Méré sur la route d'Orléans. Il ajouta, en outre, avec toutes sortes de circonlocutions, que, cette fois, MM. de Guise n'étaient pas seuls dans l'assassinat, que la reine-mère et le duc d'Anjou y avaient bonne part, et que lui-même, lui, le roi, était soupçonné de n'y être point étranger, qu'il devait savoir qu'il y avait contre lui une conspiration qui datait de loin, et que catholiques et protestants, en dissidence sur tant de points, tombaient d'accord sur un seul,

celui de lui ôter sa couronne ; qu'il n'avait pour lui que le régiment des gardes, tandis que les huguenots avaient des leurs jusqu'au milieu du Louvre, jusque dans la chambre du roi ; et que les Guises, outre leurs serviteurs et leurs gentilshommes, avaient tout Paris ; que le mariage impie de la princesse Marguerite avec le roi des huguenots avait tout soulevé contre lui ; que la nuit même, il en était assuré par les indiscretions du sieur de Piles, l'aîné des Pardaillan, une des premières épées protestantes, le massacre devait avoir lieu.

Le roi Charles était très prudent, dit Marguerite, très lâche, disent les historiens, très nerveux, disent les médecins ; trois choses qui se combinent parfaitement ensemble. Il vit luire jusque dans l'ombre de son alcôve les braves épées protestantes dont on l'avait menacé. Il tourna au comte de Retz, c'est-à-dire à la peur.

— Eh bien ! dit-il, passons chez ma mère.

En voyant arriver son fils, Catherine comprit qu'elle triomphait.

En effet, Charles IX venait se mettre à sa discrétion.

On envoya chercher MM. de Guise, qui ne se firent point attendre, se tenant tout prêts à venir. Ils avaient avec eux une douzaine de gentilshommes, et il fut arrêté que le massacre aurait lieu la nuit même.

La reine-mère décida que le signal en serait donné non point par l'horloge du palais, mais par l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, située en face du Louvre.

Charles IX rentra chez lui profondément triste ; il trouva, l'attendant, quelques huguenots qui ne se doutaient de rien, et, entre autres, un de ses meilleurs amis, le comte François de Laroche-foucauld.

Nous trouvons dans les mémoires de Mergey le dialogue suivant, auquel nous ne changeons pas un mot :

— Foucault, lui dit le roi, reste, ne t'en va pas ; nous balivernerons, il est déjà tard.

— Cela ne se peut, répondit ledit sieur comte, car il faut se

coucher et dormir.

— Tu coucheras avec mes valets de chambre.

— Non sire, les pieds leur puent ; adieu mon petit maître.

Et, sortant, il s'en alla.

Le lendemain, François de Larochefoucauld fut tué.

Quant à Mergey, à qui nous venons, comme nous l'avons dit, d'emprunter ce détail, voici ce qu'il dit de lui-même :

« Comme je sortais, M. de Rambouillet, qui m'aimait et me connaissait, ayant été compagnons prisonniers en Flandre, me tendit la main, me prit la mienne, me disant d'une voix pitoyable : Adieu, M. de Mergey, mon ami. Et ne m'osant lors dire ce qu'il m'a bien dit depuis, car il savait bien l'exécution qui devait se faire, mais n'y allait que de sa vie, s'il n'en eût rien décelé. »

Inutile de dire que Mergey échappa au massacre, puisqu'il nous laisse des mémoires sur le massacre.

Maintenant, entrons à l'hôtel Béthisy et voyons ce qui se passait chez l'amiral.

Les huguenots, sentant s'élever contre eux une tempête dans l'air, s'étaient séparés en deux troupes : l'une, rangée autour de l'amiral, l'autre, autour du roi de Navarre, pour lequel on craignait peut-être encore plus.

À la porte se tenait un Allemand, vrai chien de garde, aboyant un peu de français et lui servant d'interprète ; en bas, ses domestiques, des gentilshommes huguenots, des Suisses du roi de Navarre.

C'était pendant la nuit du samedi au dimanche, 24 août.

Tout à coup, l'amiral entend un grand bruit dans la cour, des menaces, des hurlements, des blasphèmes et ce grincement du fer contre le fer si familier à son oreille.

L'amiral se soulève sur celui de ses bras qui n'était que légèrement blessé, et dit :

— Ce sont les assassins : M. Merlin, faites-moi la prière ! et il ajouta : « Je remets mon âme entre vos mains, Mon Seigneur Dieu ! »

Alors, un des serviteurs de Coligny se précipita dans la chambre et dit :

— Monseigneur, c'est Dieu qui vous appelle à lui.

L'amiral se laissa glisser de son lit, passa une robe de chambre et répondit :

— Il y a longtemps que je suis préparé à mourir ; mais que les autres se sauvent s'il est possible.

Et il s'avança vers la porte, n'étant pas plus troublé de ce bruit que de tout autre.

Ceux qui le purent, d'après l'avis de l'amiral, se sauvèrent par les derrières de l'hôtel.

L'Allemand, dont nous avons parlé, resta seul près de lui ; il s'appelait Nicolas Muss.

La porte de la cour était rompue, et l'on entendait la marche d'une troupe armée dans les escaliers : c'étaient les Suisses du duc d'Anjou, cachant si peu de quel ordre ils venaient qu'ils portaient les couleurs du prince : blanc, noir et vert.

Ils étaient conduits par un nommé Cosseins.

Ils trouvèrent la porte de la chambre fermée ; l'Allemand, Nicolas Muss, par cet instinct de la conservation inné dans l'homme, avait poussé les verrous.

On l'enfonça : deux hommes entrèrent ; l'un, nommé Altin, un Picard entêté, appartenant au duc d'Aumale ; l'autre, un Allemand sur lequel les vers de Voltaire ont rejeté toute la responsabilité du crime, et qui, en effet, l'exécuta : Behme !

Derrière ces deux meurtriers en chef venait un nommé Sarlabous, gouverneur du Havre ; il était protestant et avait servi sous Coligny : c'était pis qu'un meurtrier, c'était un renégat !

Ils trouvèrent l'amiral si calme qu'Altin en pâlit, pensant que cet homme était un juste, et il en resta blême toute sa vie.

Behme était ivre ; il tenait à la main un de ces épieux de chasse dont on se servait pour attaquer le sanglier. Il était de chêne, la pointe effilée en avait été durcie au feu.

Ce fut le seul qui, voyant l'amiral pâle du sang perdu, mais

tranquille, osa s'avancer vers lui et lui parler.

— N'es-tu pas l'amiral ? lui demanda-t-il.

Question inutile ! Il connaissait bien l'amiral, quel autre fût venu avec ce calme au-devant de la mort ?

— Jeune homme, lui dit Coligny en secouant la tête, tu viens contre un blessé et un vieillard, c'est deux fois lâche !

Behme, en blasphémant, lui poussa son épieu au bas de la poitrine ; le bois entra comme fût entré du fer.

Coligny tomba en murmurant :

— Tué par un goujat !

Alors Behme retira l'épieu, le prit par la pointe, en frappa comme d'une massue et écrasa la tête de l'amiral.

Et chacun, osant frapper le cadavre, vint alors lui donner son coup de dague ou d'épée.

Pendant ce temps, on entendait une voix qui criait de la cour :

— Est-ce fini ?

C'était celle du duc de Guise.

— Oui, c'est fait, répondit Behme.

— M. le bâtard d'Angoulême veut voir pour croire.

Alors, Behme et Sarlabous prirent le corps par-dessus le bras et les jambes ; il y avait un reste de vie dans ce cadavre ; il s'accrocha instinctivement au balcon ; on entendit le cri :

— Gare dessous !

Puis un bruit mat ; c'était le corps qui s'écrasait sur le pavé.

La tête était broyée, impossible de reconnaître l'identité du cadavre. Mais le bâtard, dit la relation, lui torcha le visage, et, lui jetant un seau d'eau sur la face, finit par s'écrier :

— C'est bien lui !

Et il repoussa le cadavre du pied.

*
* *

Le bon pape Grégoire XIII qui, comme le dit Voltaire, eut la consolation, avant de mourir, de voir la Saint-Barthélemy,

sachant que Coligny était le plus grand ennemi de Rome, avait demandé qu'on lui envoyât sa tête. Il y avait parmi les meurtriers un Italien de Sienne, nommé Petrucci ; il coupa proprement la tête de l'amiral, la raccommoda comme il put, et la porta à la reine-mère. Elle la fit embaumer par son parfumeur René, qu'on tira du massacre les bras rouges de sang ; il l'embauma avec soin et retourna au carnage.

Puis la tête fut envoyée à Rome.

La tête de l'amiral portée au roi, comme on porte au seigneur le massacre du cerf ou la hure du sanglier, le reste du cadavre fut livré à la canaille.

Écoutez Michelet : nous ne dirions pas si bien que lui.

« Des enfants, des misérables, qui ne sont ni enfants ni hommes, sans barbe, sans âge, que l'on croirait sans sexe, femmes-hommes, hommes-femmes, les fils naturels du ruisseau, fondirent à travers les soldats dans la cour de l'amiral, et trouvant là ce corps, furent ravis de s'en emparer. Si la tête manquait, il y avait encore autre chose, assez pour le régal : les couteaux travaillèrent. On coupa ses mains pâles qui avaient si longtemps tenu l'épée de la France, la sainte épée de Dieu ; puis au tronc, les enfants attachèrent une corde et le tirèrent par les ruisseaux rougis, jusqu'au bord de la Seine, et il resta là quelque temps. Mais d'autres amateurs survinrent qui s'en emparèrent à leur tour, le suspendirent à Montfaucon ; on l'y mit de façon outrageante et bizarre, le dos sur une poutre, le cou, les pieds chacun de leur côté, flottant ballant le ventre en l'air ; enfin, d'autres qui arrivèrent tard n'y surent plus que faire, sinon d'allumer du feu dessous, pour le noircir du moins, le griller comme un porc ; quelques-uns s'en tenaient les côtes de rire. »

Ce meurtre de l'amiral jeté par la fenêtre, traîné par les rues, puis pendu à Montfaucon, exerça la verve des beaux esprits catholiques ; on fit des distiques dans le genre de celui-ci :

De haut en bas, Gaspard on a jeté,
Et puis de bas en haut, on l'a monté.

Des quatrains dans le genre de celui-là :

Ci-gît, mais c'est mal entendu,
Le mot est pour lui trop honnête,
Ici l'amiral est pendu
Par les pieds à faute de tête !

« Sur le soir de la journée de la Saint-Barthélemy, dit l'Étoile, la reine-mère, pour *se rafraîchir un peu* et se donner plaisir, sortit du Louvre avec ses dames et demoiselles pour voir les corps morts des Huguenots et pour repaître ses yeux, fut aussi voir le corps mort de l'amiral pendu au gibet de Montfaucon, et y mena ses fils, sa fille et son gendre. »

Et nous aussi, rafraîchissons-nous en sachant quelle récompense Dieu réservait à ce roi des empoisonneurs qu'on appelait René Ruggieri, et à ce roi des assassins que l'on appelait Charles Danowitch Behme.

C'est l'Étoile qui va nous renseigner sur la fin de tous les deux :

« Messire René, Italien, était un des bourreaux de la Saint-Barthélemy, homme confit en toutes sortes de méchancetés et de cruautés, qui allait aux prisons poignarder les huguenots et qui ne vivait que de meurtres, de brigandages et d'empoisonnements, ayant empoisonné entre autres, un peu avant la Saint-Barthélemy, la reine de Navarre. Aussi, la fin de cet homme fut épouvantable, et toute sa maison un vrai miroir de la justice de Dieu, car il mourut un peu après sur un fumier comme mangé de vermine ; deux de ses filles moururent sur la roue, et sa femme dans un lupanar ! »

Au tour de Behme :

« En ce temps, dit toujours l'Étoile, un nommé Behme, Allemand, un des meurtriers du feu amiral, fut pris par des soldats de la garnison de Bouteville, et parvint à se sauver ; mais le com-

mandant de la place, Bertoville, averti à temps, courut après lui et le rejoignit ; Behme se voulut mettre en défense, mais Bertoville lui passa son épée au travers du corps et l'étend mort sur la place. Il avait été laquais chez le cardinal de Lorraine, dont on le disait bâtard. »

Amen !

*
* *

Maintenant sachons, par la reine de Navarre elle-même, ce qui se passait à l'intérieur du Louvre et particulièrement dans la chambre de son mari.

Le récit est curieux, non-seulement comme fait historique, mais comme détail de mœurs, et on verra, par exemple, chose singulière de nos jours, la reine qui se déshabille et se couche devant quarante gentilshommes.

Je n'y change absolument rien, que quelques mots qui ont vieilli, et auxquels je substitue des équivalents modernes.

« Pour moi, dit la reine Marguerite, je n'étais informée en rien de tout ceci : je voyais tout le monde en action ; les huguenots désespérés de la blessure de M. l'amiral ; MM. de Guise, craignant que l'on n'en voulût faire justice, se chuchotant tous à l'oreille. Les huguenots me tenaient suspecte parce que j'étais catholique, les catholiques parce que j'avais épousé le roi de Navarre qui était huguenot, de sorte que personne ne m'en disait rien, jusqu'au jour qu'étant au coucher de la reine, ma mère, auprès de ma sœur de Lorraine, que je voyais fort triste, la reine ma mère parlant à quelques-uns m'aperçut, et me dit que j'en m'en allasse coucher. Comme je lui faisais ma révérence, ma sœur me prend par le bras, m'arrête, et se mettant fort à pleurer me dit :

« — Mon Dieu, ma sœur, n'y allez pas, ce qui m'effraya extrêmement.

« La reine-mère s'en aperçut et appela ma sœur, et se cour-

rouça contre elle, lui défendant de me rien dire. Ma sœur lui dit alors qu'il n'y avait pas de raison de m'envoyer sacrifier comme cela, et que sans doute s'ils découvraient quelque chose, ils se vengeraient sur moi. La reine, ma mère, lui répondit qu'avec la grâce de Dieu, il ne m'arriverait aucun mal ; mais quoi que ce fût, qu'il fallait que j'y allasse, de peur de leur faire soupçonner quelque chose qui en empêchât l'effet.

« Je voyais bien qu'ils n'étaient point d'accord, mais je n'entendais pas leurs paroles : elle me commanda encore rudement que je m'en allasse coucher. Ma sœur, fondant en larmes, me dit bonsoir, sans m'oser dire autre chose, et moi, je m'en vais toute transie, éperdue, sans me pouvoir imaginer ce que j'avais à craindre.

« Soudain, que je fus en mon cabinet, je me mets à prier Dieu qu'il lui plût de me prendre en sa protection et qu'il me gardât sans savoir de quoi ni de qui. Sur ce, le roi, mon mari, qui s'était mis au lit, me mande que je m'en allasse coucher, ce que je fis, et trouvai son lit entouré de trente ou quarante huguenots que je ne connaissais point encore, car il y avait huit jours que j'étais mariée. Toute la nuit, ils ne firent que parler de l'accident qui était advenu à M. l'amiral, se résolvant, dès qu'il serait jour, de demander justice au roi, de M. de Guise, ajoutant que si on ne la leur faisait, ils se la feraient eux-mêmes. Moi, j'avais toujours dans le cœur les larmes de ma sœur, et ne pouvais dormir pour l'appréhension en quoi elle m'avait mise sans savoir de quoi. La nuit se passa de cette façon sans fermer l'œil ; au point du jour, mon mari dit qu'il voulait aller jouer à la paume attendant que le roi Charles fut éveillé, se résolvant soudain de lui demander justice. Il sort de ma chambre et tous ses gentilshommes avec lui. Moi, voyant qu'il était jour, et estimant que le danger que ma sœur m'avait dit était passé, vaincue de sommeil, je dis à ma nourrice qu'elle fermât la porte pour dormir plus à mon aise. »

Laissons dormir Marguerite et suivons le roi de Navarre, nous reviendrons bientôt à elle.

À la porte de sa chambre, Henri fut arrêté par les archers qui lui ordonnèrent de venir chez le roi.

Il voulut prendre son épée, les gardes l'en empêchèrent.

On traversa plusieurs corridors, on ouvrit une porte, on le poussa dans une chambre, et l'on referma la porte derrière lui.

Dans cette chambre se trouvait le prince de Condé, désarmé et prisonnier comme lui.

Au bout d'un instant, Charles IX entra furieux, ivre de poudre et de sang, tenant une arquebuse à la main.

Il avait été à ce charmant balcon du Louvre, sculpté par Jean Goujon, qui se trouve entre le pont des Arts et celui des Tuileries, attiré par le bruit des coups de feu. C'étaient les gardes du roi qui tiraient sur les huguenots qui fuyaient de l'autre côté de la rivière. À chaque beau coup qui couchait un fuyard sur le pavé, le roi criait *bravo*, trépignait, s'exaltait. Il n'y put tenir, emporté par sa furie de chasseur, il cria « mon arquebuse » ; on la lui donna. Et sans pitié, sans remords, comme un insensé qu'il était, il tira sur ceux à qui la veille il avait serré la main.

Il revenait de cette boucherie :

— Mort ou messe ? cria-t-il aux deux jeunes gens.

— Messe, s'empressa de répondre Henri.

— Mort, dit froidement Condé.

Charles IX fut sur le point de décharger son arquebuse à bout portant sur le jeune prince, qui lui résistait en face ; mais il hésitait à tuer son parent.

— Je vous donne un quart d'heure pour réfléchir, dit-il, dans un quart d'heure je reviendrai.

Et il sortit.

Pendant ce quart d'heure, Henri, qui devait dire vingt ans plus tard ce fameux mot : *Paris vaut bien une messe*, Henri avait prouvé à son cousin qu'une promesse arrachée par la force n'avait aucune valeur et qu'il était bien autrement politique à eux qui

étaient les deux chefs du parti de l'avenir de dissimuler et de vivre, que de résister et de mourir.

Henri était fort éloquent, toujours et surtout dans ces sortes d'occasion ; il convainquit Condé.

Charles IX rentra au bout du délai indiqué.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Messe, Sire, répondirent les deux jeunes gens.

La Saint-Barthélemy, ses conséquences politiques, l'effet qu'elle produisit en France et en Europe appartenant à la grande histoire, nous ne nous en occuperons point ; nous raconterons seulement quelques détails pittoresques de cette terrible nuit et de cette plus terrible journée.

Revenons d'abord à la reine Marguerite, que nous avons laissée faisant fermer sa porte par sa nourrice pour mieux dormir.

*
* *

La reine Margot s'endormit, en effet, mais son sommeil ne fut pas long.

À peine avait-elle fermé les yeux, qu'elle les rouvrit fort effrayée, entendant quelqu'un qui frappait des pieds et des poings à sa porte et une voix qui criait : « Navarre, Navarre ! »

La nourrice crut que c'était le roi qui revenait, poursuivi par quelque danger, elle courut vivement à la porte et l'ouvrit.

Son étonnement fut grand quand elle vit un gentilhomme, frappé de deux coups d'épée, tout couvert de sang, qui, poursuivi par quatre archers, cherchant un refuge et voyant l'alcôve, s'y précipita, se jeta sur le lit de Marguerite, et la reconnaissant pour la reine, la prit dans ses bras en criant : « Sauvez-moi, sauvez-moi. »

Et, en effet, les archers, entrés après lui dans la chambre, le poursuivaient dans l'alcôve et se ruaient à leur tour sur le lit de la reine.

Le gentilhomme se laissa tomber dans la ruelle, mais sans

lâcher la reine qui tomba après lui et du corps de laquelle il se fit un rempart.

Marguerite, ignorant le massacre, ne sachant ce que lui voulait cet homme ni ces quatre archers qui, dardant leurs épées, essayaient de le tuer par les endroits où son corps le laissait à découvert, criait comme une désespérée :

— À moi, à l'aide, au secours !

Le capitaine des gardes, Gaspard de la Châtre, seigneur de Nancy, entendit par bonheur ces cris et reconnut la voix de la reine. Il accourut, moitié effrayé, moitié riant, réprimandant les archers de ce manque de respect ; il les fit sortir, et comme Marguerite avait pris le plus grand intérêt au pauvre gentilhomme et le suppliait de l'épargner :

— En ce cas, madame, dit-il, faites-en votre affaire et le cachez dans quelque cabinet.

Marguerite le fit, en effet, passer dans un cabinet où on lui donna un lit et où on le soigna et guérit.

Il s'appelait M. de Lérans de la Môle.

*
* *

Tandis qu'elle changeait de chemise, celle qu'elle avait étant toute couverte de sang, M. de Nancy lui conta – ce n'est pas moi qui invente ce petit détail, c'est Marguerite elle-même qui raconte le fait dans ses mémoires, comme elle vient de raconter qu'elle s'était couchée avec son mari devant quarante huguenots –, M. de Nancy lui conta ce qui se passait et l'assura que Henri de Navarre était dans la chambre du roi et qu'il ne lui arriverait aucun mal.

Il ajouta cependant qu'il croyait que la présence de la nouvelle mariée ne serait peut-être pas inutile à son époux.

Marguerite s'enveloppa d'un manteau de nuit et courut à la chambre de sa sœur, M^{me} de Lorraine, où elle arriva plus morte que vive. Sur le chemin, et au moment où elle entrait dans l'anti-

chambre, un gentilhomme nommé Bourse était tombé mort à trois pas d'elle, percé d'un coup de hallebarde.

À peine était-elle dans la chambre, que deux fugitifs s'y précipitèrent en implorant son secours : c'étaient Miossens, premier gentilhomme du roi son mari, et Armagnac, son premier valet de chambre ; Marguerite alla se jeter aux genoux du roi et de la reine-mère, pour demander leur grâce, qu'elle obtint.

Une tradition veut même que le prince de Béarn n'ait été sauvé qu'en se réfugiant sous le vertugadin de sa femme. Le vertugadin, dont le premier nom avait été *vertugardien*, mais qui avait si mal fait son devoir, depuis le jour de son baptême, qu'il avait eu honte de conserver son nom, le vertugadin était la crinoline du temps. Or, la reine Marguerite portait ce vêtement assez large pour y cacher un homme, et même plusieurs hommes.

Cette tradition avait quelque consistance, puisqu'elle donna lieu à ces quatre vers :

Fameux vertugadin d'une charmante reine,
Tu défends un honneur qui se défend sans peine ;
Mais ta gloire est plus grande en un plus noble emploi.
Tu sauvas un héros en recélant mon roi.

Nous reviendrons plus tard aux vertugadins de la reine Marguerite ; leur revue à cette heure nous conduirait trop loin.

Prenons, comme nous l'avons dit, quelques épisodes au milieu du massacre général.

*
* *

Nous avons parlé de Pardaillan, et nous avons dit que c'était une des plus braves épées du parti huguenot ; mais il avait été surpris à l'improviste et désarmé. On l'amena dans la cour du Louvre et on l'égorgea sous les yeux du roi, qui se tenait à son balcon. Il était logé au Louvre, et avait dîné avec le roi la veille.

Son frère cadet, de Piles, non moins vaillant que lui, qui avait défendu Saint-Jean-d'Angely pendant trois mois et s'était rendu

glorieusement avec tous gages de sûreté, fut amené dans la même cour, et, voyant Charles au balcon :

— Ah ! roi lâche et traître, lui cria-t-il, qui croira désormais à la parole du roi de France, révérée jusqu'ici, même des infidèles ?

Charles IX voulut se retirer, mais quelqu'un, Guise ou Tavanne probablement, le retint à son poste en le poussant par derrière. Il fallait que l'on ne conservât aucun doute qu'il avait mis la main dans le massacre. [Passage manquant] son manteau de dessus ses épaules et le jeta sur les bras d'un gentilhomme en lui disant : *Souvenez-vous !*

Ce fut le dernier mot de Conradin en jetant son gant au milieu de la foule qui assistait à son exécution. Un homme, nommé Henri Dapifero, le ramassa et le porta à Pierre d'Aragon. Treize années après, les Vêpres siciliennes répondaient au défi de Conradin.

Mais le gentilhomme sur le bras duquel Piles de Pardaillan jeta son manteau le laissa glisser à terre ; nul ne le ramassa, craignant d'être tué sur place. Voilà sans doute pourquoi, voyant les hommes si lâches, Dieu se chargea de la vengeance.

Ces Pardaillan, grands tireurs d'épée, laissèrent au reste après eux une race de ferrailleurs. Ce fut Ludovic de Piles, baron de Baumes, qui tua en duel le fils de Malherbe. Dans une autre occasion, il provoqua quatre officiers à la fois, et les tua tous les quatre.

Téligny, gendre de l'amiral, à qui Charles IX faisait ses confidences et disait qu'il n'était entouré que de traîtres, eût échappé s'il n'eût eu le duc d'Anjou pour ennemi personnel. Des émissaires du prince le reconnurent fuyant par un toit. On tira sur lui comme sur une cible.

Sa veuve était prédestinée au malheur ; elle épousa Guillaume de Nassau, dit le Taciturne.

Il fut assassiné à Depth, en 1584, par Balthazar Gérard.

La Rochefoucauld, que le roi avait voulu sauver, était rentré

chez lui. À six heures du matin, on frappe à sa porte au nom du roi ; il ouvre et voit six masques.

Il crut à une plaisanterie.

— Ah ! messieurs, dit-il en riant, je sais bien que j'ai manqué au roi Charles ; mais traitez-moi doucement.

Un des masques était M. de Guise, l'autre un gentilhomme auquel le prince lorrain avait promis la compagnie de gens d'armes que commandait La Rochefaucauld. Le gentilhomme le tua lui-même pour être sûr qu'il serait bien tué, et que la compagnie ne lui échapperait pas.

Voltaire a, dans la *Henriade*, raconté dans de mauvais vers l'aventure du jeune Caumont de Laforce. J'ai connu son dernier descendant, vieil émigré qui s'était fait relieur à Londres pendant son émigration. Michelet l'a racontée en bonne prose. Nous citerons la prose de Michelet :

« Tout le monde sait, dit-il, l'aventure du jeune Caumont de Laforce, qui montra tant de prudence. Caché sous les corps poignardés de son père et de ses frères, du fond de son bain de sang il entendait toutes sortes de gens qui allaient et venaient, regardant les enfants morts. Quelques-uns disaient : Tant mieux, ce n'est rien de tuer les loups, si on ne tue leurs petits. D'autres disaient : C'est dommage ! mais l'enfant ne bougeait pas. Vers le soir enfin, il voit un homme qui levait les mains au ciel, et disait avec des larmes : — Oh ! Dieu punira tout cela ! Il leva alors doucement la tête, et tout bas hasarda ces mots : Je ne suis pas mort. — Mais comment t'appelles-tu ? — Menez-moi à l'arsenal, M. de Biron vous paiera bien. »

L'enfant fut conduit à l'arsenal et sauvé.

Assez de sang et de massacres comme cela ; parlons d'autre chose.

*
* *

Parlons de la *reine Margot*, comme l'appelaient ses frères.

Croyez-vous que ce fût un nom d'amitié ?

Non, c'était un terme de mépris, de dérision tout au moins.

« En donnant ma sœur Margot au prince de Béarn, avait dit Charles IX en riant de son sinistre sourire, je la donne à tous les huguenots du royaume. »

Peut-être Henri, l'homme fin par excellence, avait-il compris le vrai sens de cette phrase ; mais il ne la prit que dans le sens qu'elle paraissait avoir.

Au reste, Henri, à la première ou plutôt à la seconde vue, avait considérablement plu à sa future épouse.

Ce furent MM. de Souvray, depuis gouverneur de Louis XIII, et Pluvinel, le premier écuyer, qui lui conduisirent son fiancé.

En l'apercevant, la docte faiseuse de phrases s'écria ;

— Oh ! qu'il est gentil, qu'il est bien fait, et qu'il est heureux le Chiron qui élève un pareil Achille.

L'exclamation ne plut point au grand écuyer, qui n'était guère plus lettré que ses chevaux.

— Ne vous avais-je point prévenu, dit-il à Souvray, que cette méchante femme nous dirait quelque grosse injure ?

— Comment cela ?

— N'avez-vous pas entendu ?

— Quoi ?

— Elle nous a appelé Chiron.

— Ce n'est pour vous qu'une demi-injure, mon cher Pluvinel, lui répondit M. de Souvray : vous n'avez de Chiron que le train de derrière.

C'était, au reste, un fort belle, fort savante et fort spirituelle princesse. Ronsard lui adressa une de ses plus jolies pièces : *l'Amour amoureux*.

On ne lui reprochait physiquement qu'une chose, c'était d'avoir les joues un peu pendantes.

C'était un défaut qu'elle tenait des Médicis.

Mais au moral, on lui reprochait, et c'était surtout son mari qui lui reprochait cela, on lui reprochait d'être trop légère.

À onze ans, s'il fallait en croire Henri IV, mais les maris sont les derniers qu'il faut croire là-dessus, à onze ans, elle avait déjà eu deux amants, Antraguët et Charins.

Puis elle avait eu Martigues, un colonel d'infanterie, un vaillant au reste, qui n'allait d'ordinaire aux escarmouches et aux assauts qu'avec deux dons qu'il avait reçus d'elle : une écharpe qu'il portait à son cou, un petit chien qu'il portait sous son bras, jusqu'à ce qu'il fût tué le 19 novembre 1569, au siège de Saint-Jean-d'Angely.

Puis était venu M. de Guise, qui l'aima d'un amour si grand, nous avons déjà dit un mot de cet amour, qu'il fit rompre son mariage avec le roi dom Sébastien de Portugal.

Puis avait suivi, disait-on encore, car que ne disait-on point sur la pauvre princesse, puis avait suivi son frère d'Anjou. Ceci, c'était quelque temps avant son mariage avec le roi de Navarre ; et de ce mariage Antraguët, qui avait toujours été son fidèle, avait éprouvé une si grande peine qu'il avait failli en mourir.

Sa dot avait été de cinq cent mille écus d'or de cinquante-quatre sous la pièce.

Le roi en donna trois cent mille, la reine mère deux cent mille.

Et les ducs d'Anjou et d'Alençon ajoutèrent chacun vingt-cinq mille.

Le douaire fut réglé à quarante mille livres de rente, trois cent mille à peu près de notre époque, avec le château de Vendôme meublé pour demeure.

Nous avons parlé du vertugadin de la reine Marguerite, et nous avons dit que nous reviendrions, non pas à ce vertugadin, sur lequel nous avons tout dit, mais à d'autres vertugadins dont nous n'avons pas encore parlé.

*
* *

Quand nous disons que la reine Marguerite pouvait cacher sous son vertugadin, non-seulement un homme, mais plusieurs hommes, nous avons autorité pour dire cela.

« Elle faisait, dit Tallemant des Réaux, ses carrures et les corps de jupe beaucoup plus larges qu'il ne fallait, et ses manches à proportion ; et pour se rendre de plus belle taille, elle faisait mettre du fer-blanc aux deux côtés de son corps pour élargir sa carrure. Il y avait bien des portes où elle ne pouvait passer. »

Mais à l'époque où nous faisons part au public de cette indiscretion de Tallemant des Réaux, l'exagération de la circonférence des cercles de fer dont la reine Marguerite se faisait le centre n'étonnera personne ; si nos élégantes passent encore par les portes ouvertes à deux battants, bien entendu, elles ne peuvent déjà plus passer par les portières des voitures ; non, ce qui pourra paraître plus extraordinaire, c'est un détail assez curieux sur un vertugadin plus grand que tous les autres, et qui était le vertugadin de prédilection de la reine Margot.

Voyons ce qu'en dit l'auteur auquel nous avons déjà emprunté une première citation.

« Elle portait, dit toujours Tallemant des Réaux, un grand vertugadin qui avait des pochettes tout autour, en chacun desquelles elle mettait une boîte où était le cœur d'un de ses amants trépassés ; car elle était soigneuse, à mesure qu'ils mouraient, d'en faire embaumer le cœur ; ce vertugadin se pendait tous les soirs à un crochet qui fermait à cadenas derrière le dossier de son lit.

Son mari lui reprochait non-seulement de faire embaumer le cœur de ses amants, mais encore d'aller chercher leurs têtes jusqu'en Grève.

*
* *

Elle avait pour serviteur un beau gentilhomme nommé La Môle ; vous le connaissez, n'est-ce pas ? je l'ai exhumé de sa tombe pour vous le montrer dans mon roman et dans mon drame de la *Reine Margot*.

Nous verrons tout à l'heure à quelle occasion il fut condamné

avec son ami Annibal de Coconnas, et comment tous deux laissèrent leurs têtes en Grève. Ces têtes étaient exposées sur la place, mais, la nuit venue, M^{me} Marguerite, maîtresse de La Môle, et M^{me} de Nevers, maîtresse de Coconnas, vinrent toutes deux enlever ces têtes, les portèrent dans leur carrosse et les allèrent ensevelir de leurs propres mains dans la chapelle Saint-Martin, qui est sous Montmartre.

Elle lui devait bien cela, au reste, la bonne Marguerite, car elle était ardemment aimée de ce beau gentilhomme, qui avait conspiré pour l'amour d'elle, et qui était monté à l'échafaud baissant un manchon qu'elle lui avait donné.

On fit cette épitaphe au pauvre trépassé :

Les plus heureux portaient envie
Aux félicités de ma vie ;
Mais maintenant que je suis mort,
— Oh ! que fortune est variable !
Il n'est aucun si misérable
Qui voulût envier mon sort.

C'est de ce même La Môle dont il est parlé sous le nom d'Hyacinthe dans une chanson du cardinal Duperron, faite à l'instigation de la reine Marguerite. Aussi son deuil fut-il grand, et sans Saint-Luc qui vint la rejoindre à Nérac – et nous dirons en temps et lieu comment elle y alla –, et qui parvint, à force de tendresse, à jeter une diversion dans son cœur, il est probable qu'elle eût été longtemps à se consoler de la perte qu'elle avait faite.

Il est vrai, dit son mari lui-même, que Bussy d'Amboise vint aider Saint-Luc dans cette difficile consolation, et que, la tristesse s'obstinant, la belle affligée leur adjoignit Mayenne.

Au reste, malgré le défaut que nous lui avons reproché d'avoir les joues un peu pendantes, il fallait que la reine de Navarre fût bien belle, puisque le duc d'Anjou, comme nous l'avons dit, ayant été nommé roi de Pologne, et les ambassadeurs polonais

étant venus à Paris, leur chef, Lasco, sortant de l'audience que lui avait donnée à lui et à ses compagnons la reine Marguerite, dit ces propres paroles :

— Après l'avoir vue, il n'y a plus rien à voir, et j'imiterais volontiers ces pèlerins de la Mecque qui se crèvent les yeux par dévotion, lorsqu'ils ont vu le tombeau de leur prophète, pour ne plus profaner leurs regards par aucune autre vue.

*
* *

Au milieu de tout cela, Henri de Navarre avait de grandes obligations à Marguerite.

D'abord, il est presque certain qu'avec ou sans vertugadin, elle lui sauva la vie le jour de la Saint-Barthélemy, et que ce fut le titre d'époux de la sœur du roi qui le protégea.

C'est si vrai que ce titre, son seul bouclier, la reine-mère le lui voulut ôter.

Elle alla trouver Marguerite, elle lui dit combien elle avait toujours vu avec douleur son mariage avec un prince huguenot ; puis elle ajouta qu'au reste il ne tenait qu'à elle de se démarier. Elle n'avait qu'à dire que son mariage n'avait point été consommé, moyennant quoi on arrangerait l'affaire avec le pape.

Et, en effet, le pape Grégoire XIII ne pouvait raisonnablement rien refuser à des gens qui venaient de faire la Saint-Barthélemy.

Mais la pudique princesse, qui comprenait que c'était la mort d'un homme qu'on lui demandait, et qui était si bonne de cœur que le cœur lui défaillait à voir souffrir, la pudique princesse répondit :

— Je vous supplie de croire, madame, que je ne me connais aucunement à ce que vous me demandez, et que par conséquent je n'y puis répondre ; mais on m'a donné un mari, je le veux garder.

« Et *je répondis ainsi*, dit la bonne Marguerite dans ses Mémoires, *me doutant bien que la séparation n'avait pour but*

que la perte de mon mari. »

Aussi, soit par reconnaissance, soit par insouciance, soit peut-être mieux encore par calcul, Henri, non-seulement fermait les yeux sur cette conduite plus que légère de sa femme, mais encore parfois, quand la chose pouvait être utile, la raccommoait avec ses amants.

C'est ce qui arriva à l'endroit du vicomte de Turenne, depuis duc de Bouillon.

Tenez, lui-même va nous raconter comment il s'y prenait.

C'est Henri IV qui parle, et non plus moi.

« À ses premiers amants succédèrent donc en divers temps, car le nombre m'excusera si je fausse à les bien ranger, ce grand dégoûté de vicomte de Turenne, que, comme les précédents, elle envoya bientôt au change, le comparant à ces nuages vides qui n'ont que l'apparence au dehors. Donc le triste amoureux au désespoir, après un aveu plein de larmes, s'en allait se perdre en quelque lointaine région, si moi qui savais ce secret, et qui pour le bien des églises réformées feignait toujours de ne rien savoir, n'eusse très expressément enjoint à ma chaste femme de le rapeler, ce qu'elle fit très mal volontiers. »

Puis il ajoute, ce bon roi Henri, dont malgré ses panégyristes nous ne connaissons pas encore toutes les qualités :

« Que direz-vous de ma complaisance, maris fâcheux, n'avez-vous pas peur que vos femmes vous quittent pour venir à moi, puisque je suis ainsi ami de la nature, ou n'estimerez-vous pas plutôt que ce soit de ma part une lâcheté ? Vous aurez raison de le croire et moi de vous l'avouer, si vous considérez que j'avais pour lors plus de nez que de royaume, et plus de paroles que d'argent. »

Puis il ajoute encore, ce bon Henri qui sut pendant toute sa spirituelle et gasconne existence si bien tirer parti de tout ; il ajoute :

« La considération de cette dame, telle qu'elle est, fléchissait ses frères et la reine-mère aigris contre moi ; sa beauté m'attirait

force gentilshommes, et sa beauté les retenait, car il n'était fils de bon lieu, ni gentil compagnon qui n'eût été une fois en sa vie serviteur de la reine de Navarre, qui ne refusait personne, acceptant, ainsi que le tronc public, les offrandes de tous venants. »

Convenons que nous autres, chroniqueurs purs et simples, serions bien durs et bien cruels de faire à la belle Marguerite un crime de ces charmants péchés dont son mari l'absolvait si galamment.

Et il avait raison, ce bon Henri, en disant que sa femme fléchissait ses frères et la reine-mère, aigris contre lui, témoin l'affaire de La Môle et de Coconnas, où, sans sa femme, il eût bien pu laisser sa tête.

À la Saint-Barthélemy, Henri de Navarre, comme nous l'avons vu, avait sauvé sa vie, mais avait perdu sa liberté. Il était prisonnier au Louvre, avec grand désir de fuir.

Or le duc d'Anjou ayant été nommé roi de Pologne, il fut décidé qu'il partirait de Paris le 28 septembre 1573, et que sa sœur Marguerite et toute la cour l'accompagneraient jusqu'à Blamont.

Marguerite, à cette époque, était au mieux avec son frère ; un favori d'Henri III, qu'elle fit tuer depuis, n'avait pas encore eu l'influence de les brouiller, et nous pencherions à croire que ce que le Béarnais avait fait à l'endroit de Turenne, il l'avait fait aussi à l'endroit du duc d'Anjou, qui, étant le bien-aimé de la reine-mère, était une excellente protection pour le prisonnier.

Or, deux raisons poussaient le Béarnais à fuir :

La première, c'est que Henri de Valois, son protecteur, s'éloignant, ne le protégeait plus.

La seconde, c'est que, toute la cour lui faisant la conduite, la surveillance serait sans doute moins grande en l'absence de toute la cour.

Donc, le duc d'Alençon, devenu duc d'Anjou par la nomination de son frère au royaume de Pologne, et Henri, prince de Béarn, notre Henri, avaient résolu de fuir pendant ce voyage de

passer par la Champagne, et d'aller prendre le commandement d'un corps de troupes destiné à marcher sous leurs ordres.

Miossens, qui n'avait point de secrets pour la reine de Navarre depuis qu'elle lui avait sauvé la vie et peut-être rendu la vie agréable, l'avertit de ce projet.

La tolérance du Béarnais avait, comme on le voit, son bon et son mauvais côté.

Soit qu'elle craignît les dangers que les deux princes pouvaient courir en fuyant, soit qu'elle fût blessée de ne pas avoir été mise dans la confidence, Marguerite, à son tour, dit tout à la reine-mère, mais en sauvegardant la vie de son mari et de son frère.

Mais elle ignorait une chose, la douce reine, c'est que, dans l'espérance de ne point la quitter, son bien-aimé La Môle était entré dans la conspiration et y avait entraîné son ami Coconnas.

Il en résulta que la vie de Henri de Béarn et celle du nouveau duc d'Anjou furent sauvées, mais que La Môle et Coconnas périrent en Grève, et que leurs corps furent coupés en quatre quartiers, attachés à quatre potences, et leurs têtes mises sur deux poteaux.

Ce sont ces têtes que Henri de Béarn, dans un moment de misanthropie conjugale, reproche à sa femme Marguerite de Valois et à son amie Henriette de Nevers d'avoir été prendre nuitamment sur les poteaux où elles étaient exposés, pour les enterrer de leurs belles mains en la chapelle Saint-Martin, sous Montmartre !

Quelques-uns de nos auditeurs se rappellent probablement que notre roman de *la Reine Margot* et la pièce actuellement en représentation à la Gaîté roulent sur les amours de Marguerite de Navarre et du pauvre La Môle, et que le dénouement n'est autre que l'exécution des deux conjurés et le dévouement de leurs belles maîtresses.

*Les Mousquetaires*¹

Ce fut en 1844, autant que je puis me le rappeler, que me tomba entre les mains un volume intitulé : *Les Mémoires de d'Artagnan*, par Sandras de Courtilz.

On m'avait donné ce livre comme une peinture assez exacte des mœurs du dix-septième siècle.

En effet, les *Mémoires de d'Artagnan*, publiés à La Haye en 1789², c'est-à-dire à l'époque la plus fatale et la plus réactionnaire de Louis XIV, ont conservé un certain air cavalier qui n'était déjà plus de mise à cette époque, et qui appartient entièrement à la première partie du seizième siècle.

Je l'ai lu, sans rien y remarquer autre chose que les trois noms d'Athos, Porthos et Aramis. Ces trois noms étranges appartenaient à trois mousquetaires, amis de d'Artagnan. Mais dans tout le courant du livre, auquel nous invitons les curieux à recourir, il n'est donné aucune explication sur le caractère de ces messieurs.

Un seul épisode du livre me frappa : celui des amours de d'Artagnan avec une Anglaise désignée sous le nom de Milady, laquelle essaie de le faire tuer par son amant, nommé de Wardes. Mais dans le livre de ce romancier, à cheval sur le siècle de Louis XIV et sur celui de Louis XV, tout est effleuré, rien n'est creusé à fond, et le style, chose étonnante dans cette époque de style, qui tient le milieu entre l'époque de M^{me} de Sévigné et celle du duc de Saint-Simon, style et composition, tout est médiocre.

Néanmoins, ces noms d'Athos, Porthos et Aramis qui restaient présents à ma mémoire, cet épisode de Milady, dont je me souvenais malgré moi, m'entraînèrent à amasser un premier groupe tout à fait informe, que je soumis à l'appréciation de

1. N° 12, samedi 29 février 1868.

2. Erreur du copiste, sans doute. Les *Mémoires de d'Artagnan* furent publiés en 1700.

Maquet.

Maquet, sans être très amoureux du sujet qui, à cette époque, d'ailleurs, n'était pas trouvé, se mit à la besogne ; je repris le livre de ses mains et parvins à lui rendre un certain enthousiasme pour l'ouvrage.

Le livre fini, comme j'avais un traité avec le *Siècle*, je l'envoyai à Desnoyers, chargé dès cette époque du feuilleton du *Siècle*, sous le titre d'*Athos, Porthos et Aramis*.

Desnoyers lut ou ne lut pas les quatre volumes déposés par moi entre ses mains. Dans tous les cas, sa sympathie ne fut pas grande pour l'œuvre. Cependant, comme l'admission de mon roman au journal ne dépendait pas de lui, il fut averti par la direction de le faire mettre à la composition. C'est alors que je reçus de lui une lettre conçue à peu près en ces termes :

« Mon cher Dumas,

« Beaucoup de nos abonnés sont effrayés de ce titre : *Athos, Porthos et Aramis*. Quelques-uns croient que c'est l'histoire des trois Parques que vous avez entrepris d'écrire, et comme, à moins de nouveaux renseignements sur ces trois déesses, leur histoire ne promet pas d'être folâtre, je vous proposerai le titre beaucoup moins ambitieux, mais beaucoup plus populaire, des *Trois Mousquetaires*. Réponse s'il vous plaît.

« Recevez, etc. »

Je répondis poste pour poste :

« Mon cher ami,

« Je suis d'autant plus de votre avis d'appeler le roman : les *Trois Mousquetaires*, que comme ils sont quatre, le titre sera absurde, ce qui promet au roman le plus grand succès. »

Le roman fut intitulé : les *Trois Mousquetaires*. Personne ne fit l'observation qu'ils étaient quatre. Le roman eut le succès que vous savez, et vers 1846, le directeur de l'Ambigu m'envoya à Saint-Germain M. Holstein pour me demander si je voulais lui

faire une pièce tirée du roman.

À cette époque, la seconde partie des *Mousquetaires*, intitulée : *Vingt ans après*, avait paru. Je fis demander à Beraud – c'était le nom du directeur – s'il voulait que la pièce fût tirée de la *Jeunesse des Mousquetaires* ou du roman qui venait de paraître, c'est-à-dire de *Vingt ans après*.

À mon grand étonnement, il préféra la seconde partie à la première, les mousquetaires à l'âge mûr aux mousquetaires jeunes, et M^{me} Henriette à Anne d'Autriche.

Cette décision me parut faire le pendant à celle de Desnoyers au *Siècle*.

Fut-ce à cause de cette ressemblance que la pièce de *Vingt ans après* eut un succès à peu près égal au roman des *Mousquetaires* ?

À la première représentation de *Vingt ans après* remonte la fondation du Théâtre-Historique.

Monsieur de Montpensier était dans la salle. Il commençait à entrer dans sa vie de jeune homme et à prendre son influence de fils de roi. Il savait combien j'avais aimé son frère le duc d'Orléans, il n'ignorait [pas] que celui-ci de son côté avait eu quelque amitié pour moi.

Il m'envoya chercher par son médecin Pasquier, qui était mon ami.

Je le trouvai dans l'enthousiasme. Il avait conservé l'aristocratie du théâtre et me demanda pourquoi je n'avais pas fait jouer ma pièce sur une plus grande scène que celle de l'Ambigu. Je lui répondis que je faisais jouer mes pièces où je pouvais, trop heureux que j'étais quand je trouvais un directeur qui voulût les jouer.

— Mais, me demanda-t-il, comment n'avez-vous pas un théâtre à vous ?

— Pour la raison infiniment simple, Monseigneur, répondis-je, que c'est le roi qui donne les privilèges et que je ne me trouve pas assez bien dans les papiers de votre auguste père pour espérer

qu'il veuille bien me faire un pareil cadeau.

— Voulez-vous que je le lui demande ? me dit-il.

— Je crois, Monseigneur, sauf meilleur avis, que si vous voulez réussir, il faudra d'abord vous assurer du ministre, c'est-à-dire de M. Duchâtel.

— Au premier bal des Tuileries, je ferai danser M^{me} Duchâtel deux fois, et j'arrangerai cela avec elle à la seconde contredanse.

Je ne sais pas combien de fois M. le duc de Montpensier fit danser M^{me} Duchâtel, mais trois mois après le privilège était signé.

On sait la destinée du Théâtre-Historique ; il débuta par le succès de la *Reine Margot*, puis vint la traduction d'*Hamlet*, puis le *Chevalier de Maison-Rouge*, puis *Monte-Cristo*, puis la Révolution ; après quoi toutes les recettes baissèrent et tombèrent à néant.

Ce fut dans le moment le plus douloureux de la crise que j'exigeai de M. Holstein qu'il jouât la *Jeunesse des Mousquetaires*.

Si peu que le temps fût au spectacle, les *Mousquetaires* reconquirent un instant la vogue et furent joués quatre-vingt-deux fois.

C'était énorme à cette époque. Ils firent plus de deux cent mille francs, ce qui était plus énorme encore.

Depuis lors, toutes les fois qu'un directeur a eu besoin de monter rapidement une pièce, et dans cette pièce de trouver des ressources, il monta la *Jeunesse des Mousquetaires*, et jamais la *Jeunesse des Mousquetaires* n'a trahi l'espoir du directeur.

Puisse-t-elle aider M. Fournier à attendre patiemment la première représentation de notre bon ami Rolland.

Le Vengeur¹

Vers la fin de mai 1794, l'escadre de Brest, forte de vingt-six vaisseaux de ligne, reçut l'ordre de se mettre en cours et de sortir du port. Le but de cette expédition était d'aller au-devant d'un riche convoi arrivant des États-Unis, sous la protection de deux vaisseaux de ligne commandés par le général Vanstabel.

La France subissait une des plus effroyables famines qu'elle eût encore éprouvées, et ce convoi qu'elle attendait, c'était du blé, c'était du pain, c'était la vie !

En guerre avec toute l'Europe, qui devinait que nous l'envahirions un jour en lui laissant pour garnison les principes de 89, c'est-à-dire la liberté, la république française ne pouvait attendre de secours que de sa sœur, la république américaine.

Il était donc de la plus haute nécessité que ce convoi abordât en France.

Enfin le coup de partance retentit dans la rade, vingt-quatre pièces de bronze du calibre de quarante-huit y répondent de la batterie du château. La mer, sur une étendue de trois lieues, est couverte de canots conduisant les officiers de marine à leur bord respectif. Depuis l'amiral Villaret-Joyeuse, qui commandait la flotte, jusqu'au dernier matelot, chaque homme est prêt à rivaliser avec cette armée de terre dont les victoires commencent à étonner le monde, et l'appareillage a lieu aux cris de : Vive la France ! vive la République !

Et cependant la moitié de ces hommes qui vont combattre et qui jurent de vaincre ou de mourir sont des recrues qui n'ont pas encore vu la mer, et qui ne la verront qu'en dépassant le phare Saint-Mathieu.

La splendide flotte ayant le vent grand large s'avança majestueusement sur trois lignes et aborda l'Océan dans l'ordre le plus

parfait.

C'était, nous l'avons dit, l'amiral Villaret-Joyeuse qui avait le commandement en chef de cette belle flotte.

Né en 1750, Villaret-Joyeuse avait alors quarante-quatre ans ; il s'était distingué dans la guerre de 1777 à 1783, surtout aux sièges de Pondichéry et de Kaddador ; fait prisonnier en 1780 par les Anglais, il n'était redevenu libre qu'à la paix de Versailles.

Au moment où la flotte avait appareillé, Prieur de la Marne, qui venait de voter la mort du roi et qui était membre du Comité de salut public, avait accompagné sur le vaisseau *la Montagne* Jean-Bon Saint-André, représentant de la Convention sur la flotte.

À cette époque, chaque amiral, comme chaque général en chef, avait devant lui la victoire, mais derrière lui, s'il était vaincu, un homme qui représentait la guillotine. Trop heureux quand ces hommes, comme Saint-Just et Lebas, étaient dignes de la mission qu'ils s'étaient imposée et, ne sourcillant point sous le feu, donnaient aux soldats l'exemple du courage et du dévouement à la patrie.

En quittant l'amiral, les officiers et les marins de *la Montagne*, Prieur de la Marne s'était contenté de leur dire :

— Revenez vainqueurs !

— En doutez-vous ? avaient répondu ceux-ci.

Prieur de la Marne était descendu dans le canot qui devait le reconduire à terre aux cris de : Vive la République ! vive la France !

Les ordres de Villaret étaient précis. Jusqu'à ce qu'il eût rencontré le convoi venant d'Amérique et qu'il eût assuré son retour en France, il devait éviter toute espèce d'engagement.

Par malheur, une volonté plus puissante que la sienne, une volonté qui devait désobéir aux ordres de la Convention, s'était embarquée avec lui.

Villaret suivait soigneusement la route qui lui était prescrite, tout en mettant la main sur de magnifiques prises ; le même jour,

il avait amariné dix-sept navires portugais chargés d'oranges pour Londres. L'un de ces navires, le *Saint-Ignace*, qui portait le nom du fondateur des jésuites, toucha de son beaupré la seconde galerie, précisément à l'endroit où se trouvait le représentant du peuple, Jean-Bon Saint-André, qui eût eu la tête écrasée s'il ne s'était jeté vivement en arrière. Le représentant du peuple, d'un caractère irritable, chargea le capitaine du *Saint-Ignace* d'imprécations. Le jeune Bouvet, qui devait jouer un rôle si brillant dans la bataille, lui dit alors en latin, sans doute pour que le représentant du peuple n'entendît point ce qu'il disait, faisant allusion à la proue du navire qui représentait Loyala en long manteau noir :

« *Ecce tricorneri veniunt, nigra, agmina, patres.* »

« Voici les noirs bataillons des pères qui viennent portant le tricorné. »

Et en effet, à cette époque, le port de Brest et la rivière de Landerneau étaient encombrés de prises anglaises dont le pavillon renversé était à la traîne.

Le 23 mai, entre onze heures et midi, les gabiers en vigie firent retentir ces mots : *Navires sous le vent à nous !*

À l'instant même, comme une volée d'oiseaux, l'équipage s'élance du pont ; les haubans et les vergues se couvrent de matelots, le pont de marins, la dunette d'officiers. Des cris de joie partent du vaisseau *la Montagne* et sont répétés par tous les bâtiments de la flotte. Le désir de combattre enflamme toutes les figures, les lunettes sont braquées dans la direction indiquée, et ce qui n'était qu'un point vague à l'horizon est bientôt reconnu pour une flotte ennemie. C'est la flotte anglaise, composée de vingt-six vaisseaux de ligne et douze frégates, commandée par l'amiral Howe.

La flotte ennemie était de douze frégates plus forte que la flotte française.

Ce n'était point cette supériorité de nombre, mais les ordres qu'il avait reçus qui fermèrent les oreilles de Villaret, aux cris de toute la flotte qui demandait qu'on la menât au combat ; il donna

les signaux qui commandaient de s'éloigner et d'éviter toute rencontre avec l'ennemi, mais Jean-Bon Saint-André, enivré par les cris de l'équipage de *la Montagne*, électrisé par l'enthousiasme de l'armée, prit sur lui de désobéir aux ordres du Comité de salut public et commanda à l'amiral de se préparer à la bataille.

Ce fut inutilement que celui-ci lui rappela les ordres reçus, ordres qui n'admettaient pas d'observations. Jean-Bon Saint-André prit formellement la responsabilité de son acte et ordonna de porter sur l'ennemi.

Le branle-bas général fut battu partout, l'armée se forma sur une seule ligne, et on marcha à l'ennemi qui, de son côté, manœuvrait pour gagner le vent et éviter un engagement.

Cependant, vers le soir, l'amiral Howe se décida à répondre à nos menaces ; son arrière-garde s'avança contre celle de Villaret ; celui-ci eût dû l'attaquer avec vigueur, la séparer du corps d'armée anglaise, la détruire enfin, en l'enveloppant, mais il se contenta de faire signe à son avant-garde de faire force de voiles, mouvement qui fut suivi par tout son corps de bataille.

Quelques coups de canon furent échangés, mais la nuit vint, la flotte française, en témoignage de sa volonté de combattre, hissa des falots à tous ses mâts d'artimon, les Anglais imitèrent cet exemple, et les deux flottes, illuminées comme pour une fête, passèrent la nuit à deux portées de canon l'une de l'autre.

*
* *

Quand le jour parut, les Français étaient toujours maîtres du vent ; les deux flottes défilèrent l'une devant l'autre par deux fois, mais hors de portée. On s'essayait. Les boulets venaient mourir auprès des vaisseaux en creusant la mer, qui était calme comme un lac. Enfin, poussé toujours par Jean-Bon Saint-André, Villaret donna l'ordre de laisser arriver, tout en faisant le signal qu'il voulait une action mortelle pour l'une ou l'autre des deux flottes.

L'amiral Howe donna le signal de couper la ligne française, mais ce signal fut mal compris par l'avant-garde de son escadre. Alors il vira de bord, et, vers deux heures, pénétra seul dans notre ligne avec son vaisseau amiral la *Reine-Charlotte*, de cent-vingt canons.

Pendant quelque temps, Howe courut la même bordée que la flotte française ; mais bientôt il s'éleva pour canonner un vaisseau à trois ponts, le *Vengeur*, qui, deux jours après, donna ce *bel exemple d'héroïsme que la poésie s'empessa de célébrer*. Le *Léviathan* et le *Bellérophon*, vaisseaux anglais qui avaient voulu suivre l'exemple de l'amiral, furent violemment repoussés.

Mais pendant que, malgré l'ordre de Villaret, le combat s'engageait assez mollement, une brume épaisse se leva tout à coup sur l'Océan et vint répandre les ténèbres au milieu des combattants. Ne se voyant plus qu'à travers des éclaircies accidentelles et grâce aux falots allumés sur leurs bords, les deux flottes n'osèrent tirer l'une sur l'autre, et, pendant quarante-huit heures, la flotte française, dans l'impossibilité de rien distinguer autour d'elle, manœuvra continuellement à la voile, ne conservant ses eaux qu'au moyen de coups de pistolet tirés de temps en temps.

Enfin le soleil du 1^{er} juin se leva sur cette mer houleuse et gloutonnante. Les forces ennemies étaient augmentées et avaient profité du brouillard pour gagner le vent.

Howe fit à sept heures du matin le signal de se porter sur la ligne française et de combattre bord à bord le vaisseau qui lui serait opposé. Aussitôt on vit la flotte anglaise s'avancer à pleine voile dans un ordre parfait et sur une ligne oblique vers l'escadre française, bien alignée elle-même et prête au combat. Sur tous les vaisseaux on entendait chanter la *Marseillaise*.

Au bout d'une demi-heure, l'action était générale. Les deux flottes s'approchèrent à portée de pistolet, et là seulement commencèrent les décharges d'artillerie ; seulement les Anglais, qui se rappelaient l'ordre de leur amiral, n'attaquèrent point l'avant-garde, qu'ils laissèrent de côté, mais s'attachèrent seulement à

combattre le centre et l'arrière-garde. Chaque vaisseau anglais attaqua alors un vaisseau français, et la mêlée devint horrible, car on se battait avec la haine que se sont toujours portée les deux peuples. Cette haine devint de l'aveuglement de part et d'autre, et, les signaux cessant d'être aperçus ou d'être compris, les Français tirèrent sur les Français, et les Anglais les uns sur les autres.

Des pavillons, coupés par la mitraille ou les boulets, tombent, mais au même instant ils sont portés à la corne et cloutés, les voiles, orientées vent dessus, vent dedans, pour rester en panne, pendent en lambeaux ; les mâts craquent et s'abattent comme des arbres sous la cognée. Ceux qui restent debout sont criblés de boulets ; plus de quatre mille pièces de canon tonnent à la fois et vomissent au hasard la destruction et la mort, au milieu d'une épaisse fumée qui s'élève des vaisseaux et qui voile la lumière du soleil.

On dit qu'au milieu de ce combat, comme lors de la bataille de Thrasimène, un horrible orage éclata, sans qu'aucun des combattants s'en aperçut.

L'amiral anglais était furieux. Les Français, qui tenaient la mer pour la première fois à nombre inférieur (il avait treize frégates de plus que nous, c'est-à-dire qu'il était près d'un tiers plus fort), lui disputaient la victoire à ce point qu'un instant elle fut prête à lui échapper. Au commencement du combat, il avait mis le cap sur *la Montagne*, montée par Villaret-Joyeuse, et les deux amiraux ennemis, les deux bâtiments rivaux s'étaient rués l'un sur l'autre, mais *la Montagne*, vigoureusement aidée par ses deux matelots d'avant et d'arrière, avait riposté avec tant d'avantage au feu de l'Anglais que trois fois il avait été forcé de reculer.

Mais tout à coup, vers midi, le *Jacobin*, matelot d'arrière de Villaret-Joyeuse, qui jusque-là a combattu avec le plus grand courage, fait par ignorance une fausse manœuvre, cède imprudemment au vent, longe *la Montagne* et s'éloigne d'une demi-portée de canon ; mais tout en s'éloignant, il continue son feu, sans s'apercevoir que ses boulets portent sur *la Montagne*.

Ce n'est point assez que les Français reçoivent la mort des mains de leurs ennemis, ils la reçoivent de la main de leurs compatriotes.

Cette fatale manœuvre du *Jacobin* mettait *la Montagne* à découvert.

Et, en effet, l'amiral Howe s'élance par l'ouverture qu'il a laissée en s'éloignant, s'approche de *la Montagne*, et, suivi de deux vaisseaux à trois-ponts et de trois frégates, il lui livre bord à bord un de ces combats à outrance dont les annales de la marine conservent peu d'exemples.

La Montagne se trouve enveloppée par six vaisseaux ennemis, dont l'un, la *Reine-Charlotte*, porte à lui seul cent vingt canons.

Les deux flottes sont mêlées et confondues, mais à bord de tous les vaisseaux français s'élèvent des pavillons bleus sur lesquels sont écrits, en lettres d'or, ces mots :

La victoire ou la mort !!!

C'était la seule manière de parler aux marins. Au milieu de ces horribles détonations, où le tonnerre lui-même ne pouvait se faire entendre, les porte-voix devenaient inutiles.

Mais de tous les vaisseaux français, le plus exposé, le plus mitrillé, le plus foudroyé, c'était *la Montagne*. L'héroïque bâtiment resta deux heures complètement enveloppé de bâtiments anglais, entièrement perdu dans la fumée, invisible au reste de la flotte. Enfin, voyant son équipage décimé par le feu de six bâtiments, la *Reine-Charlotte* voulut tenter l'abordage ; elle laissa arriver.

Les vergues touchent les vergues et s'entrelacent, les deux énormes masses se heurtent, se choquent et s'entr'ouvrent ; les canonnières des deux bords, ne pouvant plus se servir de leur artillerie, s'attaquent à coups d'écouvillon. Villaret voit que l'Anglais s'apprête à aborder ; mais, plus prompt que lui, profitant d'un moment où les feux se taisent, il fait jeter des grappins sur les vaisseaux anglais, et crie d'une voix tonnante :

— À l'abordage.

Mais l'amiral Howe, qui voit l'impulsion immense donnée à l'équipage de *la Montagne* par ce cri, n'ose point risquer la lutte corps à corps ; il fait couper les cordages qu'ont mordu les grappins, se retire sous le vent, à la distance de plusieurs toises, en se retirant fait feu de sa batterie, à laquelle répond fièrement la batterie de *la Montagne*.

Cette riposte est terrible, les canonniers ont chargé leur pièce de boulets ramés et de grappes de raisin, l'amiral anglais riposte avec les mêmes projectiles et donne le signal aux cinq autres bâtiments qui enveloppent *la Montagne* de redoubler le feu ; presque en même temps, le gouvernail de *la Montagne* est arraché, l'étambot brisé, la Sainte-Barbe ouverte, le cri : *au feu !* se fait entendre à la seconde galerie, des grenades roulent sous le banc de quart où elles éclatent, l'amiral est renversé. On le croit mort. Mais il se relève aussitôt, appelle les charpentiers, fait reconstruire le banc de quart et remonte dessus. Un boulet coupe la longue vue dans laquelle regarde le major général Delmotte.

L'intendant Lassé et le capitaine du pavillon Bazire tombent emportés tous deux du même boulet. Hugues de Granville a le ventre ouvert, Cordier, pour ne pas quitter son poste, fait comprimer avec un ceinturon d'épée la jambe qu'un boulet vient de lui emporter, Chardon, de Lorient, Gérard, de Dieppe, Angot, de Saint-Valery-en-Caux, tombent à côté les uns des autres ; le couronnement du vaisseau est couvert de la cervelle du lieutenant Villaret et des pilotes côtiers tués à la barre du gouvernail ; l'entrepont du vaisseau est tellement jonché de cadavres que l'on est obligé de les fouler aux pieds, et c'est en glissant dans le sang de leurs camarades que les marins vont offrir le leur à la patrie.

*
* *

C'était un miracle que les forces anglaises réunies autour du vaisseau *la Montagne* ne fussent pas encore parvenues à le couler. L'invincible bâtiment, à son seul tribord, avait reçu à

fleur d'eau deux cent cinquante boulets, et cependant le pavillon tricolore continuait à flotter à la misaine, au grand mât, à l'artimon ; l'habitacle était détruit, le sablier et la boussole étaient en pièces, à peine restait-il sur le pont cinquante combattants. La seconde et la troisième batteries avaient perdu les trois quarts de leurs défenseurs ; à chacun de ces étages et sur toute son étendue, le vaisseau présentait le spectacle de la destruction. Les canons démontés écrasaient les blessés, qui essayaient inutilement de se soustraire à leur pression ; les gaillards d'arrière et d'avant, la chaloupe et les canots de bâbord et de tribord étaient percés à jour.

Cinq fois de suite, à bâbord et à tribord, les canonniers ont été tués et remplacés par d'autres sans que l'ordre ait été donné de les remplacer. Des volontaires, sur les corps fumants de leurs camarades, se disputent la gloire de venger leur mort, et quand ceux-ci sont tombés à leur tour, ce sont les mousses et les novices qui, oubliant leur âge, saisissent le bout-feu et renvoient la mort aux Anglais.

Tout à coup, les caisses remplies de gargousses prennent feu sur les dunettes, éclatent et tuent la moitié des timoniers placés à côté de leur chef et du sous-lieutenant James. Ce dernier désastre, dont on ne peut pas évaluer l'étendue, répand la terreur parmi les quelques hommes qui restent encore vivants sur *la Montagne* ; ils s'éloignent de ce foyer qui lance la mort avec des éclats de grenade. Villaret-Joyeuse lui-même, pour apprécier l'accident, saute en bas de son banc de quart, et, quand tout le monde fuit l'éruption, se précipite de son côté. L'amiral Howe voit la fumée sur le pont de son adversaire, il croit que le vaisseau est en feu et ordonne à la *Reine-Charlotte* de faire force de voiles pour se rapprocher de lui.

Près de l'amiral était un jeune homme, nommé Bouvet de Cressé, chef de l'artillerie de l'escadre ; il a déjà reçu trois blessures et porte son bras droit en écharpe. Il se penche à l'oreille de Villaret et lui demande la permission de balayer le pont de l'ami-

ral anglais avec une caronade de cinquante-six qui est à tribord, chargée à mitraille, mais dont tous les servants sont morts.

— Allez ! lui dit l'amiral, mais vous vous ferez tuer.

— Qu'importe, répond-il, si ma mort est utile à la patrie.

Et il se glisse, monte en rampant de degrés en degrés ; les Anglais tirent sur lui du haut des hunes avec des espingoles à demi-portée de pistolet : ses habits se criblent de balles, son chapeau est percé en trois endroits, cinq nouvelles blessures s'ajoutent aux trois premières ; enfin, parvenu au bout de sa course, il pointe la caronade de cinquante-six, et y met le feu.

L'effet du coup dirigé contre le gaillard d'arrière de la *Reine-Charlotte* fut si terrible que la moitié des personnes qui entouraient l'amiral furent tuées ou blessées.

Effrayé par cet ouragan de fer qui venait de fondre sur lui et auquel il ne s'attendait plus, l'amiral Howe hissa toutes ses voiles et prit chasse, entraînant par un signal tous les autres vaisseaux anglais avec lui, et laissant l'invincible *Montagne* sur une mer rouge de sang, entourée de vaisseaux démâtés, de débris et de cadavres.

Ainsi, le dévouement d'un seul homme avait décidé de la journée. Nous étions vaincus, et, chose étrange, c'était l'ennemi qui fuyait.

Ce fut alors qu'eut lieu la terrible agonie du *Vengeur* ; ayant perdu ses mâts, les trois quarts de son équipage étant tués, ses canons démontés, ses agrès détruits, il continuait d'opposer à l'attaque toujours plus vive des Anglais une défense toujours plus opiniâtre ; mais exposé aux feux de deux vaisseaux plus forts que lui, le *Vengeur* voit sa mâture abattue, sa carène criblée de coups de canon, et au frémissement du pont sous ses pieds, il sent que le bâtiment s'emplit lentement d'eau.

Alors les marins qui le montent prennent la résolution désespérée de s'abîmer avec leur bâtiment plutôt que de se rendre prisonniers ; les canonniers attendent que leurs batteries soient à fleur d'eau et font feu une dernière fois. Un gabier cloue le pavil-

lon au mâât de peur qu'il ne surnage, et tous alors, les bras levés au ciel, agitant en l'air leurs chapeaux, s'engloutissent lentement aux cris de vive la France ! vive la République ! vive la Liberté !

Le capitaine Renaudin, son frère, quelques autres officiers et une quarantaine d'hommes s'étaient jetés dans une chaloupe et échappèrent seuls à ce glorieux désastre.

Lebrun et Chénier, les deux poètes du temps, célébrèrent dans leurs vers cette grande catastrophe nationale du *Vengeur*.

Lebrun fit une ode médiocre, trop longue pour être citée ici, nous n'en rapporterons que quelques strophes :

Mais des flots fut-il la victime ?
Ainsi que le *Vengeur* il est beau de périr,
Il est beau, quand le sort vous plonge dans l'abîme,
De paraître le conquérir.

Trahi par le sort infidèle,
Comme un lion pressé de nombreux léopards,
Seul au milieu de tous, sa fureur étincelle.
Il les combat de toutes parts.

L'airain lui déclare la guerre,
Le fer, l'onde, la flamme entourent ces héros,
Sans doute ils triomphaient, mais leur dernier tonnerre
Vient de s'éteindre sous les flots.

Captifs, la vie est un outrage ;
Ils préfèrent le gouffre à ce bienfait honteux,
L'Anglais en frémissant admire leur courage,
Albion pâlit devant eux.

Plus fiers d'une mort infaillible,
Sans peur, sans désespoir, calmes dans leurs combats,
De ces républicains l'âme n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau trépas.

Près de se voir réduits en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglants ;
Voyez-les défier et la vague et la foudre

Sous des mâts rompus et brûlants.

Voyez ce drapeau tricolore
Qu'élève en périssant leur courage indompté.
Sous le flot qui les couvre entendez-vous encore
Ce cri : « Vive la liberté ! »

Ce cri !... c'est en vain qu'il expire,
Étouffé par la mort et par les flots jaloux ;
Sans cesse il revivra, répété par ma lyre,
Siècles ! il planera sur vous.

Et vous ! héros de Salamine
Dont Thétis vante encor les exploits glorieux,
Non ! vous n'égalez pas cette auguste ruine,
Ce naufrage victorieux.

Chénier se contenta d'une strophe qu'il intercala dans son chant de *Victoires*.

Lève-toi, sors des mers profondes,
Cadavre fumant du *Vengeur* ;
Toi, qui vis le Français vainqueur
Des Anglais, des feux et des ondes.
D'où partent ces cris déchirants ?
Quelles sont ces voix magnanimes ?
Les voix des braves expirants,
Qui chantent du fond des abîmes.

Mais voilà qu'aujourd'hui on vient contester l'action inouïe qui a consolé la France de sa défaite, car la France, cette mère héroïque, se console de la perte de l'escadre de Brest par le souvenir du *Vengeur*, et du désastre de Waterloo par le mot de Cambronne. Avec des paroles sublimes ou des débris sanglants, elle tresse une couronne aux tombeaux de ces fils et pour l'éternité ses fils dorment sur leur glorieuse couche, sous la protection de l'histoire.

Voici ce que disent aujourd'hui quelques journaux. Le fait sublime du *Vengeur* n'est pas tout à fait aussi sublime que la

légende nous l'a transmis ; après une résistance honorable, le *Vengeur* s'est, non pas abîmé dans les flots aux cris de Vive la République, mais s'est rendu aux Anglais. La carcasse du vaisseau prisonnier a été montrée au prince de Joinville à l'époque où, sous le roi Louis-Philippe, les bonnes relations des deux royaumes conduisaient son fils en Angleterre.

M. le prince de Joinville a eu depuis le temps de vérifier le fait ; mais nous ne sachions pas qu'aucun avis officiel lui ait donné la consécration de l'histoire.

Voici ce que nous trouvons en cherchant de notre côté dans les journaux anglais de la même époque :

« *Morning*, 16 juin 1794.

« Les partisans de la guerre actuelle, par suite de leur respect pour la vérité et avec leur bonne foi ordinaire, continuent d'assurer que la peur seule produit dans l'âme des Français cet étonnant enthousiasme et cette puissante énergie dont nous sommes tous les jours témoins. Voici une preuve de ce qu'ils avancent :

« Dans la brillante action navale qui vient d'avoir lieu, l'équipage d'un vaisseau français, au moment où il coulait bas, fit entendre unanimement les cris de *Vive la république ! vive la liberté !* et s'est abîmé avec ses flammes et son pavillon national flottant de toutes parts. Cette expression d'attachement à la république, cette passion dominante qui l'emporte sur l'horreur même de la mort, est-elle donc chez les Français l'effet de la force ou de la peur ? »

Un autre journal anglais cite ce passage d'une lettre écrite par un officier présent à l'action :

« Vous savez sans doute que la flotte française en est venue aux mains avec celle de lord Howe. L'action a été une des plus chaudes qu'on ait vues jusqu'ici sur mer. Les Français se sont battus en désespérés.

« Entre autres traits de courage :

« Un de leurs vaisseaux, se voyant sur le point de couler, déchargea sa dernière bordée au moment où déjà l'eau effleurait

ses derniers canons. Ensuite les matelots attachèrent leur pavillon, sans doute pour qu'il ne tombât pas en notre pouvoir, et se laissèrent engloutir dans les ondes plutôt que de se rendre.

« L'histoire ne nous fournit point de trait de bravoure semblable. »

Maintenant est-il bon, est-il sain, est-il national, quand une légende de cette sublimité a passé non-seulement dans l'histoire, mais encore dans la tradition d'une nation tout entière ; est-il bon, sur un simple *on dit*, de venir en contester l'existence ? Ne fût-elle point vraie, ne vaudrait-il pas mieux la laisser croître et se propager sous la vénération de la France que d'enlever au pays ce point d'appui qui, d'une défaite, lui fait presque une victoire ? Le jour où Henri IV enfant apprit qu'il avait parmi ses aïeux un traître, c'est-à-dire le connétable de Bourbon, il gratta le nom du traître, qui était son aïeul, et mit à la place celui de Bayard, qui ne lui était rien. Malgré ce mensonge héraldique, Henri IV en a-t-il été moins grand ?

Directeurs, auteurs, acteurs¹

On s'est étonné de l'article que j'ai fait sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, sur M. Fournier et sur les artistes qui jouent dans la *Jeunesse des Mousquetaires*. Rien de plus simple cependant, c'est la vérité nue. Il est vrai qu'elle se montre bien rarement dans ce costume.

Les artistes se tromperaient s'ils croyaient que l'article a été fait contre eux. Ce n'est presque jamais la faute d'un artiste quand il est mauvais ; c'est la faute de celui qui le place mal et à faux jour. Ce que l'on va lire ne sera pas, je l'espère, sans utilité pour tous ceux, directeurs, auteurs, acteurs, qui touchent à l'art dramatique. Un directeur n'est pas toujours le maître d'avoir des hommes de génie dans sa troupe, mais il est toujours le maître d'avoir une troupe d'ensemble. Les acteurs de génie ruinent souvent les théâtres, les troupes d'ensemble font toujours leur fortune.

Il y a des directeurs dont la spécialité est de former des artistes et de les conduire tous à une certaine hauteur de talent, par les excellents conseils qu'ils leur donnent et par la mise en scène à laquelle ils les assujettissent.

M. de Montigny, directeur du Gymnase, est un de ces hommes-là.

Outre que, depuis vingt ou vingt-cinq ans qu'il est directeur, il a joué les œuvres les plus distinguées du vaudeville ou de la comédie de genre, il a toujours su se créer une troupe pleine d'harmonie, dans laquelle chaque talent semblait être sur un piédestal, par cela seul qu'il était à sa place.

Vainement a-t-on dix fois tenté de désorganiser son œuvre en lui enlevant ses meilleurs sujets, tantôt pour le Théâtre-Français,

1. N° 17, jeudi 12 mars 1868 ; n° 18, samedi 14 mars ; n° 19, mardi 17 mars ; n° 20, jeudi 19 mars ; n° 21, samedi 21 mars ; n° 22, mardi 24 mars.

tantôt pour l'Odéon, tantôt pour le Vaudeville. Ceux qui commettaient ce mauvais procédé littéraire en ont été punis par le fait même une fois accompli.

Les artistes enlevés au théâtre du Gymnase, si excellents, si parfaits à ce théâtre, à peine déplacés, perdaient leur valeur au nouveau poste où ils étaient appelés. Leur valeur était en effet une valeur d'harmonie ; ils donnaient à leurs nouveaux camarades la même note qu'ils avaient donnée aux anciens, mais le diapason n'était plus le même, tant aux Français qu'au Vaudeville ou au Gymnase, et la note donnée semblait pauvre. Il y a plus, on croyait la troupe de M. de Montigny désorganisée ; on disait qu'il ne remplacerait jamais l'homme qu'on lui enlevait, soit qu'il s'appelât Bressant ou Lafontaine ; la femme qu'on lui avait extorquée, soit qu'elle s'appelât Léontine Fay ou Victoria. Au bout de six mois, la troupe de M. Montigny était refaite, complétée ; elle avait repris son ensemble, et l'on ne voyait pas même la cicatrice des membres coupés.

Nous parlions des grands génies qui font la ruine des théâtres. Le Théâtre-Français nous a donné deux fois l'exemple de cette étrange anomalie qui semblerait un paradoxe si la preuve ne venait point à l'appui.

Du temps où le Théâtre-Français avait deux troupes qui se valaient, l'une de tragédie, l'autre de comédie, la troupe de tragédie ayant pour chef Talma, la troupe de comédie ayant pour chef M^{lle} Mars, chacun de ces grands artistes prenant trois jours de la semaine et alternant comme les bergers de Virgile, le Théâtre-Français faisait de l'argent pendant trois jours de la semaine par Talma, pendant trois jours de la semaine par M^{lle} Mars, et le dimanche parce que c'était le dimanche.

Mais du moment où l'ambition des auteurs et où la mauvaise direction des administrateurs permit que M^{lle} Mars et Talma jouassent le même jour dans *l'École des vieillards*, au lieu de faire de l'argent tous les jours, le Théâtre-Français n'en fit plus que de deux jours l'un.

Puis Talma mourut, puis M^{lle} Mars mourut ; le niveau littéraire s'abaissa, non plus dans les productions des auteurs, mais dans l'exécution des artistes.

Il y eut une époque de défaillance et de découragement où la comédie et la tragédie agonisaient chacune de son côté, devant 1,500 francs ou 2,000 francs de recette.

Un beau jour, M^{lle} Rachel parut, et comme la mère d'Énée, dès ses premiers pas, révéla une déesse, la Tragédie mit alors le pied sur sa sœur la Comédie.

M^{lle} Rachel grandit de la hauteur du cadavre qu'elle avait fait. Les beaux jours de Melpomène, comme disaient les journaux classiques, reparurent au Théâtre-Français. Mais comme M^{lle} Rachel ne jouait que tous les deux jours, ils ne reparurent donc pécuniairement que de deux jours l'un.

La période de M^{lle} Rachel, avec ses congés, ses appointements excessifs, ses feux inouïs, fut une époque de double ruine au Théâtre-Français. Ruine artistique, ruine pécuniaire. M^{lle} Rachel mourut, tua la tragédie en mourant, et laissa la comédie malade.

Depuis ce temps, systématiquement le directeur a complètement abandonné le côté puissant, poétique et lyrique du théâtre, la tragédie, pour ne s'occuper que de la comédie de mœurs et de genre. Aussi le Théâtre-Français, incapable de monter aujourd'hui une tragédie, présentant cet étrange spectacle de la scène de Racine et de Corneille complètement réduite à la hauteur du Vaudeville et du Gymnase, auxquels elle est obligée d'emprunter ses artistes, n'est-il plus qu'un théâtre d'ensemble comme les autres, dans lequel les supériorités individuelles viennent se fondre en médiocrités générales. On va au Théâtre-Français non plus pour voir jouer les chefs-d'œuvre de Corneille, de Molière, de Racine et de Beaumarchais, mais pour voir quelque proverbe de Musset, ou quelque comédie de MM. Léon Laya ou Augier. Le public écoute avec une certaine satisfaction, et sort sans mépris et sans enthousiasme, en disant :

— C'est décidément au Théâtre-Français que l'on joue enco-

re le mieux la comédie.

Or, nous le demandons à tous les cœurs amoureux des gloires de la France, est-ce assez pour le premier théâtre de la nation que l'on dise de lui que c'est encore *le théâtre où l'on joue le mieux la comédie* ?

Nous continuerons cet examen des directeurs et des artistes, car nous avons bon nombre de vérités à dire qui depuis longtemps nous étouffent.

*
* *

Tous ceux de nos contemporains qui ont bonne mémoire et bonne foi se rappelleront dans quel état splendide étaient les théâtres, lors des premières représentations de Victor Hugo et des miennes.

Ainsi, au Théâtre-Français, *Henri III* fut joué (je commence par ordre chronologique et non selon le mérite des ouvrages), *Henri III* fut joué par M^{lle} Mars, Joanny, Firmin, Michelot, M^{lle} Leverd et M^{lle} Despréaux.

Ainsi, *Hernani* fut joué par M^{lle} Mars, Joanny, Firmin, Michelot ; même distribution à peu près, comme on le voit.

Christine, à l'Odéon, fut jouée par M^{lle} Georges, Ligier, Lockroy, M^{lle} Noblet, Ferville ; deux bouts de rôles de soldat, qui n'avaient qu'une scène de dés, furent joués par deux excellents comédiens, Stockley et Duparrey.

Aussi ces trois pièces furent-elles aussi bien jouées qu'il était possible de le faire avec les moyens actuels des deux théâtres. L'Odéon avait même, pendant les représentations de *Christine*, laissé reposer Frédérick qui n'avait pas de rôle pour lui dans la pièce, et qui en trouva un dans la *Maréchale d'Ancre*, d'Alfred de Vigny, dont les principaux rôles furent joués par M^{lle} Georges, Ligier et Frédérick.

On se représente facilement l'effet que produisait dans une pièce la réunion de pareils talents.

Malgré les dégoûts que j'avais éprouvés au Théâtre-Français à propos de *Christine*, j'avais lu à MM. les sociétaires de Sa Majesté un drame nommé *Antony*, que la Comédie-Française conservait dans ses cartons, où il était arrêté par la censure.

Sur ces entrefaites, la révolution de Juillet arriva.

Hugo, qui ne voulait plus avoir de relations avec le Théâtre-Français, écœuré qu'il était de l'opposition qu'il avait rencontrée partout, et même chez les artistes qui jouaient dans son drame, Hugo vint me trouver un matin :

— Ma foi, me dit-il, je ne sais pas si vous m'approuverez : mon avis est qu'il faut laisser le Théâtre-Français aux Lemercier, aux Delacroix et aux Alexandre Duval, et qu'il nous faut, nous, créer un théâtre neuf et qui soit bien à nous. J'ai eu des propositions de M. Crosnier, de la Porte-Saint-Martin, il met son théâtre à notre disposition, il a déjà une troupe remarquable dans laquelle figurent au premier rang Bocage et M^{me} Dorval. J'ai passé un traité avec lui, si vous voulez mettre votre nom à côté du mien, le traité sera pour nous deux, au lieu d'être pour moi seul. Voici le traité :

« Monsieur Victor Hugo s'engage à donner par an, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, deux ouvrages d'une importance telle que chacun d'eux puisse seul remplir, au moins pendant les premières représentations, toute la durée du spectacle. Dans le cas où une censure officielle ou officieuse quelconque, créée par les directeurs ou exercée par les censeurs *ad hoc*, serait établie par le gouvernement, le présent traité ne serait exécutoire qu'à la charge par M. Crosnier de faire annoncer sur l'affiche que l'ouvrage de M. Hugo, qu'il va représenter, n'a pas été soumis à la censure. En cas de refus de M. Crosnier, le présent traité sera résilié de fait. »

Je mis mon nom à côté de celui de Victor Hugo, et il fut convenu qu'à part *Antony*, reçu à la Comédie-Française, je ne donnerais plus rien au théâtre de la rue de Richelieu.

Un article du traité était resté au bout de la plume et reposait

sur la parole de M. Crosnier : c'était de nous donner, à Hugo et à moi, un billet de mille francs comme prime, à la lecture de chaque pièce.

La révolution de Juillet avait aboli la censure, et par conséquent rendu *Marion Delorme* à M. Hugo. Mais celui-ci, avec cette délicatesse dont il a toujours fait preuve en matière politique, n'avait pas voulu profiter de cette réaction pour avoir avec *Marion Delorme*, arrêtée par la censure bourbonnienne, un succès de scandale sous les Bourbons de la branche cadette.

Il était cependant probable que c'était Victor Hugo qui passerait le premier à la Porte-Saint-Martin, puisque sa pièce était toute faite et que ma pièce à moi, dont je n'avais pas même le titre, était encore à faire.

Mais, sur ces entrefaites, *Antony*, que l'on répétait au Théâtre-Français, avait soulevé de nouvelles susceptibilités. D'abord, la pièce n'était ni du goût de M^{lle} Mars, ni du goût de Firmin, qui jouaient les deux principaux rôles ; ensuite, un lustre qui devait éclairer les toilettes splendides que M^{lle} Mars avait fait faire pour la pièce ne s'était pas trouvé prêt pour le jour de la première représentation, ce qui avait fait que M^{lle} Mars m'avait prévenu qu'elle ne jouerait la pièce que quand le lustre serait pendu.

Firmin, de son côté, m'avait donné tout bas le charitable conseil de porter la pièce à Scribe et de lui demander des conseils ; je pris en plein théâtre la pièce des mains du souffleur, brave garçon nommé Félix, et je la portai à Dorval à qui je la lus. Dorval envoya chercher Bocage, Bocage entendit la pièce à son tour et me conduisit chez Crosnier. J'ai raconté ailleurs comment Crosnier s'endormit pendant la lecture et comment, malgré ce sommeil néfaste du directeur, la pièce avait obtenu un immense succès. Ce succès détermina Harel, qui depuis longtemps avait envie de quitter l'Odéon et d'hériter du traité de Crosnier, à acheter le théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Le marché se conclut en effet, et Harel inaugura le théâtre qu'il venait de conquérir avec *Richard d'Arlington*.

Pendant ce temps, M. Crosnier, à la suite d'*Antony*, avait fait jouer *Marion Delorme*.

Une circonstance bizarre avait, dès les premières répétitions, bouillé Victor Hugo avec M. Crosnier et fut cause, très probablement, de la décision que prit ce dernier de vendre la Porte-Saint-Martin à Harel.

On sait le droit imprescriptible qu'a l'auteur de distribuer sa pièce selon sa volonté. Victor Hugo avait distribué *Marion Delorme* à M^{me} Dorval, *Didier* à Bocage, *Legracieux* à Serres, et *Louis XIII* à Gaubert.

M. Crosnier, en voyant cette distribution, raya le nom de Gaubert ; M. Victor Hugo alla le trouver et lui demanda d'où venait cette opposition à son désir.

M. Crosnier lui raconta alors que M. Gaubert, qui ressemblait à l'empereur et qui savait très bien se grimer, était, à la dixième représentation de *Napoléon à Schoenbrunn*, pièce qui devait en avoir cent cinquante, entré dans son cabinet en disant :

— Je ne joue pas ce soir.

— Et pourquoi ne jouerez-vous pas ce soir ? Êtes-vous malade ?

— Non, je me porte à merveille.

— Mais alors, pourquoi ne jouerez-vous pas ?

— Parce que je ne veux pas jouer, et je vous préviens que je ne jouerai pas davantage demain et les jours suivants, attendu que je romps mon engagement avec vous.

— Mais vous savez que dans le cas de rupture d'engagement de votre part, vous me devez dix mille francs.

— Je vous les apporte, dit Gaubert en jetant une liasse de billets de banque sur le bureau du directeur.

Tout le succès de l'ouvrage était dans la ressemblance qu'il y avait entre Gaubert et le héros qu'il représentait. Sans Gaubert, la pièce n'avait plus aucune valeur ; il fallut en passer par où Gaubert voulut, et il exigea une part proportionnelle dans la recette.

M. Crosnier avait été obligé de céder, mais, fort avare et fort tyrannique de sa nature, il avait gardé à M. Gaubert une haine invétérée, ne lui distribuait plus que des bouts de rôle et le mettait si bas dans toutes ses pièces qu'en sortant de son théâtre, comme le disait lui-même M. Crosnier, les autres directeurs n'en voudraient plus, même comme figurant.

Victor Hugo, sur l'insistance de M. Crosnier, et trouvant qu'en effet Gaubert avait abusé de sa position, lui retira le rôle.

Mais le lendemain, le pauvre artiste accourut chez Victor Hugo ; il avoua tout, s'humilia, parla de sa femme et de ses enfants que la haine de M. Crosnier ruinait, mit en même temps dans les mains de Victor Hugo la vie des innocents et le repentir du coupable, si bien qu'Hugo, touché jusqu'aux larmes, lui rendit le rôle de Louis XIII, *faiblesse* que ne lui pardonna jamais M. Crosnier.

Bien entendu que ce qui est une *faiblesse* aux yeux d'un directeur est, à un point de vue, une miséricordieuse action.

À part le directeur, Hugo avait eu autant à se louer des artistes de la Porte-Saint-Martin qu'à se plaindre de ceux du Théâtre-Français, et comme il en était de même de moi, nous nous trouvâmes tous deux dans la même situation, c'est-à-dire d'avoir à nous plaindre du directeur et à nous louer des artistes.

Ce fut sur ces entrefaites que M. Harel et la troupe de l'Odéon passèrent les ponts et vinrent s'installer à la Porte-Saint-Martin.

Ainsi la troupe de la Porte-Saint-Martin se trouvait alors compter parmi ses artistes : M^{lle} Georges, M^{lle} Noblet, Frédérick, Ligier, Bocage, M^{lle} Dorval, Lockroy, ce qui formait une des plus belles réunions de talents que jamais le théâtre ait rassemblées sur la même scène.

Aussi, comptez les succès de M. Harel à partir de ce moment : *Richard d'Arlington*, *la Tour de Nesle*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *Angèle*, *Don Juan de Marana*.

Mais M. Harel était un de ces hommes, moins rares qu'on ne le croit, qui se lassent de la prospérité : Un de ces esprits mobiles

auxquels à tout prix il faut le changement. Complètement mené, d'ailleurs, par M^{lle} Georges, ne voyant que par ses yeux, tout succès qui n'émanait de M^{lle} Georges était une épine qui lui blessait le front. En effet, si M^{lle} Georges ne jouait pas, il n'y avait pas pour lui de succès réel comme directeur, car il n'y avait pas de tranquillité comme amant. D'un autre côté, si on sifflait M^{lle} Georges, et que M^{lle} Georges se décourageât, le découragement gagnait Harel, et on mettait bien vite une autre pièce à la place de la pièce sifflée.

Nous allons donner une preuve de ce que nous avançons.

Lucrèce Borgia s'appelait d'abord le *Souper à Ferrare*, mais ce *Souper à Ferrare* ne désignait pas assez positivement M^{lle} Georges, et le titre parut insuffisant à M. Harel. Il proposa à Victor Hugo d'intituler la pièce *Lucrèce Borgia*, et comme Hugo n'avait pas de bonnes raisons à donner contre ce titre, ce titre prévalut. M^{lle} Georges fut splendide dans *Lucrèce Borgia*. Frédéric y déploya toutes les ressources de son génie dramatique. La pièce était à la fois majestueuse et terrible, mais il y avait à cette époque une telle hostilité contre Victor Hugo qu'à travers toutes ces splendeurs, les sifflets parvinrent encore à se faire jour. M^{lle} Georges se laissa d'être sifflée, quoiqu'elle se dit bien que ce n'était pas elle que l'on sifflait, mais l'auteur. Un soir, à la quarante ou quarante-cinquième représentation, Victor Hugo, venant au théâtre, selon son habitude, vit avec étonnement que l'affiche de *Lucrèce Borgia* annonçait pour le lendemain une reprise.

Il monta dans la loge de M^{lle} Georges, véritable cabinet du directeur, comme il le dit lui-même.

Tant qu'on le jouait, Hugo venait tous les soirs au théâtre et veillait sévèrement à ses intérêts ; il trouva le directeur chez l'actrice. L'un et l'autre étaient d'humeur exécrable : M^{lle} Georges avait fait la veille une nouvelle et plus ample moisson de sifflets.

— Que veut dire cette reprise que vous annoncez, monsieur Harel ? demanda Victor Hugo.

— Elle veut dire que je suis directeur, et qu'en ma qualité de

directeur, je joue les pièces qu'il me plaît de jouer.

La réponse était impolie jusqu'à la grossièreté ; mais Hugo, doué d'un très grand calme, ne se fâchait qu'au dernier moment.

— Pardon, monsieur, reprit-il, mais, sans indiscretion, puis-je savoir le chiffre de la recette d'aujourd'hui ?

— Deux mille cinq cents francs.

— Et combien espérez-vous faire demain avec votre reprise ?

— Cinq cents francs peut-être.

— Alors, pourquoi m'interrompez-vous ? demanda Hugo toujours calme.

— Je vous interromps parce que cela me plaît de vous interrompre.

— Soit ! dit Hugo ; mais vous avez joué la dernière pièce que vous aurez de moi.

— L'avant-dernière, dit Harel. Vous oubliez que vous m'avez promis votre prochain drame.

— Je ne vous ai rien promis de tout, répondit froidement Hugo.

— J'affirme, dit Harel, que vous m'avez promis.

— Et moi, j'affirme que non.

— Alors, vous me donnez un démenti ?

— Parfaitement, et je suis à vos ordres.

Et, prenant son chapeau, il sortit.

En rentrant chez lui au bout de deux heures, Hugo trouva le billet suivant :

« Votre persévérance à contester la parole que vous m'avez donnée et devant témoins, accompagnée de ces mots : « Je suis à vos ordres », fait de moi l'offensé.

« J'attends donc une réparation. Faites-moi savoir quand et où vous pouvez me la donner.

« 30 avril au soir.

« HAREL. »

Le lendemain dès le matin, Hugo se leva pour aller chercher des témoins.

Comme il sortait de la place Royale et allait mettre pied sur le boulevard, il vit venir M. Harel en garde national. Celui-ci lui tendit la main :

— Monsieur, lui dit-il, je vous ai écrit une lettre très bête. Ce serait un mauvais moyen d'avoir votre pièce que de vous tuer. De votre côté, ce ne serait pas une bien grande gloire pour vous que d'avoir tué M. Harel ; le mieux est de nous réconcilier. C'est moi qui suis l'offensé, et c'est moi qui reviens. Voulez-vous me pardonner et me donner votre pièce ?

Il va sans dire qu'on joua *Lucrèce Borgia* le soir.

L'auteur ne put rester fâché, et, cette fois, promit positivement la pièce.

— Ma foi ! dit Harel, vous êtes probablement le premier auteur auquel un directeur aura dit :

« La pièce ou la vie ! »

*
* *

Les premières brouilles entre directeurs et auteurs sont comme les premières querelles entre amant et maîtresse, la glace n'est pas seulement ternie, elle est cassée.

Hugo livra la pièce promise, c'était *Marie Tudor*.

La même discussion qui s'était établie avec M. Crosnier à l'endroit de Gaubert s'établit avec M. Harel à l'endroit de *Marie Tudor*.

Nous voulons parler de la distribution.

Une jeune et charmante actrice avait, avec beaucoup de peine, consenti à jouer dans *Lucrèce Borgia* le bout de rôle de la princesse Négroni. C'était une femme de beaucoup d'esprit, d'une grande beauté, pleine de grâce, mais parmi toutes les fées qui s'étaient chargées de la doter, la fée du théâtre avait été oubliée.

Hugo, par reconnaissance pour le rôle qu'elle avait joué, lui avait voué une vive amitié ; elle, de son côté, intelligente appréciatrice de l'amitié d'un grand homme, lui rendait ce sentiment

avec tout le charme et toute la tendresse que les femmes mettent dans cet échange du cœur. Hugo tint à lui distribuer dans *Marie Tudor* le rôle de Jane. M^{lle} Georges s'inquiéta de voir près d'elle un jeune, beau et frais visage ; Harel s'inquiéta de voir un grand rôle confié à une main débile, prétendit que la beauté et la grâce n'étaient rien au théâtre sans le talent ; Hugo s'obstina, Harel parut céder, mais la veille de la représentation, prenant l'auteur à part :

— Monsieur Hugo, lui dit-il, êtes-vous toujours décidé à ne rien changer à votre distribution ?

— Quand je me déciderais à la changer, répondit le poète, il serait un peu tard puisqu'on joue la pièce demain.

— Non, car j'ai fait apprendre des rôles en double, voulez-vous ?

— Non.

— Eh bien, votre pièce tombera.

— Cela veut dire que vous la ferez tomber ?

— Cela veut dire ce que vous voudrez, monsieur Hugo.

— Eh bien ! monsieur Harel, faites tomber ma pièce, moi, je ferai tomber votre théâtre.

Cette fois, c'était une véritable déclaration de guerre.

Nous avons dit que le succès des artistes dépendait de la manière dont ils étaient placés. Jane, charmante dans la *Princesse Négroni*, Jane ne fut pas supportable dans *Marie Tudor* ; la pièce, comme l'avait prédit Harel, fut sifflée par le parterre avec l'acharnement de gens qui n'attendent qu'une occasion pour se déchaîner.

Cependant la force de la pièce triompha de la cabale ; la fin fut entendue ou à peu près, et les siffleurs se réservèrent pour le nom d'Hugo qu'on eut toutes les peines du monde à prononcer.

En vérité, lorsqu'on voit aujourd'hui des œuvres pleines de saveur, de poésie et d'originalité traitées avec cette cruauté, on se demande quelle aberration s'était emparée des esprits et d'où viennent ces souffles de haine et d'ignorance qui s'acharnent par-

fois à vouloir éteindre les flambeaux les plus brillants.

Marie Tudor n'eut pas le succès qu'elle méritait d'avoir. Le lendemain de la première représentation, malgré l'opposition de l'auteur, le rôle de Jane fut distribué à une autre personne qui l'avait appris d'avance, et qui, obéissant à son directeur, fut obligée de le jouer.

De là, entre le directeur et le poète, une brouille à laquelle il n'y eut pas de raccommodement.

Ce fut *Angèle* qui succéda à *Marie Tudor* ; *Angèle*, exécutée à l'aide de moyens très simples, obtint un succès de larmes et fut jouée quatre-vingts fois.

C'était beaucoup à cette époque.

La jalousie de M^{lle} Georges pour les succès obtenus près d'elle et sans elle avait peu à peu éloigné tous les artistes de valeur. Frédéric avait quitté le théâtre de la Porte-Saint-Martin ; Ligier était passé au Théâtre-Français ; Bocage était allé jouer en province ; Lockroy était l'objet d'une vive antipathie de la part de M^{lle} Georges ; la troupe avait perdu ses soutiens les plus solides. Dorval, sacrifiée à une rivale qui l'emportait sur elle en beauté, mais sur laquelle elle l'emportait en sentiments, était cruellement immolée par le directeur, et, comme Harel avait cru pouvoir remplacer la qualité par la quantité, commençait tous les soirs le spectacle à cinq heures ; il fallait avoir l'aveuglement dont il était atteint pour ne pas voir qu'il faisait holocauste de son théâtre aux pieds de M^{lle} Georges, et qu'il sacrifiait à cet empire insensé qu'elle avait pris sur lui ses amitiés, ses intérêts et la dignité de l'art.

Il eut alors recours, pour soutenir son théâtre, à des auteurs et à des acteurs secondaires. Une jeune fille, qui mourut malheureusement et douloureusement depuis, M^{lle} Adolphe, attrapa, dans une mauvaise pièce de M. de Rougemont, la *Duchesse de la Vaubalière*, un succès de hasard. Il crut, avec cette jeune artiste d'un côté, et M^{lle} Georges de l'autre, pouvoir faire face à toutes les exigences. Le soir de la première représentation, s'enivrant

lui-même aux applaudissements des claqueurs payés par lui, il me développa tout son plan futur. Il n'avait plus besoin d'auteurs à prime, il n'avait plus besoin de pièces, il n'avait plus besoin de grands acteurs, M^{lle} Georges et M^{lle} Adolphe lui suffisaient ; il n'était pas même question de la pauvre Dorval. On la broyait à la fois et tour à tour sous la nouvelle venue et sous l'ancienne idole.

Je me rappelle que la pauvre femme jouait à cette époque, avec un adorable talent, un drame, *Madame Dubarry*, dont on avait fait une comédie en retranchant les deux premiers actes et en laissant les trois derniers.

J'offrirais de parier qu'elle joua cent fois de suite cette pièce décapitée et réduite à l'exiguïté d'un vaudeville de second ordre.

J'écoutai tout ce que Harel avait à me dire, toute cette théorie de la médiocrité avec laquelle il se grisait sans y croire lui-même, et je me contentai de lui répondre :

— Je vous donne trois ans pour faire faillite.

Et trois ans juste après ma prédiction, jour pour jour et presque heure pour heure, il déposait un bilan de six cent soixante-cinq mille trois cent trente-cinq francs, un centime.

Voilà un centime qui prouve combien M. Harel était un homme de conscience ou d'esprit.

Ce fut la première défaillance de l'art, et, comme on le voit, la faute n'en fut pas à l'art lui-même, mais à l'aveuglement de M. Harel et à l'orgueil de l'actrice qui ne voulait souffrir aucune beauté ni aucun talent auprès d'elle : « Les deux dernières pièces jouées à la Porte-Saint-Martin furent *Angèle* et *Marie Tudor*, deux succès, et j'oserais répondre qu'avec *Antony*, *Marion Delorme*, *Richard d'Arlington*, la *Tour de Nesle*, *Lucrèce Borgia*, *Don Juan de Marana* et enfin *Marie Tudor* et *Angèle*, M. Harel fit plus de deux millions. »

Cet espèce de dictariat exercé par Hugo et par moi sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin nous avait fait des ennemis de tous les auteurs que l'on y jouait avant nous et que l'on n'y jouait plus depuis nous.

MM. Coignard, autant que je puis me le rappeler, furent ceux qui reprirent la Porte-Saint-Martin des mains défaillantes d'Harel, et comme leurs amis et leurs collaborateurs, en leur souhaitant la bienvenue, leur demandaient s'ils joueraient encore les pièces de M. Hugo et de M. Dumas, on m'a assuré qu'ils répondirent :

— Nous avons acheté deux pièces de canon, l'une pour que M. Hugo n'entre pas au théâtre par le boulevard, l'autre pour que M. Dumas n'y entre pas par la rue de Bondy.

Et ils tinrent fidèlement parole.

Pendant sept ou huit ans qu'ils restèrent directeurs, ils jouèrent force féeries, force revues, mais rien qui ressemblât à *Marion Delorme* et à la *Tour de Nesle*, à *Richard d'Arlington* ou à *Lucrèce Borgia*.

Pendant ce temps, le Théâtre-Français était passé des mains intelligentes du baron Taylor aux mains vulgaires de Jouslin de Lassalle et de Vedel.

N'ayant pour se soutenir que les succès bourgeois de Casimir Delavigne et les habiles vaudevilles en cinq actes de Scribe, le Théâtre-Français s'était retourné de notre côté et nous avait fait les blanches dents.

Je lui avais apporté une tragédie : *Caligula*, Hugo lui avait apporté un drame : *Angelo*. *Caligula* eut un succès médiocre ; *Angelo* eut un succès de curiosité : Hugo était parvenu à faire jouer ensemble M^{lle} Mars et M^{me} Dorval.

Quoique ayant eu le choix entre les deux rôles, et quoique ayant pris le meilleur : la *Thisbé*, M^{lle} Mars eut le dessous dans ce tournoi artistique. Pleine d'âme, pleine de sentiments, ayant transporté, du boulevard au Théâtre-Français, ces cris du cœur qu'on n'avait pas l'habitude d'y entendre, M^{me} Dorval eut un véritable succès de larmes.

Dans tout autre théâtre, ce succès eût fait sa fortune ; dans le Théâtre-Français, où les sociétaires sont les maîtres, il fit sa perte. *Les dames de la Comédie* ne se soucièrent pas d'avoir au

milieu d'elles ce cœur brisé, cette voix éteinte, ces yeux bistrés, aptes à reproduire toutes les passions comme toutes les douleurs. On battit en brèche le succès d'*Angelo* avec la chute du *Roi s'amuse*, et nous fûmes obligés, Hugo et moi, de reprendre encore une fois notre ceinture de pèlerin pour aller chercher un asile au théâtre de la Renaissance, aujourd'hui le Théâtre-Italien.

Là, Hugo eut son magnifique succès de *Ruy-Blas*, non pas la meilleure de ses pièces, mais le plus brillant de ses drames. Jamais la langue française n'avait été assouplie à produire de pareils effets avec des mots : on eût dit un de ces magnifiques édifices de la Renaissance où, plus encore que l'art de l'architecte, la fantaisie de l'ornemaniste s'était développée en forçant le granit à fleurir comme une plante ; eh bien, malgré ce suprême effort de l'art, les siffleurs, qui avaient suivi Hugo, d'*Hernani* à *Marie Tudor*, de *Marie Tudor* au *Roi s'amuse*, le suivirent encore à *Ruy-Blas*, où ils se mirent à déchiqeter le quatrième acte qui est tout simplement un chef-d'œuvre de haut comique et de franche gaieté.

On me joua presque en même temps à la Renaissance l'*Alchimiste*, qui réussissait sans contestation ; mais qu'il y avait loin de ce pâle succès à la lutte qui, tous les soirs, recommençait au monologue du troisième acte de Frédéric pour ne finir qu'au derniers vers de la pièce, et comme j'aurais volontiers donné mes cinq actes pour la seule scène de *Zaffari* et de *Don Salluste* !

Par bonheur, à vingt-quatre heures de distance, j'obtenais avec *Mademoiselle de Belle-Isle* un des plus éclatants succès qu'ait enregistrés la Comédie-Française pendant les cinquante premières années de ce siècle.

Le théâtre de la Renaissance ferma ; Hugo rentra au Théâtre-Français par les *Burgraves*, et moi par un *Mariage sous Louis XV* et les *Demoiselles de Saint-Cyr*.

Quoique jamais Hugo ne se soit élevé plus haut dans le manie-ment de la langue française, quoique jamais il n'eût mis de plus beaux vers au service de plus grandes idées, la pièce tomba,

sifflée avec acharnement.

Hugo, à partir de ce moment, abandonna le théâtre pour se jeter dans la vie politique. Ce fut une perte énorme pour l'art ; n'ayant plus ce rival courtois contre lequel ce m'était un honneur de lutter, sentant dans le nouveau directeur qu'on venait de nommer une antipathie cachée sous des dehors à peine polis, je renonçai à cette Comédie-Française qui avait renoncé à nous.

*
* *

Cette réunion de M^{lle} Mars avec M^{me} Dorval, dans *Angelo*, avait été une chose blessante pour toutes les autres femmes de la comédie, dont pas une n'avait été jugée capable, par Victor Hugo, de jouer le rôle de la Catarina.

Victor Hugo avait raison, pas une des femmes du Théâtre-Français ne pouvait jouer ce rôle, non pas qu'elles manquassent de talent pour les jouer, mais elles n'avaient pas l'éducation de cette sorte de littérature.

Tout au contraire de M^{lle} Georges, qui avait moins à perdre dans le passé qu'elle abandonnait et qui s'était jetée franchement dans la littérature nouvelle, M^{lle} Mars n'y était entrée qu'à pas timides, contrainte et forcée. Ses auteurs, à elle, n'étaient plus les auteurs à la mode et restaient au-dessous du besoin d'émotion que manifestait l'époque ; elle avait accepté mon rôle de Christine qu'elle n'avait pas joué, et ses hésitations faillirent me faire perdre la pièce. Elle avait joué le rôle de la duchesse de Guise qu'elle m'avait demandé, mais avec quelle difficulté ! Chaque répétition était une lutte où M^{lle} Mars s'épuisait à essayer de me faire enlever ces mots trop francs que n'admettait pas la littérature qui lui avait fait ses plus beaux succès.

M^{lle} Mars était trop intelligente pour ne pas sentir qu'elle était impuissante à l'expression de certains sentiments.

M^{lle} Mars était la perfection du joli, M^{lle} Rachel était l'imperfection du beau.

M^{lle} Mars était parfaite dans Marivaux, mais déjà un peu faible pour Beaumarchais ; elle était parfois très faible dans Molière. Ainsi, elle m'a dit souvent, à moi, qu'elle n'avait jamais joué Elmire du *Tartuffe* à sa propre satisfaction.

Les dernières années de la vie de M^{lle} Mars furent très malheureuses. Un autre art qu'elle avait vu naître, et qu'avait toujours appelé inutilement Talma, qui était, lui, la perfection du grand, lui ouvrait (à M^{lle} Mars, bien entendu), des horizons qu'elle se sentait trop avancée en âge, et en art surtout, pour atteindre.

C'était toute une éducation à refaire. Aussi M^{lle} Mars rentrait-elle chez elle, en quittant nos répétitions, presque toujours maussade, quelquefois désespérée.

L'homme qui ne l'eût jamais vue qu'au théâtre, dans ses rôles d'innocente ou de coquette, ne l'eût plus reconnue chez elle. Son œil si doux, si caressant, si séducteur au théâtre, devenait, chez elle, d'une dureté féroce ; sa voix si persuasive, si harmonieuse, devenait, en repassant le seuil de son hôtel, sèche, rude et acariâtre. Toute cette mauvaise humeur retombait sur une pauvre jeune fille nommée Julienne, qui avait joué les soubrettes en province, et dont elle avait fait sa dame de compagnie.

J'ai raconté ailleurs comment j'avais appris à Julienne à faire de la peinture pour laisser passer cet ouragan quotidien qui s'amassait dans les coulisses du Théâtre-Français, et qui venait éclater rue de la Tour-des-Dames.

Aussi les dernières années de la pauvre M^{lle} Mars furent-elles, au théâtre, aussi douloureuses que celles de M^{me} Dorval. Tout le monde sentait bien, au Théâtre-Français, qu'elle était encore la seule, M^{lle} Rachel à part, qui atteignît, en se haussant sur la pointe des pieds, à ce grand art qui n'avait jamais bien pu s'acclimater au Théâtre-Français par défaut de sympathie des artistes secondaires.

M^{lle} Mars partie, le Théâtre-Français retomberait dans cette littérature moyenne qui va à tout le monde, et que tout le monde peut jouer.

Je contribuai, sans le vouloir, bien entendu, et le plus innocemment du monde, à combler les vœux de ces dames en donnant à M^{lle} Mars une occasion de se retirer du théâtre.

J'avais été jusqu'au dernier moment fidèle à M^{lle} Mars, et j'étais resté son plus sincère ami ; elle me parlait souvent de sa représentation de retraite et de la pièce qu'elle y jouerait.

Mon avis, qui n'était pas celui de son entourage, était qu'ayant toujours joué les jeunes amoureuses, elle devait, à soixante-quatre ans qu'elle avait, se retirer par une jeune amoureuse. J'avais causé de cela, un jour, avec M. de Rémuzat, ministre de l'intérieur, qui m'avait commandé cette pièce de retraite sur les quelques mots que je lui avais dit d'un sujet que j'avais dans la tête.

Je commençais à cette époque, par l'amitié que je portais à M^{lle} Mars, à être assez mal avec la Comédie pour me défier des sympathies de messieurs les comédiens ordinaires de Sa Majesté. Je priai donc M. de Rémuzat de vouloir bien me faire cette demande par écrit, ce qu'il fit sans comprendre dans quel but je lui demandais cette garantie.

Mon papier en poche, je partis pour Florence, et là, j'exécutai tranquillement, à mon loisir, cette comédie du *Mariage sous Louis XV*, qui, après vingt-six ans, a encore fait quatre mille cinq cents francs le dernier jour qu'on l'a jouée.

La pièce finie, je l'envoyai à mon ami Lockroy, le priant de la lire pour moi au Comité, et même, s'il y avait quelques petites corrections à y faire, de vouloir bien se charger de ces corrections.

Lockroy, on se le rappelle, après avoir été un de nos comédiens les plus distingués, est devenu un de nos meilleurs auteurs. Il demanda une lecture pour moi rue de Richelieu, et l'obtint (ce n'était pas encore l'époque où l'on refusait d'entendre une pièce de moi à l'aristocratique Comité), lut la pièce, eut l'imprudence d'annoncer que le rôle principal était pour M^{lle} Mars, et fut refusé à l'unanimité.

Lockroy, désespéré, m'écrivit le mauvais résultat de la mission qu'il avait reçue de moi près la Comédie-Française.

Je partis immédiatement de Florence, j'arrivai à Paris, je me rendis le même soir au foyer, et m'adressant au directeur :

— Eh bien ! cher ami, lui demandai-je, quand montons-nous notre pièce ?

— Laquelle ? me demanda-t-il d'un air tout embarrassé.

— Mais parbleu ! *Un Mariage sous Louis XV*.

— Comment !... Vous ne savez pas ? me dit-il d'un air plus embarrassé encore.

— Non. Qu'y a-t-il donc ?

— Il y a que votre pièce a été refusée.

— Ah oui, par les comédiens, je sais cela ; heureusement qu'elle a été reçue par le ministère.

— Comment cela ?

— Lisez.

Et je lui mis sous les yeux la lettre du ministre qui me demandait la pièce et qui m'assurait qu'elle serait jouée à l'époque que M^{lle} Mars fixerait elle-même.

Devant cet ordre, il n'y avait qu'à s'incliner.

Je partis après avoir fait les premières répétitions, promettant de revenir faire les dernières. J'avais laissé pour me remplacer une espèce de soliveau que je croyais incapable de prendre une détermination quelle qu'elle fût ; mais mon soliveau avait des yeux, et par malheur ils rencontrèrent les très beaux yeux d'une des futures héritières de M^{lle} Mars qui avait des prétentions au rôle dans le cas où M^{lle} Mars ne le jouerait pas.

Mon soliveau, d'un côté la famille d'une grande artiste de l'autre, qui fit, après un succès de M^{lle} Mars, jeter à l'éminente artiste une couronne d'immortelles des tombeaux sur le théâtre, poussèrent M^{lle} Mars à cette dure extrémité de donner sa démission sans créer un rôle nouveau, dernière satisfaction que se donne l'artiste qui quitte le théâtre.

Le *Mariage sous Louis XV* fut donc joué sans l'appui du talent

de M^{lle} Mars, mais sous la protection du charmant visage de M^{lle} Plessis.

La pièce réussit, M^{lle} Mars quitta le théâtre, c'était tout ce que l'on voulait.

Singulière chose que cette conspiration éternelle des comédiens de la rue de Richelieu, contre leurs intérêts, au profit de leur amour-propre !

*
* *

La Comédie-Française se consola facilement de cette retraite, elle avait M^{lle} Rachel, qu'elle opposait à toutes les catastrophes ; M^{lle} Rachel soutenait l'art dramatique à la hauteur de son talent, et tant que M^{lle} Rachel vivrait, nul ne s'apercevrait de la décadence de la Comédie-Française.

Mais M^{lle} Rachel elle-même, guidée dans ses reprises et ses rôles nouveaux par l'esprit envieux et bourgeois de son professeur, s'adressait, pour lui faire des drames, à des auteurs d'un talent respectable, académiquement parlant, mais d'un génie médiocre. Ce fut ainsi qu'elle créa *Virginie*, sujet merveilleux entre les mains d'un dramaturge puissant, mais qui, entre les mains de M. Latour de Saint-Ybars, monta à peine à un succès d'estime, c'est ainsi qu'elle reprit la *Frédégonde*, de M. Lemerrier, et la *Marie Stuart*, de Le Brun, où elle fut écrasée entre le souvenir de M^{me} Duchesnois et l'apparition sur le même théâtre qu'elle de M^{me} Ristori.

Ébranlée de tous ces demi-succès dans les œuvres nouvelles, elle vint à moi un beau jour comme on va à un empirique pour lui demander un conseil dans une situation désespérée.

M^{lle} Rachel voulait remonter une de mes pièces, et venait me consulter sur le choix qu'elle avait à faire.

Je lui offris de choisir, avec moi, un sujet, soit dans l'antiquité, soit au moyen âge, m'engageant à lui faire le sujet qu'elle choisirait.

Elle me répondit que ce mode entraînerait trop de longueurs, qu'elle voulait une pièce toute faite et non pas une pièce à faire ; que, d'ailleurs, elle était très difficile, et que les discussions qu'amènerait une pièce nouvelle pourraient nuire à notre amitié naissante, laquelle avait déjà subi plusieurs altérations. Je lui offris alors, comme allant très bien à son talent, soit le rôle de Bérangère, soit le rôle de Christine.

Elle secoua la tête :

— Ni l'un, ni l'autre, dit-elle ; je dois vous avouer qu'avant de venir vous trouver, j'avais fait mon choix.

— Et votre choix, quel est-il ? demandai-je.

— *Mademoiselle de Belle-Isle*.

Je ne répondis pas.

— Bon ! fit-elle ; me refuseriez-vous le rôle ?

— On ne refuse rien à une femme de votre talent, ma chère, seulement, on lui fait des observations.

— Eh bien ! faites vos observations, je les écoute.

— Vous êtes une tragédienne, et non une dramatisante.

— Est-ce que vous croyez que je ne jouerai pas *Mademoiselle de Belle-Isle* aussi bien qu'aucune de ces dames du Théâtre-Français ?

— Vous le jouerez mieux, mais cela ne suffit pas ; il faut que vous le jouiez mieux que M^{lle} Mars ne l'a joué.

— Et ?

— Et vous le jouerez moins bien.

— Vous êtes le premier qui ayez osé me dire que j'ai moins de talent que M^{lle} Mars.

— Vous n'avez pas moins de talent que M^{lle} Mars, vous avez un autre talent, voilà tout.

— Et, à votre avis, *Mademoiselle de Belle-Isle* ne va pas à mon talent ?

— Puisque nous ergotons sur le mot, je dirai plutôt que c'est votre talent qui ne va pas à *Mademoiselle de Belle-Isle*. Il y a une distance dont vous ne vous doutez pas, et que vous n'avez pas

encore mesurée, entre la tragédie et le drame. Cette distance, je doute que vous puissiez la franchir.

— C'est mon affaire ; je prends *Mademoiselle de Belle-Isle*, je joue, de vous, *Mademoiselle de Belle-Isle* et pas autre chose.

— Prenez *Mademoiselle de Belle-Isle*, jouez *Mademoiselle de Belle-Isle*, vous n'y serez pas mauvaise, parce que vous ne pouvez être mauvaise, mais vous serez moins bonne que dans la tragédie.

— Viendrez-vous aux répétitions ?

— Pourquoi faire ?

— Mais pour me donner des conseils.

— Tous les conseils qu'on pourrait vous donner n'y feraient rien. Vous êtes une nature primitive, instinctive, mais non éduicable ; vous avez eu autant de talent le jour où vous avez débuté qu'aujourd'hui ; vous vous instruirez, mais vous ne progresserez pas.

— J'espère au moins que vous viendrez à la dernière répétition.

— Si vous l'exigez, j'irai.

— Et à la première représentation ?

— Ça, c'est moins sûr.

— Vous avez peur qu'on ne me siffle, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas peur qu'on vous siffle, on ne vous sifflera jamais, mais j'ai peur que vous n'ayez pas un succès digne de vous.

— J'aurai un succès énorme, et je vous le jouerai cinquante fois.

Nous nous séparâmes sur cette promesse.

Un mois après, je reçus un mot de Rachel. Elle m'invitait à venir à la dernière répétition de *Mademoiselle de Belle-Isle*.

Nous échangeâmes une poignée de main, et j'allai me placer à l'orchestre.

Je suivis la grande artiste avec une profonde attention pendant les cinq actes. On sentait les efforts qu'elle avait faits pour mettre

dans le rôle toutes les ressources de son immense talent.

La répétition finit. Je montai sur le théâtre ; M^{lle} Rachel avait été couverte d'applaudissements.

— Eh bien ? demanda-t-elle.

— Eh bien ! lui dis-je, vous serez très belle comme toujours.

— Je ne veux pas être très belle comme toujours, je veux être meilleure que je ne suis toujours.

— Ceci n'est pas en votre pouvoir, ma chère Rachel. Dieu nous a donné certaines facultés, mais il a dit au génie comme à la mer : « Tu n'iras pas plus loin. » Contentez-vous d'être comparée à l'océan, c'est déjà bien joli ; je n'en dirais pas autant à tout le monde ici.

— Dieu ! que vous êtes agaçant ! Alors, je suis mauvaise ?

— Non, puisque je vous ai dit que vous seriez belle comme toujours.

— Voyons, faites-moi vite vos observations, nous jouons demain.

— Si je vous fais mes observations, vous ne jouerez pas demain.

— Et quand jouerons-nous ?

— Dans dix jours, quinze jours, jamais peut-être.

— Voyons, vite.

— Pas devant tout le monde ; dans votre loge.

— Ici, devant tout le monde. Quels sont les passages que je dis mal ?

— Combien avez-vous de notes dans la voix ?

— Douze.

— Pourquoi n'en donnez-vous que cinq alors ?

— Cinq ! je ne donne que cinq notes ?

— Oui, et dans le médium : *sol, la, si, ut, ré*, et par hasard le *mi*.

— Il faut donc être chanteuse pour jouer vos drames ?

— Non, mais il faut connaître la valeur des sons ; il faut savoir faire une différence entre ce qui se dit avec la voix de gor-

ge et la voix de tête.

— Donnez-moi un exemple.

Je pris une des phrases qu'à mon avis elle avait mal dites, et j'essayai de la solfier dramatiquement.

Elle écouta avec la plus grande attention.

— Ah ! ah ! dit-elle ; et une autre, voyons ?

J'en pris une autre, au hasard, puis une troisième. J'allais en entamer une quatrième, lorsqu'elle m'arrêta.

— Vous chargez-vous de me faire répéter le rôle pendant huit jours ? me demanda-t-elle.

— Oui, mais pas chez vous.

— Pourquoi, pas chez moi ?

— Parce que vous recevez un tas de gandins qui sont à genoux devant votre talent, qui trouvent tout ce que vous faites bien fait, et qui vous empêcheraient de suivre mes avis.

— Chez vous, alors ?

— Chez moi, si vous voulez.

— À quelle heure ?

— Venez les soirs où vous ne jouerez pas.

— Je ne jouerai pas avant la première de *Mademoiselle de Belle-Isle*.

— Mais quand jouerez-vous la première de *Mademoiselle de Belle-Isle* ?

— Félix ! cria M^{lle} Rachel, s'adressant au souffleur, faites remettre la première à aujourd'hui en huit.

Tout se courbait sous la volonté de M^{lle} Rachel. Félix salua et alla exécuter l'ordre de Melpomène.

Puis, se retournant de mon côté :

— Pouvez-vous me recevoir le soir de huit à dix ? me demanda M^{lle} Rachel.

— Tant que vus voudrez.

— Alors, nous commençons ce soir ?

— Je vous attendrai.

Elle vint, et je dois le dire, avec la candeur d'un enfant qui

commence, elle se remit entre mes mains.

Alors je commençai de lui expliquer ce que c'était que le drame, cette image matérielle et idéale de la vie, comment le rire s'y mêlait aux pleurs, et comment la voix humaine devait y être appliquée dans toute son étendue, attendu que le cœur y débordait tout entier. Je séparai le vrai du convenu, je posai le naturel à ses pieds, j'en fis sortir le grand et le beau. Je lui démontrai l'harmonie réelle de la parole avec les cris du cœur ; j'établis la différence qui existe entre la tragédie parlant un langage convenu et le drame se laissant aller à toutes la lamentations de la douleur. Elle écouta tout ce que je lui dis, comme eût pu le faire une élève du Conservatoire ; puis enfin, secouant la tête :

— Savez-vous, me dit-elle, que c'est bien difficile de jouer le drame, et que si je n'étais pas si avancée, je reculerais.

— Ne reculez pas, jouez le rôle comme vous l'avez composé, personne ne s'apercevra que vous jouiez en tragédie.

— Il est trop tard, me dit-elle ; je puis être impuissante, mais non pas inintelligente. Croyez-vous que je n'aie pas compris ce que vous venez de m'expliquer ?

— Je sais bien que vous avez compris, mais exécuterez-vous comme vous comprenez ? J'en doute.

— J'essaierai, du moins, dit-elle. Re commençons.

M^{lle} Rachel se mit au travail. Elle fit successivement retarder *Mademoiselle de Belle-Isle* pendant trois samedis.

Il y avait un mois qu'elle étudiait le rôle avec moi, et au lieu de s'être affermie dans une conviction, elle entraînait de plus en plus dans le doute.

Pendant ces soirées d'études, j'assistai à toutes les angoisses d'une grande artiste enchaînée par son impuissance à un art qu'elle comprend n'être pas l'art absolu et réel. Je lui vis de véritables désespoirs, dans lesquels des larmes de rage lui brûlaient les yeux ; je lui vis toutes les impatiences et toutes les défaillances de l'impossibilité.

J'avais sur elle une certaine puissance magnétique. Parfois,

brisée, alanguie, énervée, sans voix, ne pouvant plus se tenir debout, ses bras jetés à ses côtés comme des armes inutiles, elle me disait :

— Endormez-moi, rendez-moi des forces, et continuons.

Et je l'endormais pendant cinq minutes, dix minutes, un quart d'heure, et je restais tout ce temps à contempler cette beauté calme qui conservait pendant son sommeil l'expression de la défaite.

Elle joua.

Ce que je lui avais prédit arriva. Elle n'eut point une chute, mais elle eut un de ces succès sans triomphe qui brisent l'âme des artistes, parce qu'ils apprécient eux-mêmes leur peu de valeur.

Au bout de six représentations, M^{lle} Rachel abandonna le rôle, le léguant à sa sœur Rébecca.

Cet insuccès, sans me brouiller complètement avec Rachel, me détacha du Théâtre-Français.

*
* *

M^{lle} Rachel mourut après une longue et douloureuse maladie. Hélas ! le jour où l'on apprit cette mort qui était une si grande perte pour le Théâtre-Français, et qui eût été une si grande perte pour l'art en général, si M^{lle} Rachel avait suivi une voie plus libérale, je crois que si on eût pu lire dans le cœur de la plupart des sociétaires du Théâtre-Français, on y eût vu l'application d'une des plus cruelles maximes de La Rochefoucauld.

La Comédie-Française, qui avait respiré à moitié à la retraite de M^{lle} Mars, respira tout à fait à la mort de M^{lle} Rachel.

Pour toutes leurs rivales, M^{lle} Mars et M^{lle} Rachel étaient de prétendues barrières qui les empêchaient d'avancer. La grande comédie s'était retirée avec M^{lle} Mars, la grande tragédie mourut avec M^{lle} Rachel. On se consola en se jetant dans le proverbe.

Nous avons dit que le jour où M^{me} Allan parvint à faire jouer au Théâtre-Français le *Caprice*, la porte que l'on ouvrait à l'art inférieur se ferma au grand art.

Et, en effet, il était bien plus commode pour les messieurs et dames de la Comédie-Française de jouer un ou deux actes courts, pimpants, lestes, spirituels, que de jouer un grand drame comme *Hernani*, ou une grande comédie comme *M^{lle} de Belle-Isle*, qui ont besoin de toutes les hautes qualités de l'art ; le seul monologue de Charles-Quint demande en effet plus d'étude qu'une comédie tout entière comme *Louison* ou comme le *Chandelier*.

Puis, disons-le à notre grand regret, non-seulement l'éducation, mais le tempérament dramatique de nos artistes, à quelques exceptions près, n'est point tourné à la poésie. Le Conservatoire, en bornant ses études à Molière, à Corneille, à Racine, à Marivaux et à Beaumarchais, peut faire de beaux diseurs, de spirituels artistes, des comédiens pleins de bon sens, mais ne fera pas des artistes pittoresques ou poétiques.

On dira que l'esprit français se refuse à ce développement ; je crois que sous ce rapport on se trompe. Nous avons eu en artistes poétiques et pittoresques (il est vrai que ceux-là n'étaient pas élèves du Conservatoire), nous avons eu Bocage, Lockroy, Frédérick, M^{me} Dorval, Rouvières, Lacressonnière, M^{lle} Fernand, qui étaient doués naturellement et qui eussent poussé l'art plus loin encore qu'ils ne l'ont fait, s'ils y eussent été encouragés. M^{lle} Favard, du Théâtre-Français, était aussi une de ces natures privilégiées ; aussi presque tous les rôles qui veulent des larmes semblent-ils aller d'eux-mêmes à elle. Jane Essler, elle aussi, avait l'étincelle de ce feu sacré, si rare aujourd'hui qu'il faut le chercher comme un feu-follet sur la tombe des morts. N'est-ce point absurde que ce qu'on a appelé depuis l'art de 1830 n'ait pas eu ses écoles, n'ait pas eu ses professeurs, et qu'aussitôt qu'un talent d'un autre théâtre que le Théâtre-Français devenait populaire et prenait autorité sur le public, ce talent n'ait pas eu sa classe comme M. Samson ou M. Prevost ? Croit-on que M^{me} Dorval eût donné de moins bons conseils que M^{lle} Augustine Brohan, et que Frédérick n'ait pas donné d'aussi bonnes leçons que Beauvalet ?

Longtemps l'Académie de peinture a été soumise à la même erreur ; comme si tous les peintres naissaient avec une tendance vers l'école italienne, et comme s'il n'y avait de peinture qu'en Italie, pendant cinquante ans, pendant un demi-siècle, tant les choses absurdes sont difficiles à détruire, on envoya, quelque fût son génie, le peintre couronné à Rome.

Or, le peintre couronné pouvait avoir ses sympathies artistiques en Flandre, en Espagne ou en Allemagne, aimer Rubens, Murillo ou Cornilius ; on l'envoyait à Rome, comme je l'ai dit, et, au lieu d'être un peintre original, abandonné à sa nature, encouragé par des modèles qu'il comprenait, il devenait un mauvais copiste de Michel-Ange ou de Raphaël.

Eh bien, il en est de même de l'art dramatique. Les uns sont entraînés vers l'antiquité, vers Eschyle, vers Sophocle, vers Euripide, c'est-à-dire vers le grand ; les autres sont entraînés vers le moyen âge et Shakespeare, c'est-à-dire vers le vrai ; les autres vers Schiller et Goethe, c'est-à-dire vers le pittoresque, le poétique et la fantaisie.

D'autres enfin sont portés naturellement à suivre la route tracée par les maîtres du siècle de Louis XIV et de Louis XV. À ceux-là, MM. Prevost et Samson pouvaient apprendre quelque chose, mais que pouvaient-ils apprendre à ceux qui se sentaient entraînés vers Eschyle, vers Sophocle, vers Euripide, vers Shakespeare, Goethe et Schiller ?

Or, un pays comme la France, qui a la prétention au titre de la *Capitale du monde*, doit avant tout, si elle veut mériter ce titre, s'emparer de la littérature de tous les pays, et les derniers essais ont prouvé que rien n'était plus facile puisque l'*Hamlet* de Shakespeare, sa pièce la moins compréhensible, traduite par moi et Paul Meurice il y a vingt ans, a aujourd'hui quatre cents représentations, ce qui a été loin d'en lasser le public, puisque voilà MM. Ambroise Thomas, Barbier et Carré qui viennent d'en faire une nouvelle exhibition au théâtre du Grand-Opéra.

À part messieurs les professeurs au Conservatoire, il y a peu

de personnes ayant le sentiment artistique qui n'avouent que Shakespeare est le roi des tragiques et le Messie de l'art moderne.

Eh bien, voyez cependant ce qui arriverait à Shakespeare s'il fût né en 1830, au lieu de naître à Stratford-sur-Avon en 1563 ou 1564 ; c'est que son *Hamlet* fini, il l'eût naturellement porté au Théâtre-Français, au premier théâtre de la nation, au premier théâtre du monde même, il n'y aurait trouvé personne pour jouer Hamlet, personne pour jouer Ophélie ; il se serait rejeté sur *Roméo*, mais il n'eût trouvé personne pour jouer Roméo, personne pour jouer Juliette ; sur *Macbeth*, il n'eût trouvé personne pour jouer Macbeth ni lady Macbeth ; sur *Othello*, mais il n'eût trouvé personne pour jouer Othello, personne pour jouer Des-démone.

Qu'eût fait Shakespeare ? Il se fût fait tailleur ou bottier, et c'eût été dommage.

Eh bien, tout cela, nous le répétons, ce n'est pas la faute des artistes, c'est la faute des directeurs ; il y a eu un moment où le titre de directeur étant à la nomination des Beaux-Arts, les Beaux-Arts nommèrent à toutes les directions de Paris des auteurs de trois ou de quatrième ordre. N'y avait-il pas à présu-mer que les directeurs ne permettraient pas, dans leur théâtre, à l'art de s'élever à un niveau supérieur à leur propre talent ? De là l'abaissement de l'art dramatique, de là l'éloignement de la scène des hommes qui avaient porté cet art à un niveau plus élevé, de là enfin l'habitude prise par une génération de jeunes gens qui n'ont point connu les maîtres modernes d'aller applaudir l'argot de Fanfan Benoitou ou les cascades de M^{lle} Schneider.

Peut-être s'étonnera-t-on que dans cette longue série de récri-minations le nom de l'Odéon ait été si rarement prononcé. Je n'ai point parlé de l'Odéon pour la raison infiniment simple qu'il n'y avait rien à en dire. Ma dernière apparition à l'Odéon a été sous MM. Royer et Vaëz qui jouèrent mon drame de la *Conscience*. Ils n'eurent point à s'en plaindre ; ils firent, n'ayant que sept ou huit cents francs de frais, une moyenne de 2,000 francs par repré-

sensation. Puis vint M. Larounat qui commença par m'offrir une vieille pièce de lui à arranger, et qui, sur mon refus, oublia pendant neuf ans que j'existasse. Je ne sais si, dans toute cette période de neuf années, l'Odéon compte beaucoup de succès ; le seul dont je me souviens étant *Macbeth*, de Jules Lacroix.

À M. Larounat ont succédé MM. Chilly et Duquesnel. Malgré la lettre que je lui avais écrite à son entrée à l'Odéon, M. Chilly ne jugea pas à propos de me donner signe d'existence ; il fallut la reprise d'*Antony* au théâtre Cluny et surtout les sollicitations de son collègue pour éveiller à mon égard son ancienne amitié endormie. M. Chilly, au bout de deux ans, compte plus de succès que n'en a compté son prédécesseur en neuf années. D'ailleurs il a eu le grand succès de la *Conjuration d'Amboise* ; puis la reprise des *Beaux Messieurs de Bois-Doré* ; puis enfin celui de *Kean* que je ne lui lâchai qu'à mon corps défendant, préférant jusqu'au dernier moment lui voir reprendre, avec Berton surtout, *Richard d'Arlington* ou le *Comte Hermann*.

Il est à remarquer que les deux succès de reprise de M. Chilly sont une pièce de M^{me} Sand, jouée à l'Ambigu-Comique, et une pièce de moi, jouée aux Variétés.

Ce qui prouve que nous avons plus d'une fois été forcé de faire jouer par des théâtres secondaires des pièces auxquelles les directeurs n'avaient pas habitué les théâtres impériaux.

J'oubliais que la sortie de M. Larounat avait été saluée par le drame du *Marquis de Villemer*. Rendons à César ce qui appartient à César, et à M. Larounat ce qui appartient à M. Larounat. Il ne faut pas être injuste même envers ceux qui l'ont été envers nous.

Aujourd'hui le Théâtre-Français m'offre de remonter les *Demoiselles de Saint-Cyr*, et j'insiste de mon côté pour qu'il me joue *Charles VII* ou le *Comte Hermann*, combinaison à laquelle il se refuse quoiqu'elle lui offre l'avantage de faire jouer trois sociétaires que l'on a engagés, plutôt pour les prendre au théâtre où ils avaient du succès que pour les utiliser au Théâtre-Français.

Ces trois sociétaires sont : Lafontaine, Febvre et M^{me} Guyon.

Mais comme la proposition est tout à l'avantage du Théâtre-Français, je doute qu'il l'accepte.

Causerie

[À propos de *Mes bêtes* et du *Volontaire de 92*]¹

Nous recevons bon nombre de lettres. Les unes, des anciens lecteurs des *Nouvelles* et du *Mousquetaire* ; nos lecteurs des *Nouvelles*, qui sont les lecteurs de *D'Artagnan*, nous réclament la suite de l'histoire de *Mes Bêtes* ; nos lecteurs du *Mousquetaire*, qui sont encore bien plus les lecteurs de *D'Artagnan* que ceux des *Nouvelles*, nous réclament la suite du *Volontaire de 92*.

Rien de plus facile, en apparence, que d'obtempérer à ce double désir, puisqu'il y a à peu près cinquante feuillets de l'histoire de *Mes Bêtes* faits, et soixante-dix feuillets du *Volontaire de 92* achevés.

Mais voilà l'embarras. Douze ou quinze chapitres de l'histoire de *Mes Bêtes* ont été publiés, onze ou douze chapitres du *Volontaire de 92* ont vu le jour.

Que faire ?

Recommencer le tout à partir du premier chapitre ? Les personnes qui auront lu ce qui a paru des deux livres, dans les *Nouvelles* et dans le *Mousquetaire*, diront qu'ils connaissent déjà cela. Commencer l'histoire de *Mes Bêtes* à partir du quinzième chapitre, et les *Mémoires d'un Volontaire de 92* à partir du onzième, c'est laisser dans l'ignorance du commencement les personnes qui ne l'auront pas lu. Entre ces deux difficultés, il faut choisir celle qui donne à quelques-uns de nos abonnés l'ennui de lire deux fois la même chose.

On peut passer ce que l'on a déjà lu, on ne peut pas suppléer à ce que l'on n'a pas lu.

Nous reprendrons donc incessamment, pour paraître simultanément, en Variétés, avec le roman de *Madame Benoît*, l'histoire de *Mes Bêtes* et les *Mémoires du volontaire de 92*.

1. Causerie sans titre publiée dans le n° 19, mardi 17 mars 1868.

L'histoire de *Mes Bêtes*, c'est l'histoire de ma maison ; les gens qui entrent indiscrètement dans la vie privée n'y entrent pas aux heures lumineuses ; ils attendent le crépuscule ou la nuit, ils y voient mal, et quelquefois n'y voient pas du tout. Nous voulons bien croire que c'est d'une faiblesse de vue ou d'une absence de lumière que viennent les erreurs, malveillantes presque toujours, qu'ils publient comme des indiscrétions.

Aussi ai-je toujours préféré ouvrir portes et fenêtres le jour, et même ne point les fermer la nuit, afin que quiconque voudrait regarder chez moi y voie tout à son aise.

Si j'ai tu certaines parties de ma vie, si j'ai laissé dans l'ombre certains coins de ma maison, c'est que ces parties de ma vie n'étaient point à moi seul, c'est que ces coins de la maison enfermaient une personne qui désirait n'être pas connue.

Quant au *Volontaire de 92*, c'est un nouvel essai d'une de ces œuvres que j'entreprends toujours avec une nouvelle ardeur et une nouvelle espérance d'apprendre à ceux qui ne le sauraient pas, ou à ceux qui le sauraient mal, l'histoire de cette grande époque de la Révolution, qui a mis le peuple français à la tête de toutes les nations.

Là, en effet, le lecteur trouvera, racontée en manière de légende et de roman historique tout à la fois, cette sanglante et glorieuse épopée qui commence à Quiévrin et qui finit à Waterloo. Il assistera à nos victoires et à nos revers ; il verra l'envahissement de l'Europe et l'occupation de la France ; tous les hommes qui ont joué un rôle important à cette époque défileront chronologiquement devant lui, à commencer par le maître de poste Drouet, qui fera l'éducation du volontaire au village des Islettes, les princes de Condé qui viendront chasser dans la forêt d'Argonne, le roi qui voudra fuir et sera arrêté avec la reine et les enfants royaux à Varennes.

Il assistera aux amours platoniques de Robespierre chez le menuisier Duplay ; il verra de près Saint-Just, Danton, Camille Desmoulins et tous les hommes de cette illustre pléiade ; il assis-

tera aux massacres de septembre, et, passant de Paris, tout ensanglanté, à l'armée de Dumouriez, il verra ces mêmes Prussiens qui étaient entrés triomphalement en France, à qui les portes de Verdun s'étaient ouvertes comme à des libérateurs, se faire battre par Kellermann à Valmy, et repasser en désordre nos frontières après avoir engraisé les plaines de la Champagne de cinquante mille cadavres.

Enfin, le plan de cet ouvrage est disposé de façon que le lecteur ne reste étranger à aucun des événements qui se sont écoulés depuis la prise de la Bastille jusqu'à la chute complète de l'Empire.

L'auteur ayant visité la plupart des champs de bataille où nos soldats ont campé le soir même de leurs victoires, habité toutes les capitales qu'ils ont successivement envahies, augmentera, il l'espère du moins, l'intérêt des événements par l'exacte description des localités.

En même temps que ces deux ouvrages et à la suite de l'histoire de *Mes Bêtes*, *D'Artagnan* publiera un roman en deux volumes, intitulé : *Création et Rédemption* ; il appartient à la catégorie de ces sortes de roman dont on ne fait ni l'éloge, ni l'analyse, on les présente aux lecteurs, et l'on dit : « Jugez. »

Toujours préoccupé de l'intérêt de nos abonnés, nous avons obtenu de notre éditeur, M. Michel Lévy, une remise qui nous permet de leur donner nos ouvrages en prime.

Ainsi, pour un abonnement d'un an, nous donnerons trois volumes à 1 fr. 25 ; pour un abonnement de six mois, deux volumes, et pour un abonnement de trois mois, un volume. La seule augmentation que cette prime apportera à l'abonnement sera le port des volumes, c'est-à-dire cinquante centimes pour la province.

Les réabonnements jouiront de la même faveur. Chaque ouvrage portera le nom de l'abonné et la signature autographe de l'auteur.

Et maintenant un dernier appel à nos amis pour nous aider à

soutenir cette publication, qui ne compte pour prospérer que sur sa valeur littéraire et sur la certitude où est le rédacteur en chef que son journal peut pénétrer dans les familles les plus [mot manquant] et dans les chambres les plus chastes.

La Montagne, par Michelet Bibliographie¹

C'est fête chez moi quand un livre de Michelet paraît ; j'éprouve à peu près le même plaisir, et je dois même le dire un plaisir plus grand que quand l'un de mes amis, en temps de chasse, m'envoie une belle bourriche de lièvres, de perdrix et de faisans.

Bon ! me dis-je en regardant ce beau pelage fauve et ce beau plumage mordoré, en voilà pour quatre ou cinq jours de fins ragoûts et de succulents rôtis. Et mon appétit jouit d'avance des satisfactions que vont lui donner perdrix, faisans et lièvres.

Il en est de même quand je vois annoncer un livre de Michelet. Seulement, cette fois, c'est mon intelligence qui se passe la langue sur les lèvres. Un livre de Michelet ! Trois cent cinquante pages à lire ! Trois cent cinquante pages savantes, poétiques, succulentes, de la nourriture à mon esprit pour trois jours, et pas de cuisinière pour me gâter tout cela. Et le même jour, à l'heure même où je lis l'annonce, j'écris au libraire par télégramme :

« Envoyez-moi immédiatement le livre de Michelet, livrable contre remboursement. »

Une heure après, je vois arriver le livre, je m'en empare, je le fais couper par la première personne qui se trouve là, je le pose sur ma table de nuit et je lui dis : À ce soir.

Chamerot sait seul combien je lui ai envoyé de ces sortes de messages, rue du Jardinnet, n° 13.

Cette fois, ce n'est pas Chamerot qui édite, c'est la Librairie Internationale. Un exprès envoyé me rapporte le livre ; je le fais couper, je le mets sur ma table de nuit. Le soir, je le cherche, plus de *Montagne* !

Quelque Mahomet est venu dans la journée, et la *Montagne* ne

1. N° 20, jeudi 19 mars 1868 ; n° 21, samedi 21 mars.

voulant pas aller à lui, il aura été à la *Montagne*.

On ne croit pas que ce soit voler que de prendre un livre, et Dieu sait les heures désobligeantes que l'on m'a fait passer à chercher des livres qu'on avait oublié de me demander la permission d'emporter.

Non-seulement j'admire Michelet, mais je l'aime. Il a la faculté de faire passer son âme dans son œuvre ; il est le premier qui, dans l'histoire de France, ait donné une vie matérielle à cette terre sur laquelle nous sommes nés. Homère faisait pleurer les chevaux d'Achille, Michelet donne à la terre de France toutes les sensations d'une mère véritable ; elle se réjouit des victoires de ses enfants, elle lamente leurs défaites, elle porte haut son front dans les jours de gloire, elle se voile tristement dans leurs jours de honte.

Quelle est belle, en 89, la France de la Bastille ! qu'elle est fière, en 92, la France du 21 septembre ! On entend ses cris de douleur quand l'ennemi met le pied sur son territoire ; sa malédiction contre ces prétendues vierges de Verdun qui vont porter aux Prussiens des bonbons et des fleurs ; ses bravos et ses applaudissements à Lille, qui combat et repousse l'ennemi.

Mais c'est surtout dans ses portraits que Michelet est splendide. Nul ne trace comme lui une figure historique. Sa plume n'est point un crayon, sa plume n'est point un pinceau, c'est un burin. Il ne peint pas, il grave. Voyez plutôt cette eau-forte du cardinal duc de Richelieu :

RICHELIEU

Un peintre éminemment fidèle, consciencieux dans l'art et dans la vie, le flamand Philippe de Champagne, nous a mis sur la toile au vrai la fine, forte et sèche figure du cardinal de Richelieu (galerie du Louvre).

Ce peintre janséniste se serait fait scrupule d'égayer, d'enrichir la grise image d'un rayon de lumière, comme aurait fait Rubens ou Murillo. Le sujet triste, ingrat leur change de nature. L'œil eût été flatté et l'art plus satisfait, mais il eût menti à l'histoire.

Songez que c'est l'époque où la grisaille commence à se répandre, où la vitre incolore remplace les vitraux du seizième siècle ; en France spécialement, le goût de la couleur s'éteint.

Grisaille en tout. Grisaille littéraire en Malherbe, grisaille religieuse dans Bérulle et dans l'Oratoire. Port-Royal naissant vise au sec, et j'allais dire au médiocre. Pascal paraîtra dans trente ans.

La couleur est ici très bonne, mais mesurée dans la vérité vraie. Rien de plus, rien de moins. Maître savant entre les maîtres, le bon Philippe s'est cependant tellement tenu à la nature et y est entré si avant, qu'il répond à la fois aux pensées de l'histoire et aux impressions populaires. L'histoire, en ce fantôme à barbe grise, à l'œil gris terne, aux fines mains maigres, reconnaît le petit-fils du prévôt d'Henri III qui brûla Guise, le fourbe de génie, qui fit notre vaine balance européenne et l'équilibre entre les morts.

Il vient à vous. On n'est pas rassuré. Ce personnage-là a bien les allures de la vie. Mais vraiment, est-ce un homme ? Un esprit ? Oui, une intelligence à coup sûr ferme, nette, dirai-je lumineuse ou de lueur sinistre ? S'il faisait quelques pas de plus, nous serions face à face. Je ne m'en soucie point. J'ai peur que cette forte tête n'ait rien dans la poitrine, point de cœur, point d'entrailles. J'en ai trop vu, dans mes procès de sorcellerie, de ces esprits mauvais qui ne veulent point se tenir là-bas, mais reviennent et remuent le monde.

Que de contrastes en lui ! Si dur, si souple, si entier, si brisé ! Par combien de tortures doit-il avoir été pétri, formé et déformé, disons mieux désarticulé, pour être devenu cette chose éminemment artificielle, qui marche sans marcher, qui avance sans qu'il y paraisse et sans faire bruit, comme glissant sur un tapis sourd... puis, arrivé, renverse tout.

Il vous regarde du fond de son mystère, le sphinx à robe rouge. Je n'ose dire du fond de sa fourberie. Car, au rebours du sphinx antique, qui meurt si on le devine, celui-ci semble dire : « Quiconque me devine en mourra. »

Est-ce bien Richelieu, je vous le demande ?

Vous allez voir Catherine – après le sphinx rouge de l'antiquité –, l'ogresse du moyen âge, c'est le portrait de Catherine II,

que tout le monde a vu à Ferney, dans le salon de Voltaire, qui inspire à l'historien les pages suivantes.

CATHERINE II

J'ai vu dans la nature des monstres. Les grosses araignées des tropiques, noires, aux longues pattes velues. J'ai vu des poulpes horribles avec leur gluante méduse, les suçoirs et les ventouses qu'ils tendent et qu'ils agitent vers nous. Mais je n'ai rien vu de tel que l'odieux minotaure russe, dont on a l'image à Ferney.

Tout le monde a vu les images si différentes et si fades que l'on fit de Catherine : sous la couronne de lauriers, un douceâtre César femelle ; une courtisane en cheveux blancs, banale comme le coin de la rue ; bonne fille, si bonne, si bonne, qu'elle attend le premier passant. Que de bonté on y lit ! La tolérance en Pologne ! la peine de mort abolie ! un code philosophique établi chez les Kalmoucks ! En recevant ces portraits, les crédules, Diderot, Voltaire, voyaient arriver l'âge d'or, et pleuraient à chaudes larmes.

Que dut devenir Voltaire, quand, vers 1770, il reçut le vrai portrait, œuvre médiocre, il est vrai, mais d'admirable conscience. Un peintre flamand, fidèle, ne peignant que ce qu'il voyait, n'osant mentir, embellir, d'une main pesante, exacte, a donné la réalité. Seulement il l'a grandie à la taille de cet empire, il en a fait un géant.

Elle a le regard si dur, si morne, inhumain, que le portrait de Frédéric qu'on voit dans la même chambre, avec ses yeux bleus terribles (comme ceux d'un chien de faïence) à côté paraît très doux.

Pour arriver à cet état étonnant d'endurcissement, il a fallu bien des choses. La vraie Catherine d'abord, une laborieuse Allemande, était bien loin de cela. La Catherine de trente-trois ans qui fit étrangler Pierre III était loin encore de cela. Il a fallu que, vingt ans de plus, elle entrât dans le mal, régnant avec les meurtriers (neuf ans avec les Orloff, quinze avec les Potemkin). Il a fallu qu'avec eux elle entrât de plus en plus dans les assassinats en grand, les atroces perfidies, les égorgements en masse de Pologne et de Turquie. Ajoutez la brutalité flétrissante du torrent fanéux d'amours achetées que la vieille incessamment renouvelait.

Elle est terriblement parée. Son roide corset, ou plutôt sa cuirasse de pierreries, couvre-t-il un être humain ? rien ne le fait présumer. Mais on sait bien que *cela*, quoi qu'il en soit, est impitoyable, qu'il y a là un élé-

ment de sauvage exigence. Rouge et de tête carline, le corps épaissi de matière, énorme d'iniquités, endurcie au plaisir brut, elle fait trembler pour la foule des misérables forcés de passer par cette épreuve, pour l'intrépide armée russe qui, tout entière, eut la chance de faire l'amour à ce monstre.

Est-elle bien russe elle-même ? Oui et non. Elle n'a pas l'expansion généreuse d'un Pierre III, d'un Paul I^{er} ; c'est une pesante Allemande russifiée, bœuf de travail, un scribe, type de ces Allemands qui écrasent la Russie. On le sent. Deux tyrannies ici se combinent en une : bureaucratie et police, inquisition plumitive ajoutant un poids de plomb à la terreur du Kremlin.

Moins lettrée, moins hypocrite, non moins sale, Elisabeth, vraie fille de Pierre-le-Grand, avait, avant Catherine, barbarement exprimé les appétits de la Russie.

Cette Russie semblait un ventre profond, un gouffre, une gueule qui s'ouvrait grande à l'ouest, disant : « Que me donnerez-vous ? »

« Ce monstre avait faim de tout : faim de Turquie, faim de Pologne ; mais, beaucoup plus, faim de Prusse.

MADAME DUBARRY

La fille n'avait pas moins de vingt-cinq ans, avait tout traversé. Il n'y paraissait pas. Vendue et revendue dès l'enfance, insoucieuse, elle avait l'air d'ignorer tout cela, ou du moins d'oublier. Elle n'avait pas ces hontes, ces retours, ces aigreurs qui gâtent la fille de joie, la font triste comme un cimetière. Elle resta sereine, admirablement gaie et bonne, pour faire plaisir à tout le monde et aimer tout le genre humain.

Mi-Lorraine et mi-Champenoise, mais amenée très jeune, c'était un enfant de Paris, cela se sent du premier coup, au fameux buste du Louvre. Cette petite crânerie à relever la tête ne se voit guère qu'ici ; elle est bonne, elle est gaie, jolie. Pour vingt-cinq ans, elle est un peu mesquine et de formes peu riches. Si elle était plus femme, sa vie eût laissé trace. C'est un gamin plutôt, un gentil petit polisson, bon diable, en train de rire. Sa figure n'est pas libertine, ni menteuse, ni impertinente, mais joueuse et espiègle, ayant la malice à coup sûr et tous les menus vices des enfants des rues de Paris. Elle n'a pas besoin, comme nos fausses bacchantes, de singer le folie. Elle sera suffisamment folle, ayant pour tant une petite tête pour être folle à point, délirer à propos.

Elle naquit bien bas. Le nom carnavalesque de sa mère est dans Rabelais, petit nom de guerre abrégé, la Bécu. Quel père ? Le savait-elle ? Tels en font honneur à un moine, tels à un cuisinier. Je tiens pour celui-ci, elle n'a rien d'obscène, mais la lèvres friande. Elle du naître en quelque cuisine, un jour de Mardi-Gras. Habillée en garçon, coiffée d'un blanc bonnet, elle ferait penser à ce charmant Lulli, le petit pâtissier.

C'était à table qu'il fallait la montrer. Là, elle avait tout son essort. Richelieu et Lebel la firent souper entre eux. Le roi regardait par un trou ; lui qui ne riait pas, qui voyait si peu rire dans son palais maussade, il fut surpris et stupéfait... C'était la joie vivante, la vraie liberté, et les élans, et les éclats ! Dans son ravissement, il veut la voir de près. Nul embarras, nulle gêne, rien ne l'étonne ; chez lui, elle est chez elle, aussi gaie, aussi folle. Lebel est effrayé lui-même de voir le roi pris à ce point pour une fille. Le roi n'en tient compte. Il la fait dame, la titre, la marie.

On la trouva non-seulement charmante, mais décente et plus modeste que bien des femmes de la Cour. À la messe où elle parut, il y eut nombre d'évêques ; chose plus forte, elle fut reçue chez Mesdames, à leur concert spirituel, reçue chez leur élève, leur enfant, le Dauphin, qui donnait un concert aussi.

En quelques pages rapides et colorées, l'historien peint la faveur de la courtisane, il la montre l'esprit perdu de sa haute fortune, dilapidant l'argent du roi, ou plutôt de la France, si pauvre qu'elle ne savait pas comment il pouvait tomber des mains de la favorite une pareille pluie d'or.

La folle, qui l'est de plus en plus, jette l'argent par les fenêtres ; elle prend, donne, achète au hasard ; mais, dans cette furie de dépenses, elle devient imbécile, elle radote, elle veut une toilette d'or, meuble bête qui fut commencé, mais la mort du roi l'arrêta.

Cette mort est une comédie ; la petite vérole l'avait pris, à soixante-quatre ans, d'autant plus dangereuse ; le débat s'engagea de la façon la plus étrange. Les dévots, qui régnaient, craignaient les sacrements, qui auraient effrayé, tué le roi. Les non dévots, par contre, voulaient les sacrements, pour envoyer le roi à tous les diables, – Richelieu, comme athée, était chef du parti dévot, et ce fut lui qui se chargea d'arrêter au passage l'archevêque de Paris. Il le retint, lui dit :

« Monseigneur, s'il vous faut un homme à confesser, me voici ; je

vous en dirai de belles, allez ! » – De Beaumont, qui était un saint, mollit pourtant ici ; il eut peur d'effrayer ce bon roi si utile à la religion, et ren-gâîna ses sacrements.

Mais le roi les voulut, il se sentait partir, il éloigna la Dubarry, com-munia, mourut fort déceimment. Le 10 mai, à deux heures, ce règne de cinquante-neuf ans finit, et la France eut la joie d'avoir perdu le *Bien-Aimé*.

Passons à son nouveau livre : *la Montagne*.

*
* *

Lorsque je vis l'annonce de *la Montagne* par Michelet, je crus d'abord à une histoire politique de cette partie de la Convention que l'on appelait *la Montagne*.

En effet, Michelet venait de finir et de mettre en vente son volume de Louis XVI, d'où nous avons tiré la citation de Catherine II et de M^{me} Dubarry. Ce fut dans cette croyance que je fis prendre le volume pour le lire d'abord, et ensuite pour proclamer l'apparition d'une nouvelle étoile historique.

Je me trompais, comme lorsqu'ayant entendu dire que Michelet venait de publier un nouveau volume intitulé : *La Mer*, je crus que notre bien-aimé poète, après avoir publié son livre de *l'Amour* et de *la Femme*, venait de rendre un hommage à la maternité ; j'envoyai chercher le livre et je lus. *La Mer*. C'est-à-dire l'immensité. Et je me réjouis de mon erreur.

Quand Michelet peint les événements et les hommes, il n'est que grand, c'est-à-dire de la taille des hommes et des événements ; mais quand il peint la nature, il est sublime comme elle.

Puis, nous l'avons déjà dit, le grand talent de Michelet, c'est peindre, chez lui, lire, c'est voir ; aussi, quand on rend compte d'un livre de Michelet, n'a-t-on rien de mieux à faire que de citer.

Citons donc.

LE GLACIER

Le glacier est chose vivante, non morte, inerte, immobile, il se meut,

avance, recule pour avancer encore ; il absorbe mais rejette, n'admet pas de corps étrangers. Sur le glacier de l'Aare de pente fort douce, un rocher porté sur la glace fait une lieue en trente-trois années. Au glacier du Mont-Blanc, il paraît que le voyage demande quarante ans ; on l'a su par une échelle qu'y avait laissée Saussure, on l'a su par la tragique catastrophe de l'un des Balmat. Ces héros du glacier ont été aussi ses martyrs ; par eux surtout, on a connu son mouvement progressif ; ils l'ont mesuré de leurs corps. Jacques Balmat fut englouti en 1834, Pierre Balmat en 1820, et ces débris jetés du pied du glacier en 1861 démontrèrent qu'il accomplissait sa descente en quarante ans. Les pauvres restes qu'on voit sous verre au musée d'Annecy touchent fort, quand on réfléchit que cette famille héroïque, non-seulement monta la première au sommet, mais par son malheur constata les lois des glaciers, leurs évolutions régulières qui ouvrent un horizon nouveau.

La montagne n'est jamais sans vie ; les passages, les hospices sont la scène d'un grand mouvement, les files de bruyants chariots, le son du cor et des clochettes, des voitures et des troupeaux, les accents de langues diverses, tout cela dans le grand silence des géants glacés qui dominent. Imposants personnages muets que l'on connaît à peine ; beau-coup, inexplorés, n'ont pas de nom encore.

Le front inaccessible couronné de diamants, ils ne regardent guère ce qui se passe en bas, ils continuent paisibles leur rêves de cent siècles.

Sous leurs pieds cependant un monde passe, l'armée des oiseaux qui au printemps et à l'automne, deux fois par an, franchit les Alpes.

J'en ai parlé ailleurs. J'ai dit leurs dangers, leurs terreurs, mais pas assez peut-être l'ordre admirable qui règle ce mouvement immense, cette grande transplantation d'un peuple.

Dès la mi-février, la cigogne, quittant les minarets d'Égypte, de Tunis, de Maroc, cingle au nord, aux clochers, aux nids héréditaires qu'elle a constitués en Hollande. Le ciel méditerranéen tout à coup s'obscurcit de son nuage ailé, de son bizarre hiéroglyphe, mais le prudent oiseau évite les hautes Alpes centrales. Il prend par les deux bouts l'Ouest, Genève et le Jura, l'Est, le Tyrol ou l'Engadine.

Ce froid de l'année voit encore la bonne alouette qui a hâte d'aimer et chanter, le passage du petit héron que rien n'effraye, du rouge-gorge, de l'honnête pinson, le sage oiseau d'Ardennes qui revoit sa forêt avant la première feuille.

L'hirondelle ne vient qu'en avril quand elle est sûre d'avoir table mise et son festin prêt des mouches et moucherons. Tous les chanteurs la suivent et, le dernier enfin, le pauvre rossignol au grand cœur, à la faible tête qui pose en bas, se confie aux buissons. Déjà la craintive fauvette a passé (mais de nuit) les sommets trop gardés le jour.

« Heureux qui a des ailes ! » dit-on, mais le passage n'est pas pour les oiseaux si simple qu'on le croit. À huit ou dix mille pieds l'air rare les fatigue, ils halètent. Tels n'endurent pas le froid. Tels ne résistent point aux chocs de la tourmente.

Et plus que la tourmente, ils redoutent leurs ennemis, les meurtriers ailés ; les uns les attendent au passage, affreux vautours, aigles cruels. Lourds oiseaux cependant que l'on peut éviter. Mais le pis, c'est que d'autres plus âpres, plus légers, les suivent, faucons ou éperviers, plus un horrible monde d'oiseaux de nuit. Tout ce que peut faire la sagesse, la stratégie, ils l'opposent au danger. Beaucoup ont une forte entente ; ils se mettent ensemble et vont contre le vent pour qu'on n'odore pas leur passage. Ils s'unissent en grandes légions ; c'est un fort beau spectacle à l'automne de voir les grues, les oies sauvages (oiseau de grande intelligence), former leurs triangles puissants, mettant tour à tour à la pointe les vaillants et les forts qui percent l'air et rendent aux faibles la navigation plus facile.

Après la montagne de glace, la montagne de feu :

JAVA

La submersion de l'Atlantide n'est nullement invraisemblable, les tremblements pouvaient être terribles aux temps intermédiaires où l'écorce durcie ne se prêta plus au passage, à l'ascension ordinaire des éléments plutoniens, où la brillante terre d'en haut refusa l'expansion à la terre ténébreuse, à sa sœur jalouse d'en bas. De vastes catastrophes purent arriver alors jusqu'à ce que le globe, complétant ses organes, se créât des voies de respiration, de dégagement, les volcans.

Comment cet être planétaire d'où nous dérivons tous n'eût-il pas eu un appareil de vie si nécessaire qu'on voit chez les moindres de nous !

Dans la respiration, cette première fonction vitale et la plus nécessaire, la terre a déployé une régularité qu'on voit bien moins dans tout le reste. Elle est marquée presque au compas dans la disposition de mille volcans que Ritter appelle le *cercle de feu*. Cette terrible illumination qui

fait l'effroi du monde en fait aussi la sûreté ; les gardiens de l'Asie, de la Polynésie, regardent ceux des Andes. L'Océanie, criblée d'innombrables volcans éteints, en a deux cents en action ; la ceinture tourne au Nord par le Japon, le Kamtchatka, les feux polaires et l'extrême Amérique, puis au midi, au Mexique, au Pérou.

Chacun de ces imposants personnages a sa physionomie à lui. Ceux de la Chine, glaciers percés de feux, ne rappellent en rien le mexicain Jorullo entouré de sa progéniture brûlante, grand volcan qui fait des volcans. Encore moins le monstre volcan de Quito et sa croupe de 700 lieues carrées.

Il ne faut nullement s'exagérer les terreurs. Ces géants enflammés dans leurs bras, sur leur sein, à des hauteurs énormes, portent et bercent de grandes villes qu'on dirait des nids de condor, nobles habitations de l'homme qu'une certaine tiédeur du sol rend agréables et douces si près des neiges et dans les vents de mer. Quito, la plus haute ville du globe, paisiblement occupe le sol, travaillé, tourmenté par les volcans, les tremblements de terre, jette sur leur abîme ses ponts, et sans y prendre garde, sous ses pieds les entend gémir.

Si le regard pouvait embrasser cet ensemble, porter du Pacifique à l'Inde, à l'Amérique, cette grande assemblée de volcans paraîtrait sans nul doute imposante, terrible. C'est pourtant au milieu que la terre fait sa fête, la grande noce de la nature.

Dans un ravissant collier d'îles, sur la mer embaumée de trop puisants parfums, l'amour, la mort ont leur combat brûlant. Java y fume au ciel de ses cimes embrasées, la mortelle, la féconde, la divine Java.

Elle est dotée de feux. Si petite, elle en a autant que l'Amérique entière et plus terribles que l'Etna ; ajoutez son volcan liquide, sa veine d'azur sombre qui court au pôle nord chauffant les mers, salé, plus salé que le sang de l'homme.

Mer chaude, soleil torride, volcan de feu, volcan de vie. Pas un jour sans orage sur les *Montagnes bleues*, et des éclairs terribles que la vue ne peut soutenir ; par torrents, des pluies électriques qui enivrent la terre font délirer la plante. Les forêts elles aussi, fumant de leurs vapeurs sous le soleil, semblent des volcans à mi-côte.

Elles sont souvent inaccessibles aux plus abrupts lieux et parfois si serrées, si sombres qu'il y faut des torches à midi. La nature sans témoin fait là tout à son aise des orgies de végétation, des colosses et des mons-

tres de fleuve.

Des rizanthées sans tige s'emparent du pied d'un arbre, s'y gorgent de sève et de vie. L'une a, dit-on, six pieds de tour ; leur éclat dans la nuit de la forêt étonne, effrayerait presque. Ces filles des ténèbres ne doivent nullement à la lumière leurs éblouissantes couleurs ; posées si bas dans la tiède vapeur et grasses des souffles de la terre, elles semblent ses luxurieux rêves, bizarres fantaisies de désir.

La conquête en est chère, beaucoup, sans hésiter, l'ont payée de leur vie. On ne peut être qu'ému en lisant au début de la *Flora Javae* le lugubre récit que fait le botaniste Blume de tous ceux qui le précédèrent et qui n'en revinrent pas. Désolante odyssee ; le narrateur lui-même, que leur destin ne put décourager, se trouva un moment à Nusa, une petite île merveilleuse en fleurs, en poisons, dans un état désespéré. Tout était mort autour de lui, ses plus chers serviteurs, et il s'était abandonné lui-même. Les Javanais y vinrent et le tirèrent de là ; il avait vu la mort, mais ne regrettait rien, ayant conquis ce miracle de fleurs. « Malade et en danger, dit-il, j'écris vite et j'imprime : car peut-être je mourrai demain. »

Après cette peinture gigantesque qui semble sortie du pinceau de Delacroix ou de Diaz, voulez-vous voir un doux passage qui vous repose et vous rafraîchisse ? Celui-ci est sorti de la palette de Flers ou d'Aubigny.

Lisez *la Prairie* :

LA PRAIRIE

Ma prairie, ce n'est point la pelouse uniforme, le gazon ras tondu du parc anglais, où la petite herbe incessamment coupée et réprimée n'aura jamais l'amour, jamais le court bonheur, l'instant qu'a l'éphémère. Refoulée tous les jours dans ses élans, elle reste si bas près de terre qu'elle n'a plus figure de plante ; elle n'est plus qu'un fil du grand tapis, une fine pointe qui tend vers la lumière. Impitoyablement la faux la décapite ; triste objet de pitié. Le regard s'en écarte ; il se porte plutôt vers la prairie sauvage, libre, heureuse, et comblée de fleurs. C'est une petite mer ondoyante qui va et vient aux flux et reflux de la brise ; l'agriculteur lui-même, qui n'y voit qu'une nourriture, la sert et attend son moment, l'heure où la plante, riche d'une double sève d'amour et de

maternité naissante, livre à la fois l'arôme et la fécondité.

On plonge jusqu'au genou dans les prés, dans les herbes fleuries des premières pentes. Les graminées à fleurs légères, les mélilots dorés, les trèfles rouges, les minimes géraniums violets, l'orobe aux grappes de sang jouent l'arbuste, simulent en miniature la forêt vierge, et, luttant sous vos pas, dégagent une aimable senteur. Ces fleurs, dont le feuillage semble souvent ailé, sont les altières, les dominantes dames de la prairie. Aux haies, la pervenche rouge l'entoure modestement et lui fait sa guirlande. Aux sentiers où l'eau printanière abonde, fait de petits torrents, se plaît le grand myosotis. Dans l'ombre moins humide fleurit la véronique dont le regard d'azur fascine malgré son innocence, de sa limpidité, de son intensité, semble une âme qui parle à l'âme.

Comment, ayant chez nous tant de fleurs délicates en rapport avec nous, et fines interprètes de la nature européenne, cherchons-nous par toute la terre la décoration de nos jardins ?

Un fait immense au dernier demi-siècle a changé notre Europe, l'invasion subite, aveugle et effrénée de toutes les flores étrangères. L'acacia vint avant ma naissance ; enfant, je vis entrer dans un temps déplorable le triste hortensia ; jeune, le vulgaire dahlia ; homme, le fuchsia et tout à la fois cent mille plantes. Beaucoup sont déjà dégénérées ; telles exquises chez elles, ici vivant d'engrais, devenues grosses et grasses, sont maintenant tout ornementales, fleurs grossières de décoration. À la vraie flore française, un peu pauvre il est vrai, mais charmante, exquise, épouse légitime de notre esprit national, ont succédé ces concubines que la culture pousse à grossir, à prendre les voyantes couleurs qu'aime la barbarie de ce temps. Nos énormes parterres chargés et surchargés font penser à ces châles si lourds, si colorés qui ont tué le vrai cachemire, abruti les arts d'Orient.

Les saisons manquent leur effet, leur poésie native et profonde, étant troublée par les apparitions imprévues des fleurs étrangères qui souvent viennent à contre-temps, ne savent pas les heures de notre année, qui, par exemple, rient dans nos mélancolies d'automne. Moment pâle et touchant, la flore des antipodes croit que c'est le printemps et nous fait au travers tout son tapage de couleurs.

L'œil s'habitue pourtant à leur bizarre concert comme l'oreille s'est endurcie aux instruments de cuivre. Des sens grossiers nous font aussi l'âme grossière pour le plaisir quelconque, sans goût, sans souvenir.

Si Rousseau eût été comme nous blasé de ces flores étrangères, il n'eût pas dit trente ans après :

« Ah ! je reconnais la pervenche ! »

Un temps plus artiste viendra où ces intrusions n'auront plus lieu comme aujourd'hui, brusquement et étourdimement. On n'admettra plus une plante sans connaître ses amitiés, les plantes sœurs qui l'entourent, qui lui font compagnie, et même (autant qu'on peut) toutes les grandes harmonies locales où elle est encadrée ; la plus belle hors de là peut être ridicule. L'acacia, arbre charmant, de son port exotique, de son léger feuillage dans la gravité imposante de nos arbres du Nord, fait souvent le plus pauvre effet.

Une chose grave en France, c'est la destitution du chêne. Qui peut voir sans douleur dans la forêt de Fontainebleau les arbres utilitaires le remplacer ; le maigre pin, sans ombre et sans herbes dessous, parant l'hiver d'un faux printemps, est un bien triste successeur pour les ombra-ges séculaires de ce roi des forêts qui a connu, abrité nos aïeux.

Qu'ils étaient dignes et graves, les clans originaires de nos arbres et plantes des Gaules ! c'étaient des parentés, c'étaient des amitiés. Parents entre eux, ils l'étaient avec nous ; ils connaissaient et disaient nos pensées, nous parlaient selon nos besoins ; qu'aux jours d'épreuves, on allât voir les chênes, ils vous enseignaient l'énergie. Avec leur rudesse apparente, ils n'accueillaient pas moins le deuil. L'affligé les voyait, non sans consolation, dans l'étreinte du lierre, dans l'amitié du houx aux cent pointes piquantes, mais si beau en revanche par le sombre éclat de ses feuilles, par la pourpre superbe dont ses haies s'ornent pour l'hiver. Nobles enseignements des royautés de la douleur, des beautés graves et fortes d'une âme qui combat et domine le sort.

Nous avons pris au hasard des pages de style que l'on pourrait donner pour modèle à tous ceux qui se consacreront à cet art si difficile d'écrire, c'est-à-dire de peindre avec la plume.

Nous avons lu *la Montagne*, comme tout ce qui sort de la main de Michelet ou plutôt de son cœur, avec une profonde admiration.

Nous recommandons le livre à quiconque désire voir en lisant, s'instruire en s'amusant.

Causerie

Souvenirs de théâtre¹

Vous entendez dire tous les jours :

— Madame ou Monsieur un tel est engagé à l'Opéra, au Théâtre-Français ou à la Porte-Saint-Martin, moyennant dix mille francs d'appointements et cinquante francs de feux.

Ou tout simplement, si c'est une étoile comme M^{lle} Duverger, M^{lle} Page, ou un astre comme M. Mélingue ou M. Laferrière, moyennant cent, deux cents ou trois cents francs de feux.

Et vous vous demandez :

— Que diable veulent-ils donc dire avec *leurs feux* ? et d'où vient l'étymologie de ce mot ?

L'étymologie remonte à Molière.

Molière, comme on le sait, n'a pas toujours été poète dramatique et comédien. Après avoir pris des leçons de l'illustre Gassendi, après avoir commencé et abandonné une traduction de Lucrèce, après avoir suivi, en 1641, la cour à Narbonne, en qualité de valet de chambre et de tapissier du roi Louis XIV, après avoir étudié le droit à Orléans et s'y être fait recevoir avocat, son goût pour le théâtre l'emporta sur tout, il revint à Paris, se mit à la tête d'une troupe de comédiens de société qui devinrent bientôt des comédiens de profession et qui s'intitulèrent : *L'Illustre Théâtre*.

Cette troupe se composait des deux frères Béjart, de leur sœur Madeleine, de Duparc dit Gros-René, de Gauthier dit Garguille, et de Molière, chef de la troupe, et jouant au besoin tous les emplois.

Molière se fit directeur responsable, assigna des appointements à tout le monde, et se contenta des bénéfices s'il y en avait.

Tout alla bien pendant l'été, mais l'hiver venu, les comédiens

1. N° 22, mardi 24 mars 1868.

de l'*Illustre Théâtre* vinrent dire à leur directeur qu'il faisait froid dans leur loge, et qu'il leur fallait un supplément d'appointements pour faire du feu.

Molière trouva la demande juste, et leur accorda deux francs par soirée pour acheter du bois.

De là vient le mot *feux*.

La coutume de payer deux francs aux comédiens français a duré jusqu'en 1830. J'ai vu M^{lle} Mars dans le total de ses appointements comprendre les deux francs de *feux* qu'elle recevait tous les soirs.

Aujourd'hui, ce n'est plus deux francs de *feux* que l'on paie aux artistes, c'est cinquante, c'est cent, c'est trois cents francs de *feux*, comme nous l'avons dit, que les directeurs sont forcés de compter à leurs étoiles le soir même de leur représentation, et plutôt avant qu'après, car beaucoup d'étoiles ne se lèveraient pas si elles n'avaient leurs *feux* bien comptés sur la table de leur horloge avant de paraître à l'horizon.

C'est de cette fatale innovation qu'est venue à nos artistes modernes la mauvaise habitude de ne s'engager au théâtre que pour une pièce, et, souvent même, pour un certain nombre de représentations de cette pièce.

Avec cette habitude, il n'y a plus d'ensemble possible. C'est une des causes de la décadence du théâtre moderne.

Il y a encore deux autres termes de théâtre dont ceux qui les entendent doivent chercher inutilement la définition.

Toute personne qui a été aux répétitions d'une pièce de mise en scène doivent se rappeler avoir entendu dire au directeur, à l'auteur ou au metteur en scène :

« *Mettez cette table à la cour* », ou : « *Prenez garde, il y a une découverte au jardin*. » Et l'on a dû remarquer alors que l'on portait une table à la droite du spectateur, et que l'on fermait une ouverture à sa gauche ; mais il n'a certes pas pu comprendre pourquoi, dans l'argot des coulisses, la gauche s'appelait le jardin, et la droite la cour.

Pour donner cette explication à nos lecteurs, nous devons remonter plus haut que Molière, nous devons remonter au cardinal de Richelieu.

On se rappelle tout ce que fit le cardinal en faveur des lettres. Quoi qu'on en dise, il protégea Corneille jusqu'au moment où il crut voir dans Corneille un ennemi acharné. Ce fut lui qui appela près de sa personne l'auteur de *Mélinte*, qui n'était encore connu que par ses chutes ; ce fut lui qui maria Corneille, qu'il pensionna, et il lui fallut la sublime ingratitude du *Cid* pour qu'il abandonnât Corneille à son propre sort.

Or, on se le rappelle, pour jouer les tragédies qu'il faisait en collaboration avec Desmarets et Bois-Robert, le cardinal avait fait bâtir une salle dans le Palais-Royal même. Cette salle était à peu près dans la même position où est celle d'aujourd'hui, seulement elle était placée entre la cour et le jardin, de sorte que les machinistes avaient pris l'habitude de dire : À la cour, pour dire à droite ; au jardin, pour dire à gauche.

Cette habitude s'est conservée jusqu'aujourd'hui.

Mais une bonne habitude, qui s'est perdue, était celle dont l'acteur Armand regretta la suppression, un soir, devant moi, à un souper chez M^{lle} Mars. Il est vrai qu'il avait à se reprocher d'être pour quelque chose, et même pour beaucoup, dans cette suppression.

Lorsque, sous Louis XV, les comédiens du Théâtre-Français allaient jouer à Versailles, et ils y allaient jouer deux fois par semaine, ils en repartaient aussitôt la toile baissée, et souvent même avec les costumes dont leurs rôles les avaient affublés dans la soirée.

Mais, à Sèvres, un excellent souper les attendait. C'est là qu'ils se reposaient, c'est là qu'ils respiraient cet air de liberté inconnu dans les palais royaux.

Au nombre des artistes qui avaient joué, le soir dont il était question, était le petit-fils Poisson, qui jouait les Crispin avec autant de verve que son grand-père, et qui profitait de ce qu'il

était bossu et bancal pour leur donner un caractère encore plus comique. C'était un excellent homme, et, de plus, un intrépide buveur.

À cette époque, on se le rappelle, le titre d'ivrogne était très bien porté, même ailleurs qu'à la comédie. Les gens de lettres et les gens du monde allaient fréquemment au cabaret, et souvent appelaient le secours d'une chaise à porteur ou d'un fiacre pour rentrer chez eux.

Poisson, qui était alors âgé de soixante-cinq à soixante-six ans, avait conservé son double appétit pour la bonne chère et pour le bon vin. Il avait vidé sans sourciller ses quatre ou cinq bouteilles, lorsque ennuyé d'attendre ses camarades, qui, plus jeunes que lui, s'amusaient à toutes sortes de folies, il s'endormit profondément, renversé sur un fauteuil et ronflant la bouche ouverte.

Armand avait alors quinze ou seize ans et faisait le désespoir de ses camarades par les tours enragés qu'il leur jouait ; cette posture de Poisson lui donna l'idée de voir combien son vieux camarade pouvait jauger de bouteilles.

Il prit une bouteille de vin de Champagne et la versa tout doucement dans le gosier du dormeur, comme il eût fait dans un verre.

Mais la bouteille était vide avant que le dormeur fût éveillé. Il en reprit une seconde et la versa de même, sans que Poisson donnât le moindre signe d'existence. Ce n'est qu'à la dernière goutte avalée de travers que le dormeur sortit de son sommeil, et, prenant la liqueur qui l'étranglait pour les effets d'un rhume, s'écria

— Ah ! la maudite pituite ! j'ai toujours dit qu'elle me jouerait un mauvais tour.

Cette anecdote, racontée à monsieur l'intendant des menus, fut cause que l'on supprima aux comédiens le souper de Sèvres et qu'on les renvoya depuis à jeun à Paris.

Quant à Poisson, comme on s'étonnait qu'à son réveil, après

avoir bu deux bouteilles de vin de Champagne, il ne fût pas plus gris qu'auparavant :

— Comment vouliez-vous, dit-il, que je me grisasse, puisque je dormais ?

C'était le grand-père de cet intrépide buveur, le premier de la dynastie des Poissons, qui régla le costume de Crispin tel qu'on le porte encore aujourd'hui à la Comédie-Française.

Le Vésuve philanthrope¹

Chaque ville d'Italie a, dans ses murs ou dans son voisinage, les objets de curiosité au moyen desquels elle a vécu depuis que Vasco de Gama, en découvrant le cap de Bonne-Espérance, a tué le commerce des caravanes qui venaient aboutir à Alexandrie, à Constantinople et à Venise, pour créer le commerce des vaisseaux qui sans y entrer contournent la mer intérieure par Lisbonne, Bordeaux, Nantes, Brest, Lorient, Saint-Malo, Dunkerke et Londres.

Gênes a sa rue Balbi et son palais Doria, Florence a son Baptistère, sa cathédrale de Sainte-Marie-des-Fleurs, ses palais-forteresses, Buondelmonte, Stozzi ; Milan a son dôme, Vérone son cimetière de Can-Grande, Mantoue a la maison de Virgile, Rome a son Colisée et Saint-Pierre ; Pise a son Campo-Santo, sa tour penchée, son Baptistère ; Venise a son palais des Doges, sa Piazzetta, sa Procuratie, son Canal grande, son Paolo Véronèse et son Espagnolet ; Naples, qui n'a ni monuments, ni objets d'art, a Pompeï et le Vésuve.

Pendant quatre cents ans, ces pauvres villes italiennes agonisèrent loin de tout commerce, le peu de sang qui les fit vivre, en circulant dans leurs veines, furent les voyageurs, qui, attirés par la curiosité, galvanisèrent les moribondes ; les grands artistes, qui, au quatorzième, au quinzième et au seizième siècle, bâtissant leurs chefs-d'œuvre, ne se doutaient pas qu'ils faisaient à ces malheureuses villes l'aumône de l'avenir.

Parmi toutes ces pauvres déshéritées, une des plus à plaindre, peut-être, est Naples. Aussi le Vésuve, qui la protège tout particulièrement, a-t-il voulu venir à son secours et s'est-il dit : « Il y a quatre ans que je suis tranquille ou à peu près, faisons une éruption. »

1. N° 23, jeudi 26 mars 1868.

Et, le 11 novembre 1867, pour aider Naples à passer son hiver, le Vésuve a mis son projet à exécution.

Mais c'est depuis le 15 de ce mois-ci particulièrement que le Vésuve a repris cette violence qu'il avait montrée dans les premiers jours où il a craché des flammes.

Le 15, on vit d'abord sortir, de la bouche principale du cratère, une épaisse colonne de fumée noire projetée à une hauteur de cinq cents mètres, et s'échapper en même temps par les fissures du grand cône des jets abondants d'une fumée blanchâtre entièrement différente de celle lancée par la bouche principale.

Alors ont commencé des détonations qui ont brisé des roches de l'ossature de la montagne, et qui ont lancé ces roches en fragments plus ou moins volumineux dans toutes les directions.

Un de nos amis de Naples, que nous avons vu donner, lors de la dernière éruption, les preuves du plus grand courage en s'avancant plus qu'aucun autre au-devant des flots de lave qui, à quinze pas d'eux, séchaient et enflammaient, comme des allumettes, des arbres énormes, M. Massoni-Pompée, nous écrit la lettre suivante :

« Mon cher Maître,

« Puisque *D'Artagnan* s'est occupé dernièrement du Vésuve, il ne dédaignera pas, je l'espère, de recueillir dans ses colonnes les quelques renseignements que j'ai l'honneur de vous transmettre :

« Dans la nuit du 12 au 13 du courant, le volcan a lancé, pendant douze heures, de la cendre, ou plutôt du sable noir pareil en grosseur à de la poudre de chasse ; le temps était calme, pas de vent, ce sable a donc été projeté, par la force impulsive du volcan, sur un périmètre de plus de six kilomètres carrés.

« J'en ai recueilli en mesurant exactement la surface recouverte par ce sable, et, d'après les expériences opérées en divers endroits, j'ai pu constater que la quantité de sable lancé pendant douze heures a été de quatorze kilogrammes par mètre carré, soit

de quatorze millions de kilogrammes par kilomètre carré et de quatre-vingt-quatre millions de kilogrammes sur la surface totale de six kilomètres carrés.

« Dans la journée du 13, une colonne de fumée s'éleva jusqu'à cinq cents mètres, et de temps en temps nous entendîmes de sourds mugissements souterrains.

« Dans la journée du 14, le grand cratère fut en continuelle éruption, et le vent apportait jusqu'à la mer une pluie de sable qui incommoda fort les promeneurs.

« Dans la journée du 15, les détonations redoublèrent de force et de violence, j'en ai compté jusqu'à soixante-cinq par minute. On voyait d'abord une colonne de fumée noire lancée à une hauteur prodigieuse dans l'atmosphère, et quelques secondes après, on entendait la détonation.

« Pendant ce feu redoublé de grosse artillerie, un torrent de lave, se dégageant du pied du cône nouvellement formé, s'avancait vers le village d'Ottojano ; elle continua à couler jusqu'aujourd'hui de ce côté, et à l'heure où je vous écris, on m'assure qu'elle a déjà atteint le bois appartenant au prince du même nom.

« Les détonations devinrent moins fréquentes dans la nuit du 15 au 16. Elles avaient cédé complètement et avec elles tous les paroxysmes du volcan paraissaient apparemment avoir diminué d'intensité ; je dis apparemment, car dans la vie des volcans il ne faut pas s'arrêter aux effets extérieurs, mais chercher dans les profondeurs de la croûte consolidée de la terre les lois et les causes qui produisent ces imposants phénomènes.

« Deux courants sont toujours en fusion et marchent devant eux ; l'un, qui est sorti par la bouche de 55, est le plus vif ; l'autre, qui passe par son canal habituel, s'étend vers le *piano delle ginestre* ; il est moins actif que le premier.

« Le nombre des voyageurs qui arrivent à Naples pour voir le Vésuve est énorme, un savant est venu exprès de New-York pour tenir un registre des différentes phases de notre montagne.

« À l'étranger, ce qui nous paraît à nous de peu d'importance

en a cependant une grande, ne fût-ce que par le côté de la curiosité.

« Cette éruption est une bonne fortune pour le petit commerce de Naples. Des marchands de coraux ont fait leur fortune.

« À Resina, les guides et les âniers sont devenus des messieurs de la plus haute importance ; jamais ils n'ont vu une éruption aussi productive.

« Tous les hôtels sont pleins à regorger.

« L'ermite du Vésuve, qui n'est autre qu'un ancien soldat déserteur de l'armée bourbonnienne, n'avait jamais vendu à des prix plus élevés sa mauvaise *sprigne* d'*Aversa* aux Anglais qui l'avalent de confiance pour du *Lacryma Christi*.

« Il y jusqu'ici une quinzaine de personnes blessées par imprudence, malgré les détachements de bersaglieri et de gendarmes qui s'opposent à l'ascension du grand cône. Si l'éruption continue et présente de nouvelles phases, je vous écrirai de nouvelles lettres.

« Croyez-moi toujours votre ami dévoué,

« MASSONI-POMPÉE. »

Pendant nos longues soirées passées à contempler le golfe et à regarder le soleil se coucher dans la mer, mon ami Massoni, qui est un calculateur de premier ordre, s'était amusé à faire sur ce que j'avais écrit de pages et usé de papier dans ma vie les calculs les plus curieux. Comme je ne doute pas qu'il ne lise ces lignes, je le prierai, s'il n'a point perdu ces calculs, de me les envoyer, je serais curieux de les mettre un jour sous les yeux de mes lecteurs.

Un monsieur qui croit aux rêves¹

Tout le monde croit plus ou moins aux rêves. La Bible elle-même constate que Pharaon, qui était un esprit fort, fit venir Joseph pour lui expliquer le rêve des sept vaches grasses et des sept vaches maigres. Joseph prédit que sept années d'abondance seraient suivies de sept années de disette ; Pharaon eut le bon esprit de croire à l'explication et de faire provision pendant les sept années grasses pour les sept années maigres. Tant il y a que chacun a entendu raconter des récits merveilleux à propos de rêves devenus par la suite des réalités ; tantôt ce sont des spectres sortant du tombeau comme celui d'Hamlet et de Ninus pour révéler des crimes cachés, tantôt ce sont des coboltes faisant la cabriolette sur de petits monticules dont le bossellement indique des trésors enfouis ; enfin, on ferait des volumes des avertissements, des renseignements, des indications de toutes sortes qui ont été faits et donnés en maintes occasions depuis le commencement des siècles par les agents mystérieux du monde des esprits.

Bien entendu que les sceptiques sont libres de croire ce qu'ils veulent, et nous regrettons que l'histoire suivante, tout authentique qu'elle soit, ait pour résultat d'embrouiller la question plutôt que de l'éclaircir.

M. M..., demeurant rue Rambuteau, rêva, il y a quelques jours, ou plutôt il y a quelques nuits, qu'il avait découvert dans une des pièces de son appartement une armoire secrète qui lui était restée jusque-là inconnue et qui était pleine de vaisselle d'or et d'argent, ainsi que de divers autres objets de grande valeur, soit pour la matière, soit pour le travail.

Le lendemain, en s'éveillant, il fit part de ce rêve à sa femme qui fit ce qu'elle put pour l'empêcher d'arrêter sa pensée sur un songe sorti très certainement par la porte d'ivoire.

1. N° 23, jeudi 26 mars 1868.

On sait que depuis que les songes existent, c'est par une porte d'ivoire que sortent ceux qui n'ont aucune consistance, tandis qu'au contraire, ceux qui, comme celui de Pharaon, prédisent des choses certaines sortent par une porte de corne.

M. M... finit par ne plus penser à son rêve, et se coucha et s'endormit sans en dire un seul mot ; mais, le lendemain, il s'éveilla haletant, fiévreux, en sueur, il avait revu l'armoire et l'avait trouvée (dans son rêve bien entendu) plus riche, plus éclatante, plus regorgeant d'objets précieux encore que la veille. Aussi, cette fois, n'y eut-il pas de raisonnement qui pût le retenir. Il sauta sur un marteau, et, tout en chemise qu'il était, il se mit à la recherche de son armoire, parcourant sa maison en tous sens et en sondant les murs en explorateur rigoureux.

Or, chacun sait que les maisons modernes ne sont pas construites de manière à fournir beaucoup de difficultés architecturales en pareille matière. Pas de cabinets secrets, à peine des cabinets de toilette ; pas de coins ni de recoins, toutes les lignes sont rectangulaires, le moindre espace est utilisé.

Cependant M. M... était convaincu que l'armoire signalée dans les deux rêves devait se trouver quelque part dans l'épaisseur des murailles, et le rêveur éveillé, armé de son marteau, alla de pièce en pièce, sonda toutes les parois, à la recherche de l'armoire cachée.

Le succès ne tarda pas à venir couronner ses efforts. En un certain endroit, un coup de marteau plus heureux que les autres fut aussitôt suivi d'un cliquetis métallique qui résonnait de l'autre côté de la cloison. Il frappa un second coup, la même voix argentine lui répondit.

De folles visions de richesse se présentèrent en ce moment à l'imagination surexcitée de M. M... et flottèrent devant ses yeux ravis. Il appela sa femme pour qu'elle vînt assister à la réalisation de ses songes.

Quelques coups de marteau énergiques eurent bientôt fait d'opérer une ouverture dans la cloison, la main de M. M... y dis-

parut, s'y enfonça et reparut les doigts serrés amoureusement autour d'une poignée de cuillers et de fourchettes en argent.

Assurés désormais de leur bonne fortune, monsieur et madame M. crurent devoir procéder avec prudence afin qu'au dehors on n'eût pas vent de la chose, et, fermant avec soin la porte de la chambre où se trouvait la cloison ébréchée, ils se retirèrent ensemble pour discuter leur projet de sauvetage.

Peu d'instants après, un violent coup de sonnette retentit à leur porte, et M. M..., étonné de ce fracas, alla ouvrir la porte en personne.

Il vit alors devant lui un monsieur ahuri, essoufflé, haletant, qui lui demanda avec les marques de la plus vive agitation :

— Êtes-vous monsieur M..., le locataire de cet appartement ?

— Oui, monsieur, répondit-il.

— Eh bien, monsieur, permettez-moi de vous assurer qu'il y a chez vous en ce moment même un voleur.

— Comment, monsieur, un voleur ?

— Oui, monsieur, un voleur ! Il vient de faire effraction chez moi en abattant une de vos cloisons, et il a emporté une poignée de mon argenterie.

Au fur et à mesure qu'avait parlé le voisin, la figure de M. M... s'était décomposée, il avait tout compris, c'est-à-dire qu'il avait réalisé son double rêve au moyen d'un vol avec effraction chez son voisin.

On s'expliqua, monsieur M... avoua tout et rendit les cuillers et les fourchettes à leur propriétaire, qui de son côté s'engagea bien entendu à ne point porter plainte et à laisser l'affaire s'éteindre d'elle-même.

Un billet à vue¹

J'ai souvent parlé dans mes mémoires et, depuis, dans mes conférences, d'un oncle très original qui était curé au village de Béhis, près Compiègne, et qui, chasseur enragé, m'a donné mes premières leçons de chasse.

C'était lui qui, lorsque la chasse devait s'ouvrir un dimanche, disait la veille à ses paroissiens :

« Mes bons amis, vous savez que c'est demain l'ouverture de la chasse ; si je vous dis la grand'messe à l'heure ordinaire, je chanterai l'*Introït* à dix heures du matin et le *Salvum fac* à onze ; le temps de manger un morceau, de prendre mon fusil, de mettre mes guêtres, de détacher mon chien, il sera midi ; quand je me mettrai en chasse, le terroir sera brûlé. Vous comprenez que la chasse étant mon seul plaisir, je n'ai pas envie de m'en priver pour vous. Demain, il n'y aura donc pas de messe basse à sept heures, mais la grand'messe tout de suite. Ceux qui voudront l'entendre sont priés de se dépêcher, attendu que ça ira vite.

« Vous avez entendu ?

« — Oui, oui, monsieur le curé, oui, répondait-on de tous les côtés. »

Le lendemain, à six heures et demie du matin, le curé était à l'autel, à sept heures un quart la messe était dite ; mais alors le curé prenait une seconde fois la parole :

« Mes chers paroissiens, disait-il, comme à deux heures, c'est-à-dire à l'heure des vêpres, la chasse m'aura peut-être entraîné à quatre ou cinq lieues d'ici, il ne peut pas être dans vos intentions de me gêner ma chasse en me faisant revenir au village au plus beau moment de la journée. Puisque nous y sommes, remettez-vous à genoux, et je vous dirai les vêpres tout de suite. »

Les paroissiens, qui adoraient leur curé, se remettaient à

1. N° 24, samedi 28 mars 1868.

genoux, écoutaient les vêpres qui duraient une demi-heure ; M. le curé rentrait dans la sacristie avec sa journée libre, de la sacristie passait au presbytère, mangeait un morceau sur le pouce, tandis que sa nièce lui mettait ses guêtres, fourrait dans sa carnaissière une croûte de pain et une gourde d'eau-de-vie, décrochait son fusil de la cheminée, détachait Finaud de sa niche, retroussait sa soutane dans sa ceinture, et, tout en partant une heure après les autres, rapportait toujours plus de gibier que les autres.

Cette nièce qui lui mettait ses guêtres, tandis qu'il mangeait un morceau sur le pouce, c'était une cousine à moi ; je n'ai jamais eu d'autre parenté avec l'abbé Fortier que ma parenté avec ma cousine ; je l'appelais mon oncle par imitation, tout simplement parce que Marianne – c'était le nom de ma cousine –, l'appelait mon oncle.

C'était un excellent homme que *mon oncle* Fortier. De ses bizarreries, de ses excentricités, de ses fantaisies, je me chargerais volontiers de faire un volume fort amusant. C'est lui que j'ai pris pour type dans mon roman d'*Ange Pitou*.

Il mourut vers 1830 ou 1835. Ma cousine Marianne, dont nous étions les seuls héritiers, ma sœur et moi, nous écrivit de venir chercher, avec elle, le magot du pauvre abbé Fortier, dont elle était l'unique héritière.

Nous arrivâmes assez à temps pour l'aider à déposer le brave homme dans sa fosse ; il était mort, plein de jours, et de jours pleins de bonnes actions, à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

Une portion de sa succession, qui était l'argenterie – et l'on sait quelle importance les curés de village attachent à leur argenterie –, était à l'air et visible aux yeux de tous : elle se composait de quarante-six magnifiques couverts d'argent pesant chacun cinquante francs, car du temps de *mon oncle* Fortier l'argenterie sur métaux n'était pas encore inventée. Un huilier très lourd, des salières massives complétaient un service de table plus riche qu'élégant, c'est vrai, mais qui avait au moins le mérite de valoir, non pas son pesant d'or, mais son pesant d'argent.

Une sébile de bois, placée dans l'armoire au linge, contenait trois ou quatre cents francs.

Il était évident que la succession de l'abbé Fortier ne se bornait pas là.

Nous nous mîmes en quête, et, après quelques heures de recherche, nous finîmes par trouver dans un bahut 17,000 fr., tout en louis d'or, dans un bas de laine.

On eût dit que, fidèle à ses anciennes traditions royalistes, l'abbé Fortier échangeait, au fur et à mesure qu'il entraît chez lui, l'or nouveau contre de l'ancien.

Nous encourageâmes notre cousine Marianne à placer quinze de ses 17,000 fr. sur hypothèque, ce qui lui ferait huit ou neuf cents livres de rente, et à garder les deux mille francs de différence pour ses besoins auxquels les neuf cents livres ne suffiraient pas.

Trois ans après, ma vieille cousine mourut à son tour.

Nous trouvâmes ses deux mille francs intacts, elle n'y avait pas touché.

Elle mourait nous laissant tout et nous priant seulement de compter une somme de cent écus à la paysanne qui l'avait soignée.

Nous remîmes les cent écus à la bonne femme, et comme elle avait près d'elle une jolie petite fille de sept à huit ans, je pris un bout de papier et j'écrivis dessus :

« Bon pour la somme de deux cents francs que je paierai à vue, à Rose Thirion, le jour où elle se mariera. »

Puis nous couchâmes la pauvre cousine près de son oncle, dans le cimetière, nous retournâmes faire une ou deux visites à leurs tombes, nous n'y pensâmes plus que pour nous souvenir de temps en temps que dans ce petit cimetière étaient deux cœurs qui nous avaient aimés et qui avaient cessé de battre.

Mais ce que j'oubliai complètement, par exemple, ce fut Rose Thirion et son billet.

Il y a cinq ou six mois, mon valet de chambre m'annonça que

deux jeunes filles demandaient à me parler. Remarquez que trente-six ans s'étaient écoulés depuis les événements que je viens de raconter.

On fit entrer les jeunes filles.

L'aînée s'approcha de moi, rougissant :

— Monsieur, me dit-elle, voilà trente-six ans que vous avez fait ce billet à ma pauvre mère ; je sais bien qu'il n'est plus valable, mais nous espérons de votre bonté que vous voudrez bien nous le payer tout de même.

Je reconnaissais parfaitement mon écriture et ma signature, mais je n'avais aucun souvenir du billet.

— Aidez ma mémoire, dis-je à l'aînée des deux jeunes filles.

— Monsieur, dit-elle, ne vous rappelez-vous point M^{me} Rose Thirion qui servait M^{lle} Marianne Fortier, votre cousine ?

— Si fait, répondis-je, parfaitement.

— Eh bien, si vous vous la rappelez, vous devez vous souvenir aussi qu'elle avait une petite fille de sept ans...

— Ah ! à laquelle je fis un billet pour le jour de ses noces ! Ah oui, oui, ma belle enfant ; à merveille. Mais comment ne me l'a-t-elle pas présenté quand elle s'est mariée ?

— Elle vous a cherché, monsieur, mais on lui a dit que vous étiez à Bruxelles, elle n'a pas jugé à propos de vous relancer jusque-là ; elle s'était mariée à Paris avec un tisserand de notre pays, nommé Duparc ; elle a pensé qu'un jour ou l'autre, dans un moment de besoin, elle aurait recours à vous. Les jours se sont écoulés, mon père est mort, ma mère est morte, et en mourant, ma mère m'a donné ce billet en me disant qu'elle nous l'avait conservé pour un moment suprême.

Les deux jeunes filles n'avaient pas l'air le moins du monde de deux paysannes, mais, au contraire, de deux enfants élevées à Paris ; elles étaient proprement sans être élégamment mises, et l'on sentait, aux soins qu'elles avaient pris de leurs petites toilettes, que c'étaient elles qui avaient fait leurs robes elles-mêmes.

Je pris la main de l'aînée, et la fis asseoir ainsi que sa sœur.

— C'est toute une affaire que nous avons à traiter, lui dis-je ; causons donc. — Que faites-vous à Paris ?

— Hélas, monsieur, nous travaillons, ma sœur et moi, pour des magasins de confections.

— Et que pouvez-vous gagner par jour, en travaillant ainsi ?

— Mais de quatre à cinq francs quand l'ouvrage va bien. — Malheureusement l'ouvrage manque souvent parfois.

— N'êtes-vous pas bien exploitées, en travaillant ainsi ?

— Oh ! si, monsieur.

— Et pourquoi ne travaillez-vous pas à votre compte ?

— Parce qu'il nous faudrait pour cela nous mettre dans nos meubles, louer une chambre assez propre pour y recevoir les pratiques, ce qui serait une dépense au moins de douze ou quinze cents francs, laquelle dépense il ne nous est pas possible de faire.

Je n'avais pas douze ou quinze cents francs à offrir à ces deux enfants, sans quoi je l'eusse fait à l'instant même. Mais comme je cherchais dans ma tête un moyen de leur être utile, un papier que j'avais reçu la veille me tomba sous les yeux.

C'était le prospectus de l'*Omnibus du Travailleur*.

J'avais eu la veille la visite de son directeur, M. Valich jeune, et c'était lui qui m'avait laissé ce papier en me priant de le méditer comme une des institutions les plus philanthropiques de notre époque.

Je l'avais lu avec attention après son départ, et j'avais lu en effet que cet établissement vendait à crédit à tout le monde, pourvu qu'on payât un tiers d'avance.

— Désirez-vous sincèrement vous mettre à votre compte et travailler bravement ? demandai-je.

— Oh ! très-sérieusement, monsieur, et celui qui nous donnerait le moyen de travailler ainsi nous rendrait un très grand service.

— Eh bien, dis-je, si vous voulez, ce sera moi qui vous rendrai ce service-là !

— Oh ! monsieur, comment ? demanda-t-elle.

— Je dois ces deux cents francs-là à votre mère depuis le jour où elle s'est mariée. À quelle époque s'est-elle mariée ?

— En 1847.

— Il y a donc juste vingt ans ; avec les intérêts accumulés, cela fait quelque chose comme trois cent-soixante francs que je vous dois, c'est-à-dire quatre cents francs.

— Oh ! monsieur, nous ne vous demandons pas les intérêts, et nous sommes trop heureuses que vous veuillez nous donner le capital.

— Vous allez me laisser arranger vos affaires comme je l'entends, leur dis-je, ou sinon je ne paie rien, pas même le billet.

— Faites comme vous voudrez.

— Voici deux cents francs et un mot pour M. Valich ; avec ce mot il dérogera à ses habitudes et vous ouvrira un crédit de mille francs. Vous chercherez un petit appartement de huit cents francs dont vous paierez le premier terme en entrant, et c'est pour cela que je garde deux cents francs ici. Vous vous établirez avec les meubles et les étoffes de Valich, vous lui rendez l'argent qu'il vous aura avancé, selon les termes de son traité, et moi, je vous enverrai des pratiques.

Elles voulurent faire quelques difficultés, mais les choses étaient arrêtées ainsi, et elles durent en passer par où je voulus.

Trois jours après, le logement était trouvé à un entresol du carrefour Gaillon, et je donnais deux cents francs pour payer le premier terme.

Huit à neuf mois s'étaient écoulés lorsqu'hier je reçus une lettre ainsi conçue :

« Mesdemoiselles Duparc ont l'honneur d'inviter M. Alexandre Dumas à venir chez elles prendre une tasse de thé, lundi soir 24 mars, rue Gaillon N^o 11. »

J'avais à peu près oublié M^{lles} Duparc, comme j'avais oublié Rose Thirion.

J'eus, tout souffrant que je fusse, la curiosité de me rendre à l'invitation.

À onze heures du soir, je sonnai à l'entresol du numéro 11.

La plus jeune des deux sœurs vint m'ouvrir et poussa un cri de joie :

— C'est lui ! cria-t-elle à sa sœur.

Sa sœur accourut sur le seuil de la porte. Je traversai une modeste antichambre servant en même temps de salle à manger, comme l'indiquaient une table ronde placée au milieu et quelques chaises et un buffet appuyé à la muraille.

Le buffet était chargé de porcelaines et de verres.

J'entrai dans un petit salon tout tendu de perse, plafond, rideaux et murailles. Il y avait pour tous meubles un canapé, quatre fauteuils couverts de perse pareille à celle des rideaux, une armoire à glace et, dans l'endroit le plus apparent du salon, comme pièce d'honneur, une machine à coudre.

Au milieu de ce petit salon, le thé était servi ; une brioche fumante attendait.

Une porte était ouverte dans l'angle du salon et donnait dans une chambre éclairée.

On me fit signe que je pouvais y entrer. C'était la chambre à coucher, tendue de perse comme le salon, avec deux lits jumeaux et une toilette commune aux deux sœurs.

— Monsieur Dumas, me dit l'aînée, tout ceci est à nous, nous avons payé aujourd'hui notre dernier billet à l'*Omnibus du Travailleur*, et nous avons voulu que cette date du 24 mars fût celle d'une fête complète pour nous ; voilà pourquoi nous nous sommes permis de vous écrire et de vous inviter à prendre une tasse de thé dans notre appartement dont nous avons payé aujourd'hui le troisième terme. C'était la seule chose pour laquelle nous étions en retard, mais en nous y prenant bien, soyez tranquille, nous serons en mesure pour le quatrième.

Et, en effet, grâce à l'aide que leur avait prêtée l'*Omnibus du Travailleur* et son directeur, M. Valich, elles étaient arrivées au bout de neuf mois au but de toute leur ambition.

Je passai avec ces deux beaux enfants une des meilleures soirées de ma vie.

Causerie

[De l'origine des pommes, des pommiers et du cidre]¹

Il existe à une lieue et demie de Lisieux, sur le plateau le plus élevé de la Normandie, une centaine d'arpents de terre appelés : « La Pommeraye », de la quantité de pommiers qui y poussent.

Il y a dix ans, ces pommiers y poussaient à peu près seuls, sans culture, et formaient toute la richesse de ce plateau aride, au sol crayeux et plein de pierres.

Un agriculteur, extrêmement habile en pratique, véritablement amoureux de la végétation, esprit fin, distingué, lettré même, acheta, pièce à pièce, ce plateau, et se mit à le cultiver lui-même.

Il a fait de tout cet espace nu, à part les pommiers, comme nous l'avons dit, une immense pépinière ; aujourd'hui, dans des enclos séparés, poussent à la Pommeraye tous les arbres de la France et presque tous les arbres exotiques à qui le climat permet de prospérer.

M. Jules Oudin, créateur de cette merveilleuse propriété, remporte, depuis cinq ou six ans, à nos expositions végétales, presque tous les prix d'horticulture.

Rien de merveilleux comme ces jardins au mois de mai ; c'est le véritable royaume des fleurs. Une seule époque peut être comparée au mois de mai : c'est le mois de septembre, où le royaume des fleurs devient celui des fruits.

Dernièrement, sous un de ses pommiers qui commencent à fleurir, il lui prit l'idée de m'écrire cette lettre :

1. Causerie sans titre publiée dans le n° 25, mardi 30 mars 1868. – Dumas a repris le texte de cette causerie dans son *Grand dictionnaire de cuisine*, à l'article CIDRE.

« SOCIÉTÉ D'HORTICULTURE DU CENTRE DE LA NORMANDIE.

À monsieur Dumas.

« Maître,

« Vous m'avez fait l'honneur de me donner l'accolade en me disant : "Nous nous reverrons."

« Ce sera l'ère du bonheur de mon existence.

« J'en prends texte pour vous demander un renseignement, qu'il vous sera probablement très facile de me donner, et qu'il me faudrait peut-être une année pour trouver, sans votre aide :

« — Quels sont les faits historiques les plus saillants de l'antiquité et du moyen âge, au sujet des pommes, des pommiers, des poiriers et du cidre ?

« Mon remerciement sera d'aller vous montrer l'usage que j'en aurai fait.

« Pendant la saison d'été vous viendrez, n'est-ce pas, respirer les parfums des végétations exotiques et indigènes *sous un pommier*. Ne me faites pas languir, je vous prie.

« Bien à vous,

« JULES OUDIN. »

Je pris la plume et, poste pour poste, je fis la réponse suivante :

« Cher Monsieur Jules,

« Je vais vous répondre d'abord sur ce que je sais certainement, moins bien que vous, sur la pomme, le pommier, le poirier, l'origine du cidre et son invasion en Europe.

« Devons-nous mettre la pomme avant le pommier, ou le pommier avant la pomme ? Le pommier est-il poussé d'un pépin jeté dans l'espace et venant d'une pomme par conséquent, ou la pomme a-t-elle poussé d'abord sur un pommier créé en même temps que la création ?

« C'est la question de la poule et de l'œuf : la poule vient-elle de l'œuf, ou l'œuf vient-il de la poule ?

« Si nous nous en rapportons à Moïse, le premier auteur qui parle de pommes et de pommiers, le pommier et la pomme pré-existaient à l'homme dans le paradis terrestre, puisque les arbres fruitiers furent créés le troisième jour, et l'homme le sixième.

« Nous savons le commandement qui fut fait à Adam et Ève, à l'endroit de ce pommier, et comment ils désobéirent pour notre malheur à ce commandement de Dieu.

« Le serpent présenta la pomme à Ève. Ève y mordit, Adam l'acheva, et nous fûmes tous condamnés à l'exil, au travail et à la mort.

« Un autre poète, né cinq cents ans après Moïse, nous a appris comment, dans une autre circonstance, la pomme ne fut pas moins fatale au genre humaine.

« Aux noces de Théthis et de Pélée, la Discorde, qu'on avait oublié d'inviter, jeta pour se venger au milieu de l'assemblée des dieux et des déesses une pomme portant cette inscription : « *À la plus belle.* »

« Trois déesses crurent avoir droit à la pomme : Minerve, Junon et Vénus ; elles allèrent devant Pâris, qui l'adjugea à Vénus.

« Il y avait encore une autre déesse qui avait des prétentions à la beauté, et qui n'avait point oublié que le jour où Vénus avait été proclamée la plus belle, un affront lui avait fait. C'était la mariée elle-même, la femme de Pélée, la mère d'Achille, la belle Thétis : aussi, sachant que Vénus devait, sur le rivage des Gaules, venir chercher des perles pour se faire un collier, ordonna-t-elle à tous les monstres de la mer de tâcher de s'emparer de cette pomme pour laquelle Vénus n'avait pas craint de se montrer nue au beau berger du mont Ida.

« Et en effet, tandis que Vénus cherchait des perles au même endroit, sans doute, où son fils César vint pêcher celle dont il devait payer l'amour de Servilie, un triton lui déroba sa pomme, et alla la porter à Thétis. Thétis, aussitôt, pour vulgariser le fatal présent de la Discorde, et afin que toutes les déesses pussent

avoir la leur, prit les pépins de la pomme et les planta sur les rivages de la Normandie.

« De là viennent, disent nos aïeux, les vieux Celtes, la multitude de pommiers qui poussent du Maine à la Bretagne et la beauté des femmes de toute cette côte septentrionale.

« Malgré le mauvais tour joué par Thétis à Vénus, les pommes, et surtout celles des Hespérides, étaient restées précieuses dans l'île de Scyros, puisque Atalante, la fille du roi, perdit, à la fois, le prix de la course et sa liberté, pour ramasser les pommes qu'Hippomène laissait tomber sur sa route.

« La pomme avait cessé d'être un fruit rare, et son prix était rentré dans celui des autres comestibles du même genre, puisque Solon, effrayé des sommes énormes que coûtaient les repas de noces chez les Athéniens, ordonna que les mariés ne mangeassent qu'une pomme à eux deux avant de se mettre au lit.

« Pline et Diodore de Sicile parlent des pommes comme d'un fruit très estimé des Romains, et surtout lorsqu'elles venaient des Gaules ; mais ni l'un ni l'autre ne dit qu'on en tirât une boisson quelconque. Saint Jérôme est le premier qui parle du cidre et qui constate que les Hébreux en faisaient une de leurs boissons habituelles. Tertullien, qui vivait vers la fin du deuxième siècle à Carthage, et saint Augustin, qui vivait vers la fin du quatrième siècle à Hippone, parlent tous deux du cidre des Africains.

« Mais la première trace que l'on trouve de l'existence de cette boisson en France est dans les *Capitulaires* de Charlemagne, où il est question des fabricants de cidre et de poiré. Mais, à cette époque, le cidre avait déjà, avec les Maures, traversé le détroit de Gibraltar.

« Voici comment :

« Mahomet, l'an 609 de l'ère chrétienne, publie son Coran ; sans défendre positivement le vin aux Arabes, il le leur présente comme une liqueur pernicieuse qu'il ne leur conseille de boire qu'à titre de médicament. Aussi, dans toutes les villes tatares que j'ai visitées, ai-je vu les marchands de vin intituler leur boutique :

« *Balcam* », c'est-à-dire Pharmacie. Du moment où le vin se vend dans une pharmacie, ce n'est plus du vin, en effet, c'est un médicament.

« Pour obéir à Mahomet, les Arabes alors imitèrent les Hébreux, et du fruit des pommiers et des poiriers firent du cidre.

« Appelés en Espagne par la trahison du comte Julien, ils y transportèrent leur science agricole sur laquelle les Espagnols vivent encore aujourd'hui. Ce fut en Biscaye que se firent les premiers essais de ce genre.

« De Biscaye, l'usage passa en France. Les Normands l'accueillirent tout particulièrement, leur pays étant fécond en pommiers et stérile en vigne. Guillaume le Conquérant l'implanta en Angleterre en même temps que son drapeau, après la bataille d'Hastings, en 1066.

« D'Angleterre, l'usage du cidre s'est répandu en Allemagne et même en Russie.

« Il existe, au reste, une brochure qui a recueilli, sous le titre : *De Origine Cidri*, tout ce que la science humaine a colligé sur cet intéressant sujet.

« Maintenant, je présume que vous êtes au courant des derniers travaux de Pasteur sur la fermentation du cidre, et que vous savez que le ferment n'est autre chose que l'agglomération par milliards de petits animalcules ou plutôt de cryptogames, moitié animaux, moitié végétaux, qui, sous le nom de microzoaires et de microphites, opèrent ce singulier travail de changer le sucre en alcool, travail qui se fait chez eux tout simplement par la digestion.

« Voilà tout ce que je sais sur le cidre, et je m'empresse de vous vider mon sac, pour vous prouver combien j'ai bon souvenir de votre réception, et comment je serai heureux d'aller un jour avec ma fille vous demander l'hospitalité d'une demi-semaine.

« Mille compliments empressés et mes tendresses les plus respectueuses à madame.

« ALEXANDRE DUMAS. »

La Porte-Saint-Martin, les *Mousquetaires*, *Glenarvon*, *Les Ancêtres*¹

Je vous avais bien dit que M. Marc Fournier, tout homme d'esprit qu'il est, ne me pardonnerait pas de lui avoir dit la vérité, et qu'il m'en cuirait d'avoir été joué à la Porte-Saint-Martin comme sur un théâtre de troisième ordre.

Nous allons prouver avec des chiffres que M. Fournier est encore plus vindicatif que spirituel ; quand il lui est si facile, à lui surtout, d'être plus spirituel que vindicatif.

M. Fournier a joué seize représentations des *Mousquetaires*.

Ces seize représentations ont produit 53,317 fr. ; c'est-à-dire une moyenne de 3,332 fr. 31.

Une moyenne de 3,332 fr. 31 cent., dans tout théâtre bien conduit, donne un bénéfice de près de 1,500 fr. par soirée.

Ce bénéfice n'a pas suffi à M. Fournier, il a enlevé les *Mousquetaires* de l'affiche, et y a substitué *Glenarvon*.

Dieu sait si nous aimons Mallefille qui est un de nos enfants. Mais les chiffres sont des chiffres.

Glenarvon, en sept représentations, a produit 13,839 fr. ; c'est-à-dire a fait une moyenne de 1,977 fr. par soirée, 1,400 fr. de moins que les *Mousquetaires*.

M. Fournier a-t-il bien ou mal fait de changer son spectacle ?

J'y ai perdu 13 ou 14,500 fr. ; mais il y a perdu, lui, 12 ou 15,000 fr.

Quand une petite vengeance coûte ce prix-là, c'est non-seulement d'un bon chrétien, mais encore d'un bon calculateur de ne pas se venger.

Aujourd'hui, M. Fournier trouve plus simple de faire relâche pendant huit jours, en attendant la première de *Nos Ancêtres*.

C'est encore un trait d'esprit de M. Fournier que nous ne nous

1. N° 25, mardi 30 mars 1868.

expliquons pas.

*
* *

Voyons, Fournier, redevenez ce que vous avez toujours été au fond : un artiste gâté momentanément par ses tableaux parlants. Comprenez qu'il n'y a de salut pour vous que dans une bonne troupe fixe, qui fasse monter vos frais à 1,800 par jour, de manière à ce que vous ne soyez pas obligé d'abandonner les pièces à 3,332 fr. 31 cent. de moyenne. Mettez-vous à la tête du drame, refaites les théâtre d'Harel dans ses beaux jours, voyez ce que la Gaîté gagne à avoir monté avec soin la *Reine Margot*, et vengez-vous alors de moi en me jouant pas ; mais ne me jouez pas avec une troupe qui pourrait me jouer.

Ou sinon il n'y a pas de vengeance.

*
* *

Arrangez-vous de manière à ce que je puisse rendre compte de la pièce de Roland, et tout en frappant sur vous si vous le méritez, Roland n'aura pas de juge plus juste et plus amical.

Léon Pillet¹

Encore un charmant esprit qui vient de payer son tribut à la *Commara*, comme on dit dans le pays où il est mort.

M. Léon Pillet, ancien directeur du *Journal de Paris*, ancien directeur de l'Opéra, puis consul à Palerme, puis consul général à Venise, vient de mourir.

Ce sera une véritable perte pour les Français qui voyagent en Italie.

Causeur charmant, M. Léon Pillet avait besoin de retrouver de temps en temps cette manne de l'esprit qui s'émiette, surtout dans les salons de Paris, en telle abondance qu'elle devient rare ailleurs.

Or, quand notre consul rencontrait un Français, c'était fête au consulat.

Le Français y avait son couvert mis chez son consul, et la conversation parcourait toutes les gammes, depuis celle du journalisme frivole, jusqu'à celle de la politique la plus sérieuse.

M. Léon Pillet était un charmant critique ; je me rappellerai toujours avec quel esprit il a signalé une faute de français que j'avais laissée se glisser audacieusement dans *Henri III*.

Il faisait, avec sa bienveillance ordinaire, la critique de mon drame, mais arrivé là, il n'y put pas tenir, et il se mit à citer les deux phrases auxquelles il y avait reproche à faire :

— Il est temps de vous *décider*, dit M. Dumas au duc de Guise.

— *Je le suis* depuis longtemps, répond à M. Dumas le duc de Guise, qui, en sa qualité de prince lorrain, ne se croit pas obligé de parler français.

J'allai remercier, le lendemain, Léon Pillet de sa spirituelle boutade, et depuis ce temps-là nous fûmes amis.

1. N° 25, mardi 30 mars 1868.

On sait que quelques-uns des plus beaux succès de l'Opéra eurent lieu sous sa direction.

Tous ceux qui ont connu Léon Pillet le regrettent sincèrement, et celui qui écrit ces lignes se met au premier rang des amis qui le pleurent.

Causerie sur le tabac¹

Vous avez, l'autre jour, mon cher Tony Révillon, fait une ode sur votre pipe, comme un condottiere ferait une ode sur son poignard, vantant sa poignée en agate, son pommeau bien ciselé, sa garde élégante, et oubliant de parler de sa lame, c'est-à-dire du mal qu'il a fait.

Laissez-moi, à mon tour, envisager le tabac sous son point de vue désorganisateur et antisocial.

Un jour du mois d'octobre 1492, jour fatal pour l'Europe, une caravelle jeta l'ancre devant l'île de Cuba ; cette caravelle, c'était la *Santa-Maria* montée par Christophe Colomb qui, ce même jour, plein de joie, découvrait la reine des Antilles.

Il fit aussitôt mettre le canot à la mer, et chargea deux hommes de son équipage, qu'il regardait comme les plus braves et les plus intelligents, de descendre dans l'île et de lui en rapporter des nouvelles ; il revinrent quelques heures après, disant qu'ils avaient rencontré beaucoup d'Indiens et d'Indiennes qui les avaient parfaitement reçus, racontant, chose bizarre, que tous, hommes et femmes, tenaient à la bouche un petit tison allumé dont ils paraissaient aspirer la fumée avec une jouissance extrême.

Les Indiens leur en avaient offert, ils en avaient respiré le parfum à leur tour, ils l'avaient trouvé médiocre, mais n'en rapportaient pas moins quelques-uns de ces ustensiles à leurs compagnons.

Ces ustensiles n'étaient autre chose que des cigarettes, et, la plante fumée, *des feuilles de tabac*.

Tel fut le nom que l'on donna à la plante, du mot *tabago*, nom sous lequel elle était connue dans toutes les Antilles, habitées ou fréquentées par les Caraïbes.

1. N° 26, jeudi 2 avril 1868.

Les matelots de Christophe Colomb, soit sympathie croissante pour cet exercice, soit esprit d'imitation, se mirent à fumer à leur tour, et, trouvant l'occupation agréable, résolurent de la procurer à leurs compatriotes.

Ils en firent donc d'énormes provisions, non-seulement en feuilles, mais encore en graines. Or, Linné a compté sur un seul pied de tabac quarante mille trois cent vingt graines, lesquelles peuvent se conserver cinq ou six ans sans rien perdre de leur vertu germinatrice.

Aussi, en peu de temps, l'Espagne, le Portugal et certaines parties de l'Italie furent-elles empoisonnées par cette chétive plante qui devait traverser la mer pour changer nos habitudes et devenir un besoin de première nécessité.

Cependant, ce ne fut que de 1560 à 1568, c'est-à-dire 72 ou 74 ans après le jour où les matelots de Colomb eurent fumé leurs premières cigarettes à Cuba, que Jean Nicot, ambassadeur du roi François II près du roi Sébastien de Portugal, ayant reçu d'un marchand flamand l'herbe qui produit le tabac, et en ayant appris l'usage, importa cette plante en France sous le nom de *Cicotiane*, d'*herbe du grand Prieur*, et d'*herbe de la Reine*.

Au reste, nous étions en retard, et l'amiral Drake l'avait introduite huit ou dix ans auparavant en Angleterre.

Son nom d'*herbe à la reine* vient de ce qu'elle avait été présentée à Catherine de Médicis, réduite en poudre dans une boîte d'or, qui de son contenu prit le nom de tabatière.

Selon toute probabilité, le tabac en poudre prit donc les devants en France sur le tabac à fumer.

Mais il ne fit pas son chemin sans encombre.

Amurat IV, empereur des Turcs, le tzar de Russie et le shah de Perse en défendirent l'usage dans leurs États, sous peine d'avoir le nez coupé. En 1604 parut une bulle d'Urbain VIII qui excommuniait tous ceux qui prisaient dans les églises ; enfin, en 1856, une association s'est formée à Londres contre l'usage du tabac ; plante, disent les considérants qui la proscrivent, qui engendre

l'égoïsme et l'insensibilité du cœur.

Mais justement parce qu'il était persécuté, le tabac devint un besoin, et notre gouvernement, toujours aux aguets de tout ce qui peut être une augmentation pour le fisc, non-seulement se garda, comme le sultan, comme le tsar ou comme le shah, de faire couper le nez à qui en usait, mais au contraire il s'empara paternellement de ce commerce et en permit la vente en vertu de licence.

Nous trouvons dans Berthelot que le premier bail de tabac, lequel remonte au mois de novembre 1674, fut affermé, en même temps qu'un droit sur l'État pour six ans, à un sieur Jean Breton ; les deux premières années pour cinq cent mille francs, et les deux dernières pour deux cent mille.

En 1720, la ferme des tabacs fut cédée à la Compagnie des Indes pour un million cinq cent mille francs.

En 1771, elle était de 27 millions.

En 1789, de 32 millions.

De 1789 à l'an VII, la culture, la fabrication et la vente du tabac furent libres.

De l'an VII à 1811, les droits de douane et de fabrication s'élevèrent en moyenne à 15 millions par an.

En 1811, le monopole fut rétabli au profit de l'État, et lui donna dans les dernières années de l'empire 20 millions.

En 1819, 42 millions, ce qui donnait une consommation de 352 grammes par tête.

En 1841, 75 millions, ce qui donnait une consommation de 480 grammes par tête.

En 1856, 121 millions, ce qui donnait une consommation de 706 grammes par tête.

Aujourd'hui, l'État bénéficie de plus de deux cents millions de francs chaque année sur la vente de ses tabacs.

Depuis 1811, c'est-à-dire depuis la création de la régie, le bénéfice fait par le Trésor a été de trois milliards six ou sept cents millions.

Dès le premier moment où il parut en France (et il y parut en même temps que l'alcool), le tabac donna des spécimens des ravages qu'il devait faire dans l'avenir.

Ce furent deux démons nouveaux lâchés au milieu de la famille humaine.

L'alcool, offrant à la douleur la consolation temporaire de l'ivresse, la fausse énergie, la surexcitation barbare, un moment de joie furieuse, une flamme dévorante suivie d'un froid mortel. Qui meurt de l'alcool meurt brûlé et glacé tout à la fois.

Le tabac, c'est-à-dire un narcotique, qui substitue à la soucieuse pensée la rêverie indifférente, le tabac, qui fait oublier les maux, mais qui ne les guérit pas et qui empêche d'y chercher un remède, le tabac, qui fait onduler la vie comme la fumée que dégage sa feuille, le tabac, qui isole l'homme dans un nuage d'égoïsme et d'insensibilité.

Et il était tout naturel que le tabac et l'alcool, ces deux ennemis de l'amour, ces deux démons de la solitude, funestes tous deux au grand but de la nature humaine, à la génération, naquisent ensemble.

L'homme qui fume n'a plus besoin de rien, ni de femme, ni d'amour, ni de plaisirs ; n'a-t-il pas dans le tabac, dans le cigare, la volupté de l'ivresse ? Et le rêve que lui donne l'herbe fatale ne vaudra-t-il pas toujours mieux que la réalité ?

Cela fut bien sensible dans le Midi, lorsque le tabac et l'alcool y apparurent. Les marins de Bayonne et de Saint-Jean-de-Luz l'apportèrent et le vendirent à bon marché. Les propagateurs du poison se mirent à en user eux-mêmes avec exagération.

Naturellement insoucians, ils devinrent solitaires et moroses ; ils restèrent à part de leurs femmes.

Quant à leurs femmes, à ces jolies filles de Bayonne, de Toulouse et de Biarritz, elles ne restèrent point en arrière de leurs maris ou de leurs amants, elles se firent sorcières, se jetèrent dans le sabbat, et se mirent à boire de l'eau-de-vie.

— Pourquoi, leur demandait le juge Lancre, pourquoi fuyez-

vous vos époux pour aller épouser le diable au fond des forêts ?

Et toutes ces hanteuses de sabbat font la même réponse :

— Parce que mieux vaut le derrière du diable que la bouche de nos maris.

Le premier acte du tabac, dit Michelet, fut de supprimer le baiser.

Causerie

La pipe de Jean Bart¹

Ce fut chez les marins surtout que l'habitude du tabac se répandit. Quand, après quinze jours, vingt jours, un mois de mer, toutes les conversations sont épuisées, quand les contes du gaillard d'avant sont taris eux-mêmes aux lèvres du joyeux Provençal ou du sombre Breton, quand en se couchant on ne voit que le ciel et l'eau, quand en se levant on ne voit que l'eau et le ciel, pendant ces longs quarts de nuit où il faut, gabier, veiller dans la hune ; timonier, tourner la roue du gouvernail ; enseigne, marcher d'un bout à l'autre du bâtiment ; c'est alors que, dans cette isolement forcé, la pipe inutile à terre devient la compagne obligée du marin.

Et cependant l'habitude du tabac resta longtemps avant de s'élever des simples marins aux officiers.

Circonscrits dans leurs limites du gaillard d'avant, les matelots pouvaient y fumer à leur loisir ; mais nul d'entre eux ne se serait avisé de traverser, la pipe à la bouche, la ligne qui séparait les matelots des officiers.

Si la pipe de Jean Bart est devenue si célèbre, c'est parce que Jean Bart était à peu près le seul des officiers de marine qui fumât.

Il était de Dunkerque, pays humide et froid, où la pipe est non-seulement une compagne, mais un poêle.

Il était fils, petit-fils et neveu de corsaires ; enfin il fut corsaire lui-même jusqu'à l'époque où Louis XIV l'appela dans la marine militaire.

À cette époque, Jean Bart avait déjà quarante et un ans ; il était trop tard pour changer ses habitudes de jeunesse ; et cependant ceux qui voudront y réfléchir demeureront parfaitement

1. N° 27, samedi 4 avril 1868.

convaincus que, lorsque Jean Bart alluma sa pipe dans l'antichambre du roi, ce n'était pas par ignorance de l'étiquette de Versailles, mais parce qu'il voulait attirer l'attention sur lui, de façon à ce qu'on fût forcé de le mettre à la porte du palais ; et comme après tout il était chef d'escadre, et qu'il s'appelait Jean Bart, ce n'était pas chose facile de le mettre à la porte ou d'aller dire à Louis XIV qu'il y avait, porte à porte avec lui, un homme qui fumait.

On savait que Jean Bart venait demander au roi une grâce, une grâce que le roi avait déjà refusée deux fois.

On ne faisait pas parvenir au roi les demandes d'audience de Jean Bart. Il fallait que Jean Bart prît le cabinet du roi par surprise.

Jean Bart mit de côté ses fameux habits de drap d'or doublé d'argent, qui faisaient tant de bruit dans les salons de Paris, revêtit son simple costume d'officier supérieur de la marine, passa seulement à son cou la chaîne d'or que le roi lui avait donnée autrefois, en récompense de ses exploits de corsaire, et se présenta à l'antichambre de Sa Majesté comme s'il avait sa lettre d'admission.

— Monsieur le capitaine de frégate, demanda l'officier chargé d'introduire les sollicitateurs près du roi ; monsieur le capitaine de frégate, avez-vous votre lettre d'audience ?

— Ma lettre d'audience, dit Jean Bart ; pourquoi faire ? Je suis, Dieu merci, assez bon ami du roi pour qu'il n'y ait pas besoin de toutes ces niaiseries-là entre nous. Dites-lui que c'est Jean Bart qui demande à lui parler, et cela suffira.

— Du moment où vous n'avez pas de lettre d'audience, reprit l'officier, personne ne se permettra de vous annoncer.

— Avec ça que j'ai besoin qu'on m'annonce, dit Jean Bart, et que je ne m'annoncerai pas bien moi-même !

Et il s'avança vers la porte de communication.

— On ne passe pas, mon officier, dit le mousquetaire de faction.

— Est-ce la consigne ? demanda Jean Bart.

— C'est la consigne, dit le mousquetaire.

— Respect à la consigne, dit Jean Bart.

Puis, s'adossant à la boiserie, il tira une pipe du fond de son chapeau, la bourra de tabac, battit le briquet et l'alluma.

Les courtisans le regardaient avec stupéfaction.

— Je vous ferai observer, monsieur le capitaine de frégate, dit l'officier, qu'on ne fume pas dans l'antichambre du roi.

— Alors, qu'on ne m'y fasse pas attendre ; moi, je fume toujours quand j'attends.

— Monsieur le capitaine de frégate, je vais être obligé de vous faire sortir.

— Avant que j'aie parlé au roi ? fit Jean Bart en riant. Ah ! je vous en défie bien.

Et, en effet, ce n'était pas, comme nous l'avons dit, chose facile que de mettre Jean Bart à la porte ; de deux maux choisissant le moindre, et surtout le moins dangereux, l'officier alla dire au roi :

— Sire, il y a dans votre antichambre un officier de marine qui fume, qui nous défie de le faire sortir, et qui nous déclare qu'il entrera malgré nous.

Louis XIV ne se donna pas même la peine de chercher.

— Je parie que c'est Jean Bart ! dit-il.

L'officier s'inclina.

— Laissez-le finir sa pipe, dit Louis XIV, et faites-le entrer.

Jean Bart ne finit pas sa pipe, il la jeta dans la cheminée et s'élança vers le cabinet du roi ; mais à peine eut-il dépassé le seuil de la porte qu'il s'arrêta, saluant respectueusement Louis XIV.

Jean Bart était arrivé à son but. Il se trouvait en face du roi avec la même adresse qu'il manœuvrait devant les escadres ennemies ; il conduisit la conversation à travers les écueils, les passes, les rochers où il voulait l'amener, c'est-à-dire qu'ayant commencé par se faire faire force compliments sur sa sortie du port de

Dunkerque, où il était étroitement bloqué par les Anglais ; sur l'incendie de plus de quatre-vingts bâtiments ennemis qu'il brûla en mer ; enfin, sur sa descente à Newcastle, il mit un genou en terre devant le roi et finit par lui demander la grâce de Keyser, son matelot, condamné à mort pour avoir tué son adversaire en duel.

Le roi hésitait.

Jean Bart, que l'amitié fraternelle qu'il portait à Keyser rendait éloquent, pria, adjura, conjura !

— Jean Bart, dit Louis XIV, je vous accorde ce que j'ai refusé à Tourville.

— Sire, répondit Jean Bart, mon père, deux de mes frères, vingt autres membres de ma famille sont morts au service de Votre Majesté. Vous me donnez aujourd'hui la vie de mon matelot, je vous donne quittance pour celle des autres.

Et Jean Bart sortit, pleurant comme un enfant et criant : Vive le roi ! à tue-tête.

Ce fut alors qu'enveloppé par tous les courtisans qui voulaient faire la cour à un homme qui était demeuré plus d'une demi-heure en audience privée de Louis XIV, et ne sachant comment sortir de ce cercle vivant qui commençait à l'étouffer, il profita de ce qu'un des courtisans lui demandait :

— Monsieur Jean Bart, comment donc êtes-vous sorti du port de Dunkerque, bloqué comme vous l'étiez par la flotte anglaise ?

— Vous voulez le savoir ? répondit-il.

— Oui, oui, dirent-ils tous en chœur, cela nous ferait grand plaisir.

— Eh bien ! vous allez voir. Je suis Jean Bart, n'est-ce pas ? Vous êtes la flotte anglaise, vous ; vous me bloquez dans l'antichambre du roi et vous m'empêchez de sortir. Eh bien ! vli ! vli ! piff ! paff ! voilà comment je suis sorti.

Et à chaque exclamation, allongeant un coup de pipe ou un coup de poing à celui qui était en face de lui et l'envoyant tomber sur son voisin, il s'ouvrit un passage jusqu'à la porte.

Arrivé là :

— Messieurs, dit-il, voilà comment je suis sorti du port de Dunkerque.

Et il sortit de l'antichambre du roi.

Causerie

Les pots à tabac¹

Ce ne fut guère qu'en 1822 ou 1823 que le tabac fit invasion, je ne dirai pas en France, mais dans la société française.

Les soldats de la République fumaient beaucoup ; ils n'avaient ni pain, ni souliers, ni solde, le tabac leur tenait lieu de tout.

Les traditions se conservèrent sous l'Empire, surtout dans la vieille garde ; mais sous la République comme sous l'Empire, les officiers et les chefs supérieurs fumaient peu. Je ne me rappelle pas avoir vu dans ma jeunesse un officier fumant dans la rue.

L'armée royale, et surtout les corps privilégiés, mousquetaires et gardes du corps, ne fumaient presque pas. On a vu que la ferme du tabac produisit peu de chose jusqu'en 1821.

Ce fut en 1821 surtout que la réaction se fit contre les anciennes coutumes que représentait la branche aînée.

On commença de fumer et de porter moustache ; mais, chose bizarre, les porteurs de moustache furent tournés en ridicule, parce que c'était surtout parmi les commis de magasin que la mode avait pris naissance, et que ces commis de magasin, pour se donner un petit air militaire, avaient eu l'idée, lorsqu'ils sortaient le dimanche, de porter en même temps que le cigare à leur bouche des éperons à leurs bottes.

Ces deux appendices, ajoutés aux deux extrémités du corps de gens qui n'étaient point militaires et qui n'avaient pas de chevaux, donnèrent matière à un vaudeville intitulé : les *Calicots*.

Les commis de magasin, que l'on désignait sous cette dénomination, la trouvèrent mauvaise, allèrent en masse au théâtre, firent du bruit, se battirent, reçurent et donnèrent force coups de cannes, et enfin furent expulsés de la salle, où force demeura à la

1. N° 28, mardi 7 avril 1868.

critique.

Les éperons restèrent dans la mêlée, mais les moustaches surnagèrent ; puis, au bout de quelque temps, on vit du centre de ces moustaches sortir de petites bouffées de fumée : c'était la cigarette qui faisait son entrée dans le monde.

Jusque-là il n'y avait eu de fumeurs de cigarettes en France que les prisonniers espagnols, que nous regardions, nous autres enfants, avec curiosité couper de leurs *navajas* soit des cigares, soit des carottes de tabac, pour les rouler ensuite dans des carrés de papier oblongs.

Ce fut ainsi que naquit la cigarette en France, chacun la roulant selon son désir de fumer. Il n'y a guère qu'une vingtaine d'années que la régie a eu cette attention pour les fumeurs, en y employant les détritrus de son plus mauvais tabac.

Lorsque nos premiers succès nous réunirent en cénacle, Hugo, Lamartine, Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, Émile Deschamps, Antony Deschamps, Soumet et moi, personne de nous ne portait moustache, et Lamartine seul fumait.

C'était l'époque des soirées de l'Arsenal ; une fusion se fit alors chez Nodier entre les peintres et les poètes.

Les peintres, en général, portaient ou les moustaches ou la barbe tout entière, avec des costumes de fantaisie et des chapeaux Rembrandt. Eugène Deveria, Gigoux, Dauzats, Alfred Johannot, Préaulx, Nanteuil portaient des habits de velours taillés plus ou moins en pourpoint qui firent que, lorsque les saints-simoniens apparurent avec leur uniforme sacré, on fit à peine attention à eux.

Les peintres fumaient, mais ils fumaient entre eux, dans leurs ateliers, et c'était surtout Horace Vernet, dans les mains duquel fondaient par jour dix ou douze cigares, qui avait mis cette sensualité étrange à la mode.

Le premier poète qui surgit au milieu de nous portant moustache et fumant fut Alfred de Musset, plus jeune que nous de sept ou huit ans, puis Théophile Gautier.

On passa la chose à de Musset, parce qu'il avait fait des poésies espagnoles ; on fut un peu plus difficile pour Gautier qui n'avait pas de spécialité.

Ce fut vers ce temps que Méry se joignit à nous ; il arrivait, barbu, moustachu et fumant, de Marseille ; mais Méry faisait de l'opposition à la branche aînée. Lamartine, Soumet, Hugo, de Vigny, Antony Deschamps, Alfred de Musset même étaient royalistes. Il n'y eut jamais de fusion complète entre l'auteur de la *Villélide*, l'auteur du *Lac*, l'auteur d'*Eloa* et l'auteur des *Chants du roi Rodrigue*.

À cette époque, il n'était pas question de créer des fumoirs entre le salon et la salle à manger. Les clubs étaient à peine connus de nom en France, et la société n'était pas encore tiraillée d'un côté par le tabac, de l'autre par le jeu.

Aucune femme n'avait encore eu l'idée, soit par caprice, soit par condescendance, d'approcher une cigarette de ses lèvres. Bientôt, la poésie de de Musset ayant mis l'Espagne à la mode, quelques-unes risquèrent la cigarette de paille qui s'allume et s'éteint comme un éclair.

À cette époque, il y avait encore la causerie du salon si charmante dans trois ou quatre maisons. Chez Nodier d'abord, chez M^{me} Guyet Desfontaines, chez Zimmermann.

On passait immédiatement après le dîner de la salle à manger au salon : on y prenait le café et les liqueurs, et la même conversation qui avait fait vivre tout le repas se continuait.

Aujourd'hui où tout le monde fume, il n'en est point ainsi. Dans les maisons où il y a un fumoir, les hommes se réunissent entre eux, fument, causent, parlent sport, courses, jeux, toutes choses dans lesquelles les femmes n'ont point leur part ; tandis que les femmes, forcées de causer entre elles, causent robes, chiffons, toilettes, bals. Ainsi des deux côtés la causerie s'énervé en s'isolant. Notre esprit si vanté autrefois pour sa courtoisie, et qui n'était courtois que parce que c'était de l'esprit d'homme à femme, devient de l'esprit d'homme à homme, c'est-à-dire brutal, ou

de l'esprit de femme à femme, c'est-à-dire futile.

Je sais bien que l'habitude de fumer n'a fait, dans la haute société, que succéder à l'habitude de priser. Mais, du temps où l'on portait des habits pailletés, des manchettes d'Angleterre et des gilets brodés, prisait-on réellement ?

Non, on tirait de la poche de son gilet une tabatière avec un portrait de *Mignard* ou un émail de *Petitot*, on y puisait une pincée de poudre jaune parfumée, que l'on appelait du tabac d'Espagne. On faisait semblant de l'aspirer pour avoir le prétexte de chiquenauder son jabot avec un index où brillait un magnifique *solitaire*.

Les vieux baillis, les vieux juges, les vieux tabellions et les vieux parlementaires se bourraient seuls, réellement, le nez de tabac ; mais c'était pour ces vieilles momies que le boston et le whist avaient été inventés ; on les parquait quatre par quatre à des tables de jeu, aux quatre angles du salon, tandis qu'au milieu, sur des canapés, sur des poufs, sur des chaises longues s'ébattaient de jeunes femmes couvertes de fleurs, de jeunes hommes couverts de velours ; où chaque mouchoir qui sortait de la poche jetait un parfum nouveau dans l'atmosphère ; si bien qu'au lieu d'entrer dans une tabagie, comme on fait aujourd'hui, on croyait entrer dans une serre.

Vous m'accuserez, moi qui m'élève aujourd'hui contre le tabac, d'avoir avoué que, dans mes voyages en Orient, à Constantinople, en Afrique, je fumais comme les autres. Mais on oublie qu'à Alger, au Caire, à Constantinople, à Tiflis, le tabac est un parfum ; que ce parfum vient à vous à travers une eau embaumée, si vous fumez le narghilé, à travers un tuyau de cerisier et d'ambre, si vous fumez le chibouck.

Le tabac alors épure l'haleine au lieu de la vicier ; et si deux lèvres se rapprochent, ce n'est pas pour mêler l'odeur de la rose à celle du benjoin.

Je sais bien que de nos jours une telle opinion est une hérésie, et cette hérésie va être punie, soyez tranquille.

Il y a deux ou trois jours, j'ai reçu une lettre d'un grand commerçant en faïences artistiques qui me demande la permission de modeler mon buste dans le but d'en faire un pot à tabac.

Ainsi, moi qui n'ai jamais pu avaler une gorgée de fumée de scaferlati ou de maryland, me voilà condamné pour toute l'éternité à avoir dans la tête du tabac au lieu de cerveau. On comprend que quand j'accorde tous les jours à la *Lune*, au *Bouffon*, à l'*Éclipse*, au *Diogène* et même à la *Marotte* la permission de faire ma charge, je n'irai pas refuser à un digne négociant, qui s'y prend d'une manière charmante pour me la demander, la permission qu'il désire.

Vous allez donc, mon cher Tony Révillon, avoir à ajouter à l'énumération de vos pipes le pot à tabac.

Théâtre de l'Odéon

*Le roi Lear*¹

Si l'on élevait un tombeau à Shakespeare, les quatre coins du sarcophage seraient : *Hamlet*, *Macbeth*, *Othello* et le *Roi Lear*.

Ce sont les quatre génies qui veillent sur la mémoire du poète de Stratford-sur-Avon ! ce sont les quatre drames grandioses qui soutiennent son sépulcre, comme celui de Mahomet, entre le ciel et la terre.

Aujourd'hui nous n'avons à nous occuper que du dernier, c'est-à-dire du *Roi Lear*.

Où Shakespeare a-t-il pris son sujet ? Où il a pris *la Tempête*, ou il a pris *le Songe d'une Nuit d'été*, dans son imagination.

Ou, peut-être, qui sait ? dans cette touchante anecdote de la jeune femme romaine nourrissant de son lait, à travers les barreaux de sa prison, son vieux père condamné à mourir de faim.

Dans l'histoire, elle s'appelle Pero ; dans Shakespeare, elle se nomme Cordelia.

Cordelia ! c'est le chef-d'œuvre de la tendresse filiale ; c'est le rêve de la maternité de la fille sur le père ; c'est un sentiment si grand, si poétique, si vénérable, que Shakespeare le relègue dans cette période vaporeuse qui s'écoule entre la fable et l'histoire.

La scène se passe l'an 3500 du monde, c'est-à-dire 895 ans avant Jésus-Christ.

Le soleil ne luit encore que sur le précoce Orient. Tout l'Occident est mystérieux ; Rome, son point de départ, n'est pas encore fondée.

Jugez-en, – dans Shakespeare –, *Aganippus* est roi de France, et *Lear* roi des Îles ténébreuses, – c'est-à-dire de l'Angleterre.

Le roi Lear, c'est une tour bâtie au milieu du brouillard, battue

1. N° 29, jeudi 9 avril 1868.

par les vents, la foudre, les éclairs et la tempête, surmontée d'un ange ouvrant ses ailes blanches.

L'ange, c'est Cordelia.

L'action du *Roi Lear* est tout humaine. C'est un drame réaliste, comme diraient les modernes.

Un vieux roi, las de la couronne, fait venir ses trois filles : Gonerille, Régane et Cordelia.

Il leur annonce que ce sont elles qui vont régner à sa place, et déroulant la carte de son royaume, il ordonne à chacune d'elles de lui dire de quelle façon elle l'aime, afin que, par une part plus ou moins large, il récompense son amour plus ou moins grand !

C'est à Gonerille, c'est-à-dire à l'aînée, de répondre la première ; elle répond :

Je vous aime, seigneur,
Plus que tous les trésors, beauté, richesse, bonheur !...
D'un amour indicible et que rien ne surpasse ;
Plus que la liberté, la lumière et l'espace,
Plus que tout ce qu'on voit de rare sous les cieux !...
Je vous aime à l'égal de la vie, oh ! bien mieux.
Fût-elle glorieuse, éclatante et prospère,
Jamais enfant n'aima plus que moi. Jamais père
Ne fut plus adoré. C'est un amour vainqueur,
Immense et débordant, plus vaste que mon cœur !

C'est au tour de Régane de parler.

Elle s'approche et dit :

Gonerille a parlé tout comme eût fait Régane !
De son cœur et du mien sa bouche était l'organe...
Sire ! elle ne va pas seulement assez loin,
Car je n'ai qu'un bonheur, une joie, un besoin :
Vous aimer, ô mon père !... Et toutes les ivresses
Des plus doux sentiments, les plus chères caresses,
Tout ce qui n'est pas vous, je le hais, je le hais !

Alors le roi Lear s'adresse à Cordelia, la plus jeune de ses

filles :

Mais vous, ô mon bonheur ! dernier présent des cieux ;
Le dernier, mais non pas le moins cher à mes yeux,
Vous que déjà la France, aux vignes empourprées,
Nomme l'astre charmant de ses folles contrées,
Ma fille, après vos sœurs, pour obtenir de nous
Un lot plus riche encor, voyons, que direz-vous ?

CORDELIA

Rien, monseigneur.

LEAR, *avec surprise*

Rien !

CORDELIA

Rien.

LEAR, *sévèrement*

Parle d'une autre sorte,

Ma fille, ou de ce rien, tremble que rien ne sorte.

CORDELIA

Je vous aime, seigneur, les cieux m'en sont témoins !
Avec toute mon âme !... Hélas ! ni plus, ni moins !

LEAR

C'est tout ?

CORDELIA

C'est tout. Mon cœur n'a pas d'autre langage.

LEAR

Cette froide réponse !... à moi ! Je vous engage
À la modifier... Cette réponse-là
Pourrait vous nuire. Allons, allons, corrigez-la !
Parlez.

CORDELIA

Mon bon seigneur, je vous dois la naissance ;
Vous m'avez bien aimée !... et ma reconnaissance,
Ma tendresse à vos soins paie un juste retour !
Moi, je vous obéis, je vous aime à mon tour.
Si vous saviez combien je vous aime et vénère !
Elles disent, mes sœurs, n'aimer rien sur la terre,
Que vous... Pour tout le reste, aversion, mépris !
Alors, pourquoi mes sœurs ont-elles des maris ?

De ce lien sacré, – c'est dans l'ordre suprême, –
Des enfants peuvent naître... On est mère, on les aime,
Il faut bien qu'on les aime ! Au jour de notre hymen,
L'époux qui de mon cœur recevra cette main,
Emportera peut-être, en me nommant sa femme,
Une part de mes soins, la moitié de mon âme,
De mes affections et de mon dévouement !
Ah ! oui, je l'aimerai, seigneur, en vous aimant ;
Car je n'épouserai personne, je l'espère,
Ô mes sœurs, pour n'aimer comme vous, que mon père !

Mais ce langage est trop simple pour toucher Lear après les paroles emphatiques de ses deux filles aînées. Il ne croit pas à l'amour de Cordelia – il la maudit – et l'abandonne sans dot au roi de France, qui la prend pour sa beauté.

Vous le voyez, rien de plus simple et de plus humain.

Un homme partage ses biens entre ses deux filles – à la condition que ses enfants le recevront tour à tour chez eux avec sa suite, et le défraieront de tout – selon les besoins – aucun autre contrat que l'amour filial ne règle ce qui lui est dû.

Il n'a rien à attendre de sa troisième fille, il l'a chassée et mariée loin de lui en pays étranger, en France.

On devine le reste.

Les deux filles auxquelles il a tout donné sont ingrates. La seule dans le cœur de laquelle la pitié filiale ait son autel est celle non-seulement à qui il n'a rien donné, mais qu'il a maudite.

Tour à tour chassé par Gonerille et par Régane, il se trouve, par une nuit d'orage, sans asile, perdu dans une lande déserte, en proie à la tempête, aveuglé par les éclairs, assourdi par la foudre.

Rien de plus beau et de plus poétique que cet acte. La mise en scène, dirigée par M. de Chilly, dépasse tout ce que l'on a vu jusqu'ici en réalité : c'est bien le vent, c'est bien la pluie, c'est bien la foudre, ce sont bien les éclairs, c'est bien la nuit, une nuit de désolation, dans l'obscurité de laquelle errent des spectres.

Et quels spectres, – un roi fou, – son bouffon, – un dernier ser-

viteur resté fidèle à l'exil, – et un mendiant.

Beauvalet, qui fait le roi Lear, est splendide dans cette scène quand, les bras étendus, les cheveux flottants, à la base, il s'écrie :

Vents, soufflez ! faites rage, ô vents, crevez vos joues,
Et toi, rauque tempête, ouragan qui secoues
La terre ! fais bondir, lance avec les rochers
Ces montagnes de flots par-dessus nos clochers.
Vous, éclairs sulfureux, prompts comme la pensée,
Coursiers au vol ardent de la foudre insensée
Qui fracasse le chêne, abattez-vous sur moi,
Brûlez ma tête blanche ; et toi, tonnerre, toi,
Brise le globe entier, et des cieux où tu roules,
Écrase la nature, anéantis ses moules ;
Disperse d'un seul coup et pour l'éternité
Tous les germes qui font l'ingrate humanité !

LE FOU

Ô monde, une maison bien sèche où l'on m'essuie,
L'eau bénite de cour vaut mieux que l'eau de pluie.

LEAR

Pluie et feux, jaillissez – éléments, frappez tous ;
Je ne vous taxe pas d'ingratitude. Vous,
Tonnerres, ouragans, monstreuuses familles,
Pluie et feux, vents, frappez, vous n'êtes pas mes filles !
Vous qui me torturez dans vos jeux triomphants,
Je ne vous avais pas appelés mes enfants ;
Je ne vous ai donné ni sceptre ni couronne,
Vous ne me devez rien – frappez !

En ce moment, véritablement plein de grandeur, de majesté, de poésie, de tout ce qu'on cherche dans tout le théâtre actuel et qu'on n'y trouve point, la salle, transportée, a éclaté tout entière en applaudissements.

Puis est arrivée la scène du mendiant, si terrible dans Shakespeare, non moins terrible dans son traducteur.

Nul ne s'est inquiété des modifications que M. Jules Lacroix avait fait subir au poète anglais. Il a accueilli Tom comme un

simple mendiant, et il a frissonné au terrible *Tom a froid*, répété à chaque instant par cet homme vêtu d'un lambeau de tunique et d'un reste de manteau.

Il faut dire que Taillade, qui faisait Tom, a joué d'une prodigieuse façon toute sa scène. — Taillade est un de ces rares artistes que je citais l'autre jour et qui sont à la hauteur des rôles de Shakespeare. — Taillade et Beauvalet, très bien secondés d'ailleurs par le bouffon et le comte de Kent, ont fait de cet acte une des apparitions les plus magistrales que ayons jamais vues. — Toute la salle était penchée haletante sur la scène.

Dans l'acte suivant, Lear est vengé par ses filles elles-mêmes. Gonerille, prise à la fois par l'ambition et par un amour adultère, empoisonne Régane. Cordelia débarque à Douvres avec une armée française, bat l'armée de Cornouailles. Mais tout battu qu'il est, Cornouailles attire Lear et Cordelia dans un piège. Cordelia y laisse la vie, et Lear, à qui l'ingratitude de ses filles, la pluie, les vents, les éclairs, la foudre n'ont pu ôter que la raison, meurt désespéré sur le corps de cette même Cordelia qu'il a chassée et maudite.

L'œuvre est immense, et l'auteur, grand poète dans la pensée et dans la forme, lui a laissé son allure toute shakespearienne ; aussi le succès a-t-il été complet et le nom de M. Jules Lacroix a-t-il été proclamé. au milieu des applaudissements de cet intelligent parterre de l'Odéon, le plus intelligent de tous les parterres.

M^{lle} Agar, chargée du rôle ingrat de Gonerille, a été tout ce qu'elle pouvait être dans le rôle, — belle et digne. — Sa figure, calme et régulière, se prête peu aux impressions de la colère et de la haine, et j'aime mieux pour elle les sereines régions où planent Andromaque et Esther que la sphère orageuse où grondent les Camille et les Gonerille.

M^{lle} Sarah Bernard est une adorable Cordelia, belle comme les anges et les amours réunis, — pleine de cœur, de sentiment et de poésie, — mais que l'on brisera physiquement en lui donnant des rôles non pas plus forts que son intelligence, mais plus lourds que

ses forces. Que deviendrait la pièce si son charmant interprète venait à faiblir, et qui la remplacerait s'il fallait la remplacer ! – En attendant, nous espérons que les applaudissements la soutiendront, – et, Dieu merci, c'est un cordial qui ne lui manquera point.

Quant à Beauvalet, dans tout son rôle, et quant à Taillade, dans son unique scène, nous le répétons, ils ont été au-dessus de tout éloge.

En somme, grand succès pour M. Jules Lacroix, pour le théâtre de l'Odéon et pour toute l'école de 1830, qui dérive de Shakespeare.

Jules Lacroix, défiant de ses propres forces et n'osant nous venir en aide dans le combat engagé de nouveau, a fait comme Henri IV : il a été demander du secours à la reine Elisabeth.

Ne pouvant lui donner des soldats, elle lui a donné son poète.

C'est ainsi que les Athéniens, pour secourir leurs alliés les Lacédémoniens dans la guerre de Messénie, leur envoyèrent Tyrtée, qui par son chant remporta la victoire et fut proclamé citoyen de Sparte.

Alexandre Dumas fils
*Théâtre complet*¹

Hier, en m'éveillant, je trouvai sur ma table de nuit un élégant volume à couverture jaune, portant le titre ci-dessus, et à sa première page, cette dédicace :

« À mon très cher père et très cher

« Maître !

« Son grand fils et

« Petit confrère

« A. DUMAS. »

C'est une douce chose, et la récompense de bien des ennuis littéraires, que de voir éclore avant qu'on ait terminé le dernier volume de ses œuvres complètes à soi, le premier volume des œuvres complètes de son fils.

Ce premier volume contient : la *Dame aux Camélias*, *Diane de Lys* et le *Bijou de la Reine*.

La *Dame aux Camélias* est un souvenir de ma vie, presque autant qu'un souvenir de la vie d'Alexandre.

Pendant le carnaval de 1844, je reçus plusieurs billets d'une petite écriture fine, sur un papier parfumé, sans signature, mais évidemment d'une main de femme ; ces billets me donnaient rendez-vous au bal de l'Opéra, à minuit précis, en face de l'horloge.

Je commençais à n'être plus fou de ces sortes de réunions dont le but est le plaisir, et le résultat la lassitude.

Je connaissais, d'ailleurs, cette manière de faire poser certains fats, dont on peut passer la revue à minuit, heure habituelle des rendez-vous et qui, dans des poses plus ou moins maniérées, attendent le ponce dans l'échancrure du gilet le rendez-vous vrai ou faux qui leur est donné.

1. N° 30, samedi 11 avril 1868.

Je n'avais nulle envie d'aller grossir le nombre de ces bienheureux niais ; je ne répondis point au premier de ces billets.

J'en reçus un second qui contenait quelques charmants reproches et qui m'invitait encore plus positivement que la première fois à me trouver dans le foyer à une heure dite ; la personne passerait devant moi : je la reconnaîtrais à son domino de satin noir et au bouquet de camellias qu'elle tiendrait à la main.

Je n'allai pas plus à ce second rendez-vous qu'au premier.

Je reçus une troisième lettre pleine de reproches, plus vifs encore que ceux de la seconde. La personne avait un conseil à me demander, duquel dépendrait tout son avenir, le bonheur ou le malheur de sa vie peut-être.

Mon fils déjeunait avec moi au moment où je reçus ce billet ; je le lui passai.

— Tiens, lui dis-je, je sors de l'âge des rendez-vous, tu y entres ; va à ma place et, fleur ou fruit, cueille ce qui m'était offert.

Il y alla.

Je ne le revis pas de quinze jours. Il avait disparu comme par une trappe.

Un soir que je suivais au Théâtre-Français le corridor circulai-re par lequel on entre aux baignoires, la porte d'une baignoire s'ouvrit et j'entendis la voix d'Alexandre qui me disait :

— Passe ta tête et ferme les yeux, il y a ici quelqu'un qui veut t'embrasser.

Je ne suivis que la moitié de la prescription, c'est-à-dire que je passai la tête.

Deux baisers qui me donnèrent le frisson me mordirent l'angle des lèvres.

Je me reculai vivement.

— Oh ! dis-je, qui m'embrasse donc ainsi ?

— Quelqu'un dont vous n'avez pas voulu, me répondit la personne qui m'avait embrassé.

— Si c'est vrai, je suis bien puni, répondis-je.

Et en effet, dans la pénombre j'avais aperçu deux yeux brillants comme des diamants noirs, et des dents éclatantes comme des perles.

— Entre et prends ma place, me dit Alexandre. Je te présente M^{me} Marie Duplessis, qui désire causer un instant avec toi.

— Et sachant comme j'aime votre père, dit la jeune femme, vous ne craignez pas de me laisser tête à tête avec lui dans une baignoire ?

— Ma chère amie, répondit Alexandre, si vous aviez un bouquet de camélias blancs, j'y regarderais à deux fois ; mais comme vous avez votre bouquet de camélias rouges...

— Taisez-vous, dit-elle en l'interrompant et en lui donnant un coup d'éventail sur les doigts : ne révélez pas le secret des fleurs.

Je me glissai dans la loge à la place d'Alexandre, et je pris sa chaise.

— Que me vouliez-vous, lui demandai-je, car je ne présume pas que ce soit pour l'amour de moi seul que vous m'avez écrit les trois lettres que j'ai reçues de vous.

— Il y avait de l'un et de l'autre. D'abord, je désirais énormément vous connaître. J'ai vu une des dernières représentations d'*Antony* par M^{me} Dorval, et j'en suis sortie insensée !

— Vous auriez voulu être aimée comme cela, n'est-ce pas ? lui demandai-je en riant.

— Pourquoi pas ?

— Charmantes folles que vous êtes toutes !

— Pourquoi ? Pensez-vous que je ne pourrais pas, aussi bien qu'une autre, jouer le rôle d'*Adèle* ?

— Je vous vois venir ; vous vouliez entrer au théâtre ?

— Justement.

— Hélas ! c'est votre rêve à toutes.

— À toutes... quoi ?

— À toutes ces belles courtisanes dont vous êtes la reine, ma chère Marie. Il vous faut un piédestal pour que le public puisse

vous voir plus à l'aise. Il est évident qu'une belle créature comme vous, qui aurait le talent de Dorval, ferait courir tout Paris ; mais le talent de Dorval est plus rare encore que la beauté de Marie Duplessis. Il faut un printemps pour faire une fleur, lys ou rose, il faut des années pour faire une artiste.

Elle poussa un soupir.

— Aussi j'y ai renoncé, dit-elle. Je dois continuer la vie que je mène en oubliant que cette vie me tue.

— Que dites-vous là ? Vous êtes fraîche et blanche comme le lys dont je parlais tout à l'heure.

— Vous voulez dire pâle ? Ne dites pas cela à Alexandre, cela lui ferait de la peine ; mais, dans un an, je serai morte.

— M'avez-vous appelé comme médecin ?

— Non ; ni vous ni personne ne pouvez me guérir. Je vous ai vu, je vous ai embrassé, je suis contente : maintenant, adieu !

— Si vous avez besoin de moi, songez à moi.

— Avec ça que vous répondez bien aux lettres qu'on vous écrit !

— N'aurais-je pas répondu plus mal en y allant moi-même qu'en y envoyant mon fils ?

— Qui sait ? dit-elle.

Et, haussant les épaules avec un soupir, elle poussa la porte de la loge, et je sortis.

Trois ans après, comme elle l'avait dit, elle était morte ; et trois hommes seulement suivaient au cimetière Montmartre le corbillard de la pauvre Marie Duplessis, un Anglais, Alexandre et moi.

Seulement, elle s'était trompée de deux ans.

*
* *

Sous l'impression de cette mort, Alexandre fit quelques-uns de ses plus beaux vers.

Puis, comme cette élégie, si triste qu'elle fût, n'avait pas suffi

à déraciner sa douleur, il fit ce beau livre que vous savez, intitulé : *La Dame aux Camélias*.

Je fus le premier à lui dire : « Fais-en une pièce ; il y a un grand succès là-dedans. C'est une œuvre de cœur qui parlera à tous les cœurs. »

J'étais à Bruxelles quand je reçus de lui cette lettre :

« Mon cher père,

« Je crois que décidément je suis de la famille. Je viens d'avoir au Vaudeville un immense succès avec la *Dame aux Camélias*. On a applaudi la pièce comme si elle était de toi.

« Doche et Feschter ont été charmants. »

Aujourd'hui, après seize ans, la *Dame aux Camélias* ouvre cette remarquable série de comédies que publie Michel Lévy, et qui a pour titre : *Théâtre d'Alexandre Dumas fils*.

Voici les quelques lignes que l'auteur de la *Dame aux Camélias* adresse aux lecteurs en tête de son volume, elles sont empreintes de cette originalité philosophique qui est le principal caractère du talent de l'auteur du *Demi-Monde* et des *Idées de M^{me} Aubray*.

AU LECTEUR

J'avais promis à mon éditeur et j'avais écrit pour l'édition définitive de ce *Théâtre complet* une préface où je prouvais, avec une grande finesse cachée sous une grande modestie, que je suis le premier auteur dramatique de mon époque et de bien d'autres époques encore.

En outre, je développais mes idées sur l'art, je faisais un cours d'esthétique, j'indiquais nettement la part que j'avais prise à la civilisation de mon siècle et celle que je devais avoir à la reconnaissance de mon pays. Tout cela formait quarante pages d'une écriture très serrée. Avant d'envoyer cette préface à l'imprimerie, il m'est venu l'idée assez naturelle de la relire, et je l'ai trouvée prétentieuse et inutile. J'ai donc cru devoir la détruire, ce dont personne ne se plaindra. De cette expérience nouvelle est résultée, pour moi, cette nouvelle conviction : qu'un auteur parle toujours mal de son œuvre, et que, décidément, ce qu'il peut imaginer de mieux, une fois cette œuvre exécutée et livrée au public, c'est

de se taire. En effet, elle doit contenir tout ce qu'il a voulu démontrer, et l'expliquer c'est l'avouer obscur, ce qui est clair n'ayant pas besoin d'être expliqué.

Sache donc simplement, ami lecteur, que j'ai écrit toutes ces comédies avec l'amour et le respect de mon art, sauf la première (*la Dame aux Camélias*) que j'ai mise au monde en huit jours, sans trop savoir comment, en vertu des audaces et des bonnes chances de la jeunesse, et plutôt par besoin d'argent que par inspiration sacrée. La majeure partie de mes dettes étant payée, j'ai pu donner plus d'attention et de temps à la deuxième (*Diane de Lys*), que tu trouveras cependant, je le crains, au-dessous de la première. Enfin, comme après la représentation de celle-ci, je ne devais plus rien qu'à moi, j'ai consacré onze mois pleins à l'exécution seule de la troisième (*le Demi-Monde*), que l'on s'obstine à déclarer supérieure aux autres. Je m'abstiendrai dans cette discussion, les préférant toutes également. Elles m'ont procuré le plaisir dans le travail, une renommée au-dessus de mon mérite, les plus nobles émotions de l'esprit, et l'indépendance qui m'a rendu heureux et bon. Elles n'ont nui à personne, je pense ; car je ne me connais pas un ennemi, ne considérant pas comme ennemis véritables ceux-là, parmi mes critiques, qui ont cru devoir, à l'occasion, me traiter d'imbécile ou de scélérat. Ils ont agi en toute sincérité, j'en suis convaincu, et, s'ils ne m'ont pas rangé à leur avis, c'est plus ma faute que la leur.

Voilà donc qui est entendu ; je renonce à t'influencer. Si mes pièces sont bonnes, elles survivront au temps présent ; si elles sont mauvaises, elles disparaîtront ; justice sera faite dans les deux cas ; tout ce que je pourrais dire n'y pourrait rien changer, et le monde continuera d'aller comme il allait et comme il va, ce qui ne sera peut-être pas le plus beau de son affaire.

Mais je ne renonce pas au plaisir de m'entretenir avec toi, en tête de chacune de ces comédies, des causes morales ou sociales qui les ont fait naître, ou de certains petits événements qu'elles ont produits dans notre petit monde, tu me permettras bien aussi quelques lignes, soit de remerciement pour les artistes qui ont aidé au succès, soit de dédicace à des amis. Ce que je te promets, c'est de ne te dire que ce que je croirai de quelque intérêt ou de quelque utilité, en m'abstenant le plus possible de parler de moi. Entre nous ce ne serait pas la peine de te livrer une nouvelle édition de ce théâtre si elle n'offrait pas un petit attrait nouveau.

Celle-ci a été soigneusement revue, corrigée, augmentée à la fois et diminuée, équilibrée enfin. Les premières brochures contenaient un grand nombre de fautes ; les unes à porter au compte du copiste ou de l'imprimeur, les autres à porter à mon actif, car je n'ai jamais, hélas ! écrit purement cette difficile langue française, où le verbe *avoir*, le verbe *faire* et le verbe *être* décourageraient les plus braves. Dans la préface que j'ai brûlée, je prouvais même assez victorieusement que ces incorrections sont nécessaires au théâtre, le passage était excellent, je le regrette un peu.

Allons, adieu, il ne me reste plus, en publiant ces comédies, qu'à souhaiter d'abord que tu les lises et désires les revoir quand on les rejouera, et ensuite que tu prennes autant de plaisir à les lire et à les revoir que j'en ai pris à les écrire. Puis, comme il ne faut pas quitter un ami, qu'on ne reverra peut-être jamais, sans lui faire quelque bonne recommandation, accepte celles que je t'offre ici par-dessus le marché, et puisses-tu t'en trouver aussi bien que moi.

Marche deux heures tous les jours, dors sept heures toutes les nuits, couche-toi toujours seul, dès que tu as envie de dormir. Lève-toi dès que tu t'éveilles, travaille dès que tu es levé. Ne mange qu'à ta faim. Ne bois qu'à ta soif et toujours lentement ; ne parle que lorsqu'il le faut, et ne dis que la moitié de ce que tu penses. N'écris que ce que tu peux signer, ne fais que ce que tu peux dire. N'oublie jamais que les autres compteront sur toi, mais que tu ne dois pas compter sur eux. N'estime l'argent ni plus ni moins qu'il ne vaut ; c'est un bon serviteur, c'est un mauvais maître. Garde-toi des femmes jusqu'à vingt ans, éloigne-toi d'elles après quarante. Ne crée pas sans bien savoir à quoi tu t'engages, et détruis le moins possible. Pardonne d'avance à tout le monde pour plus de sûreté ; ne méprise pas les hommes, ne les hais pas davantage, et ne ris pas d'eux ; plains-les. Songe à la mort, tous les matins en revoyant la lumière, et tous les soirs en rentrant dans l'ombre. Quand tu souffriras beaucoup, regarde ta douleur en face, elle te consolera elle-même et t'apprendra quelque chose. Efforce-toi d'être simple, de devenir utile, de rester libre, et attends, pour nier Dieu, que l'on t'ait bien prouvé qu'il n'existe pas.

A. DUMAS fils.

J'ai raconté l'histoire de Marie Duplessis, c'est-à-dire de l'hé-

roïne de la *Dame aux Camélias*. C'est Alexandre qui demain racontera l'histoire de la pièce.

Scènes du monde¹

Vous connaissez ma petite amie Jane, n'est-ce pas ? Vous savez qu'elle vit de son aiguille et qu'elle aide sa famille à en vivre.

Jane est la personne la plus délicate que j'aie connue.

Pendant près d'un an, elle a fait, pour me voir, une lieue trois fois par semaine. À pied quand il faisait beau, en omnibus quand il pleuvait, pendant cette année elle n'a jamais permis une fois que je payasse les soixante-dix centimes que lui coûtaient son aller et retour de la Chapelle-Saint-Denis chez moi.

Un jour, c'était le 7 janvier dernier, je la vis entrer à deux heures de l'après-midi, ce qui est en dehors de toutes ses habitudes ; elle s'approcha, son mouchoir sur ses yeux, et se mit à genoux devant moi.

J'aime beaucoup Jane.

— Qu'as-tu donc, mon cher enfant ? lui demandai-je.

— Rien, me dit-elle.

Je lui écartai les mains.

— Tu pleures ? lui dis-je.

Elle ne me répondit pas.

— Tu pleures ? répétai-je.

— Je viens vous demander l'aumône, dit-elle.

— L'aumône, toi ?

— Oui. Si nous ne payons pas notre terme intégralement, demain, le propriétaire nous chasse.

— De combien est votre terme ?

— De quatre-vingts francs.

— Et il vous en manque ?

— Vingt.

— Et pour vingt francs votre propriétaire vous mettrait à la

1. N° 31, mardi 14 avril 1868.

porte ?

— Oui.

— Impossible.

— Vous ne savez pas combien les propriétaires sont durs pour les pauvres gens.

Je haussai les épaules et j'étendis la main vers mon tiroir.

— Attendez, me dit-elle, que je vous dise ce qui m'est arrivé, afin que vous sachiez que je ne suis venue à vous que quand je n'ai plus su où donner de la tête.

— C'est votre tort, ma chère Jane ; il fallait commencer par moi.

— Écoutez.

— Essuie tes yeux ou je ne t'écoute pas.

Jane essuya ses yeux.

— Souris maintenant.

Un pâle sourire passa sur ses lèvres, comme un faible rayon de soleil glisse entre deux nuages.

— Vous savez, dit-elle, que je travaille surtout pour les magasins de confection ?...

— Qui te rançonnent...

— Mais qui me paient.

— Continue.

— Il m'était dû soixante francs par trois magasins et cent quatre-vingts francs par M^{me} ***.

Et Jane me nomma une des femmes les plus connues par son luxe et par sa beauté.

— C'est bien, après.

— J'avais remis à aujourd'hui ma visite aux magasins et à cette dame, ayant d'avance destiné cet argent à payer notre terme ; les trois magasins me payèrent, cela me fit soixante francs. Alors, je me décidai à aller chez M^{me} *** ; je dis je me décidai, car voilà peut-être la vingtième fois que j'y retourne, sans être jamais parvenue à en tirer cinq francs.

« Je demande M^{me} ***.

« — Impossible, me répondit la femme de chambre.

« — Pourquoi, impossible ?

« — Madame s'habille.

« — J'attendrai qu'elle soit habillée.

« — On voit bien que vous ne savez pas le temps que Madame met à sa toilette.

« — Dût-elle y mettre deux heures, il faut que je la voie ; je vous en prie, dites-lui que je suis ici.

« La femme de chambre entra, et j'entendis M^{me} *** qui lui disait :

« — Faites-la venir, elle m'aidera à m'habiller, vous êtes si maladroite.

« La femme de chambre me fit entrer en grommelant.

« M^{me} *** venait d'achever de se peindre la figure, c'est à cela que je dus, sans doute, la faveur d'être introduite.

« Elle était en jupon et en corset. Sur un fauteuil était étendue la robe que je lui avais faite il y avait six mois, qu'elle n'avait mise qu'une fois et sur laquelle elle me devait cent quatre-vingts francs.

« — C'est vous, ma petite ? dit-elle, vous arrivez à merveille.

« — Madame, lui répondis-je, c'est à regret que je viens vous tourmenter, mais c'est demain le terme, — et...

« — Aidez-moi d'abord à m'habiller ; — elle ne m'a jamais été très bien, la robe que vous m'avez faite, et je suis aise que vous soyez venue pour en juger par vous-même.

« — Il me semble cependant, madame, que lorsque je vous l'ai essayée vous en étiez contente ; — mais du reste nous allons voir.

« Je pris la robe, je la lui passai, et la boutonnai par devant.

« La robe ne faisait pas un pli.

« — Regardez, madame, lui dis-je, — pas un pli.

« — C'est étonnant, répliqua-t-elle.

« — Maintenant madame veut-elle me permettre de lui rappeler qu'il y a six mois que cette robe est faite, que sur cent

quatre-vingt francs qu'elle me doit je n'ai jamais rien reçu.

« — Mais aussi, — cent quatre-vingts francs pour la façon d'une robe, vous conviendrez que c'est un peu cher.

« — Madame, il y a cent cinquante francs rien que de passementerie ; restent trente francs pour la façon, et j'ai passé quatre jours après votre robe ; croyez-vous que ce soit trop de gagner sept francs dix sous par jour ?

« — Eh bien, revenez un autre jour, je vous donnerai un à-compte. — Marceline, mon collier de perles.

« La femme de chambre lui passa au cou un fil de perles avec un fermoir en diamant.

« — Madame, comme j'avais l'honneur de vous le dire, c'est demain le terme.

« — Je croyais que c'était le 15.

« — Pour les grands loyers, madame, — mais pour les petits loyers comme les nôtres, c'est le 8.

« — Marceline, mes bagues.

« Marceline prit dans une coupe et donna à sa maîtresse cinq ou six bagues qui valaient mille francs l'une dans l'autre.

« — Je vous serais donc obligée de me donner un à-compte, si petit qu'il soit.

« — Vous voyez comme je suis pressée, revenez un autre jour, ma chère.

« — Mais un autre jour, madame, celui du terme sera passé, il sera trop tard, et le propriétaire nous aura mis à la porte.

« — Mon éventail, Marceline.

« Et Marceline tira de son étui un merveilleux éventail de Chine.

« — Que madame veuille bien me donner 50 francs d'à-compte, 30 francs, 20 francs même, mais je vous le jure, madame, ajoutai-je en pleurant, ces 20 francs, il me les faut.

« — Voyons ; donne-moi mon porte-monnaie, Marceline.

« Marceline lui donna son porte-monnaie. Elle l'ouvrit.

« — Voyez, dit-elle, je n'ai que des billets de banque.

« — Pour l'amour du ciel, changez-en un.

« Elle fit un mouvement pour tirer un billet de cent francs du porte-monnaie.

« — Est-ce ennuyeux, murmura-t-elle, de se voir harceler ainsi.

« En ce moment, un domestique entra :

« — La voiture est avancée, madame, dit-il.

« — Quelle heure est-il ?

« — Trois heures et demie.

« — Bon Dieu ! je suis en retard d'une demi-heure.

« Et elle repoussa le billet dans le porte-monnaie, le referma et le remit dans sa poche.

« — Madame, lui dis-je, suppliante et presque à genoux.

« — Ah ! ma chère, vous voyez bien que je n'ai pas le temps de vous écouter. J'avais rendez-vous à trois heures à la cascade. Un autre jour, un autre jour.

« Et elle s'élança hors de la chambre. »

— Oh ! je l'avoue, continua Jane en se renversant en arrière, j'eus une envie terrible.

— Laquelle ? pauvre enfant.

— C'était de me jeter sur elle et de mettre sa robe en morceaux.

— Vous ne l'avez pas fait, heureusement.

— Non, j'ai pensé à vous, et j'ai dit... Je n'ai rien dit, je suis venue... et me voilà.

— Pauvre chère martyre, lui dis-je en l'embrassant au front, console-toi en pensant à ceci, c'est que quand, avec les vingt francs que voici, tu auras payé ton terme, tu ne devras plus rien, tandis qu'elle, elle devra tout, depuis la robe que tu lui as faite jusqu'aux chevaux et à la voiture qui l'ont empêchée de te la payer !

Les chiens enragés¹

Les premières chaleurs amènent avec elles, chaque année, quelques accidents graves, et depuis huit jours les journaux de province nous parlent de chiens enragés, des désastres qu'ils ont commis et des précautions qu'on a prises pour empêcher ces désastres de se renouveler.

À Paris, on est rarement exposé soit à rencontrer un chien enragé, soit à voir des manifestations d'hydrophobie. Mais il n'en est pas ainsi en province, et surtout dans les pays de forêts, où chaque garde élève des chiens soit pour son propre usage, soit comme spéculation. Aussi est-il rare qu'une année s'écoule sans que l'on ne soit témoin de quelque accident grave causé par les chiens enragés.

Je me rappelle que, dans ma jeunesse, quand venaient les premiers jours d'avril, on décrochait les fusils suspendus au-dessus de la cheminée depuis la fermeture de la chasse, et on les chargeait à nouveau avec du gros quatre, du triple zéro ou de la chevrotine ; puis on mettait le fusil à la portée de la main et on attendait le cri :

« Au chien fou ! »

Aussitôt que ce cri retentissait, chacun courait à son fusil et se rendait à l'appel.

On ne tardait point alors à apercevoir le chien ; s'il fuyait en poussant des cris de terreur sans regarder à droite ni à gauche, il y avait probabilité qu'on se trompait, et que l'on avait pris un pauvre chien perdu pour un chien enragé.

Si, au contraire, le chien hérissait son poil, répugnait à fuir, relevant l'angle de sa gueule et montrant ses crocs, se jetait sur les pierres qu'on lui envoyait et les broyait entre ses dents, alors on pouvait être certain d'avoir affaire à un animal venimeux.

1. N° 32, jeudi 16 avril 1868 ; n° 33, samedi 18 avril.

Il m'est arrivé plus d'une fois, dans ma jeunesse, de me trouver face à face avec un de ces animaux et de le tuer à mon corps défendant.

Alors je prenais l'animal, je le traînais chez moi, et avec une loupe j'examinais les mâchoires. Presque toujours les lèvres étaient couvertes de bave, les mâchoires et la langue excoriées, la gorge était en enflée et granulée ; enfin, de petites vessies, semblables à des boursofflures transparentes, adhéraient à la racine des dents, et étaient remplies d'une liqueur qui sans doute était le *virus rabique*.

Ce sont ces petites vessies qui en se crevant et en se mêlant au sang y infusent, selon toute probabilité, sous la forme de germe, de ferment, ou même d'infusoires vivants, le principe qui, au bout d'un temps plus ou moins long, agit sur le sang qu'il décompose et tue le malade.

De même que, chez la vipère, la pression fait jaillir du réservoir vénéneux dans la plaie faite par les crocs conducteurs les quelques milligrammes de venin que possède la vipère, de même la pression des dents contre la plaie l'envenime, en faisant jaillir le liquide des vessies.

Cela explique comment un chien mordant, à la suite l'un de l'autre, trois ou quatre animaux ou trois ou quatre hommes, le premier animal, le second même (il en est de même de l'homme) deviennent enragés, tandis que le troisième n'éprouve aucun malaise. La plaie, le poil des deux premiers ont absorbé la totalité du venin, de sorte que la troisième blessure a été inoffensive.

J'ai vu plusieurs exemples de ce fait :

Ainsi, je me trouvais à Grenoble avec un de mes amis nommé Badon ; c'était le collaborateur de Lockroy dans *Un Duel sous Richelieu*. Au milieu de la nuit, nous entendîmes un grand bruit dans son écurie. Son chien aboyait, son cheval renâclait et se débattait. Nos deux chambres étaient contiguës, la porte qui nous séparait était ouverte ; nous nous réveillâmes en même temps, et comme ce pouvait être des voleurs, nous prîmes nos fusils tout

chargés encore de la chasse de la journée.

— Restez à la fenêtre, me dit-il, et s'il se sauve par les toits, envoyez-lui un coup de fusil ; je vais descendre et voir ce qui se passe dans l'écurie.

Je me mis à la fenêtre ; il descendait. Le bruit continuait. Au moment où il ouvrit la porte de l'écurie, un chien s'élança sur lui et le mordit au bras.

Le chien bondit dans la cour, et alla donner de la tête contre une muraille, comme s'il ne la voyait pas.

En ce moment, nos deux coups de fusil partirent, et écrasèrent le chien contre le mur.

— C'est un chien enragé, me cria-t-il.

— Vous a-t-il mordu ?

— Oui.

— Remontez vite, alors, afin que nous cautérisions la plaie.

Il remonta rapidement. J'avais eu le temps d'allumer une bougie.

Il était mordu au poignet gauche, assez profondément.

Je pris une poudrière.

— Exprimez le sang, et faites-en sortir le plus que vous pourrez de la plaie, lui dis-je.

Et en même temps, sur la blessure, je posai une pincée de poudre à laquelle je mis le feu.

C'était un garçon d'un grand courage que Badon. Il ne sourcilla point ; mais, enlevant une petite croûte qui s'était formée sur la blessure, ce qui la mit à vif :

— Re commençons, dit-il, nous n'avons brûlé que la surface.

Nous recommençâmes, et comme il jugeait que ce n'était point assez de deux cautérisations, nous en appliquâmes une troisième.

— Et maintenant, dit-il, descendez avec moi, que nous voyions à mon chien et à mon cheval.

Nous descendîmes. Le chien et le cheval étaient mordus tous les deux.

Huit jours après, je partis pour Paris.

Trois mois s'écoulèrent.

Un matin, je vis entrer Badon dans ma chambre.

— Eh bien ? lui dis-je.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Votre morsure ?

— Eh bien ! mon cher, mon chien et mon cheval sont morts enragés. — Moi, me voilà. J'attends.

Badon attendit inutilement ; il mourut d'autre chose.

Maintenant, dut-il la vie à la triple cautérisation que nous avions faite ou à ce que le venin s'était épuisé sur le chien et le cheval mordus avant lui ?

Mon avis est pour cette dernière probabilité.

*
* *

J'ai raconté dans le dernier numéro du journal l'histoire d'un de mes amis, M. Edmond Badon, qui fut mordu par un chien enragé après que ce même chien enragé avait mordu son chien de chasse et son cheval. Le cheval et le chien moururent hydrophobes. Badon n'eut aucune attaque de la terrible maladie.

Un autre de mes amis fut moins heureux. Il se nommait Sarrazin, habitait les environs de Laon, était artiste vétérinaire.

Il avait donné à un de ses amis un très beau chien de chasse qu'il avait élevé, mais dont sa clientèle qui s'augmentait tous les jours l'empêchait de tirer parti.

Au bout de quelque temps, cet ami qui habitait la même petite ville que lui vint le trouver, lui annonça que son chien était triste, inquiet, ne mangeait plus et menaçait ceux qui s'approchaient de lui.

— C'est bien, dit Sarrazin, j'irai le voir aujourd'hui.

Sarrazin se rendit en effet chez son ami.

Le chien s'était retiré sous une espèce de voûte qui avait dû autrefois être un four ; l'exhaussement du terrain avait mis cette

voûte au niveau du sol.

Le chien reconnut parfaitement son ancien maître ; à la vue et au son de la voix, il remua la queue en signe de satisfaction, et Sarrazin s'engagea à quatre pattes sous la voûte pour aller l'examiner de près.

Le chien se laissa faire et le jeune docteur, après avoir examiné sa gueule, sa langue et ses dents, y reconnut en effet tous les symptômes de la rage.

Il sortit de la voûte à quatre pattes comme il y était entré, mais à reculons. Se croyant dehors, il voulut se redresser et se heurta violemment la tête à la voûte.

Il poussa un cri et fit un mouvement involontaire. Le chien eut peur, il s'élança sur lui et le mordit aux deux lèvres.

Sarrazin courut à l'instant même à la cuisine pour se cautériser, soit avec un charbon ardent, soit avec de la poudre.

La femme de chambre de la sœur de son ami repassait des colerettes avec un fer à petits tuyaux. Le fer était rouge dans le réchaud, c'était ce que demandait Sarrazin s'il eût eu le temps de demander quelque chose. Il prit le fer et se le passa dans les cinq trous qu'avaient faits les dents du chien ; puis, pensant qu'il avait fait tout ce qu'il était possible de faire, il se remit du reste à la Providence.

Il continua de faire son service de vétérinaire dans la petite ville qu'il habitait et dans les environs.

Il fut un mois à peu près sans se ressentir des suites de la morsure, les cautérisations elles-mêmes s'étaient refermées ou à peu près, lorsqu'un jour qu'il faisait une course à cheval, il aperçut tout à coup et au moment où il s'y attendait le moins la rivière d'Aisne qui roulait largement entre ses deux rives.

Un mouvement de profonde répulsion à la vue de l'eau lui fit arrêter court son cheval. Il revint à la maison à fond de train, et ne dit que ces mots :

— Je suis enragé, mettez-moi la camisole de force.

On alla chercher une camisole de force à l'hôpital, et au bout

de cinq minutes il était emmailloté et couché sur son lit.

Le même jour, il fut pris d'un premier accès. Tous ses amis étaient accourus près de lui et essayaient de le consoler en lui disant qu'il était dans l'erreur, que son mal était tout nerveux et qu'avec du musc et de la morphine on le guérirait.

Alors tranquillement, le sourire sur les lèvres, tournant la tête, la seule partie de son corps qu'il pût bouger :

— Je ne suis pas enragé, dit-il, eh bien ! viens m'embrasser.

L'ami n'y alla point, mais la mère Sarrazin y alla, elle prit son fils dans ses bras, le serra contre son cœur, l'embrassa au front, sur les yeux, sur les joues, sur la bouche :

— Tu vois bien, mon cher enfant, que tu n'es pas enragé, lui disait-elle.

— Oh ! vous, ce n'est pas étonnant que vous veniez m'embrasser. Vous êtes ma mère ! mais qu'ils y viennent donc, eux !

Et personne n'y allait.

Au troisième accès, comme il pouvait encore parler, il indiqua deux petites fioles qui se trouvaient dans sa pharmacie, ordonna de lui en composer un mélange qui devait, disait-il, adoucir sa souffrance.

En effet, une heure après l'avoir bu, il était mort. Le breuvage était une mixture de morphine et de belladone.

Sa croyance, à lui, était qu'il avait avalé de la bave et du virus avec sa salive et que c'était de là qu'il mourait.

On sait en effet que le poison des serpents et des vipères, qui peut s'avaler sans inconvénient, n'a d'influence que par son mélange avec le sang.

Il paraît qu'il n'en est point ainsi du virus rabique.

J'ai vu à Alfort une expérience curieuse. Une chienne prête à mettre bas avait été mordue par un chien enragé ; elle eut cinq chiens, on lui en laissa deux, et l'on donna les trois autres à élever à une autre chienne.

La chienne mordue fut atteinte de la rage ainsi que les deux chiens qu'elle nourrissait, les trois autres vécurent sans donner

aucun signe d'hydrophobie.

J'assistai à quelques autres événements moins tragiques causés par des chiens enragés.

On se rappelle une histoire que j'ai publiée il y a longtemps déjà, intitulée *Bernard*. Ce Bernard, dont à cette époque j'avais des raisons pour taire le nom, s'appelait Choron.

C'était un très vigoureux garçon de vingt-huit à trente ans ne perdant pas la tête dans le danger et s'y jetant de lui-même, en homme courageux.

Il habitait la Maison-Neuve, charmante petite cabane située sur la route de Soissons à Villers-Cotterets.

Un jour qu'il s'était couché pour se reposer, ayant été toute la nuit de patrouille, il entendit ses chiens qui dormaient à la porte crier de douleur ; en même temps, il vit un chien la gueule béante, le poil hérissé, donnant ces signes si connus d'hydrophobie, sauter par-dessus le seuil de sa porte et s'élancer vers son lit.

Il n'eut que le temps de cacher sa tête sous ses draps ; le chien avait sauté sur le lit et mordait ses couvertures.

Avec sa force prodigieuse, il le roula alors dans sa couverture et ses draps, et, le comprimant du genou, il atteignit son couteau de chasse avec lequel il le tua à travers draps et couverture.

Les dents du chien lui avaient effleuré le bras, mais probablement le venin était-il resté dans la laine et dans le linge ; Choron ne se ressentit jamais de cette morsure.

Un autre garde, qui habitait la faisanderie et que l'on nommait Lollier, entendit un matin hurler ses chiens qui étaient à leur niche. C'était au point du jour.

Il se leva, ouvrit la porte qui donnait sur la cour, mais au même instant, l'animal qui venait de mordre ses chiens s'élança pour entrer dans la chambre ; il n'eut que le temps de repousser la porte et lui prit le cou par l'ouverture.

Seulement, comme il était seul chez lui, qu'il ne pouvait pas refermer la porte puisque le chien l'en empêchait, qu'il ne pouvait pas l'ouvrir de peur que le chien ne se précipitât dans la

chambre et ne le mordît, il fut obligé d'attendre une aide.

Il attendit jusqu'à huit heures du matin, c'est-à-dire près de deux heures, sa maison étant isolée. Dieu sait combien de temps il eût attendu si nous n'avions pas eu ce jour-là une chasse au lapin.

J'arrivai vers huit heures du matin pour le prendre. À travers l'ouverture de la porte, il m'aperçut et m'expliqua sa position.

J'envoyai à bout portant un coup de fusil au chien, qui tomba mort.

Aucun remède certain n'est encore connu contre la rage. La cautérisation est un préservatif et non un antidote.

Certaines familles de province prétendent cependant avoir des secrets qu'elles appliquent, mais sans aucune certitude.

Les paysans, chez nous, lorsqu'ils sont mordus, vont faire un pèlerinage soit à Notre-Dame-de-Liesse, soit à Saint-Hubert.

Cela réussit pour quelques-uns, cela échoue sur d'autres. On en est quitte pour dire que ces derniers n'avaient pas la foi.

Pendant les deux ou trois dernières années, on s'est servi, au lieu de beurre d'antimoine, de poudre ou de fer rouge, d'acide phénique pour cautériser.

En général, l'opération a réussi.

Nous connaissons un pharmacien au village de Le Vallois, M. Peyroulx, qui a fait deux de ces expériences, lesquelles ont réussi toutes les deux.

Au Caucase, quand un homme est mordu par un chien enragé, on le fait mordre immédiatement par une vipère. Un venin, assure-t-on, neutralise l'autre, comme la morphine neutralise la brucine.

Quelques personnes ayant étudié la matière ont prétendu que le côté moral avait une grande influence sur les gens mordus ; que ceux qui ne s'en inquiétaient pas guérissaient, tandis que ceux qui s'affectaient devenaient enragés.

Nous répondrons à ceux-là que nous avons vu des chiens et des enfants devenir enragés, ne sachant pas même ce que c'était

que la rage. Le moral ne pouvait rien sur l'animal sans raison, ni sur un enfant sans discernement.

Je vois dans plusieurs journaux belges qu'un médecin vient d'arriver à Paris avec différents secrets pour des maladies incurables ; ce médecin, d'après ce que dit le journal belge, est Hollandais et a fait son éducation médicale à Java, en Chine et au Japon. Ne pourrait-on pas, au premier cas qui se présenterait, mettre sa science au défi et lui donner un hydrophobe à guérir ?

Il se nomme Gerard von Schmitt.

Duponchel¹

M. Duponchel est mort. Nous avons acquitté, il y a longtemps, vis-à-vis du vivant, une dette de reconnaissance ; aujourd'hui, rappelons que c'est M. Duponchel qui, le premier au théâtre, a appliqué à l'Opéra la stricte observance archéologique des costumes et des décors.

Comme architecte, M. Duponchel avait fait de sérieuses études sur les quatorzième, quinzième et seizième siècles.

Ce fut lui qui, appelé par le baron Taylor, fit dessiner par Eugène Lami, avec une scrupuleuse fidélité, les costumes de *Henri III* qui, venus d'Italie comme modes, avaient une grande ressemblance avec celui de polichinelle.

Les premiers personnages qui entrèrent en scène excitèrent le rire, mais bientôt l'intérêt prit le dessus, et l'on sentit toute l'influence dramatique qu'exerce sur l'illusion des costumes et des décors exacts.

Firmin seul ne voulut jamais adopter la fraise goudronnée qui faisait, dit l'Étoile, que les têtes des mignons avaient l'air de celle de saint Jean-Baptiste sur un plat.

Firmin joua avec le col renversé à l'italienne.

Le hasard fit que cette mode ayant surgi cette même année de l'assassinat de Saint-Mégrin, Duponchel ne put faire aucune observation à l'endroit du col renversé.

Quant à M^{lle} Mars, ce fut toute une affaire pour lui faire adopter les manches bouffantes à la place des bras nus qu'elle avait l'habitude de porter.

Il me fallut tout un mois de marivaudages avec elle pour la décider à cette exactitude historique.

Quant à Michelot, qui jouait le roi Henri III, il devait entrer avec la corbeille de chiens traditionnelle pendue à son cou.

1. N° 32, jeudi 16 avril 1868.

Ceci lui parut tellement au-dessous de la dignité du Théâtre-Français qu'il refusa tout net ; on eut beau lui citer les petits chiens des *Plaideurs* et le vers :

Tirez, tirez, ils ont pissé partout.

rien n'y fit...

Comme au bout du compte je préférerais Michelot à une corbeille de chiens, je fis le sacrifice de cette dernière.

Nous n'avons rien oublié de ce que le côté plastique de l'art doit à Duponchel.

Nous sommes heureux aujourd'hui d'avoir à lui faire l'oraison funèbre de la reconnaissance.

Les primes¹

Depuis qu'il est convenu que la littérature n'est pas assez intéressante par elle-même pour déterminer le lecteur à tirer quatre francs de sa poche tous les trimestres, il est inouï ce qu'on a employé de moyens extravagants pour venir à son secours et l'aider à attirer le public.

C'est d'abord le *Figaro* qui s'est fait marchand de *mandarines*, et qui a parfaitement réussi dans cette spéculation sur la gastronomie ; puis il a inventé les *Dictionnaires-Buvards*, puis les éventails à devise, que sais-je ?

Il en résulte qu'on vient me proposer, au moment de notre renouvellement, toutes sortes de choses si différentes les unes des autres que je ne sais vraiment laquelle vous offrir, et que je désirerais être guidé dans mon choix.

J'ai d'abord été à la plus naturelle ; à celle que j'avais sous la main : à mes œuvres. J'ai offert pour un an trois volumes, pour six mois deux volumes, pour trois mois, enfin, un volume au choix parmi les quatre cents volumes de la collection Lévy. J'y ai ajouté, dans mon orgueil d'auteur qui reçoit de tous côtés des lettres demandant des autographes, j'y ai ajouté la prime autographique du nom de l'abonné accolé au mien ; l'offre a eu un résultat, mais je dois avouer à la honte de mon orgueil que ce résultat aurait pu être meilleur.

Maintenant, c'est à moi de mettre sous vos yeux, chers lecteurs, à propos du renouvellement, les offres splendides qui nous sont faites.

D'abord, M. de Saint-Félix, directeur du Pré-Catelan, nous offre une entrée de voiture, valant 60 francs au prix d'abonnement, à toute personne qui s'abonnera au *D'Artagnan* pour un an, et une entrée simple, valant 40 francs au prix d'abonnement, à

1. N° 34, mardi 21 avril 1868.

toute personne qui s'abonnera pour six mois. Nos lecteurs auront donc cet abonnement, plus le journal.

Laissons les bois et les prairies, et entrons dans le bric-à-brac.

Un fabricant de pendules de la Forêt-Noire, autrement dit un marchand de coucous, est venu nous apporter un spécimen de sa marchandise ; c'est une fort jolie pendule, ma foi, en bois sculpté, bonne à accrocher dans une antichambre, avec sonneries et réveil-matin.

Il est vrai que, pour avoir ce joli petit meuble, il faudrait ajouter quatre francs à l'abonnement d'un an, et six francs à l'abonnement de six mois.

Enfin, on est venu nous proposer une chose tout à fait artistique : c'est la *Galerie du Luxembourg*, se composant des vingt-cinq chefs-d'œuvre de Rubens, exécutés par lui pour Marie de Médicis, représentant les principales scènes des fêtes données à propos du mariage de Henri IV avec la nièce du grand-duc Ferdinand. Cet album, magnifiquement relié en maroquin rouge, s'est vendu jusqu'à cent cinquante francs. Les gravures, en effet, sont admirables et de premier choix ; mais pour que nous puissions donner cet album à nos abonnés d'un an, il faut que nous portions l'abonnement à *trente-deux francs*, et l'abonnement de six mois à *vingt-cinq francs*.

Cette prime, nous l'avouons, nous a fort tenté pour vous, chers lecteurs. D'abord, parce que c'est un magnifique album à laisser ouvert sur une table, très instructif pour les gens qui n'apprennent l'histoire qu'à l'aide de gravures, puis ensuite parce qu'il nous fournissait une série de causeries embrassant à peu près toute la vie de Henri IV, depuis les guerres de religion jusqu'à sa mort, et se raccordant avec les causeries que nous avons déjà faites sur les Valois.

Cette série de causeries (on a bien voulu nous l'écrire) avait, pour les lecteurs qui ne veulent pas un journal composé de frivolités absolues, un certain intérêt. Rien de plus spirituel, de plus comique, de plus ingrat, de plus amoureux, de plus fou, de plus

dégingandé, enfin, que la vie de ce roi resté le seul populaire en France.

Maintenant, que ceux de nos lecteurs – et nous espérons que le nombre en sera grand – qui voudront se réabonner choisissent entre des volumes de moi, dont ils n'auront à payer que le port, une entrée au Pré-Catelan, un coucou qui leur indiquera l'heure et les réveillera au point du jour, et cette belle galerie de Rubens qui leur mettra incessamment sous les yeux les chefs-d'œuvre de la peinture et de la gravure.

Puis, s'ils veulent bien nous écrire le choix qu'ils auront fait, l'abonnement qu'ils prennent, et nous veillerons nous-même à ce que réponse satisfaisante leur soit faite immédiatement.

Aujourd'hui seulement, on nous annonce l'arrivée des livres que nous attendions de Londres pour commencer notre procès de la reine Caroline. Les hommes de ma génération, je n'ose pas dire les femmes, car celles-ci se seront empressées d'oublier, se souviennent du bruit, disons mieux, du scandale que fit cet étrange procès lors de son apparition.

Une reine d'Angleterre, une vieille femme déjà (elle avait près de 50 ans), traînée sur le banc de l'accusation par son mari, l'homme le plus dissolu de l'Europe, qui s'efforce, pour faire excuser ses vices, presque ses crimes, de trouver sa femme coupable d'une faute.

Nous vous montrerons la pauvre reine, ce qu'elle était, petite princesse allemande, chétivement élevée, médiocre d'esprit, splendide de cœur, bonne pour tout ce qui l'entourait à ce degré de bonté qui fait les ingrats, attendu que la reconnaissance ne saurait égaler le bienfait. Nous la verrons résistant à toutes les tentations qui lui sont suggérées par son mari lui-même, repoussant l'hommage des plus grands seigneurs, de telle façon que la première enquête dirigée contre elle ne laisse pas même planer une tache sur sa conduite ; puis enfin, à l'âge de quarante-sept ans, cédant, par bonté toujours, à un homme de condition inférieure, mais bon et généreux comme elle, et qui a risqué sa vie

pour sauver la sienne.

Un tel procès qui, pour une femme de chambre et pour un laquais, se fait par pudeur conjugale et sociale en France à huis clos, le roi d'Angleterre, Georges IV, le fit au grand jour, sans s'apercevoir que, si haut placé que fût son trône, les éclaboussures de l'accusation montaient jusqu'à lui.

Parfois, il y aura des questions et des réponses que la chasteté de notre langue ne nous permettra pas de dire en français ; mais alors, soit italien, soit anglais, nous emploierons la langue dans laquelle ces demandes et ces réponses ont été faites.

Concurremment avec ce curieux procès commencera le *Volontaire de 92*, qui, nous l'avons dit, n'a été retardé que par des notes sur le 2 septembre que devait nous fournir la nouvelle édition de Michelet ; la permission nous ayant été donnée de fouiller ces notes manuscrites, et la première partie de notre travail étant terminée, c'est-à-dire ayant soixante-dix feuillets prêts à paraître, nous pouvons affirmer que le premier chapitre du *Volontaire* paraîtra le 30 courant pour ne plus s'arrêter jusqu'à la fin.

Cette première partie nous donnera, et au delà, le temps de préparer la seconde.

Il n'y a donc aucunement de notre faute dans le retard de ces deux publications, sinon qu'espérant un concours plus rapide des personnes et des choses dont nous avons besoin, nous les avons prématurément annoncées.

Théâtre de la Porte-Saint-Martin¹

Ce que j'ai prédit il y a quelques jours au théâtre de la Porte-Saint-Martin est arrivé. Pour la seconde fois, à la suite d'une prophétie de moi, le théâtre se ferme.

Et cependant ce n'est pas l'intelligence qui a manqué à M. Harel, ni à M. Fournier, c'est la lassitude du bien, pour chercher le mieux, qui les a entraînés tous deux à se jeter, le premier dans les *La Vaubalière* et les *Léon* ; le second dans la *Biche au Bois* et les *Revue*s.

Comment M. Fournier, homme de beaucoup d'esprit, d'une science dramatique réelle, auteur lui-même de plusieurs drames qui ont eu des succès, comme les *Libertins de Genève*, le *Pardon de Ploërmel*, les *Nuits de la Seine*, a-t-il pu se laisser entraîner à cette littérature de trucs, de lazzi de la foire et de calembours de tréteaux ? Il a compté sur la sensualité d'un public corrompu, et il a substitué les tableaux vivants à la vraie et saine littérature.

La chose n'est pas venue de lui, à coup sûr. M. Fournier, abandonné à lui-même, a de plus hautes aspirations ; le temps lui a manqué et non le talent pour faire des œuvres remarquables. Combien de fois, dans ses heures d'épanchement avec moi, n'a-t-il pas déploré la voie dans laquelle il était entré, et n'a-t-il pas demandé l'appui d'une main solide et d'un esprit vigoureux pour l'en faire sortir ! Mais, comme le voyageur engagé dans les sables mouvants et qui se sent engloutir insensiblement, à chaque mouvement qu'il faisait, il enfonçait davantage. Les *Mousquetaires* ont été son cri d'appel ; *Glenarvon*, son cri de détresse ; *Nos ancêtres*, son cri d'agonie.

Le malheur des directeurs de théâtre, c'est leur entourage, les amitiés de coulisses, les familiarités du foyer. Tandis que les maîtres de l'art attendent chez eux qu'on vienne les chercher, les

auteurs secondaires fourmillent autour du directeur et de ses maîtresses. Au moment où une pièce faiblit, où un drame tombe, ils sont là avec une pièce toute faite, un drame tout fait, un rôle pour M^{lle} une telle, une création pour M. un tel, et, par paresse, par habitude, par laisser-aller, le directeur, qui pourrait prendre une voiture et venir chercher un succès, se contente d'étendre la main et de ramasser une chute.

Alors, il se lasse, il crie à l'ingratitude du public, à la versatilité de la foule, il a recours à ce qu'il appelle l'*excentricité*. L'*excentricité*, c'est la *Biche au Bois*, c'est la *Revue de 1867*, c'est 100,000 francs de décors, 50,000 francs de costumes, vingt jours de relâche, puis enfin, le jour où on lève le rideau, une soufite d'argent sortant d'une montagne d'or.

À la *Biche au Bois*, les auteurs ont gagné 100,000 fr. À la *Revue de 1867*, les auteurs en ont gagné 20,000.

La moyenne des recettes, pendant trois cents représentations, a été de 5,000 francs, un million et demi, et après avoir encaissé un million et demi, le théâtre était perdu, le directeur ruiné.

En faisant 5,000 francs tous les soirs, M. Fournier perdait 1,000 ou 1,200 francs, et Dieu sait cependant avec quelle persistance de caractère, avec quelle puissance de talent, avec quelle force de volonté il a lutté. Son imagination s'est épuisée à chercher des moyens de faire face, tantôt à des dettes de 50,000 francs, tantôt à des dettes de 25 louis.

Que de fois la scène de Don Juan et de M. Jourdain n'a-t-elle pas été jouée par le spirituel directeur et n'a-t-elle pas eu les mêmes résultats ! Mais que voulez-vous, M. Fournier n'était qu'un homme, il a succombé à la tâche. Il faut être immortel comme Sisyphe pour repousser éternellement le rocher qui retombe éternellement sur nous.

Dans les derniers jours de la *Revue de 1867*, voulant me rendre compte de la situation de la Porte-Saint-Martin et ne comprenant pas comment avec 5,000 francs de recette on perdait 12 ou 1,500 francs par jour – je croyais que l'on ne perdait que cela

—, je fis le relevé des frais qu'avait amassé, sur ses dernières représentations, le directeur de la Porte-Saint-Martin.

Il avait, dans un moment de gêne, emprunté une somme considérable aux agences des théâtres ; il leur rendait cette somme moyennant 2,000 fr. de billets par soirée.

Ces 2,000 fr. de billets étaient comptés comme argent, et auteurs et pauvres prélevaient leurs droits dessus. Seulement, l'argent étant reçu d'avance à moitié prix, il faisait défaut à la recette.

Il n'en faut pas moins le porter ici comme argent comptant, quitte ensuite à l'enlever de la recette pour arriver au chiffre réel.

Nous disons donc 2,000 fr., ci	2,000 fr.
Frais extraordinaires : Thérèse, Dacier et musique de la garde	1,300
Frais ordinaires	2,000
Frais de décors et de costumes, 100,000 fr répartis sur 100 représentations	1,000
25 relâches à 2,000 fr. répartis sur 100 représentations	500
Le droit des pauvres et des auteurs, sur 5,000 fr.	1,000
Total des frais par soirée	7,800

Donc, en faisant une moyenne de 5,000 fr., ce qui est énorme, ce que le théâtre de la Porte-Saint-Martin seul peut faire, ce n'est pas 1,200 ni 1,500 fr. par soirée que perdait le directeur, comme nous l'avons dit, c'est 2,800 francs.

Quel crime avait donc commis notre pauvre ami Marc Fournier, pour être condamné à la même peine que les cinquante filles de Danaüs, qui avaient tué leurs maris ?

Il s'était laissé aller, comme nous l'avons dit, aux amitiés de coulisses et aux familiarités de foyer.

Un théâtre comme la Porte-Saint-Martin ne doit pas avoir avec une excellente troupe, frais de décors et de costumes com-

pris, plus de 1,800 fr. par soirée.

L'Ambigu n'en a que 1,500 ; en supposant qu'avec ses 2,000 fr. de frais la Porte-Saint-Martin monte un drame nouveau, ou remonte un ancien drame comme la *Reine Margot*, qui a fait 120,000 fr. le premier mois, M. Fournier aura pour son mois 60,000 fr. de frais et 60,000 fr. de bénéfice.

Aussi le syndic a-t-il admirablement compris la chose : les frais réduits au taux où ils doivent être portés, le lendemain du jour où le théâtre a été fermé, il l'a rouvert sur la *Tour de Nesle*, qui, sans annonce, brusquement, à l'improviste, a produit 3,200 fr. de recette.

Voilà la littérature, nous le croyons du moins, et nous étendons le conseil au répertoire de tous nos confrères qui ont écrit le même genre que nous, voilà la littérature qui convient à la Porte-Saint-Martin.

Un drame qui réussit peut faire facilement cent représentations à trois mille francs l'une dans l'autre. Mettez deux mille francs de frais, reste 100,000 fr. de bénéfices pour le théâtre.

Je me fais fort de faire traverser l'été à la Porte-Saint-Martin avec deux drames repris où Mélingue jouera le principal rôle : le *Comte Hermann* et *Benvenuto Cellini*. On arriverait ainsi au mois de septembre avec une cinquantaine de mille francs de bénéfice en faisant la part des chaleurs.

Si j'accorde mon drame du *Comte Hermann* au *Benvenuto* de Paul Meurice, c'est que j'ai la conviction que, ne demandant pas deux mille francs de mise en scène pour être monté, le drame du *Comte Hermann* serait une excellente affaire.

Maintenant, notre profond regret est que ce ne soit pas Marc Fournier qui puisse relever le théâtre qui est tombé entre ses mains. Ce serait une œuvre digne de lui et qu'il accomplirait, nous en sommes certain, avec la plus haute intelligence, du moment où il aurait renoncé à ses féeries et à ses revues.

Un tableau de l'exposition russe¹

Il y avait à l'Exposition générale de cette année, section de peinture, salons russes, un tableau représentant une femme dans un de ces cachots de la forteresse de Pétersbourg qui sont au niveau de la Néva.

Le fleuve monte, un flot brise la fenêtre de la lucarne et passe à travers les barreaux. La prisonnière épouvantée, pour fuir l'inondation qui envahit sa chambre, bondit sur son lit, et de ses ongles crispés s'accroche aux murailles, sur lesquelles sont gravés les noms des prisonniers qui, successivement, ont habité la même cellule.

Des rats et des souris, aussi effrayés qu'elle, montent à cette muraille où ses ongles se retournent.

Ce tableau était terrible d'expression. – Il était d'autant plus remarqué, par les Russes surtout, qu'il représentait un fait historique.

Le voilà dans toute sa nudité.

*
* *

En dehors des cinq enfants à peu près légitimes que l'impératrice Elisabeth, fille de Pierre-le-Grand, avait eus de Razumowski, ancien chantre d'église, avec lequel elle était mariée secrètement, elle en avait mis au jour quatre autres.

L'un, ou plutôt l'une de ces quatre autres enfants était la princesse Tarakanoff.

Ne souriez pas à ce nom bizarre, la pauvre princesse a fini d'une si triste fin que vous regretteriez votre sourire.

Elle avait vingt ans, elle était belle, elle était libre, elle jouissait d'une fortune assurée. Toute jeune, on l'avait transportée de Saint-Pétersbourg à Florence ; là, elle avait grandi, pauvre fleur,

1. N° 36, samedi 25 avril 1868.

comme une plante généreuse du Nord transportée sous le soleil béni des Michel-Ange et des Raphaël.

Elle était la reine des fêtes de Florence, de Pise et de Livourne.

Rien n'était reconnu ni officiel en elle ; mais ce mystère, qui laissait entrevoir une naissance impériale, augmentait encore le charme qui l'enveloppait comme un de ces nuages dont s'environnaient les anciennes déesses, quand elles ne voulaient point complètement apparaître aux mortels.

Deux personnes la devinèrent cependant ; l'une pour l'ambition, l'autre pour la haine : Charles Radzivill et Alexis Orlof.

Charles Radzivill, palatin de Vilna, ennemi acharné des Russes, rival des Czartozisky, nommé en 1762 gouverneur de la Lituanie par Auguste III de Saxe, s'était posé comme le concurrent de Poniatowsky au trône de Pologne.

Mais son ambition allait plus loin.

Il se souvenait de l'ancienne grandeur de la Pologne, quand elle donnait des rois à la Bohême et à la Hongrie, quand elle acquérait la moitié de la Prusse occidentale, avec suzeraineté sur la Prusse orientale, laquelle joignait à cette suzeraineté celle de la Courlande, lorsqu'elle réunissait à elle la Livonie, enfin lorsqu'elle prenait Moscou.

Moscou, pris en 1611, pouvait l'être encore en 1761 ou 1768 ; alors Radzivill mettait sur sa tête la couronne des Monomaques et celle des Jagellons.

C'était un grand projet, vous le voyez ; mais comme Charles Radzivill était un aussi grand politique qu'un bon soldat, il avait encore rêvé autre chose : c'était de se faire aimer de la princesse Tarakanoff, de devenir son époux, et, Moscou pris, de s'appuyer sur cette alliance avec la fille d'Elisabeth, dont on faisait publiquement reconnaître la naissance, pour faciliter l'établissement de son pouvoir sur la Russie.

La pauvre princesse ignorait tous ces projets d'ambition. Elle ne voyait qu'un palatin illustre, encore jeune, beau de visage,

élégant de manières ; elle accueillit ses hommages avec une sévérité excessive, elle n'eût pas été la fille de sa mère, et le bruit se répandit que Charles Radzivill, palatin de Vilna, allait épouser la princesse Tarakanoff, fille naturelle d'Elisabeth.

Ce bruit arriva bientôt à la cour de Russie.

Catherine en tressaillit, car elle devina les projets du prince Charles Radzivill.

Elle avait beau renverser les obstacles, les obstacles renaissaient sous ses pas.

Elle venait de laisser étrangler Pierre III, elle venait de laisser assassiner le jeune Ivan, et voilà qu'une fatalité lui créait, en Italie, une prétendante à laquelle elle n'avait jamais songé.

Si c'eût été en Russie encore, à Ropscha ou à Schlussembourg, là où elle pouvait étendre la main ; mais en Italie, à Florence, dans les États du grand-duc ?

Elle se confia à ses bons amis les Orloff.

Les Orloff n'étaient jamais embarrassés.

Catherine laisserait transpirer son projet de nommer Stanislas Pomatowsky roi de Pologne ; ce projet attirerait à Varsovie Charles Radzivill, qui laisserait pendant ce temps la belle princesse sans défense.

Quant à Orloff, voici ce qu'il ferait : il prendrait trois vaisseaux et s'en irait en Italie. Le but ostensible de son voyage serait d'acheter des tableaux, des statues, des bijoux précieux et de ramener des artistes.

Le but caché se révélerait lui-même et quand il serait temps.

Orloff partit, son vaisseau était lesté d'or.

La navigation fut heureuse ; il doubla sans accident le cap Finistère ; il traversa le golfe de Gascogne, le détroit de Gibraltar, et vint jeter l'ancre dans le port de Livourne.

Dieu regardait d'un autre côté.

C'était au mois de juillet ; tout ce qu'il y avait de gentils-hommes élégants et de femmes à la mode en Toscane étaient venus respirer les brises de la Méditerranée et prendre les bains

de mer à Livourne.

L'arrivée d'Alexis Orloff, c'est-à-dire de l'homme qui avait pris la part principale à la révolution de 1762, du frère de l'amant en titre de Catherine, éveilla, comme on peut le penser, la curiosité. Il y avait bien sur le nom la tache de sang de Ropscha ; c'est Alexis qui avait eu avec Pierre III cette malheureuse contestation d'ivrognes qui avait si mal tourné pour le pauvre empereur ; mais un crime qui a bien réussi n'est presque plus un crime.

Quand Dieu a permis, pourquoi les hommes ne pardonneraient-ils pas ?

Enfin les peintres vous diront qu'un point rouge fait admirablement bien dans le paysage.

Il y avait un point rouge dans le paysage d'Alexis Orloff, et voilà tout.

Il fut donc reçu, choyé, caressé, fêté : il était beau, grand, jeune, vigoureux. Il tordait, comme Porthos, des barres de fer ; roulait, comme Auguste de Saxe, des plats d'argent ; semait l'or à pleines mains comme Buckingham. Il eut le plus grand succès parmi les dames florentines.

Mais ce n'étaient point les dames florentines que courtoisait Alexis : c'était sa belle compatriote, la princesse Tarakanoff ; il n'avait de regards, d'attentions, de prévenances, de soins que pour elle.

Orloff lui avait demandé une entrevue, qu'elle avait accordée ; au lieu de lui parler d'amour, il lui avait parlé politique.

Il avait révélé à la pauvre princesse des choses qu'elle ignorait elle-même.

Il lui avait parlé de sa naissance, qui, tout illégitime qu'elle était, pouvait, aux yeux des vrais Russes, avoir plus de poids que le mariage de Catherine avec Pierre III, mariage, d'ailleurs, si violemment rompu.

Qu'était Catherine, au bout du compte ? Une princesse d'Anhalt-Zerbst, c'est-à-dire une Allemande qui n'avait pas une

goutte de sang Romanoff dans les veines.

Il y avait bien le jeune Paul I^{er}, mais l'on savait à quoi s'en tenir, ou plutôt, ce qui était bien pis, on ne savait pas à quoi s'en tenir sur sa naissance.

Les probabilités étaient pour la paternité de Soltikoff ; mais alors il était comme elle illégitime et adultérin.

Elisabeth elle-même n'était-elle pas illégitime et adultérine ?

Le tout, dans ce cas, était de rencontrer une main assez forte pour vous soulever jusqu'au trône.

Or, sous ce rapport, on connaissait la force de la main d'Alexis Orloff. Dans cette main, la charmante princesse Tarakanoff ne pèserait pas plus qu'une plume. Et les yeux d'Orloff étaient si tendres en parlant politique, que bien évidemment il parlait autant pour lui que pour la princesse Tarakanoff.

La pauvre princesse n'était pas ambitieuse, mais elle était coquette. Orloff s'était trouvé avoir dans son bagage une couronne impériale. Comment cette couronne, qui aurait dû être dans le trésor de Moscou, se trouvait-elle dans les bagages d'Alexis Orloff ?

C'est un problème difficile à résoudre. Mais, du moment qu'elle y était, peu importait la façon dont elle y était venue.

En jouant, il l'essayait sur la tête de la princesse Tarakanoff, et la couronne lui allait comme si elle eût été faite pour elle. La princesse se représentait ce qu'elle serait avec le reste du costume impérial.

Elle avait bien parlé de ses engagements avec le prince Radzivil. Mais quelle éventualité de ce côté ?

Il fallait d'abord qu'il fût élu roi de Pologne, ensuite qu'il vainquît les Russes, ensuite que la victoire fût assez complète pour lui ouvrir les portes de Moscou.

Il fallait enfin un triple miracle, et le temps où Dieu faisait des miracles pour la Pologne était passé.

La princesse, qui d'abord avait écouté Orloff avec le sourire du doute, commençait à l'écouter avec le silence rêveur de

l'espoir.

Puis, le tentateur qu'il était, il lui avait laissé cette couronne impériale, brillante réalité pendant le jour, rêve séduisant pendant la nuit.

Et tout cela se passait au milieu des bals, des fêtes, du soleil, des enchantements du luxe, des merveilles de la nature, des chefs-d'œuvre de l'art.

Orloff était devenu le héros de toutes ces magnificences. Tous ces beaux yeux noirs italiens le regardaient, les uns avec curiosité, d'autres avec amour, d'autres avec désir.

Mais les seuls regards qui lui fussent précieux étaient ceux de la belle princesse.

Bientôt on apprit qu'Orloff, reconnaissant de la façon dont il avait été reçu, allait donner ou plutôt rendre une fête splendide, en échange de toutes celles qui lui avaient été offertes.

Tout haut, on disait que cette fête était en l'honneur des dames de Livourne et de Florence ; tout bas, on disait que la belle Russe en était la reine.

En effet, il se faisait de grands préparatifs à bord de la frégate amirale.

La fête fut enfin annoncée officiellement. Orloff fit avec tant de grâce ses invitations qu'un refus ne se présenta à l'esprit de personne.

On attendit impatiemment le jour fixé.

Ce jour-là, la frégate qui, à cause de son grand tirant d'eau, était ancrée hors de la rade, était resplendissante de flammes. On eût dit la galère magique de Cléopâtre.

Tous les bateliers de Livourne, en habits de fête, attendaient sur le port les invités dans des nacelles jonchées de fleurs.

À neuf heures, un coup de canon parti de la frégate avait annoncé qu'elle attendait ses hôtes.

Les hôtes ne s'étaient pas fait attendre.

Une véritable flottille de gazes, de dentelles et de diamants était partie au signal et couvrait la mer.

En tête, sur la chaloupe de la frégate, voguant avec des voiles de pourpre, couchée sur des tapis de Perse, était la belle princesse.

Orloff l'attendait à l'échelle de sa frégate.

La fête fut splendide, elle dura jusqu'au jour.

La princesse en eut tous les honneurs.

Quand vint cette brise fraîche du matin qui fait frissonner les fleurs dans les vers du Dante, les femmes, fleurs vivantes, frissonnantes aussi, mirent leurs pelisses de satin, et, les unes après les autres, partirent.

La princesse Tarakanoff resta la dernière. De quoi lui parlait le beau régicide ? D'amour, ou d'ambition ?

Le fait est que la pauvre créature, au lieu de partir avec les autres, s'attarda, et, restée la dernière à bord, sentit tout à coup que la lame et le vent imprimaient à la frégate un mouvement inusité.

La frégate avait levé l'ancre et voguait sous toutes ses voiles.

La pauvre gazelle était tombée dans le piège ; la malheureuse princesse était prisonnière.

Alors, ce qui nous reste à raconter est terrible.

Sans transition aucune, le gentilhomme courtois, l'amant attentif redevint le sombre et féroce exécuter des ordres de Catherine.

La princesse, telle qu'elle était vêtue, avec sa robe de bal, ses fleurs, ses diamants, fut enfermée dans une cabine de la frégate.

Elle servit d'abord aux plaisirs d'Orloff, puis, quand il en fut las, comme elle n'était point assez souillée par son amour aristocratique, elle fut livrée aux caresses brutales des matelots, à qui il fut permis de la traiter à leur fantaisie.

Puis, pour que la fête fût complète, double ration de vin et de liqueurs fortes leur fut distribuée pendant tout le voyage.

Le voyage était long, l'équipage nombreux ; l'étrange Pâris espérait bien qu'Hélène serait morte avant d'arriver à Saint-Pétersbourg.

Contre toute attente, elle survécut non-seulement aux coups, mais aux caresses.

La frégate vint jeter l'ancre à Cronstadt, et Orloff alla prendre à Saint-Pétersbourg les ordres de l'impératrice.

Le soir du même jour, une barque, fermée comme une gondole, et qui servait à l'impératrice pour ses promenades nocturnes sur la Néva, se détacha des flancs de la frégate amirale et s'arrêta vis-à-vis de la forteresse.

Une femme, couverte d'un long voile qui empêchait qu'on ne vît ses traits, ni sa taille, ni rien d'elle, descendit de la barque, et prit, conduite par un officier et quatre soldats, le chemin de la forteresse.

L'officier remit un ordre au gouverneur.

Le gouverneur, sans dire un mot, fit signe à un geôlier de venir, lui désigna du doigt un numéro inscrit sur la muraille, et marcha le premier.

— Suivez le gouverneur, dit le geôlier.

La femme obéit.

On traversa la cour, on ouvrit une poterne, on descendit vingt degrés, on ouvrit la porte du numéro 5, on poussa la femme dans une espèce de sépulcre, et l'on referma la porte derrière elle.

La fille d'Elisabeth, la belle princesse Tarakanoff, cette merveilleuse créature que l'on eût cru faite de nacre, de carmin, de velours, de gaze et de satin, se trouva à demi nue dans un humide et obscur cachot du ravelin Saint-André.

Au-dessous du niveau de la Néva, l'eau du fleuve roule incessamment avec un bruit sourd contre les murailles de ces cachots qui sont éclairés par une meurtrière étroite qui permet que le prisonnier voie le ciel, mais qui ne permet pas que le ciel voie le prisonnier. Des larmes incessantes roulent sur ces murailles, froides comme si elles sortaient d'une paupière glacée, et forment une boue liquide sur le sol du cachot.

Un peu de paille était étendue sur cette boue et formait le lit de la princesse.

Elle qui avait vécu jusque-là dans un lit de duvet et de mousse, elle eut un instant l'espoir qu'elle ne vivrait pas un mois dans un pareil tombeau.

Elle avait beau demander, à genoux, les mains jointes, dans ce beau langage italien qui semble fait pour la prière et l'amour, quel crime elle avait commis pour être punie si cruellement, ses geôliers ne lui répondaient pas.

Elle cessa de parler ; elle cessa de demander ; elle cessa presque de se plaindre. Elle vécut de la vie de ces reptiles qu'elle sentait quelquefois, la nuit, glisser sur son visage humide et sur ses mains glacées.

Elle était devenue non-seulement inattentive, mais encore insensible à tous les bruits.

Depuis quelques jours, elle entendait bien les eaux de la Néva mugir avec une plus grande violence ; mais il y avait douze ans qu'elle les entendait mugir plus ou moins fort.

Puis elle entendit tirer le canon.

Elle leva la tête.

Il lui sembla que l'eau du fleuve, arrivée à la hauteur de la meurtrière, s'épanchait dans son cachot.

Bientôt il n'y eut plus de doute, l'eau ruisselait par la meurtrière. Au bout de deux heures, elle s'y engouffra.

La Néva montait.

Elle comprit le danger, la pauvre femme. Si sombre que fût son existence, la mort lui apparut plus sombre encore... Elle n'avait que trente-deux ans !

Elle eut bientôt de l'eau jusqu'aux genoux.

Elle appela ; elle cria. Elle souleva une pierre que, la veille, elle n'eût pas pu remuer, et, avec cette pierre, elle frappa contre la porte. On l'entendit, malgré le bruit du canon qui continuait de tonner.

Le geôlier vint ouvrir la porte.

— Que voulez-vous ? lui demanda-t-il.

— Je veux sortir ! je veux sortir ! cria la pauvre femme. Ne

voyez-vous pas qu'avant demain le cachot sera plein d'eau ? Mettez-moi où vous voudrez ; mais, au nom du ciel, laissez-moi sortir !

— On ne sort d'ici qu'avec un ordre écrit de la main de l'impératrice, répondit le geôlier.

Elle voulut s'élancer dehors. Le geôlier la repoussa si violemment qu'elle tomba à la renverse dans cette eau glacée.

Elle se releva et alla s'appuyer à la muraille, à l'endroit de son cachot où le sol était le plus élevé. Le geôlier referma la porte.

Plus l'eau montait, plus elle entraînait à flots abondants. La prisonnière la sentait monter.

Le soir, elle en eut jusqu'à la ceinture.

On l'entendait jeter d'horribles cris, puis, avec l'accent de la prière, crier en italien :

— *Dio ! Dio ! Dio !*

Ses cris continuèrent de plus en plus déchirants, ses lamentations se firent entendre de plus en plus suppliantes pendant tout le reste de la journée et pendant presque toute la nuit.

Ces plaintes étaient effrayantes, sortant de l'eau.

Enfin, vers quatre heures du matin, elles s'éteignirent.

L'eau avait complètement envahi l'étage inférieur du ravelin Saint-André.

Quand l'inondation cessa, quand l'eau se fut retirée, on pénétra dans le cachot de la princesse, et l'on y trouva son cadavre.

Une fois morte, elle n'avait plus besoin, pour sortir, d'un ordre de l'impératrice.

On creusa une fosse sur les remparts, et on l'enterra nuitamment.

Encore aujourd'hui, on montre – de l'œil, du signe, d'un doigt – un tertre sans croix, sans pierre, sans inscription, et sur lequel s'assoient les soldats de la garnison pour causer ou jouer aux cartes.

C'est le seul monument qui ait été élevé à la fille d'Elisabeth, c'est le seul souvenir qui reste d'elle.

Une étoile¹

Lorsque j'habitais Naples, vers 1862, j'étais logé dans un charmant palais qui m'avait été donné par Garibaldi, à l'époque de sa toute-puissance comme dictateur. Ce palais, occupant le centre du golfe, s'avancé dans la mer par une immense terrasse couverte de chênes-verts trois ou quatre fois centenaires, de massifs de seringats et d'allées de lauriers-roses.

Rien n'était ravissant, pendant les heures du matin et du soir, comme de respirer la brise de la mer sur cette terrasse d'où l'on découvrait la plus belle vue qui soit au monde. À droite, le Pausilippe jusqu'à Nisida ; à gauche, Sorrente jusqu'au cap Campanella ; en face, Caprée ; à droite et à gauche de Caprée, l'immensité, c'est-à-dire la mer qui va battre les côtes d'Afrique et la mer qui va battre les côtes d'Espagne.

Presque en face du palais Chiatamone, à l'extrémité de la terrasse du jardin, s'élevait le magnifique palais Caramanico, bâti par l'homme le plus populaire de Naples, qui mourut empoisonné, peut-être pour avoir été le premier amant de la reine Caroline. Ce fut le grand seigneur dont les funérailles se célébrèrent à la manière antique ; derrière son catafalque marchait son cheval de bataille, caparaçonné pour la guerre ; seulement, sous son caparaçon coulait le sang d'une blessure qui laissait sa trace au loin derrière lui. En sortant du palais, le premier écuyer lui avait ouvert la veine du cou, et en arrivant sur la tombe de son maître, il tomba sur un genou, hennit et expira.

Tous les matins vers sept heures et demie ou huit heures au plus tard, au milieu des arbres verts et des fleurs dont le balcon du deuxième étage du palais Caramanico était chargé, je voyais apparaître deux têtes de jeunes filles, blanches et roses, que l'on eût cru des fleurs vivantes. Aussitôt que les premières chaleurs du

jour se faisaient sentir, mes deux fleurs-femmes, comme si elles eussent craint d'être brûlées par un rayon trop vif de soleil, retiraient leur tête en arrière et disparaissaient derrière les jalousies qui se fermaient.

Vers sept heures du soir, quand les premières brises de Baïa s'élevaient, ces brises si douces qu'elles défloraient en passant les vierges de Pouzzoles et allaient faire épanouir deux fois par an les rosiers de Paestum, les jalousies se rouvraient, et mes deux belles voisines venaient de nouveau aspirer l'air.

Je remarquai que les jours où il n'y avait point théâtre à Saint-Charles, elles restaient chez elles. Alors, une voiture s'arrêtait à leur porte. Elles y montaient toutes deux et prenaient la route du Pausilippe. Une heure après, la voiture rentrait, l'appartement s'éclairait ; des accords, qui indiquaient une main exercée, s'élançaient dans l'air, puis bientôt une voix charmante, une voix de soprano mesurant deux octaves au moins, faisait entendre quelque cavatine de Bellini ou quelque grand air de Rossini, de Donizetti ou de Verdi.

Alors un rossignol, qui avait élu domicile dans un de mes massifs de seringats, se mettait à chanter de son côté, et une espèce de lutte s'établissait entre la cantatrice et l'oiseau chanteur. Si la tradition eût été vraie, à coup sûr un matin j'eusse trouvé mon rossignol mort.

Et, en effet, mes deux belles voisines étaient M^{lles} Sarolta, dont l'une chantait à Saint-Charles les rôles de prima donna di cartello. J'ignorais cela.

Un jour, le hasard fit que j'allai à Saint-Charles. On jouait le *Ballo in maschera*. — Un charmant page, fait comme l'hermaphrodite Farnèse, s'avança sur le devant de la scène et chanta le *brindisi* avec un tel entrain, un tel brio, une telle diablerie, que la salle faillit crouler sous les applaudissements.

Je reconnus l'une de mes belles voisines.

Par bonheur, mon rossignol était resté dans son massif, car, pour le coup, il n'en fût pas revenu.

Le lendemain, en apercevant ma belle cantatrice à la fenêtre, je battis des mains. Elle, de son côté, m'avait reconnu et m'avait vu la veille l'applaudir ; elle ne s'étonna donc point, belle comme elle l'était, que l'enthousiasme eût survécu à la nuit ; elle me salua de la tête, je lui rendis son salut. La connaissance était faite.

J'appelai Vasili. Je lui fis couper un bouquet de lauriers-roses, de seringats, de boules-de-neige et de daturas gros comme lui, et je le fis porter à ma voisine avec la clef de mon jardin, sur lequel je lui avais vu porter un œil d'envie.

Je lui faisais dire en même temps que le jardin serait à sa sœur et à elle seules tant qu'il leur plairait d'y rester et tant qu'il ne leur plairait pas de m'y faire descendre.

Le même soir, qui était un soir de relâche à San-Carlo, mes deux voisines profitèrent de la permission. Par une fenêtre latérale dont la jalousie était fermée, je suivais tous leurs mouvements. Plusieurs fois elles regardèrent de mon côté, comme si elles eussent su que j'étais caché derrière la jalousie, mais aucun message ne m'invita à descendre.

Elles écoutèrent chanter le rossignol, qui se surpassa, comme s'il eût su quel était son auditoire, et, vers onze heures, elles rentrèrent chez elles.

Le lendemain, nous nous dûmes bonjour un peu plus familièrement que la veille, nous essayâmes même d'échanger quelques paroles ; mais l'éloignement et le bruit de la mer nous en empêchèrent.

Le soir, on jouait la *Traviata*. La *Traviata*, comme on le sait, n'est autre que la *Dame aux Camélias*. — La Sarolta fut charmante pendant les quatre premiers actes, et d'un dramatique parfait au cinquième.

J'étais rentré chez moi, et je respirais la brise de la nuit, en écoutant chanter mon rossignol, lorsque tout à coup j'entendis grincer la clef dans la serrure.

C'étaient mes deux voisines qui, en rentrant, venaient chercher leur dose de parfums et de fraîcheur.

Cette fois, j'étais dans le jardin ; quoiqu'elles ne m'eussent point dit de rester, je trouvai ridicule de fuir devant une si ravissante apparition, et, au lieu de fuir, j'allai droit à elles.

Entre artistes, la connaissance est bientôt faite. Le thé offert sur la terrasse fut accepté ; comme deux enfants qu'elles étaient, la plus âgée des deux n'avait pas dix-huit ans, elles s'amusèrent à poursuivre les merveilleux papillons de nuit que la lumière attirait. La soirée se passa ainsi ; en nous quittant, nous étions frère et sœurs.

Mes deux belles voisines furent mon plus grand regret lorsque je quittai Naples ; mon œil se fixa sur d'autres horizons, cessa de les voir. Qu'étaient-elles devenues ? Je l'ignorais.

Parfois dans la nuit du passé brillait comme un rayon de soleil ou comme un éclair, et à ce rayon de soleil, si éphémère qu'il fût, à cet éclair, si rapide qu'il passât, je revoyais ma belle cantatrice, la tête appuyée à l'épaule de sa sœur, mon cœur tressaillait, et tous mes souvenirs de Naples, mon golfe, sa mer vermeille, son air humide, ses brises parfumées, mon jardin aux grands chênes-verts, mes massifs de seringats, mes allées de lauriers-roses, le chant de mon rossignol, tout cela me revenait à la mémoire.

Six ans s'étaient passés. L'autre jour, un de mes amis, le comte Vieseles, m'invite à un dîner, hôtel de la Paix. Il m'annonce vingt convives bons viveurs et deux jolies femmes. Je récuse tant que je puis l'honneur d'une si brillante société ; enfin, de guerre lasse, je cède, et, le premier, selon mon habitude, je me trouve au rendez-vous.

Quelques-uns des invités arrivent, on me présente à eux selon le cérémonial anglais, quand tout à coup, dans la pénombre du corridor, je vois apparaître deux têtes de femmes.

Je jette un cri.

C'étaient mes voisines du palais Caramanico, toujours jeunes, toujours belles, dans toute la fleur et dans tout le parfum de leurs vingt-quatre ans.

Les deux sœurs et le frère eurent bien vite refait connaissance.

Depuis que je ne les avait vues, elles avaient fait le tour de l'Europe.

Avec le même succès qu'à Naples, la Sarolta avait chanté à Madrid tout son répertoire : la *Traviata*, le *Trovatore*, *Rigoletto*, *Ballo in Maschera*, *Poliuto*, les *Huguenots*, *Robert*, le *Barbier*. Pendant un séjour de deux années à Berlin, elle avait ajouté à ce répertoire *Linda di Chamouni*, *Crispino*, *Don Pasquale*, les *Puritains*, *Norma*. Pendant toute une saison, à Bruxelles, elle avait fait fureur.

Nous aurons occasion de retrouver M^{lle} Sarolta que M. Bagier, qui l'a eue pour pensionnaire à Madrid, et M. Perrin ne laisseront probablement point partir de Paris. Nous parlerons alors de sa nationalité, de la maison presque princière à laquelle elle appartient ; aujourd'hui, tout à la joie de retrouver l'artiste, nous n'avons pu parler que de l'artiste.

July d'Evergenye¹

Avant-hier, quelques-uns de nos journaux, et, entre autres, la *Petite Presse*, ont donné les détails d'un procès qui vient d'être jugé à Vienne, et qui avait mis en émoi toute la haute société de l'Autriche et de la Hongrie.

En effet, le crime qu'était appelé à juger ce procès offrait les détails particuliers des meurtres accomplis par des criminels appartenant à la haute société.

Nous recevons, ce matin, une lettre de Vienne qui, en résumant les événements, leur conserve un cachet dramatique que leur enlève généralement leur apparition devant une Cour d'assises, où l'audition des témoins, les interruptions de l'avocat, les questions du jury, les admonestations du président enlèvent cet ensemble qu'un simple récit conserve aux faits.

Le comte Gustave Chorinsky, fils du stathalter de la Basse-Autriche, membre de la chambre des pairs, président du gouvernement de Vienne, gentilhomme très estimable et très estimé ; le comte Gustave Chorinsky, disons-nous, étant en 1860 dans l'armée pontificale de Rome, fit la connaissance d'une artiste allemande nommée M^{lle} Bathilde Rueff. La liaison commencée en 1860 amena, en 1863, le mariage du comte Gustave Chorinsky avec l'artiste, qui quitta le théâtre.

Quoi que ce fût un mariage d'amour, l'union ne fut point heureuse. Le mari, joueur et buveur, quitta l'armée pontificale pour se faire engager dans l'armée autrichienne, avec laquelle il fit la campagne du Schleswig-Holstein.

La jeune femme, en l'absence de son mari, resta chez son beau-père, à Vienne, et s'y conduisit d'une façon irréprochable.

En 1866, le comte Gustave fit la campagne contre la Prusse et reçut une grave blessure à Sadowa. Il revint convalescent à Vien-

1. N° 39, samedi 2 mai 1868.

ne et retrouva sa femme toujours bonne et douce, l'adorant et prête à le soigner ; mais il l'écarta de lui avec tant de brutalité qu'elle fut forcée de quitter la maison de son beau-père, et même Vienne.

Elle partit pour Munich, où elle resta, retenue par des affaires de famille.

Le comte Gustave, rétabli de ses blessures, fit la connaissance d'une dame hongroise fort jolie et dont nous avons la photographie sous les yeux. Elle s'appelait M^{lle} July von Evergenye.

Cette Hongroise était sufsdam (chanoinesse) à Brunn. Elle espéra se marier avec le comte Gustave si sa femme légitime venait à mourir, et comme le comte Gustave était jeune, beau, noble, riche, et qu'il occupait une position splendide, elle résolut d'aider à cette mort, qui, à l'âge où était M^{me} Chorinsky, pouvait longtemps se faire attendre.

Le 20 novembre, elle partit de Vienne après avoir fait chez un photographe une provision d'acide hydrocyanique. Le même jour, elle arrivait à Munich et descendait à l'*Hôtel des Quatre-Saisons*, où logeait déjà la comtesse Mathilde, pour laquelle elle avait, sous le nom de M^{me} Berger, une lettre de recommandation que lui avait procurée le comte Gustave.

Malgré cette lettre de recommandation, elle se fit inscrire sur les registres de l'hôtel sous le nom de la baronne Vay.

La comtesse vivait fort retirée, ne recevant personne ; aussi, lorsqu'on lui dit qu'une dame arrivée de Vienne demandait à lui parler, hésita-t-elle à la recevoir. Mais sur l'insistance de la femme de chambre de l'hôtel qui lui assura que cette dame venait de la part du comte Chorinsky, elle consentit à la recevoir.

La fausse M^{me} Berger parut éprouver une grande joie à la vue de la comtesse, se jeta à son cou, lui disant qu'elle avait beaucoup entendu parler d'elle et dans les meilleurs termes par son mari lui-même, qui ne pouvait s'empêcher, malgré ses torts envers elle, de lui rendre justice. La lettre qu'elle avait à lui remettre lui prouverait, au reste, la vérité de ce qu'elle disait.

Et, en effet, la lettre était rédigée de manière à faire croire à la pauvre comtesse que la fausse M^{me} Berger était le trait-d'union qui devait la rapprocher de son époux.

La froideur et la défiance habituelles de la comtesse tombèrent devant ces preuves ; elle rendit à la voyageuse les caresses dont celle-ci l'avait accablée, et comme elle devait repartir le même soir, il fut convenu que ces dames ne se quitteraient pas et qu'elles prendraient le thé ensemble.

La comtesse avait pour voisin un jeune étudiant qui, voyant une femme élégante et isolée, s'était fort préoccupé d'elle, sans cependant se présenter ni oser se faire présenter. Entendant chez sa voisine un bruit inaccoutumé, il approcha sa tête de la cloison, entendit un dialogue animé, mais dont la plupart des mots lui échappaient. Il guetta alors la femme de chambre de l'hôtel, avec laquelle il était moins gêné qu'avec la comtesse, l'interrogea et sut par elle qu'une dame étrangère était arrivée, porteur d'une lettre pour la personne qui intéressait notre jeune étudiant.

La femme de chambre partie, l'étudiant se tint sur sa porte et vit sortir la fausse M^{me} Berger.

Ces dames dînèrent chacune de son côté. Vers les six heures, l'étrangère rentra chez la comtesse Chorinsky. Elle avait eu tant de bonheur à se trouver avec elle que, si pressée qu'elle fût, elle avait remis son départ au lendemain. Elle avait fait retenir une loge au théâtre afin de passer la soirée ensemble.

M^{me} Chorinski, n'étant point prévenue, n'était pas en toilette de théâtre ; elle s'apprêtait à faire le thé.

— Laissez-moi ce soin, lui dit la voyageuse, et habillez-vous, afin que nous ne manquions pas le premier acte, qui est le plus beau.

La comtesse sonna la femme de chambre de l'hôtel et se fit habiller par elle.

Mais la voyageuse ne lui laissa pas accomplir ce soin entièrement, et prétextant l'urgence d'une voiture, elle s'offrit pour mettre les dernières agrafes de la robe, pendant que la camériste

irait chercher le véhicule nécessaire.

Elle trouva sur le seuil de sa porte l'étudiant, auquel elle rendit compte des dispositions de ses deux voisines.

En sortant de la chambre où elle s'habillait, la comtesse vit sa tasse de thé toute préparée.

— J'ai pris la mienne, lui dit son amie, vite, vite, prenez la vôtre.

La comtesse but sa tasse de thé, lui trouva un goût étrange, mais se contenta d'en faire l'observation.

À peine avait-elle avalé le contenu de sa tasse, que la fausse M^{me} Berger parut s'apercevoir qu'elle avait laissé son portemonnaie dans sa chambre, et, tandis que la comtesse rentrait dans son cabinet de toilette pour jeter un dernier coup d'œil sur la façon dont elle était habillée, l'empoisonneuse sortit, emportant la théière, enferma la comtesse à double tour, et, mettant la clef de la chambre dans la théière, elle courut jusqu'à ce qu'elle eût rencontré une voiture, sauta dedans, se fit conduire à la gare de Vienne, arriva à temps pour repartir par le train de huit heures et partit en effet.

Le lendemain matin, elle arrivait à Vienne, se présentait à l'Agneau-d'Or, chez Haupmann, et demandait si le comte Chorsinsky y était toujours logé.

Le comte était parti la veille sans dire où il allait.

Alors, embarrassée de cette théière et de cette clef qu'elle avait gardées comme un trésor, au lieu de les jeter tout simplement dans la Vienne, elle alla trouver une ancienne femme de chambre sans place qu'elle avait eue chez elle pendant un assez long temps et en laquelle elle avait toute confiance, lui donna le paquet fermé en lui recommandant de le garder comme un objet extrêmement précieux.

Pendant ce temps, l'étudiant s'était remis à écouter à sa cloison ; mais, au bout de quelques minutes, il crut entendre des plaintes et le bruit d'un corps pesant qui tombait sur le plancher.

Il attendit la femme de chambre qui revenait avec une voiture.

Celle-ci voulut ouvrir la porte, la clef n'y était pas. Elle frappa, elle appela, personne ne répondit.

— Ces dames se seront lassées d'attendre, dit-elle, et elles seront parties à pied.

Cependant le jeune homme n'avait vu sortir personne, mais comme il n'y avait pas de seconde clef de l'appartement, que rien ne constatait l'urgence de faire ouvrir la porte par un serrurier, on remit au temps le soin d'éclaircir ce mystère, qui paraissait de médiocre importance.

Le lendemain vint ; la porte resta fermée, et ce ne fut que vers les trois heures de l'après-midi que, sur les instances de l'étudiant toujours préoccupé du bruit qu'il avait entendu, on fit ouvrir la porte par un serrurier, et l'on trouva la comtesse morte étendue sur le tapis.

On télégraphia aussitôt à Vienne.

Le 26, le comte Gustave et son père arrivèrent à Munich pour assister aux funérailles de la comtesse.

À la brutalité de quelques propos échappés au comte à la vue du cadavre de sa femme, on le soupçonna de n'être point étranger à sa mort, et on l'arrêta immédiatement.

Il avait sur lui des photographies de July Evergenye, que la maîtresse de la maison, la femme de chambre, l'étudiant reconnurent pour être la fausse M^{me} Berger, inscrite au registre de l'hôtel sous le nom de la baronne Vay.

L'ordre fut aussitôt expédié de l'arrêter, ce qui fut exécuté au milieu d'une soirée de thé qu'elle donnait chez elle.

En apprenant l'arrestation de son ancienne maîtresse, la femme dépositaire de la théière et de la clef, contenu du paquet, alla déposer au tribunal ces deux pièces de conviction.

Au premier soupçon qui avait plané sur son fils, le comte Chorinsky, père du coupable, avait donné sa démission à l'empereur de toutes les charges qu'il occupait à la cour. Mais l'empereur le fit venir aussitôt, et, lui prenant les deux mains dans les siennes :

— Mon cher comte, lui dit-il, vous êtes déjà assez malheureux d'avoir un pareil fils, restez près de moi, je le veux, je vous consolerais.

C'est ce procès, qui vient d'être jugé, qui avait mis tout Vienne en émoi. L'empoisonneuse allait être condamnée à être pendue, lorsqu'un admirable plaidoyer de son avocat influa sur le verdict, qui se contenta de la condamner à vingt ans de prison.

Le procès du comte va s'ouvrir à son tour, et nous nous empresserons d'en mettre les résultats sous les yeux de nos lecteurs.

Causerie

[Le second trimestre du *D'Artagnan*]¹

D'Artagnan vient d'accomplir son premier trimestre.

À tous nos amis, car nos mille abonnés sont des amis qui ont voulu aider et encourager ce nouvel essai d'un journal tout littéraire, nous avons dit : « Ne vous abonnez que pour trois mois. »

Et, en effet, sur nos mille abonnés, six cents n'ont souscrit que pour trois mois. À ceux-là, et sur une souscription de quatre francs, nous ne pouvions offrir comme prime que notre portrait. Maintenant, nous disons à ceux qui veulent bien renouveler leur abonnement : « Souscrivez pour six mois ou pour un an, nous sommes résolu à nous consacrer entièrement à notre journal. »

Pour six mois ou pour un an, nous pouvons vous offrir des primes dont vous verrez l'énumération à la quatrième page de notre journal, et nous vous disons avec pleine confiance : « Non-seulement réabonnez-vous de votre personne, mais faites-nous de la propagande. Que chacun de vous nous envoie un ami, car il nous faut deux mille abonnés pour ne pas perdre, dans les trois mois à venir, les 6,000 francs que nous avons perdus dans les trois mois qui viennent de s'écouler. »

On s'étonnera de notre franchise, elle n'est pas dans les habitudes du journalisme, mais nous nous adressons à cette classe de la société qui aime l'Art, et nous disons à chacun : « Vous pouvez bien risquer 8 ou 15 francs pour six mois ou pour un an, quand pour soutenir le drapeau nous risquons, nous, quatre ou cinq cents fois cette somme. »

D'ailleurs, nous avons la conviction que nous vous donnons de bonnes choses. Quiconque a lu sérieusement le livre de *Madame Benoît* doit y reconnaître en littérature le même travail savant et idéal que son auteur a fait en peinture.

1. Causerie sans titre parue dans le n° 40, mardi 5 mai 1868.

Plusieurs essais ont été remarqués, des lettres reçues en font foi. Un jeune peintre, nommé M. de Katow, a eu, grâce à nous, son premier succès littéraire. Tous les chasseurs se sont laissé prendre au récit plein d'*humour* du gentleman touriste.

Enfin, nous ouvrons une période où vont marcher de front et à la fois la fin du livre de M^{me} Marie-Alexandre Dumas, le procès si curieux de la reine d'Angleterre, dans lequel nous allons encore avoir la joie de réhabiliter autant que possible une femme, et le *Volontaire de 92*, ce cours d'histoire sur l'époque la plus curieuse de nos annales, c'est-à-dire sur la période comprise entre les quinze dernières années du dix-huitième siècle et les quinze premières années du dix-neuvième.

Je sais que nous avons à lutter contre le *Petit Journal*, si populaire, contre la *Petite Presse*, si intelligente. Je sais que les immenses moyens dont ils disposent peuvent, ainsi que leur quotidienneté, leur donner un avantage sur nous, celui des nouvelles à la main ; mais pour être un peu plus sérieux, nous ne croyons pas être moins digne de l'intérêt de nos lecteurs, et à la multiplicité de leurs ressources nous sommes forcé d'opposer la popularité de notre nom.

Nous demandons à nos amis de nous aider à ne plus dépendre des caprices des autres, et de soutenir une œuvre que nous croyons bonne, puisque nous l'avons entreprise à nos risques et périls.

Dans nos prochains numéros, à l'article *Causerie*, nous tâcherons de traiter ce sujet si grave :

Des ressources de la femme dans notre société.

Alexandre, dans les trois articles que nous avons mis sous les yeux du lecteur, avec la brutale franchise de la jeunesse et de l'honnêteté, a attaqué ce sujet délicat et a proposé de faire un bouclier à nos filles et à nos sœurs avec le code anglais et américain.

Nous allons montrer, nous, ce que les cœurs pieux ont fait pour tenter de venir en aide aux infirmités matérielles ou aux

peines morales des femmes. Nos lecteurs trouveront une succession d'articles dont nous pouvons d'avance leur affirmer l'intérêt, qui commencera par l'Hospice des Petites Incurables fondé par la princesse Mathilde ; par Notre-Dame-des-Arts fondée par M^{me} de Bassignac ; par l'Association des Abeilles fondée par M^{me} Cavé ; par les Écoles professionnelles fondées par M^{me} Jules Simon ; par les Ventes annuelles pour les Allemands pauvres, fondées par M^{me} la princesse de Metternich ; enfin, par le refuge Sainte-Anne fondé par la révérende mère Chupin.

Nous nous étendrons peut-être un peu plus sur cette dernière œuvre que sur les autres, parce qu'elle nous paraît la plus pieuse, la plus charitable, la plus selon le cœur de Dieu, attendu que les autres ne sont que des œuvres de prévoyance et que celle-ci est une œuvre de repentir.

Je sais bien qu'on nous a reproché, qu'on nous reprochera encore, de faire de la philanthropie à tout bout de champ. D'abord, ne confondons pas la philanthropie avec la charité. La philanthropie est un état, la charité est une vocation. Beaucoup de philanthropes s'enrichissent, presque tous les cœurs charitables se ruinent. Que nous importe que dix de nos compositions avortent, si une réussit ! Que serait devenu le pauvre artiste Delacroix sans *D'Artagnan*, qui, depuis trois mois, lui a compté 6 ou 700 francs, dont il a mis de côté la moitié, et qu'il n'abandonnera pas qu'il ne soit parvenu à lui faire donner une représentation dans un théâtre et une place dans un hospice. C'est bien le moins que l'acteur qui a passé quarante ans de sa vie à jouer les œuvres dramatiques des poètes trouve appui dans un poète qui a passé quarante ans de sa vie à faire des œuvres dramatiques. Supposez qu'il n'ait rencontré que des chanteuses gagnant six mille francs par semaine et lui donnant *deux francs cinquante* sur leur bénéfice, il serait mort de faim.

Mais il a eu le bonheur de tomber sur d'autres artistes pauvres vivant au jour le jour, sur des comédiens dont la direction en faillite ne payait pas depuis trois ou quatre mois les appointe-

ments ; ceux-là n'ont pas donné la cent millième partie de leurs revenus ; ils ont donné la moitié de ce qu'ils avaient. La Porte-Saint-Martin, dont les artistes n'ont pas été payés depuis quatre mois, a versé entre les mains de M^{lle} Petit quarante-sept francs pour l'artiste aveugle.

N'est-ce point le cas de dire : Que deviendraient les pauvres sans les pauvres ?

D'Artagnan justifiera ce qu'un grand spéculateur avait dit du *Mousquetaire* quand le *Mousquetaire* fut fondé il y a quatorze ans : *Le Mousquetaire* est une bonne action, mais sera une mauvaise affaire.

Nous risquons la mauvaise affaire pour la bonne action.

Revenons à nos primes.

Outre nos livres que tout le monde connaît, on a vu que nous avions offert des entrées au Pré-Catelan, des pendules de la Forêt-Noire et la Galerie de Rubens.

Tout le monde, excepté moi peut-être, connaît le Pré-Catelan. On dit que ce sera, cette année, une charmante fantaisie, et l'intelligence de son directeur, M. de Saint-Félix, nous fait croire en effet que rien ne sera ménagé pour le plaisir des visiteurs.

Quant à nos pendules de la Forêt-Noire, plus connues généralement sous le nom de *coucous*, on peut en voir à la quatrième page un spécimen parfaitement exact. Ces coucous, à la fabrique, coûtent pour tout le monde 17 francs. Par suite d'une combinaison, notre directeur peut les donner en augmentant le prix de l'abonnement de 6 et 7 francs.

Mais nous réservons notre recommandation bien sérieuse pour la Galerie de Rubens, dont la reliure seule vaut 15 francs, dont les vingt-cinq gravures ont été vendues 250 francs avant la lettre, et 150 après, et que, sous leur superbe reliure, nous pouvons donner à 20 francs, c'est-à-dire à 70 ou 75 centimes la gravure.

Donc, entrons dans notre second trimestre avec l'espoir de vous conserver pour abonnés aussi longtemps que nous vous aurons pour amis.

Causerie

[Des ressources de la femme dans notre société]¹

À chaque instant j'entends dire, tantôt par un législateur, tantôt par un philosophe, tantôt par un savant :

— Il faut cependant s'occuper de la situation des femmes dans notre société, et non-seulement ne pas leur enlever le peu de ressources qu'elles ont, mais leur en créer de nouvelles.

Et au contraire, à chaque instant, on leur enlève quelques-unes de leurs ressources ; et loin d'en créer de nouvelles, on ne remplace même pas celles qu'on leur a enlevées.

Et d'abord, voilà les hommes qui se font *couturières*, s'intitulant tailleurs pour femmes ; et voilà les femmes du monde, les femmes riches, qui devraient cependant, naturellement, protection et secours aux filles pauvres, les voilà qui adoptent cette mode, et qui, sans s'inquiéter du massage inévitable dans les mesures à prendre, vont payer mille, deux mille, trois mille francs à un tailleur pour *femmes à la mode* ce qu'elles paieraient à un prix trois fois inférieur à une couturière qu'elles feraient vivre avec tout son atelier d'ouvrières.

Je me rappelle qu'en débarquant à Messine, la première chose que j'ai vue, c'était un gendarme italien, botté et éperonné, qui était en train de confectionner sur le seuil de sa porte une robe de bal de satin avec des volants de dentelle. La chose nous fit rire, mes compagnons de voyage et moi, elle fit rire mes lecteurs qui m'accusèrent d'avoir inventé l'anecdote, tant, à cette époque, ce travestissement d'un homme en couturière paraissait impossible. Aujourd'hui, plusieurs de ces industriels sont millionnaires.

Il est une foule d'états que les femmes peuvent exercer, et même devraient exercer, et que les hommes leur enlèvent. Il est évident que les femmes feraient d'excellents commis-voyageurs

1. Causerie sans titre publiée dans le n° 41, jeudi 7 mai 1868

pour les étoffes, pour la porcelaine, pour les dentelles et pour les draps. Si elles ne s'emparaient pas de l'industrie tout entière, elles pourraient au moins la partager avec les hommes.

J'ai quelquefois honte, quand j'entre dans un de ces grands magasins comme le grand Saint-Louis, les Villes de Paris, la Tentation, de voir toute une armée de jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans occupés à vanter telle ou telle nuance, à recommander tel ou tel tissu, enfin à mesurer et à couper l'étoffe quand elle est choisie.

C'est œuvre de femme, s'il en fût. Et remarquez que, presque toujours, la caisse, ce qui suppose une science arithmétique plus grande et une moralité mieux reconnue, est tenue par une femme.

En effet, supposez la fille d'un vieil officier vivant de sa retraite et de sa croix de la Légion d'honneur, supposez cette jeune fille orpheline à seize ans, supposez qu'elle ait été élevée à l'école des sœurs, qu'elle sache le peu qu'on y apprend de littérature et de science, mais qu'elle y soit devenue une excellente ouvrière en aiguille. Avec son talent de lingère ou de couturière, elle gagnera, si elle travaille pour son compte, de quarante à cinquante sous par jour pendant la saison de travail ; mais comptez quatre ou cinq mois de morte-saison, et ces quarante sous se trouveront réduits à vingt-cinq.

Or, avec vingt-cinq sous par jour, une femme peut-elle vivre ?

Elle peut tout au plus ne pas mourir.

Supposez une éducation plus soignée, l'orpheline n'en sera que plus malheureuse. Qu'elle sorte de Saint-Denis, par exemple, elle saura lire, écrire, compter, mal compter en général, un peu de musique, un peu de dessin, un peu de géographie, un peu de français, et assez d'anglais, juste assez pour traduire à coups de dictionnaire le vicaire de Wakefield.

Ce sera bien pis. Celle-là n'aura pas de spécialité, celle-là essaiera de vivre avec ce qu'elle sait de dessin, de géographie, de musique, d'anglais, mais elle s'apercevra bientôt qu'il lui faudrait encore trois ou quatre ans d'étude sérieuse de chacune de ces

choses avant de pouvoir les montrer aux autres.

Alors sa ressource sera d'entrer comme sous-maîtresse dans un pensionnat, il lui faut passer des examens ; ou comme institutrice dans une maison, il lui faut se plier au caractère des parents, aux exigences des élèves et aux caprices des domestiques.

Nous croyons surtout, maintenant que la nouvelle organisation de l'armée attire un plus grand nombre d'hommes sous les drapeaux, nous croyons que le moment est venu où chacun doit dire son mot sur l'éducation des femmes et sur le rôle qu'elles sont appelées à jouer dans l'avenir.

Il est à remarquer, et la remarque en est faite depuis longtemps, que moins la femme prend de place dans la société, moins la société est civilisée.

Ce sont les femmes qui civilisent Athènes sous Périclés, ce sont les femmes qui civilisent Naples sous Frédérick, ce sont les femmes qui civilisent Londres sous Elisabeth, ce sont les femmes qui civilisent Paris sous Louis XIV.

Partout où la femme est nubile de huit à douze ans, la barbarie se maintient ; et, en effet, l'Arabe qui épouse une fille de huit ans, le Turc qui recueille dans son harem des enfants qui, dans l'Occident, joueraient encore à la poupée, et qui, jeunes filles à dix ans, sont vieilles femmes à vingt-cinq ; ces hommes qui vivent sous la tente du Bédouin ou s'énervent dans les harems de la Corne d'or, ces hommes prennent purement et simplement des femelles pour se reproduire, et non pas des femmes pour se dédoubler.

Au fur et à mesure qu'on avance vers l'Occident, la civilisation de la femme grandit et porte ses fleurs et ses fruits.

Les Celtes, nos aïeux, qui habitaient l'extrême Occident et l'extrême Nord, honoraient la femme au point de faire des druidesses non-seulement des prêtresses de leurs dieux, mais encore des objets de vénération personnelle, et les Celtes étaient probablement les peuples les plus civilisés de ce temps fabuleux. Les grandes migrations celtiques, et les migrations impliquent néces-

sairement une population trop nombreuse, les grandes migrations celtiques sont contemporaines des civilisations de l'Inde et de l'Égypte. Nous voyons passer nos ancêtres comme une procession de fantômes sur la lisière des temps fabuleux. Ils vont jusque dans l'Inde, d'où ils reviennent au Caucase fonder l'Ibérie, qui émigre à son tour pour venir fonder au pied des monts Pyrénées la Celtibérie. Depuis que la civilisation existe en France, nous avons vu certainement les hommes l'emporter en art sur les femmes, mais nous avons vu les femmes leur disputer le théâtre, la peinture, la sculpture, la littérature.

M^{lle} Desgarcins, M^{lle} Lecouvreur, M^{lle} Maillard, M^{lle} Raucourt, M^{lle} Contat, M^{lle} Mars, M^{lle} Georges, M^{me} Dorval, M^{lle} Rachel ont atteint les hauteurs de l'art aussi bien que Fleury, que Mollé, que Monvel, que Lekain, que Larive, que Talma, que Frédérick, que Bocage et que Mélingue.

M^{me} Lebrun a été un grand peintre, M^{lle} de Fauveau une adorable statuaire, M^{me} de Staël un grand écrivain, et M^{me} Sand un grand penseur.

Si, dans ces arts si difficiles, les femmes ont non-seulement bien réussi, mais brillé, pourquoi donc les autres carrières n'auraient-elles point les mêmes chances de succès ?

D'Artagnan citait dans son dernier numéro six femmes de Philadelphie qui, comme médecins, gagnaient de 10,000 à 50,000 francs par an, et une femme de New York qui se fait comme chirurgien 100,000 francs par an.

Et, en effet, depuis que la chirurgie moderne tend à conserver les membres brisés au lieu de les amputer, quelles plus douces mains que des mains de femmes peuvent remettre les os à leur place, retirer les esquilles des plaies et cicatriser les blessures ? Le blessé lui-même, à cette heure où les apparitions présentent souvent la mort, n'aimerait-il pas mieux voir apparaître une gracieuse femme qu'un vieux et brutal chirurgien ?

Eh bien ! tous ces problèmes, après avoir été posés par quelques esprits hardis, en sont arrivés à se dresser d'eux-mêmes

devant la société. Par malheur, la génération qui suit la nôtre ne nous paraît pas avoir pour la femme ce respect et cet amour qu'il faudrait aux rénovateurs pour mêler comme élément sérieux la femme aux futures combinaisons artistiques, sociales et politiques de l'avenir.

Un de nos regrets en mourant sera de ne point avoir assisté à la rénovation complète d'une œuvre qui ne peut manquer de s'accomplir un jour, mais à laquelle je n'ai pu coopérer de mes vœux que d'une façon si incomplète.

Dans nos prochains articles, nous passerons en revue ce que quelques âmes charitables ont commencé et exécuté.

Les petites incurables¹

Le 17 avril 1853, il y a de cela quinze ans, vers cinq heures de l'après-midi, un prêtre âgé de quarante-huit à cinquante ans, à la tête blanchissante, mais à l'œil et aux sourcils noirs, au nez vigoureusement sculpté, à la figure douce et bienveillante, montait le faubourg du Roule, suivi de quatre sœurs de la charité de l'ordre de Marie-Joseph.

L'une d'elles portait entre ses bras une petite fille ; une autre en tirait une seconde par la main ; la petite fille qui marchait boitait tout bas.

Arrivé au faubourg du Roule, le prêtre prit le passage Sainte-Marie-du-Roule et s'arrêta à une petite maison blanche avec des contrevents bruns, haute de trois étages et portant le numéro 22.

— C'est ici, mes sœurs, dit le prêtre.

Et tirant une clef de sa poche, il ouvrit la porte qui donna entrée dans une maison neuve, mais où il n'y avait que les quatre murs.

— Vous voyez ? dit-il.

L'une d'elles sourit.

— C'est un véritable palais, répondit la sœur.

Les petites filles regardaient d'un air étonné.

La sœur déposa sur le parquet celle qu'elle portait dans ses bras ; mais l'enfant s'assit, ne pouvant se tenir sur ses jambes.

— Maintenant, dit le prêtre, je vais vous envoyer quatre chaises, quatre draps et un matelas ; c'est tout ce que je puis vous donner.

— C'est plus qu'il ne nous faut, monsieur l'abbé, répondit celle qui avait déjà parlé, et nous serons ici comme des reines.

L'abbé sortit, et une heure après un commissionnaire apportait les quatre chaises de paille, les quatre draps et le matelas promis.

1. N° 42, samedi 9 mai 1868 ; n° 43, mardi 12 mai.

— Demandez donc au commissionnaire, dit l'une des religieuses à l'autre, si monsieur l'abbé ne lui a pas donné un morceau de pain pour nous.

La religieuse posa la question au commissionnaire.

— Ma foi, non, dit celui-ci, il n'y aura pas pensé ; mais si vous voulez, je puis lui en aller demander un.

— Non, merci, dit la sœur.

Le commissionnaire se retira.

— Cela m'aurait fait plaisir, cependant, que M. l'abbé eût pensé à nous envoyer du pain.

— Il aura cru que nous avions dîné, répondit une autre religieuse.

— Je n'ai pas mangé depuis ce matin, dit une troisième.

— Ni moi, répondit la première, mais cela ne fait rien. Demain, je suis bien sûre qu'il nous enverra quelque chose.

— Moi aussi, ma sœur, j'ai faim, dit une des petites filles.

— Ah ! voilà qui est plus sérieux, mes sœurs, les enfants n'ont pas mangé.

— Eh bien ! voyons, n'allez-vous pas douter ? mauvaises chrétiennes que vous êtes, dit celle des sœurs qui n'avait pas encore parlé, tenez...

Et fouillant dans sa poche, elle en tira, deux par deux, six œufs.

— On m'a donné ces six œufs ce matin, je ne voulais pas les prendre, par bonheur on a insisté. Nous aurons chacune un œuf, mes sœurs ; avec cela, on ne meurt pas de faim.

— Nous ne pouvons pas les manger crus, objecta une des religieuses.

— Mais, dit la propriétaire des œufs, rien de plus simple. Je vais aller dans la maison la plus voisine, et l'on ne me refusera pas de faire cuire mes œufs.

La sœur sortit, alla frapper à la maison voisine et demanda à la cuisinière la permission de faire cuire six œufs au feu de sa cuisine.

Cette permission lui fut accordée.

L'intention de la sœur était de les faire durcir ; de cette façon, le pain serait à peu près inutile.

Pendant que la sœur, debout près du fourneau, faisait cuire ses œufs, la maîtresse de la maison descendit.

On l'avait prévenue qu'il y avait dans la cuisine une religieuse qui avait demandé la permission de faire cuire des œufs.

Elle s'approcha de la religieuse.

— Excusez-moi, ma sœur, lui demanda-t-elle, mais je désirerais savoir à quelle circonstance je dois le bonheur de vous rendre le petit service que vous me demandez.

La religieuse, aux premiers mots, s'était retournée et, humble et souriante à la fois, écoutait la question qui lui était faite.

— Madame, dit-elle, nous venons de prendre possession, la sœur Saint-Célestin, la sœur Marie-Saint-Louis, la sœur Rufine et moi, de la maison n° 22 ; nous sommes là sans aucun meuble, avec deux pauvres petites filles qui s'appellent, l'une, Augustine Baudouin, l'autre, Armandine Laporte, et comme nous n'avons ni feu, ni batterie de cuisine, je suis venue demander chez vous la permission de faire cuire nos œufs, pensant que vous auriez la charité de me le permettre.

— Serait-il indiscret de vous demander, ma sœur, qui a loué cette maison pour vous, et dans quel but elle est louée ?

— Oh ! non, madame, au contraire ; comme nous ne possédons rien au monde, dans le présent, que ces six œufs que l'on m'a donnés ce matin, et dans l'avenir, que ce que les bonnes âmes voudront bien nous donner, il est de mon devoir de dire aux personnes charitables, comme vous paraissez en être une, madame, quel a été le but de l'abbé Moret en louant cette maison.

— Qu'est-ce que l'abbé Moret ? ma sœur.

— C'est le fondateur de l'œuvre.

— De quelle œuvre, s'il vous plaît ?

— De celle que nous allons établir, de l'œuvre de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, en faveur des jeunes filles pauvres,

infirmes, incurables, depuis cinq ans et au-dessus.

— Expliquez-moi quelle est cette œuvre, ma sœur, je vous en prie.

— Je vais vous dire, madame, ce que je lui ai entendu dire à lui-même, car je ne suis pas assez savante, moi, pour savoir ces choses-là. Du temps des rois du droit divin, il y avait à Reims un hôpital où l'on recevait les scrofuleux de tout âge, et où on les soignait en attendant un sacre ; le nouveau roi sacré, on lui amenait tous ces malheureux, il les touchait de ses mains royales, comme on dit que l'Empereur Napoléon toucha de ses mains les pestiférés dans une ville de Syrie. Dieu faisait un miracle en faveur du fils aîné de l'Église, et souvent, dit-on, quelques-uns de ces malheureux étaient guéris. Ceux chez lesquels le mal persistait recevaient une petite pension et dès lors étaient à l'abri des plus pressants besoins. On appelait cet hôpital l'hôpital de la Sainte-Ampoule.

Lyon, dont, à ce qu'on assure, la population, à cause du travail forcé auquel elle se livre, est sujette, plus que toute autre, à des maladies terribles, a deux maisons destinées à recevoir ces malheureux ; mais il paraît que Paris, qui a des hospices de tout genre, n'en a que pour les vieillards incurables, mais n'en a point pour les enfants.

— Pardon, ma sœur, mais je croyais qu'il y avait l'hospice de l'Enfant-Jésus ?

— On y soigne les enfants pendant un certain temps, c'est vrai ; mais dès qu'on est assuré qu'ils ne peuvent être guéris, on les rend à leur famille.

— Alors l'abbé Moret a obtenu du gouvernement la permission de fonder un hôpital et l'argent nécessaire à cette fondation ?

— L'abbé Moret n'a rien obtenu, madame, ni permission ni argent ; l'abbé Moret essaie de faire, avec ses propres ressources, ou plutôt en appelant l'aumône à son aide, ce que tout chrétien peut faire ; nous le seconderons de notre côté de tout notre pouvoir, et avec le secours du Seigneur et des âmes charitables, nous

arriverons, il faut l'espérer, à notre but.

— Mais enfin, si l'aumône manquait, vous mourriez donc de faim ?

— D'abord, ce ne serait pas ce soir, madame, puisque nous avons un œuf pour chacune de nous, et que vous avez permis que ces œufs, nous les fissions cuire à votre feu.

— Non-seulement j'ai permis cela, s'écria la maîtresse de la maison ; mais si vous aviez besoin de quelque autre chose...

— Si vous vouliez bien nous faire la charité, madame, d'un morceau de pain et d'une carafe pleine d'eau, nous souperions véritablement, ainsi que le disait, il n'y a qu'un instant, la sœur Marie-Saint-Louis, comme des reines.

— Donnez une carafe pleine d'eau et un pain à la sœur, dit la maîtresse de la maison au domestique. Et maintenant, ma sœur, est-ce tout ce dont vous avez besoin ?

— J'ai peur d'abuser, madame.

— Non, dites.

— Eh bien ! il fait encore froid. Nous avons déjà avec nous deux pauvres petites filles infirmes, et si vous aviez la bonté de nous donner quelques morceaux de bois pour que la nuit ne leur soit pas trop dure...

— On vous portera du bois, en même temps que du pain et de l'eau.

— Ah ! madame, que vous êtes bonne !

— Assez, ma sœur, Dieu est avec vous.

La sœur Marie-Joseph, c'était le nom de la religieuse qui avait les six œufs, la sœur Marie-Joseph rentra au n° 22 et annonça la bonne nouvelle.

Derrière elle vint le domestique, apportant un pain, un carafe d'eau, une bouteille de vin et une charge de bois.

Les sœurs ne touchèrent point au vin, mais en firent boire un quart de verre aux petites filles, puis chacune mangea son œuf avec un morceau de pain et but son verre d'eau ; puis elles allumèrent du feu, puis, la prière faite, elles couchèrent les deux

petites filles sur le matelas, s'enveloppèrent chacune dans un drap, s'étendirent sur le parquet et s'endormirent de ce bon sommeil que donne la conscience d'avoir fait le soir tout le bien que l'on a pu faire dans le courant de la journée.

Ce fut ainsi que sœur Saint-Célestin, sœur Marie-Saint-Louis, sœur Rufine, sœur Marie-Joseph, la petite Augustine Baudouin et la petite Armandine Laporte passèrent leur première nuit dans la maison n° 22 du passage Sainte-Marie-du-Roule.

Ô sainte fille du ciel qu'on appelle la Charité, toi que Bartholoni, le sculpteur florentin, qui sans doute se souvenait du beau tableau d'Andrea del Sarto, a représentée avec des enfants sur ses bras, des enfants sur ses épaules, des enfants sur ses genoux, des enfants à ses deux mamelles, dis-nous quel est de tous les dons celui qui plaît le plus au Seigneur !

Il y a la charité du pauvre qui donne sa prière.

Il y a la charité de la veuve qui donne son obole.

Il y a la charité du mendiant qui donne son denier.

Il y a la charité de l'ouvrier qui donne son nécessaire.

Il y a la charité du riche qui donne son superflu.

Puis il y a la charité de celui qui, n'ayant rien à donner, fait l'aumône de soi-même et donne sa propre personne.

C'est la charité que faisaient et que font encore les quatre pauvres religieuses de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs.

*
* *

C'est dans cette petite maison du passage Sainte-Marie-du-Roule que, trois ou quatre jours après l'installation des sœurs, je fus appelé pour aider l'œuvre de toute la publicité que pourrait lui donner le *Mousquetaire* que je venais de fonder.

Ce fut la sœur Marie-Joseph qui vint nous ouvrir ; celle qui avait apporté les six œufs dans la communauté du premier jour.

Autant qu'on en pouvait juger à travers le costume des sœurs de charité, c'était une femme de trente à trente-deux ans, à la

parole douce et affable, au visage souriant.

Elle travaillait avec la sœur Saint-Célestin à raccommoder du vieux linge pour faire des chemises aux enfants.

La sœur Saint-Célestin me parut plus jeune. Elle était grande, affable du regard. J'étais prévenu d'avance qu'elle avait passé deux années dans la maison centrale de Montpellier près de M^{me} Lafarge.

Ce sont les deux dernières années de la vie de la pauvre prisonnière.

Ce fut alors que l'on entra vis-à-vis de moi dans tous les détails qui forment l'objet de notre dernier article.

Depuis leur installation, des âmes charitables avaient envoyé aux bonnes sœurs de vieux draps et de vieilles chemises, avec lesquels elles étaient occupées à faire des draps neufs et des chemises neuves.

Le nombre des petites incurables avait augmenté, elles étaient déjà dix-neuf. Mais avec les pensionnaires s'augmentaient les besoins.

Je promis de faire de mon côté ce que je pourrais, et l'abbé Moret se chargea, lui, d'aller trouver la princesse Mathilde.

C'était une idée que je lui eusse donné si elle ne lui fût pas venue.

À Florence, la princesse Mathilde était la Notre-Dame de Quarto.

Demandez aux pauvres aveugles de la ville, dont le soleil brûle les yeux, s'ils savaient, dans la nuit de la cécité, trouver le chemin qui conduisait à la belle princesse et à la villa qu'elle habitait.

Heureux temps ! Jours regrettés par moi, chère Altesse, où je vous voyais trois fois la semaine et où vous n'étiez princesse que de nom. Hélas ! vous êtes véritablement princesse aujourd'hui, et je ne vous vois plus une fois l'an.

La princesse fit ce qu'elle fait toujours. On lui demandait de donner d'une main, elle donna des deux.

Ô princesse ! j'ai toujours soupçonné que c'était vous qui aviez posé pour la belle statue de la Charité de Bartholini.

Puis alors, derrière la princesse Mathilde, vinrent les dames patronesses, les zélatrices, les dames de l'ordre.

M^{me} la comtesse d'Origny, M^{me} de Gosselin, M^{me} la comtesse Jules de Bouillé, M^{me} de Clercq, M^{me} Margouet de Villa aînée, M^{me} Margouet de Villa jeune, M^{me} Scheppert, M^{me} de Thomassin, M^{lle} Labronche, M^{me} Duchastel, M^{me} Cartier, M^{me} David.

Les unes, présidente, vice-présidente, trésorières, vice-trésorières, les autres secrétaires et conseillères.

Puis M. Verdé de Lille et M. Naudin, qui demandèrent à être les médecins de l'établissement.

L'œuvre se soutient :

Par des souscriptions annuelles.

Par des dons volontaires.

Par des sermons suivis de quêtes.

Par une loterie et une vente.

Voilà tout ce que nous racontait la sœur Marie-Joseph en nous faisant visiter le dortoir avec ses vingt lits de fer, avec son petit papier perse à fleurs bleues, gai et frais comme il convient pour être mis devant des yeux d'enfants. Enfin nous faisant voir dans leurs deux salles de travail les enfants eux-mêmes.

Ô sublime vertu que la charité, qui fait que quatre religieuses, jeunes, propres, fraîches, passent leur vie au milieu d'enfants que Sparte eût étouffés au moment de leur naissance !

La plus jeune de ces malheureuses disgraciées avait quatre ans, elle se nommait Eugénie Lair, avait une carie des os et du crâne.

L'aînée avait vingt-deux ans, se nommait Jeannette Pilas, elle avait les mains et la figure brûlées.

La petite communauté fait trois repas par jour, déjeune à huit heures, dîne à midi, soupe à cinq heures.

À six heures et demie, on couche les petites, à huit heures et demie, les grandes.

Tout cela mourra jeune, mais au moins, tant que ces pauvres créatures humaines auront vécu, d'autres créatures humaines, aussi parfaites de cœur que celles à qui elles sont venues en aide sont imparfaites de corps, d'autres créatures humaines, sans récompense que le bien qu'elles font, leur auront épargné tout ce qu'il était possible de leur épargner de douleurs.

Maintenant l'abbé Moret s'est enhardi à cet effet : son cœur s'est fortifié ; et, soutenu par ces trois vertus théologiques : la Foi, l'Espérance et la Charité, il a loué pour dix-huit ans, à trois mille francs par an, rue de Plaisance, une maison où tiendront cent vingt enfants.

Le *Mousquetaire* et ses rédacteurs se mirent immédiatement à l'œuvre et, tant par quêtes que par souscriptions, contribuèrent à peu près pour trois mille francs.

Maintenant, que sont devenues les petites incurables depuis quinze ans ?

Elles sont restées jusqu'en 1864 rue de Plaisance ; alors, pour cause d'expropriation, elles sont allées à Neuilly, où l'on a fait construire, pour elles, une magnifique maison dans l'ancien parc royal.

La princesse Mathilde, qui les a toujours soutenues, a son nom gravé dans la pierre sur le fronton de l'édifice.

Elles sont aujourd'hui deux cent seize.

L'abbé Moret a continué de diriger le petit troupeau qui s'est augmenté, comme on le voit, de deux cent quatorze brebis.

Seule la sœur Célestin est restée ; les trois autres, toujours en bonne santé, ont été envoyées en Provence, selon les besoins de l'ordre.

Causerie Notre-Dame-des-Arts¹

Toute vie mène à la mort. La mort est la source de toute vie.
La science moderne a appelé la mort Mère fécondes !

Et ce qu'enfante et produit la mort, c'est non-seulement la vie matérielle, les fleurs, les fruits, les forêts, mais la vie intellectuelle.

Combien de bonnes et grandes pensées sont sorties de la mort.

Ce chef-d'œuvre de philosophie humaine, le « to be, or not to be » d'Hamlet, n'est-ce point un enfant de la mort ?

Or en 1844 un grand artiste mourait, et mourait, comme les grands artistes, sans fortune.

Ce grand artiste, c'était Charlet.

Il laissait une veuve et des enfants ; parmi ces enfants, une fille.

La fille de Charlet était élevée par sa mère, simplement, en femme de ménage. Si sa mère mourait comme son père, que deviendrait-elle ? La pension accordée à la veuve mourait avec la veuve.

Pour exercer ses talents de femme de ménage, il faudrait à la fille de Charlet un ménage.

Les filles pauvres n'en ont pas !

Il y avait à cette époque, aux Beaux-Arts, un homme qui a été fort calomnié pendant sa vie, fort regretté après sa mort.

On l'appelait Cavé.

Il avait fait, avec Dittmer, un ouvrage qui avait eu un grand succès lors de son apparition :

Les Soirées de Neuilly.

Il avait plus d'initiative que n'en ont d'ordinaire les hommes qui se trouvent directement sous la main des ministres.

1. N° 44, jeudi 14 mai 1868.

C'est à lui que vint l'idée de remettre Napoléon sur sa colonne, et je ne sais trop si ce n'est pas à lui aussi que vint l'idée du retour des cendres.

Il pensa à Saint-Denis pour la fille de Charlet.

Mais Saint-Denis ne fait pas des *femmes utiles*, Saint-Denis fait de *grandes dames*.

Or il n'y a que les femmes *utiles* aux autres qui puissent être *utiles* à elles-mêmes.

Ce fut alors que vint à Cavé l'idée d'un collège pour les filles d'artistes, de médecins, de fonctionnaires, de littérateurs, d'inventeurs, de tous ceux enfin qui, oublieux d'eux-mêmes, consacrent leur intelligence au progrès de ce grand tout qui, un jour ou l'autre, rend ce qu'on lui donne et qui s'appelle l'humanité.

« Les filles d'artistes, disait-il, sont élevées dans une certaine aisance, elles ne voient, dès leurs jeunes années, qu'une société distinguée ; ce n'est donc pas une maison de charité qu'il faut fonder, mais un collège avec des bourses et des demi-bourses comme sont ceux des garçons ; un collège enfin où le gouvernement donnera des états aux femmes, car l'avenir de la femme est l'avenir de la nation. »

Par malheur, les gouvernements sont presque toujours de cinquante ans en arrière des penseurs.

Cavé mourut. Sa femme hérita de l'idée.

M^{me} Cavé est elle-même une grande artiste en peinture. Elle est inventeur d'une excellente méthode de dessin.

Son premier mari fut Clément Boulanger, un peintre remarquable, un de ces hommes de la génération de 1830, qui *faisaient grand*.

Elle avait épousé, en secondes noces, M. Cavé.

En 1850, elle publia son livre sur le dessin et la couleur.

Son livre fut adopté par le gouvernement et appliqué à l'instruction des pensionnats.

Il n'en fut pas de même de son idée : dix ans elle alla frappant de porte en porte pour la faire adopter, et au bout de dix ans,

convaincue qu'elle ne pourrait la fonder civilement, mais seulement religieusement, elle se laissa conduire par l'abbé Noël, curé de Chaillot, chez M^{me} Danglars de Bassignac, supérieure du couvent des dames de Saint-Joseph-de-Lavors.

M^{me} Danglars avait un couvent, M^{me} Cavé avait une idée, il ne s'agissait que de s'entendre, et du fait matériel et immatériel sortirait probablement une fondation bonne et utile pour les femmes.

M^{me} Danglars accepta l'œuvre de M^{me} Cavé avec enthousiasme. Il fut convenu que Saint-Joseph-de-Lavors deviendrait Notre-Dame-des-Arts ; mais il était nécessaire que M^{me} Cavé apportât sa part matérielle dans l'œuvre.

Sa part matérielle était estimé à une vingtaine de mille francs.

M^{me} Cavé vint me raconter son plan, que je trouvai admirable, et me demander 20,000 fr. pour le mettre à exécution.

J'éclatai de rire.

— Vous me les donnerez pourtant, dit-elle.

J'ouvris mon tiroir, où il y avait 3 ou 400 fr.

— Prenez, lui dis-je.

— Ah ! fit-elle, ce n'est point dans votre tiroir que je les prendrai.

Elle me frappa le front.

— C'est là.

— Là ! repris-je, commençant à comprendre, c'est autre chose. Voyons, que faut-il faire ?

— Il faut me faire une petite pièce.

— Ah ! ma chère amie, une petite pièce est bien plus difficile à faire qu'une grande.

— Un seul acte.

— Demandez-moi dix tableaux, et je réponds oui tout de suite.

— Nous ne saurions comment les faire jouer ; tandis que vous m'écrivez une petite pièce en un acte, nous demandons à Gudin son atelier, nous y construisons un théâtre, nous organi-

sons en même temps un concert dans les salons, nous mettons les places à un louis, et nous faisons les 20,000 francs.

— Hum ! hum !

— Eh bien ?

— Eh bien ! la chose n'est pas impossible.

— Je le savais bien. Quand faut-il revenir ?

— Revenez dans trois jours.

Le hasard avait fait que mon jeune confrère Wolff m'avait apporté la traduction d'une petite pièce allemande. Il y avait dans cette petite pièce un embryon d'idée ; je la couvai pendant deux jours, et le troisième, l'oiseau était venu.

Il eut nom : L'HONNEUR EST SATISFAIT.

Montigny, comblant et bienfaisant comme toujours, nous donna six artistes pour la jouer, parmi lesquels cet excellent comédien qu'on appelle Landrol.

La pièce, soutenue par un concert où chantaient les principaux artistes du Grand-Opéra et de l'Opéra-Italien, fit 21,000 francs.

Dès lors, l'œuvre de Notre-Dame-des-Arts fut fondée.

Du moment où M^{me} Cavé était pour quelque chose dans l'œuvre, on devait bien se douter que le dessin y aurait sa grande part.

Notre-Dame-des-Arts devait surtout faire des dessinatrices.

Apprendre à dessiner *industriellement* aux femmes, c'était leur ouvrir vingt carrières nouvelles leur révélant tout un avenir nouveau !

Dessinatrice – pour M^{me} Cavé, voulait dire une femme qui faisait des dessins de broderies, de cachemires, d'étoffes, de tentures sur papier, etc.

Dessinatrice – voulait dire une femme qui fait des dessins d'ustensiles de ménage, de soufflets, de pincettes, de chandeliers, de garde-feu, d'écrans, de meubles de toute espèce, de commodes, de secrétaires, de fauteuils, de chaises, de tables, etc.

Dessinatrice enfin – voulait dire une femme qui fait des dessins de haute curiosité, vases, pendules, candélabres, psychés,

coupes, bijoux, etc.

Cet état de dessinatrice peut, selon l'habileté, rapporter de 5 fr à 50 fr. par jour.

Par le dessin, les élèves de Notre-Dame-des-Arts devaient aussi arriver à faire des figures de modes, des dessins d'illustration, des fleurs, des paysages, des portraits sur porcelaine.

Maintenant les jeunes filles nées avec des aptitudes commerciales feront leur apprentissage dans l'institution, les ouvrages des élèves devant y être mis en vente.

L'argent des ventes constitue des dots pour les élèves.

Certains arts appartiennent essentiellement à la femme.

Dans les temps primitifs, les broderies et les tapisseries étaient des œuvres d'art.

Homère parle des magnifiques broderies de Pénélope.

Nous connaissons tous cette page d'histoire qu'on appelle la tapisserie de la comtesse Mathilde.

Les filles de Jérusalem dessinaient sur les voiles destinés au temple des bouquets où elles nuançaient la pourpre, l'hyacinthe et l'or d'une manière si admirable que tout Israël en parlait.

Ainsi, du moment où l'on donnerait aux fabricants des modèles distingués, gracieux, artistiques, et où ils ne les paieront pas plus cher qu'ils ne paient leurs modèles disgracieux et vulgaires, ils prendraient les dessins artistiques, ne fût-ce qu'en concurrence avec les autres.

Il y a dans les ustensiles retrouvés à Pompéi des modèles de goût pour les balances, les pincettes, les chandeliers, les candélabres, les lampes.

Les esprits imitateurs copieraient ceux-là.

Les esprits novateurs feront ce qu'ils voudront : tout est modèle dans la nature, depuis l'insecte jusqu'à l'homme.

Nous avons dit qu'il était difficile de faire de bonnes femmes de ménage de jeunes filles qui ne possèdent rien.

Notre-Dame-des-Arts avait prévu cela.

Les élèves y sont chargées de la cuisine et du ménage. En

prenant deux élèves par dizaine, leur tour revient tous les deux mois et dure une semaine.

Six semaines de service par an.

Pendant ces six semaines, elles achètent les vivres, les combustibles et autres objets de consommation ; pendant ces six semaines, elles feront la cuisine.

Il est vrai que la table des élèves est peu variée : potage, rôti, légumes.

Mais, pour les directrices, on ferait un petit plat extraordinaire. Il y aurait autant de petits plats extraordinaires que de directrices, et ce sont tous ces petits plats extraordinaires qui feraient les cordons-bleus.

En outre, les médecins attachés à l'établissement devaient faire, une fois par semaine, un petit cours de médecine sur les premiers soins à porter en cas d'accident, sur la manière de reconnaître les maladies, sur la façon de soigner les malades.

Voilà les bases apportées par M^{me} Cavé à l'établissement. Elle y resta dix-huit mois ; puis, voyant que l'œuvre se déplaçait pour aller d'abord rue du Rocher et ensuite au château de Neuilly, elle se retira, en laissant la direction à M^{me} Danglars de Bassignac.

Aujourd'hui, Notre-Dame-des-Arts compte un grand nombre d'élèves qui, trouvant dans M^{me} Danglars de Bassignac une excellente musicienne, se sont presque toutes adonnées à la musique.

Par malheur, les musiciennes abondent dans la société, et le produit des leçons de musique est un des plus faibles sur lesquels les femmes puissent compter.

Souhaitons à Notre-Dame-des-Arts de se rapprocher de son point de départ, dont, à notre avis, elle s'est trop écartée.

La faim¹

Une de nos amies, M^{me} de P..., traversait hier à pied la place du Havre, lorsqu'elle vit tout à coup une pauvre femme qui venait de descendre rapidement la rue d'Amsterdam s'affaïsser à quelques pas d'elle et tomber sans connaissance.

Un cercle se forma aussitôt autour d'elle, et chacun lui demanda bruyamment, quoique elle ne fût point en état de répondre, ce qu'elle avait et quelle était la cause de cette subite faiblesse.

Par un mouvement machinal, la pauvre femme évanouie, en revenant à elle, accrocha son bras au cou de M^{me} de P... et regarda tout autour d'elle avec des yeux effarés. Alors les questions redoublèrent, et de tous côtés on lui demanda :

— Qu'avez-vous, qu'avez-vous ?

Alors, tout bas à l'oreille de M^{me} de P... :

— Je meurs de faim, dit-elle.

M^{me} de P... jeta un cri. On est toujours si étonné d'entendre dire à une créature humaine qu'elle meurt de faim, au milieu de chrétiens comme elle.

M^{me} de P... s'adressa à l'un des curieux annonçant par sa mise un homme du monde.

— Par grâce, monsieur, lui dit-elle, allez jusqu'au restaurant et faites donner à cette malheureuse femme un bouillon, elle meurt de faim.

À ces mots : elle meurt de faim, un murmure de curiosité courut parmi les spectateurs.

On apporta le bouillon, la pauvre affamée l'avalait brûlant.

Un second, puis un troisième furent avalés avec la même avidité.

La pauvre femme alors raconta son histoire. Ayant épuisé toutes ses ressources, elle était décidée à mourir et allait se jeter

1. N^o 44, jeudi 14 mai 1868.

à la Seine, lorsque la force lui avait manqué pour gagner la rivière.

Elle était tombée à moitié chemin.

M^{me} de P... avait trente francs dans son porte-monnaie, elle les vida dans sa main et les donna à la pauvre femme.

— Madame, lui dit alors le spectateur qui avait été chercher le bouillon, il me semble que vous devriez nous faire participer à votre bonne œuvre. Faites une quête parmi tous ceux que cet accident a rassemblés. Voici vingt francs pour ma part.

M^{me} de P... ôta son gant et tendit la main. Dans cette main — une main d'enfant —, chacun mit selon ses moyens. Il y eut deux pièces d'or, sept ou huit pièces d'argent et des sous tant que la main en put tenir.

Le produit de la quête fut versé sur les genoux de la pauvre femme, qui se mit à pleurer.

— Oh ! dit-elle, je ne suis cependant pas une mendiante !

M^{me} de P... la conduisit chez un boulanger, où elle acheva de calmer sa faim.

Comment, sur les 35,000 maisons de Paris, n'y en a-t-il pas mille sur lesquelles soit gravée cette inscription :

Ici on donne un morceau de pain aux affamés !

Les Abeilles¹

Il y a des âmes inquiètes qui, ne se rendant pas compte des promesses que la religion nous fait pour une autre vie, vont sans cesse cherchant les moyens d'adoucir aux créatures déshéritées les âpres sentiers de celle-ci.

Le mérite est grand toujours, mais il est d'autant plus grand que ces chercheuses du mieux n'ont pas besoin pour elles-mêmes de secours étrangers.

M^{me} Cavé, que nous avons vue dans notre précédent article s'associer à l'œuvre de Notre-Dame-des-Arts, et séparée de cette œuvre après dix-huit mois de coopération, a été douée d'une de ces âmes-là.

Tranquille et calme sur elle-même, grâce à une fortune indépendante, elle a été préoccupée toute sa vie du sort des pauvres filles et des pauvres femmes placées entre la misère, la prostitution et la mort. Vous avez vu, à propos de l'œuvre de Notre-Dame-des-Arts, sur quelles bases admirables l'œuvre était établie. Il s'agissait de créer là, en dehors des théories et par la pratique même, des femmes capables de se défendre contre cette triste organisation de la société, qui semble les avoir complètement oubliées. L'œuvre, abandonnée à des mains religieuses, a plié sous une de ces invisibles pressions dont on ne se rend pas compte et a tourné à la musique, art sensuel et ingrat qui laisse tant de pauvres jeunes filles battre le pavé de Paris sans trouver un cachet à la semaine.

M^{me} Cavé, avec l'expérience du passé, voulait refaire une œuvre nouvelle, et, tout en respectant les œuvres qui sont sous la protection de certains ordres religieux, elle désirait créer une institution toute laïque.

Ce fut alors que cette idée lui vint de fonder un centre où

1. N^o 45, samedi 16 mai 1868.

chaque femme pourrait apporter son travail, quel qu'il fût, et, sans dire son nom, sans lever son voile, recevoir le prix de ce travail.

Elle chercha d'abord un nom qui rendît parfaitement sa pensée ; elle trouva à la fois ce nom symbolique et matériel dans le titre de la *Corporation des Abeilles*.

Elle était aux bains de mer lorsque son idée en arriva à son parfait achèvement, et ce fut en septembre 1866, sur la plage d'Étretat, au milieu de la foule des baigneurs, que la première circulaire, imprimée à Fécamp, fut lancée par elle.

Le soir on en parlait au Casino ; les baigneuses se rassemblèrent autour de la fondatrice, M^{me} Cavé ; les journalistes offrirent leur concours gratuit, et quelques banquiers même, entraînés par l'enthousiasme du bon, si rare malheureusement chez les gens d'argent, dénouèrent les cordons de ces bourses dont les nœuds sont en général plus serrés que le fameux nœud gordien.

Cette association de toutes les femmes de la société, riches et pauvres, pour s'aider entre elles sous le nom d'*Abeilles*, cet inconnu donné à l'abeille travailleuse, charmait tous les cœurs. Chacun cherchait et prenait sa partie comme dans un concert, et, il faut le dire, ce concert de fraternité jeta dès le premier jour les bases solides sur lesquelles la corporation est établie. Les abeilles apportèrent leurs œuvres, aux annonces gratuites de la presse, et les dames patronnesses les vendirent.

Après cette expérience d'une vente par semaine, pendant deux mois, M. Bichofsfein offrit à M^{me} Cavé et à M^{me} Conneau, présidente de l'œuvre, son salon de l'Athénée, et la vente s'y fit deux fois par jour.

Le succès répondant à l'attente, il fut décidé que la corporation pouvait s'établir chez elle, et l'entresol de la rue de la Paix, numéro 4, fut choisi.

C'est une admirable ruche. La Corporation des Abeilles est le complément des œuvres qui se sont établies, depuis 1848, dans l'intérêt de la femme. Après avoir dit aux femmes : Travaillez,

ayez un état, afin de pouvoir vous suffire si la fortune vous fait défaut, il fallait une maison pour vendre le travail de ces femmes. L'ouvrière, née et élevée pour être ouvrière, avait son débouché naturel dans le commerce, mais la femme de notre Société n'osant pas s'y adresser, travaillait en pure perte et se décourageait. Le découragement détruit le moral.

La *Corporation des Abeilles* dit à la femme, quelle qu'elle soit :

— Venez à la ruche, soit incognito, soit en vous nommant, vous êtes avec des amies, vous êtes avec des sœurs.

Les dames patronnesses, les dames acheteuses, les dames travailleuses sont une même famille d'abeilles.

Celles qui donnent aujourd'hui – Dieu le leur rende ! – sont exposées à venir demain travailler, puisque la femme n'a rien à elle ; fille, elle ne gère pas sa fortune, femme, cette fortune passe entre les mains d'un mari aux affaires duquel elle est rarement initiée ; bien plus, en devenant mère, elle continue de rester mineure. Quelle étrange chose ! la femme donne son sang, risque sa vie, consacre ses nuits, donne ses jours à son enfant, fait son éducation, et rien ne la rend majeure. Le jour où une mauvaise gestion, où le jeu, où le malheur, où la mort emporte tout, le jour où la femme se trouve ruinée sans l'avoir prévu, elle vient aux Abeilles et dit : Aidez-moi. Si son mari est dans les fonctions publiques, dans l'état militaire, dans les arts, dans les sciences, si elle veut augmenter, en travaillant, les modiques revenus de la communauté, elle vient encore aux Abeilles et dit : Aidez-moi.

Voilà le moment où la mission de la directrice est bien remplie : veuve d'un agent de change et comprenant par elle-même le malheur, M^{me} Falize cherche avec l'Abeille ses aptitudes, ses talents, ses instincts même, afin de les utiliser aux chances de la vente et de la mode ; plus cette œuvre vieillira, plus elle se perfectionnera, plus elle vendra ses jolies et utiles choses, car elles inventera. Les femmes de la société, sachant qu'elles ont un débouché, s'ingénieront à chercher et à trouver des objets nou-

veaux, et elles le font déjà avec succès.

Cette institution était si nécessaire que nous ne croyons pas avoir vu aucune autre inspirer la même sympathie.

La Société compte déjà six cents associées, et cependant la vente n'est organisée que depuis son installation à l'entresol de la rue de la Paix, n° 4, où toute la journée est consacrée à recevoir les ouvrages, à les vendre et à les payer.

Les jours et les heures sont indiqués aux abeilles sur un prospectus.

Que peut-on demander de plus ?

Tout ce que les femmes savent et peuvent faire, depuis la lingerie la plus ordinaire pour femmes et enfants jusqu'à la lingerie la plus élégante, tout se trouve à cette douce œuvre de bienfaisance. Les commandes y sont prises, et tout est à prix fixe et à bon marché.

Fleurs, éventails, faïences, porcelaines, tapisseries, application d'étoffe, guipure, tout est là comme dans un bazar dont le lucre serait le seul but.

Les arts y trouvent aussi leur compte ; une salle est réservée aux dames professeurs ; là, elles trouvent la facilité d'ouvrir des cours de littérature, de musique et de dessin, dans un quartier central.

Déjà le cours de dessin avec la méthode Cavé est très suivi, les mères et les institutrices s'y forment à l'art d'enseigner pendant l'été à la campagne. Les adresses des professeurs et institutrices sont inscrites, des livres de femme, instructifs et amusants, s'y vendent. La corporation a adopté une spécialité pour les femmes peintres, elle ne prend les copies que d'après les grands maîtres, et on peut les commander de la grandeur qu'on désire. Pour que la corporation fit ses frais et que toutes les abeilles fussent satisfaites, il faudrait vendre pour cinq à six mille francs par mois. Depuis six mois que la corporation est établie, elle vend pour quinze cents francs ; mettons trois ou quatre ans, et cette belle institution vivra de ses propres ressources.

Pour les dons, un livre de souche est établi comme chez les agents de change, un trésorier et un secrétaire général vérifient les entrées et les sorties. La fondatrice n'a voulu accepter les dons des dames patronnesses que lorsque l'œuvre a été parfaitement établie.

Si les dons arrivent, comme il faut l'espérer, une caisse s'établira pour fournir le matériel aux abeilles. L'argent attire l'argent ; la charité est contagieuse.

Écoles professionnelles des femmes¹

M^{me} Elisa Lemonnier est la fondatrice de cette admirable institution.

Je n'ai point connu personnellement M^{me} Lemonnier ; mais tous ceux qui l'ont connue s'accordent à dire que c'était une femme supérieure, libre-penseur dans toute la force du terme.

De même que les éducations qu'on fait soi-même sont les bonnes et fortes éducations, de même la religion de M^{me} Lemonnier était à la fois une religion humaine et divine, tendre et philosophique, qu'elle s'était faite elle-même.

Née catholique romaine, elle avait été entraînée, par son mari et par ses tendances démocratiques naturelles, vers le saint-simonisme qui florissait en 1832.

Le saint-simonisme avait été, pour elle, une révélation. Ayant eu souvent à plaindre et à soulager les misères de la femme, elle avait réfléchi sur la triste position qu'elle occupe dans notre société. Elle avait cru voir, dans le saint-simonisme, la possibilité de vaincre certaines fatalités sociales, de remédier à l'injustice de certaines inégalités, et de combattre cette fatale insuffisance de l'aumône, dont elle était bien convaincue.

Ce fut malheureusement vers cette époque qu'éclata le fameux schisme saint-simonien entre ses deux chefs, Enfantin et Bazard.

Bazard avait une jeune et jolie femme, qu'il aimait ; il défendait donc ardemment l'exclusivisme du mariage fondé sur l'amour.

Enfantin, au contraire, admettait les amours et les mariages successifs et même simultanés.

Les deux chefs se séparèrent, entraînant chacun avec soi une portion de l'école.

1. N^o 46, mardi 19 mai 1868.

Jean Reynaud, Carnot, Lemonnier, M^{me} Lemonnier suivirent Bazard. M^{me} Lemonnier avait du mariage un sentiment trop pur pour admettre cette polygamie prêchée par Infantin. Tout en considérant le développement de l'activité féminine dans le monde comme une condition essentielle du progrès, elle ne séparait pas cette activité de l'exclusive pureté du mariage. Elle prétendait que la femme était la gardienne des mœurs de sa maison, et que, par conséquent, c'était à elle de donner l'exemple des bonnes mœurs.

Les saint-simoniens se dispersèrent. M. Lemonnier et sa femme allèrent vivre à Bordeaux. Ils y restèrent dix ans. Puis, nommé directeur du contentieux du chemin de fer du Nord, secrétaire du Crédit Mobilier, M. Lemonnier revint avec sa femme se fixer à Paris.

La Révolution de 1848 fut, pour M^{me} Lemonnier, une occasion de déployer toutes son activité. Sans se laisser entraîner par le désarroi public, au milieu de la suspension de l'activité industrielle et du travail régulier, elle se mit résolûment à l'œuvre et fonda, avec quelques-unes de ses amies, des ateliers de travail pour les femmes.

Dans les ateliers de 1848, M^{me} Lemonnier avait été très frappée, d'une part, de la grande bonne volonté des ouvrières en face du travail, et, de l'autre, de leur extrême incapacité, venant, à ses yeux, du manque absolu de direction dans la jeunesse.

C'était donc l'éducation des femmes qui devait être l'objet d'une grande réforme.

Donner aux femmes une éducation vraiment forte, en même temps intellectuelle et professionnelle, qui leur apprît à ne compter que sur elles et à ne dépendre que d'elles, tel était le but de M^{me} Lemonnier ; non pas qu'elle voulût jamais séparer la femme de la famille, au contraire, elle tenait à ce que la profession pût toujours être exercée dans la famille. D'abord, parce que là seulement une protection efficace est assurée à la jeune fille ; mais ensuite parce que, épouse et mère, elle peut y continuer sa pro-

fession.

M^{me} Lemonnier avait de la famille une idée très élevée et très austère ; elle désirait, il est vrai, y élargir la place de la femme, mais le bien et le bonheur de tous se trouvaient engagés dans ce changement. L'indépendance qu'elle voulait lui inspirer n'était point ce sentiment ombrageux qui sépare les sexes et isole les individus. C'était le véritable respect de soi-même, le respect qui défend contre les désordres extérieurs, comme il sauve des abjections intimes¹.

Or, comment inspirer ce sentiment à un être toujours faible, toujours dépendant, toujours opprimé ?

M^{me} Lemonnier ne voulait pas en appeler à la générosité du maître, elle savait qu'humainement parlant, il n'y a de sauvés que ceux qui se sauvent. Elle savait que l'effort personnel est la loi du développement de la conscience, qu'il faut vouloir et agir pour grandir et s'améliorer. Elle regardait l'énergie comme le fondement de la vérité, et la responsabilité comme la base de la morale. Or, en prenant la femme dans la classe pauvre, là où le travail est la loi de l'existence, il est aussi la première condition de la liberté. Le travail, le travail personnel, lucratif et indépendant, affranchira seul la femme pauvre des vaines peurs et des menaces abusives ; seul il lui donnera la possession d'elle-même, le droit et le pouvoir de disposer de sa personne. Jeune fille, il la sauvera des odieuses tentations du vice ; il la sauvera d'un mariage contraire à ses inclinations en lui permettant d'attendre et de choisir ; épouse et mère, il lui maintiendra sa place d'associée dans la vie commune ; il conférera le droit à la femme, il enseignera à l'homme l'amour de l'égalité ; il n'y a de grand que ce qui est libre, et l'on n'aime véritablement que ce qui est grand.

M^{me} Lemonnier, avec un courage et une persévérance rares, avec la foi des élues, parvint à réunir assez d'adhésions pour ouvrir, en 1862, rue de la Perle, un premier établissement qu'un succès rapide fit bientôt transporter rue du Val-Sainte-Catherine,

1. Biographie de M^{me} Lemonnier, par M^{me} Coignet.

dans un local plus considérable. Depuis lors, le succès a continué, et cet établissement ne fait que s'accroître ; c'est un vaste externat qui reçoit les jeunes filles tous les jours de la semaine, de huit heures du matin à six heures du soir, et dont les conditions d'entrée sont accessibles aux positions les plus modestes.

Cette institution, d'ailleurs exclusivement civile, ne fait aucune acception de culte et laisse l'enseignement religieux aux soins des familles.

L'enseignement général y est ingénieusement combiné avec la profession.

L'enseignement général comprend toutes les notions élémentaires que reçoivent les jeunes filles dans les meilleurs pensionnats ; il est précis, solide et très bien donné.

Les professions sont au nombre de six : la couture, la lingerie, la confection, le dessin pour étoffes, la gravure, le commerce, la peinture sur porcelaine.

Toutes les jeunes filles, quelle que soit d'ailleurs la carrière à laquelle elles se destinent, apprennent un peu de couture. Elles entrent seulement dans les ateliers quand elles veulent en faire une profession.

Le cours de commerce est fait par un professeur de l'École de commerce de Paris ; il comprend un cours de langue vivante et est complété par un cours de droit commercial.

Le cours de dessin, dirigé par M. Le Quien, professeur à l'école Turgot, comprend le dessin pour ornements et, dans ce genre, tout ce qui est applicable à l'industrie. Il prépare, en outre, les élèves à la gravure sur bois et à la peinture sur porcelaine.

Le cours de gravure sur bois est dirigé par M. Trichon. On remarque jusqu'à présent que ce travail convient particulièrement aux jeunes filles, et qu'elles y réussissent très bien.

Le cours de peinture sur porcelaine est dirigé par M. Block, artiste de la manufacture de Sèvres. Un comité de patronage, choisi parmi les dames de l'association, s'occupe du placement des jeunes filles à la suite de l'apprentissage qui doit durer trois

ou quatre ans.

M^{me} Lemonnier est morte avec la gloire d'avoir fondé une des œuvres les plus utiles de notre époque et avec la joie d'en laisser la direction à deux femmes supérieures comme elle :

M^{me} Souvestre et M^{me} Jules Simon.

Je me rappelle avoir été assez heureux pour apporter mon obole aux écoles professionnelles. Une conférence que j'ai faite à la salle des Francs-Maçons, à un franc l'entrée, a permis à ma fille de verser six ou sept cents francs entre les mains de M^{me} Jules Simon.

Les Filles du Saint-Sauveur¹

J'étais appelé il y a quelques jours à visiter une œuvre de charité que je mets, dans mon cœur, à la hauteur de la plus sublime pensée de l'Évangile.

Jésus a relevé la Madeleine en disant : « Il lui sera beaucoup remis parce qu'elle a beaucoup aimé. » Et il a étendu son manteau sur la femme adultère en disant : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. »

Et c'est parce que la religion catholique a sa double source dans un double amour ; c'est parce que Marie, mère sans tache, est d'un côté de l'autel, et Marie Madeleine, la courtisane pardonnée, de l'autre, que la femme adultère peut continuer de s'agenouiller à cet autel, et que la religion catholique, dont il est l'emblème, gardera sa suprématie poétique sur toutes les religions de la terre.

Le Christ, fils d'une mère immaculée, impeccable lui-même, non-seulement a pardonné le péché, mais a consolé et soutenu les pécheresses.

Il n'a pas fait ce que nous eussions fait, nous autres, hommes du péché ; il n'a pas envoyé Madeleine aux Filles Repenties, et la femme adultère à Saint-Lazare, et, à mon avis, c'est ainsi qu'il faut faire en suivant son exemple divin.

Nous avons fait tout le contraire jusqu'à présent.

Nous avons eu à Paris, je ne dirai pas trois maisons de refuge, mais bien plutôt « trois prisons », que l'on a successivement appelées les Filles Repenties, les Madelonnettes et Saint-Lazare.

C'est dans la rue d'Orléans-Saint-Honoré, dans l'hôtel même du duc d'Orléans, frère de Charles VI, hôtel qu'il avait acheté de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, que furent, vers 1550, insti-

1. N° 47, jeudi 21 mai 1868 ; n° 48, samedi 23 mai ; n° 50, jeudi 28 mai ; n° 51, samedi 30 mai.

tuées les Filles Pénitentes, ou les Filles Repenties.

C'est dans la cour de cet hôtel devenu un couvent que fut bâtie une loge murée pour la pauvre d'Escoman, qui avait voulu sauver Henri IV en dénonçant son meurtrier à Marie de Médicis. Si l'on veut savoir ce que c'était que ce couvent et comment il méritait son nom, on peut lire ce qu'en dit l'Estoile, page 561, année 1610, édition Michaud, et Michelet, page 260 de *Henri IV et Richelieu*.

Dans un livre d'histoire, nous n'hésiterions pas à les citer textuellement ; dans un journal, nous devons nous contenter de dire : Cherchez et lisez.

Les Madelonnettes, plus récentes puisqu'elles furent instituées en 1620, étaient situées rue des Fontaines, entre les numéros 14 et 16. C'était la marquise de Maignelay, sœur du cardinal de Gondî, qui les avait établies de ses deniers.

Enfin, nous avons l'ancienne léproserie de Saint-Lazare, qui fut gouvernée vers 1632 par saint Vincent de Paul, et où sont enfermées aujourd'hui les femmes condamnées à la réclusion.

C'est à Saint-Lazare que fut conduite la fameuse M^{me} de Lamotte, après sa condamnation dans l'affaire du collier, et c'est de Saint-Lazare qu'elle s'évada.

C'est dans cette dernière maison que M^{lle} Chupin, la fondatrice des filles du Saint-Sauveur, resta treize ans comme dame surveillante.

C'était un cœur tendre, exempt de passion et plein de charité chrétienne ; elle comptait y passer toute sa vie à soutenir, à consoler, à ramener au bien les prisonnières, lorsque la surveillance de Saint-Lazare fut confiée aux sœurs de Saint-Joseph, et que M^{lle} Chupin fut forcée de quitter cette maison qu'elle appelait : « *Sa chère maison* ».

Une pension de 500 francs lui fut accordée par le gouvernement en récompense de ses bons services.

Avec 500 francs par an, vivre à Paris n'est pas chose facile. Aussi M^{lle} Chupin recevait-elle de sa famille qui habitait la Breta-

gne, où elle-même était née, lettres sur lettres dans lesquelles chacun s'arrangeait pour lui faire en province l'existence la plus douce possible.

Mais M^{lle} Chupin avait un projet dans le cœur ; elle avait remarqué que ce n'est pas derrière les grilles et les verrous, mais en pleine liberté, que vient le véritable repentir ; elle pensait incessamment à fonder un asile pour les pauvres filles qui se repentent et même pour celles qui, sans se repentir, sont à bout de ressources et n'ont pour perspective que la misère et la faim.

Elle s'était retirée de Vaugirard dans deux petites chambres mansardées, lorsqu'un soir, par un grand froid, c'était le 21 janvier 1854, elle entend frapper à sa porte. Inutilement dit-elle deux fois d'entrer ; elle va ouvrir, et au seuil, tremblantes et éplorées, elle voit deux jeunes filles de seize à dix-huit ans, pâles et misérablement vêtues.

— Mademoiselle Chupin ? murmure l'une d'elles.

— C'est moi, mes enfants, que désirez-vous ?

Et elle démasqua la porte.

— Oh ! mademoiselle, mademoiselle ! dirent les deux enfants ; sauvez-nous ! pour l'amour de Dieu ! car si vous ne nous venez pas en aide, nous sommes perdues.

— Que puis-je pour vous, mes pauvres filles ? Vous me demandez de vous sauver, et de quel péril ? Qui vous envoie ?

— Rosalie, dit l'une d'elles, Rosalie qui vous a connue à Saint-Lazare.

— Je me la rappelle parfaitement.

— Elle nous a tant parlé de vous, elle a tant loué votre bon cœur et votre charité que nous avons eu le courage de venir vous trouver. Dame ! vous connaissez les pauvres filles, mademoiselle, il ne faut pas nous en vouloir d'être ce que nous sommes. Dès l'enfance, les bons conseils nous ont manqué ; ce que nous savons de bien, nous l'avons appris par hasard, d'une voisine honnête ou d'une camarade meilleure que nous ; ou bien le soir, quand nous-mêmes nous nous glissions dans quelque église,

attirées par la curiosité de voir les belles cérémonies de la religion. Vous devinez dans quelle malheureuse maison nous étions, n'est-ce pas, mademoiselle ?

Un jour, il nous prit cette étrange idée de faire notre première communion ; nous demandâmes cette grâce en tremblant, on nous répondit par des rires et en haussant les épaules ; puis, voyant que nous prenions la chose au sérieux, on nous accabla d'injures et de menaces, et l'on finit par nous mettre à la porte.

Nous nous sommes trouvées sans pain et sans asile.

C'est alors que Rosalie, qui savait nos misères, nous a dit de venir franchement à vous et que vous nous consoleriez. Notre cœur, de son côté, nous disait comme Rosalie : Allez, allez ! Dites-nous que nous avons bien fait, très chère demoiselle Chupin, notre bonne mère, et gardez-nous.

M^{lle} Chupin, trop émue pour leur répondre, leur tendit les bras ; elles s'y jetèrent, leurs larmes se confondirent.

L'œuvre du Saint-Sauveur était fondée.

Il restait à M^{lle} Chupin, de son quartier de pension, 6 fr. 50 c. C'est avec cette somme qu'elle a entrepris cette grande œuvre qui, aujourd'hui, comprend plus de cent pensionnaires et possède un immeuble de près de 200,000 francs.

Mais aussi, dès le lendemain, une somme de 77 fr., dette presque oubliée, rentrait à M^{lle} Chupin et était considérée par elle comme un secours de la Providence même.

M^{lle} Chupin n'avait qu'un lit ; elle en tira un matelas qu'elle mit à terre, garda pour elle la pailleasse, et comme elle était plus chaudement vêtue que ses pensionnaires, elle leur donna ses draps et sa couverture, et se coucha, elle, tout habillée.

Quelque chose de cette sublime charité transpira au dehors, et bientôt le bercail improvisé comptait dix-sept pauvres brebis errantes entassées dans les deux petites chambres.

Hélas ! il y avait, parmi ces pauvres pensionnaires, des malades qui étaient venues chercher près de M^{lle} Chupin non-seulement la guérison de l'âme, mais celle du corps.

Les deux matelas furent pour les malades, et pendant cinq mois, dit M^{lle} Chupin, ils n'eurent pas le temps de refroidir.

*
* *

Nous avons dit que, pendant cinq mois, les dix-sept pauvres créatures avaient été enfermées, ou plutôt entassées dans les deux petites chambres de M^{lle} Chupin.

L'été était venu, le mois de juin avec ses chaleurs, l'air manquait littéralement, et l'on étouffait fenêtres ouvertes. Il fallut bien songer à s'agrandir. M^{lle} Chupin loua dans la même rue, au n^o 194, une partie de la maison assez vaste, mais qui ne tarda pas à devenir insuffisante, chaque jour amenant une nouvelle pensionnaire, et le nombre ayant atteint le chiffre de cinquante.

Et remarquez avec tout cela que M^{lle} Chupin ne pouvait compter comme revenus fixes que sur ses 500 francs par an. Alors on recourut aux confections de lingerie ; chacune se mit à l'œuvre ; celles qui savaient coudre apprirent le jeu de l'aiguille aux ignorantes, on travailla en chantant des cantiques à Marie, puis les bonnes âmes prirent part à l'œuvre charitable, et quelques secours arrivèrent.

Quand on voit de près les difficultés d'une entreprise pareille, quand on songe qu'avec une rente de 500 fr., une pauvre femme isolée, soutenue par la foi, a entrepris d'en nourrir trois, puis dix-sept, puis cinquante, on a peine à comprendre que l'énergie d'une créature humaine ait suffi à porter cet écrasant fardeau, et qu'elle ait vécu ainsi au jour le jour non-seulement des semaines, non-seulement des mois, mais des années.

Il est vrai qu'elle fut mise parfois, la sainte supérieure, à de rudes épreuves, et que la Providence, qui lui avait donné tant de preuves de sa sollicitude, parut quelquefois tourner la tête d'un autre côté.

Un jour entre autres, on se trouva au dépourvu, point d'argent à la maison, pas de provisions. Elle partit pour visiter quelques

personnes secourables sur lesquelles elle croyait pouvoir compter. Les personnes étaient absentes. Partie le matin en disant qu'elle rapporterait à déjeuner, elle rentrait à deux heures et ne rapportait rien ; mais ses pensionnaires l'accueillirent en souriant :

— Bon, chère mère, dirent-elles, nous avons tant péché qu'il ne faut pas nous plaindre pour un jour de jeûne que le bon Dieu nous impose. Pour un jour de jeûne, nous n'en mourrons pas ; on se couchera de meilleure heure, et vous connaissez le proverbe : *Qui dort dîne*.

Tout à coup, une charrette conduite par un homme en blouse s'arrête à la porte.

— C'est ici M^{lle} Chupin ? demanda l'homme.

— Oui, mon ami.

— Tenez, voilà pour elle.

Et il descendit de la voiture un grand sac de pommes de terre.

— De quelle part, mon brave homme ? demanda M^{lle} Chupin.

— Je n'en sais rien ; quelqu'un m'a dit : Prends ta charrette et porte cela aux *Filles du Saint-Sauveur*, tu demanderas M^{lle} Chupin.

Et posant le sac à terre :

— Voilà la commission faite, dit-il ; c'est fâcheux que ce ne soit pas un sac d'écus, il y en aurait pour une somme !... Ça vous ferait du bien, et à moi aussi.

Et comme la supérieure mettait la main à sa poche pour en tirer son mouchoir, l'homme à la blouse se trompa au geste et s'écria :

— Rien à recevoir ! la course est payée, pourboire compris !

Et tenez, continuait M^{lle} Chupin, qui nous racontait ces détails, une autre fois, j'avais la blanchisseuse à payer, une assez lourde note, et à mon grand regret, il fallait la remettre à la semaine prochaine, quand, au milieu de mon embarras, la portière monte avec un louis de 20 fr. et un demi-louis de 10.

— Tenez, mademoiselle, dit-elle, voilà ce qu'une dame vient

de me remettre en passant pour votre œuvre en me disant : Quelque chose vient de me chuchoter à l'oreille que je ferais plaisir à votre bonne mère en lui envoyant ces 30 francs.

Qui était cette dame ? Nous sommes encore à le savoir.

Nous avons dit qu'on ne refusait personne dans la maison du Saint-Sauveur. Toutes les pièces sont occupées, même la chapelle.

M^{lle} Chupin a hésité longtemps à y introduire ses pensionnaires, regardant comme une profanation de loger les pauvres pécheresses dans la maison du bon Dieu, mais une terrible aventure qui lui est arrivée lui a fait passer tous ses scrupules.

On était encore au n° 194 de la rue de Vaugirard, M^{lle} Chupin était malade au lit, la maison était pleine à ce qu'il y eût impossibilité d'y introduire une nouvelle pensionnaire.

Une pauvre fille se présenta.

— Que voulez-vous ?

— Une place.

— Il n'y en a plus.

— Puis-je voir M^{lle} Chupin ?

— Elle est malade.

— Dangereusement ?

— Le médecin le dit.

— Faites que je la voie tout de même, j'espère qu'elle aura pitié de moi.

La jeune fille monte, s'agenouille devant le lit de M^{lle} Chupin et réclame une place, fût-elle la dernière, dût-elle être la servante des autres.

— Ma chère enfant, je ne demande pas mieux, répond la supérieure, mais en ce moment, il n'y a pas dans toute la maison un matelas ou même une pailleasse disponible ; moi-même, toute malade que je suis, il me faut partager mon lit pour ne renvoyer personne.

La jeune fille éclata en sanglots.

Consternée, la mère Chupin reprit :

— Mon enfant, ne vous désespérez pas. J'applaudis trop au bon mouvement qui vous ramène pour ne pas trouver moyen... je vais aviser... Revenez demain matin, peut-être serons-nous plus heureuses.

— Oh ! merci ! mademoiselle ! À demain.

— À demain.

Le lendemain arriva, la matinée s'écoula, puis l'après-midi, puis la soirée ; personne ne vint. M^{lle} Chupin commençait à douter de la vocation de sa future pensionnaire, quand elle apprit que dans le quartier de l'Hôtel-de-Ville une maison s'était écroulée en écrasant sous ses débris plusieurs de ses habitants.

Hélas ! c'était précisément dans la maison qu'habitait la repentante. Elle avait été écrasée ; et le refus bien involontaire que lui avait fait M^{lle} Chupin avait été la cause de sa mort.

À partir de ce moment, elle résolut de ne plus refuser personne.

Ce fut alors qu'elle eut le courage de jeter les yeux sur l'ancien château de Clichy, rendez-vous de chasse de Louis XIV et habité un instant par cette autre repentante qu'on a appelée La Vallière.

C'est là où nous lui fîmes notre visite, ma fille et moi.

L'abbé Maurette, directeur de la petite communauté, était venu nous chercher. Notre bonne chance fit tomber notre visite le jour de la fête de la mère supérieure.

Nous trouvâmes l'intérieur de la maison tout enguirlandé de fleurs. Des estrades étaient dressées dans toutes les chambres, et, sur chacune d'elles, M^{lle} Chupin avait reçu les compliments des jeunes filles habitant cette chambre. Les uns étaient en vers, les autres étaient en prose. L'un d'eux affectait la forme de la cantate, et après chaque quatre vers un chœur était chanté par quatre-vingts voix ; il n'y avait pas jusqu'aux petites filles de sept à dix ans qui ne mêlassent leurs petites voix criardes aux voix de leurs aînées.

Qu'avaient à faire, me demanderez-vous, parmi toutes ces

Madeleines, des enfants de sept à dix ans, et de quels péchés pouvaient-elles avoir à se repentir ?

Quatre pleuraient les péchés de leurs mères qui les avaient abandonnées. Les sœurs les avaient recueillies. Trois pleuraient les crimes de leurs pères qui les avaient violées. Les sœurs les avaient soustraites.

Dans la plus grande de ces chambres, trois pécheresses dressaient un théâtre ; elles s'étaient offertes elles-mêmes comme directrices, ce qui me fit croire que ce ne serait pas la première fois qu'elles auraient eu l'occasion de monter sur les planches.

On leur fit recommencer, pour nous, les exercices auxquels elles s'étaient livrées le matin ; nous eûmes une seconde représentation des compliments, des couplets et même de la cantate.

Pendant que j'étais installé sur le trône de M^{lle} Chupin, l'ayant à ma droite et ma fille à ma gauche, une d'elles fit signe qu'elle avait un compliment à faire.

C'étaient quatre vers qu'elle venait d'improviser en l'honneur de l'auteur d'*Antony* et de *Mademoiselle de Belle-Isle*.

Pauvre enfant ! ses souvenirs du monde ne l'avaient point encore abandonnée ; il y avait peu de temps qu'elle était là puisqu'elle avait vu une des dernières représentations d'*Antony*, au théâtre Cluny, et une des dernières de la reprise de *Mademoiselle de Belle-Isle*, au Théâtre-Français.

Sans doute la pauvre enfant avait-elle vu ces deux pièces d'une avant-scène, en robe de soie, avec des fleurs sur la tête, avec un éventail de bois de sandal à la main, avec un amant qui murmurait des mots d'amour à son oreille ! Aujourd'hui, elle était dans l'asile où on se repent, en petite robe de toile, avec le bonnet noir et cependant encore coquet de la maison.

Pauvre fille ! Je demandai si je ne pourrais pas causer quelques instants avec elle ; après quelques difficultés, non pas de M^{lle} Chupin, mais de l'abbé Maurette, la permission me fut accordée. Seulement, l'heure du salut étant arrivée, nous passâmes à la chapelle.

En sortant du salut, on me fit passer au parloir. J'y demeurai seul un instant, puis la porte s'ouvrit, et la pensionnaire que j'attendais se présenta à moi sous le nom prédestiné de Madeleine.

*
* *

Notre changement de titre est la correction d'une erreur¹.

Le titre de l'œuvre du Saint-Sauveur, que porte d'abord le refuge de Sainte-Anne, a cédé sa place à ce dernier titre.

Nous venions donc de visiter le refuge de Sainte-Anne, lorsque je demandai, comme je l'ai dit dans mon dernier article, à causer avec une des repenties, ce qui me fut accordé.

L'entrevue eut lieu dans le parloir.

Madeleine, je ne l'ai connue que sous ce nom, vint à moi toute tremblante. On sait que c'était elle qui m'avait fait le compliment dont j'ai parlé.

C'était une femme de vingt-huit à trente ans, plutôt agréable que jolie ; sa figure portait la trace de ces profondes douleurs qui sillonnent le front et l'angle des yeux.

Elle s'assit près de moi ; je lui pris la main pour l'examiner : main potelée, épaisse, sensuelle, indiquant la naissance pendant les jours ardents de l'été et dont la ligne de vie aboutissant à Saturne indique les existences douloureuses et agitées. La ligne de cœur, brisée en deux endroits, indiquait deux grandes souffrances morales.

Pour lui faciliter non pas la conversation qu'elle allait avoir avec moi, mais la causerie que j'allais avoir avec elle, je commençai par lui dire tout ce que je lisais dans sa main et les révélations que cette main se chargeait de me faire avant que la bouche eût parlé.

Elle me regarda avec étonnement et me dit :

1. Cette troisième partie de l'article, contrairement aux deux premières, est intitulée *Œuvre du Refuge de Sainte-Anne ou des Madeleines Repenties*.

— C'est notre digne mère ou M. l'abbé qui vous ont donné tous ces détails, n'est-ce pas, monsieur ?

— Non, lui répondis-je, car ces détails seraient presque le secret de la confession ; maintenant, ajoutai-je, à votre tour.

Alors elle me raconta sa douloureuse histoire : « Née à Nancy, élevée très sévèrement par ses parents, elle avait quitté la maison maternelle à dix-huit ans, avec un jeune seigneur italien qui l'avait conduite à Paris. Pendant un an, elle avait vécu avec lui de cette vie élégante qui tente et perd tant de provinciales. Au bout d'un an, la santé de son amant s'était dérangée, et il avait été forcé de retourner en Italie.

En quittant Paris, il lui avait laissé une petite somme d'argent, 3,000 francs, et lui avait promis de la renouveler. Mais, soit oubli, soit que la maladie eût fait de tels progrès que la mort fût venue plus tôt qu'on ne l'attendait, elle ne reçut plus de ses nouvelles.

Il lui restait trois mille écus et son mobilier ; elle vécut deux ans de cet argent, mal ménagé d'abord, car elle attendait toujours un nouveau secours ; puis, peu à peu, elle se trouva de plus en plus entraînée au fond de la misère, en même temps qu'elle était atteinte d'une névralgie qui la faisait horriblement souffrir.

Ce fut alors que, l'espoir et les forces lui manquant tout à la fois, elle résolut de mettre fin à sa vie. Le médecin combattait ses douleurs névralgiques à l'aide de la morphine. Au lieu d'appliquer les différents centigrammes de morphine que lui livrait le pharmacien à l'adoucissement de sa douleur, elle les mit de côté, et un beau jour, de tous ces centigrammes réunis elle se fit une espèce de pilule qu'elle avala.

La dose était trop forte ; elle vomit le poison avant qu'il n'eût eu le temps de faire tous ses ravages.

Le médecin appelé avait reconnu la cause du mal ; il avait pris en pitié la pauvre fille et avait parlé d'elle à un de ses amis qui avait connu Madeleine du temps de son premier amant.

Celui-ci vint prendre de ses nouvelles, commença par parler

de l'absent, puis s'offrit comme consolateur, et au bout de quelque temps fut accepté et constitua à la pauvre fille une position dans laquelle il y avait plus de raisonnement et de calcul que d'amour.

Eh bien, chose étrange ! ce sont ces liaisons-là qui durent le plus longtemps parfois. Celle-ci dura huit ans.

Au bout de huit ans, Madeleine reçut ce triste avis : que son amant était obligé de se séparer d'elle, dans le but de faire un mariage nécessaire à sa fortune.

Elle se résigna, dit adieu à l'homme qu'elle avait aimé de reconnaissance, sinon d'amour, et recommença, avec les débris de sa demi-opulence passée, cette vie de privations à laquelle elle avait voulu se soustraire à l'aide de la morphine ; puis vint enfin le jour fatal où la dernière pièce de cuivre disparut, où il fallut se résoudre à descendre dans la rue pour mendier ou pour faire pis.

Madeleine en revint à sa première résolution, et, décidée à en finir avec la vie, dont elle n'avait guère connu que les tristesses, elle choisit cette fois un genre de mort qui ne pût pas la trahir : elle résolut de mourir de faim.

Les premiers jours, pour ne donner aucun soupçon, elle alla et vint comme d'habitude ; pendant soixante-douze heures, malgré les déchirements de son estomac et les cris de ses entrailles, elle put se montrer ; le quatrième jour, elle resta couchée ; puis le cinquième. Le soir du cinquième jour, éprouvant les douleurs de la soif plus encore que celles de la faim, elle ne put résister et but un verre d'eau.

Deux jours après, des voisins ouvraient sa porte et la trouvaient agonisante sur son lit.

Cette fois, elle avait vu de si près la mort que toute vie lui était devenue indifférente ; elle se laissa ramener à la lumière, vécut deux ou trois jours de secours, et, ayant entendu parler de l'asile de Sainte-Anne et de M^{lle} Chupin, elle vint leur demander une place pour sa convalescence.

Depuis un mois, elle était là, encore pâle de ses souffrances,

mais calme et résignée ; elle n'avait qu'un désir, c'était de trouver une place ou de dame de compagnie ou de femme de chambre, et d'y vivre d'une nouvelle vie dans l'oubli de l'ancienne.

Un des plus grands soins, une des plus grandes préoccupations de M^{lle} Chupin est en effet de rendre au monde, purifiées, les âmes que le monde lui envoie perverses. Depuis que le refuge existe, la bonne Mère supérieure y a reçu mille cent neuf pensionnaires ; six ont été baptisées ;

Quarante et une admises à la première communion ;

Quatre-vingt-douze ont été confirmées ;

Quatre ont abjuré le protestantisme ;

Une, le schisme grec ;

Deux cent trente ont été réconciliées avec leurs familles ;

Cent soixante-six placées dans des conditions honorables ;

Soixante-quinze mariées convenablement ;

Quelques-unes y sont mortes, et mortes saintement.

Laissons la supérieure raconter elle-même le mauvais exemple donné à la vie, le bon exemple donné à la mort :

« Le 23 juillet 1854, on nous amène une pauvre jeune fille âgée de dix-neuf ans, Marie-Joséphine, d'une beauté remarquable. Un jeune homme qu'elle aimait et qui assez longtemps lui avait promis le mariage l'abandonne tout à coup. Le désespoir s'empare d'elle, elle se jette à la Seine, on l'en retire ; quelques bons conseils l'ébranlent, et, le bon Dieu aidant, elle vient nous trouver. Pendant l'espace de deux ans elle traîne une vie languissante, mais sa conduite devient de plus en plus exemplaire ; enfin elle succombe en chantant les louanges de la sainte Vierge et en édifiant toute la maison par sa résignation et sa piété.

« En 1861, une femme jeune encore et d'une figure intéressante frappe à la porte du refuge avec l'intention bien arrêtée de s'y fixer pour faire pénitence de ses égarements. Depuis neuf ans elle vit séparée de son mari, livrée au désordre. Des personnes pieuses se sont occupées de placer deux jeunes enfants qu'elle avait eus de son mari dans un établissement d'instruction

publique.

« Enfin elle entre dans notre maison, touchée par la grâce de Dieu. Pendant trois ans elle tient une conduite exemplaire, et au bout de ce temps nous avons la consolation de la réconcilier avec son mari, et elle continue depuis lors à fournir l'exemple d'une bonne épouse et d'une bonne mère.

« Une autre (Marguerite) était aussi mariée ; elle avait parcouru tous les hôpitaux de Paris, qui tous s'en étaient débarrassés, tous par suite de son caractère violent, indiscipliné et contagieux pour ses compagnes. Réduite au désespoir par la misère, elle voulait se détruire. Par complaisance pour une personne charitable qui lui avait fait du bien, elle consent à venir voir la maison. Elle y reste machinalement ; l'heure de Dieu n'a pas sonné. Pendant trois mois elle ouvre à peine la bouche. Enfin l'influence du bon exemple, des bons conseils, entame ce cœur de bronze et l'amollit. À partir de ce moment, c'est une transformation complète, et elle meurt de la mort la plus sainte, confessant publiquement ses péchés devant ses compagnes et nous quittant en nous laissant les plus douces consolations.

« En 1858, X... était actrice au théâtre de l'Odéon. Elle est jolie, spirituelle, instruite. Elle a un appartement somptueux, rue Saint-Sulpice ; enfin elle mène une vie de grande dame. Toutefois ce grand étalage, pas plus que les folies auxquelles elle se livre, ne peuvent la rendre heureuse. Dieu aidant, une maladie commence à la ramener à lui. Elle vient nous trouver, et, après quatre années d'une conduite tout à fait chrétienne, elle rentre dans sa famille, où elle continue à donner le bon exemple. »

Au prochain numéro de nouveaux détails.

*
* *

Le jour même où j'avais visité les Filles repenties de M^{lle} Chupin et où j'avais eu cette longue conversation avec Madeleine, j'assistais à un grand dîner avec une quinzaine des heureux

et des heureuses de ce monde.

Je vais peu à ces sortes de fête, mais le désir d'y faire une quête m'y entraîna. Ce que je vis de plus remarquable à ce dîner, c'étaient deux joueurs de clubs ; l'un avait perdu la veille 106,000 francs, l'autre en avait gagné 330,000. Ce dernier, écrasé sous le poids de son gain, ne dit pas un mot pendant tout le dîner ; celui qui avait perdu les 106,000 francs fut d'une gaîté folle. Pendant tout le cours du dîner, je ne trouvai pas le moyen de placer un mot sur mes Filles repenties. Enfin, au dessert, quelques-uns des convives allèrent fumer dans la pièce voisine, et nous restâmes dans un petit comité de sept à huit personnes.

J'ai déjà dit quelques mots d'une charmante cantatrice hongroise appelée M^{lle} Sarolta.

Je la pris dans un coin, je lui racontai ce que j'avais vu, je lui répétei ce que j'avais entendu, et j'en fis ma quêteuse. La Sarolta ôta son gant et alla tendre la main.

Elle rapporta dix louis.

Un banquier, qui ne voulut pas que son nom fût prononcé, donna 100 francs ; le comte Zamoïski donna deux louis ; Gervais, homme de lettres, donna un louis ; Viezele, notre amphitryon, un louis ; M. de Nousky, un louis.

Le lendemain, vers onze heures du matin, je vis arriver la Sarolta chez moi.

— Je pouvais prendre hier un louis dans la poche de ces messieurs et vous le donner, dit-elle, mais ce n'était plus, pour moi, contribuer à votre bonne œuvre. Il faut faire l'aumône avec son argent à soi, et non avec l'argent des autres. Je vous apporte deux louis.

Cela me faisait un total de 210 francs, et cela dans une seule soirée, sans sortir du petit cercle où nous étions renfermés.

Le hasard fit que le même jour je reçus la visite de l'abbé Maurette. Je le chargeai de remettre les douze louis à M^{lle} Chupin.

Voici la lettre que la digne mère des pauvres repenties m'a

adressée :

Bon monsieur Dumas,

Je vous remercie mille fois pour les *210 francs* que vous avez eu la bonté de recueillir pour notre pauvre refuge. Recevez toutes nos actions de grâces ; nous avons tant de besoins, puisque nous avons à nourrir et à entretenir une centaine de personnes, sans compter les charges de toutes sortes qui pèsent sur nous.

M. l'abbé Maurette nous a dit que vous alliez faire prochainement quelques articles sur notre œuvre. Merci du fond de l'âme. J'espère que quelques-uns de vos lecteurs comprendront qu'une œuvre qui s'attache à donner la vie morale à tant d'âmes mortes, et à ramener l'espérance dans les cœurs qui l'ont perdue, mérite d'être encouragée et soutenue. Je suis sûre que vous trouverez dans votre cœur, qui sent si vivement, des paroles qui sauront remuer les riches et les heureux de la terre.

Je vous adresse un petit résumé où sont consignés les résultats que nous avons obtenus. Depuis que cette note est imprimée, j'ai de nombreuses additions à y faire, mais ils serviront à vous donner une idée du but que nous poursuivons. Nous cherchons non-seulement à donner le pain de l'âme, mais faire rentrer honorablement dans la société les pauvres enfants qui viennent à nous.

Veillez, bon monsieur Dumas, être l'interprète de nos sentiments respectueux près de madame votre fille.

Votre très humble et très reconnaissante servante,

Sœur VINCENT FERRIER, née CHUPIN.

Clichy.

On a vu dans mon dernier article les résultats obtenus. Sur les 1,109 jeunes filles recueillies à l'asile Sainte-Anne, 230 réconciliées avec leurs familles, 168 placées dans des conditions honorables, 75 mariées convenablement !

Maintenant, donnons la statistique des admissions des jeunes filles au refuge Sainte-Anne dans les dix dernières années :

Jeunes filles âgées de	14 ans	25
—	15 ans	20
—	16 ans	75
—	17 ans	150
—	18 ans	137
—	19 ans	105
—	20 ans	106
—	21 ans	71
—	22 ans	60
—	23 ans	75
—	24 ans	45
—	25 ans	35
—	26 ans	55
—	27 ans	45
—	28 ans	20
—	29 ans	18
—	30 ans	23
Total		1,085

Il est à remarquer que c'est de 17 à 20 ans que le chiffre monte à son maximum, c'est-à-dire à 150, tandis qu'à 14 ans il n'est que de 25, et à 30 ans que de 23.

*
* *

Et maintenant, nous le disons avec toute franchise, l'œuvre de M^{lle} Chupin a toutes nos sympathies, et nous voudrions la voir soutenue par tous les bons cœurs.

Les dames du monde, sans fouiller à leurs poches, ce qui, si riches qu'elles soient, leur est souvent difficile, peuvent tant, quand elles veulent s'en donner la peine, que nous appellerons de toutes nos forces leur attention sur l'œuvre que nous patronnons.

Ainsi, par exemple, en 1864, M^{me} la princesse de Beauveau et M^{me} la comtesse d'Assailly organisèrent une représentation à bénéfice. La princesse de Beauveau monta les *Enfants*

d'Édouard, secondée par M. André Cottier, M. de Lagrenée, M. de Choiseul et M. Calvois.

M^{me} d'Assailly, secondée par M. de Choiseul et M. de Vieil-Castel, monta *Embrassons-nous*, *Folleville*.

Les deux pièces, jouées dans la même soirée, produisirent 35,000 francs !!!

De plus, M^{me} d'Assailly obtint du Gouvernement un don de 5,000 fr. qui devait être annuel – mais qui a été supprimé par mesure d'économie.

C'est à regret, je l'avoue, que je quitte l'œuvre de la bonne mademoiselle Chupin – que je tiens pour une sainte –, et mes canonisations, à moi, sont plus rares que celles des papes !

Causerie Madame de Chamblay¹

J'ai déjà dit que mon drame de *M^{me} de Chamblay* représentait une action aussi réelle que l'art le permet lorsque la vérité nue passe par ses mains.

Force lui est de la vêtir, de l'habiller, de la draper, et c'est sa toilette faite seulement qu'il lui est permis de la montrer au public. Bien souvent, hélas ! il ne lui reste de son ancien costume que son miroir, et encore est-il terni par l'haleine de la censure.

Aujourd'hui, c'est la vérité nue que je vais présenter à mes lecteurs ; la causerie familière n'a pas les mêmes exigences que l'exhibition publique. Peut-être cette vérité toute nue fera-t-elle tort à sa sœur, la vérité habillée ; mais on se rappellera les tableaux de ces peintres qui dessinaient d'abord, et qui ensuite habillaient leurs personnages.

Nous avons vu dans ce cas beaucoup de personnes préférer l'esquisse au tableau.

Les quelques pages qui vont suivre sont détachées de la seconde partie de mes mémoires. Publiées dans leur isolement, je ne saurais vraiment quel titre leur donner, sinon celui de : *Pages déchirées au livre de ma vie*.

C'est de l'histoire vraie et douloureuse, mais de l'histoire qui ressemble tellement au roman qu'aujourd'hui que les événements que je vais raconter remontent à quinze ans, j'ai toutes les peines du monde à me persuader qu'ils sont arrivés, et si ce n'était mon cœur qui saigne et les larmes qui me montent aux yeux lorsque j'y songe, je confondrais ces réalités de mon existence avec les

1. N° 52, mardi 2 juin 1868 ; n° 53, jeudi 4 juin ; n° 54, samedi 6 juin ; n° 55, mardi 9 juin ; n° 58, mardi 16 juin ; n° 59, jeudi 18 juin ; n° 60, samedi 20 juin ; n° 61, mardi 23 juin ; n° 62, jeudi 25 juin ; n° 63, samedi 27 juin ; n° 64, mardi 30 juin ; n° 65, jeudi 2 juillet.

enfantements de mon imagination.

Hélas ! tout est bien vrai, et le fantôme qui hante mes rêves m'est, tout fantôme qu'il est, autrement cher que les vivantes créations qui, depuis cette époque où la tombe se ferma sur *elle*, passent riantes ou tristes dans le sentier où je marche comme Hamlet, la tête basse et les bras pendants, et dans lequel les unes laissent tomber des larmes, les autres des fleurs.

Abordons l'étrange récit.

*

* *

C'était en 1855. Je venais de rentrer en France après trois ans de séjour à Bruxelles, et je m'étais installé rue Laffitte, n° 1, à la Maison-Dorée.

J'y avais fondé le *Mousquetaire*.

J'ai oublié, et probablement que [partie de ligne manquante] ont oublié aussi, tout le bien que le *Mousquetaire* fit à cette époque ; mais je me rappelle vaguement qu'il se passait peu de jours sans qu'une misère fût soulagée. L'hospice des Petites Incurables fondé, Léon Régnier racheté de la conscription, Hégésippe Moreau trouvant une tombe tranquille sont les souvenirs les plus distincts que je vois surnager sur cette mer du passé.

Une des choses que j'avais entreprises et que j'eusse menée à bien si des considérations particulières ne m'eussent arrêté au commencement même du chemin, c'était l'érection de deux monuments : l'un à la mémoire de Frédéric Soulié, l'autre à celle d'Honoré de Balzac, qui venaient de mourir tous les deux.

Je ne connaissais point Balzac, ne l'ayant jamais rencontré que deux fois chez M^{me} de Girardin ; je n'aimais point sa personne, et tout en admirant son talent, je dois avouer que son talent ne m'était pas sympathique.

Quant à Frédéric Soulié, c'était autre chose ; je l'aimais profondément, sincèrement. Les commencements de nos deux carrières dramatiques s'étaient côtoyées, et nous nous étions donné l'un à l'autre de ces preuves de dévoûment qui ne s'ou-

blient jamais. Son talent, inférieur à celui de Balzac dans les détails, lui était supérieur pour le fond et souvent pour la forme. Je comprenais mieux ce style tout d'une venue, raide comme une barre d'acier, mais franc et honnête comme elle, que cette malléabilité de son rival, travaillée laborieusement et qui sentait la lampe. Il y avait dans sa violence et même dans la brutalité de son talent quelque chose qui le rapprochait du mien. Par malheur, son cerveau était, comme la terre, toujours à moitié plongé dans l'obscurité ; sa pensée, abondante et tumultueuse comme l'eau d'un torrent, n'était jamais filtrée et coulait, pendant des chapitres entiers, trouble sur le papier. Quand on a lu les quatre premiers volumes de la *Confession générale*, quand on a lu *Huit jours au château*, on a seulement alors une idée complète de la puissance de production de l'auteur des *Mémoires du Diable*.

Cela ne m'ôtait pas de mon admiration pour Balzac, mais, que voulez-vous ? l'homme n'est pas plus le maître de son amitié que de son amour ; j'étais partial pour Frédéric, j'étais injuste pour l'auteur des *Parents pauvres* ; je le sentais parfaitement, mais tout ce que je pouvais faire, c'était de m'en accuser mais non de m'en [portion de ligne illisible].

[Ligne illisible] le sait, tous deux moururent jeunes ; chose étrange, d'une même maladie, ces deux tempéraments et ces deux existences si différentes, d'une maladie de cœur. De chacun d'eux j'avais porté le coin du drap funéraire, et deux fois j'avais entendu ce bruit lugubre de la bière glissant le long des cordes et de la terre tombant sur le cercueil.

La terre qui retentissait sur celui de Balzac m'avait laissé les yeux secs ; j'avais mouillé de mes larmes celle qui tombait sur le cercueil de Soulié.

On voulut me faire prononcer quelques paroles sur la fosse béante de tous deux ; je ne pus. Près de celle de Soulié j'étais trop ému, près de celle de Balzac je ne l'étais pas assez ; je n'en voulais pas moins rendre à tous deux un hommage égal ; j'avais demandé à plusieurs théâtres des représentations à bénéfice que

les directeurs m'avaient immédiatement accordées. Les premiers artistes de Paris s'étaient offerts pour jouer dans ces représentations. Une d'elles déjà avait eu lieu à la Porte-Saint-Martin, par les soins de M. Marc Fournier, lorsque je reçus une petite lettre contenant un billet de cent francs avec ces quelques lignes :

« Monsieur,

« Quand vous aurez à accomplir des œuvres semblables à celles que vous poursuivez en ce moment, il faut vous adresser à nous autres, femmes de province, qui avons toujours quelque économie de cœur et d'argent dont nous ne savons que faire.

« E. DE C. »

Ces lignes étaient écrites sur un charmant petit papier satiné, parfumé au géranium, et portant à son angle, teintées de bleu, les deux initiales dont la lettre était signée ; l'écriture était fine, élégante, aristocratique ; cependant je recevais tant de lettres à cette époque que je n'accordai à celle-ci qu'une importance secondaire, mais je la consignai dans le journal en ajoutant à la liste déjà considérable de souscripteurs les cent francs qu'elle contenait ; seulement, comme elle ne portait pas d'adresse, je ne pus y répondre.

Un mois s'écoula.

*

* *

Pendant ce mois où je n'eus pas de nouvelles de ma correspondante anonyme, une femme de lettres du nom de laquelle je ne veux pas me souvenir m'envoya plusieurs articles pour le journal. Les uns étaient médiocres, les autres ridicules, tous étaient d'un français et d'une orthographe des plus négligés ; je les lui renvoyé avec une lettre d'excuse.

Mais alors elle vint en personne ; je ne sais quelle histoire elle me fit sur l'importance où il était pour elle d'être imprimée, tant il y a qu'elle s'empara du côté bête de mon cœur, si bien que je me laissai toucher et que lui offris, pour faire connaître son nom

autant qu'il était en mon pouvoir, de récrire une de ses nouvelles et de la faire passer dans le *Mousquetaire*.

Elle accepta avec reconnaissance, cela commence toujours ainsi.

Je choisis parmi ses manuscrits celui qui me parut le plus arrangeable.

Il était intitulé : *Histoire d'un Volubilis*.

Trois jours après son apparition, on m'apporta un journal où se trouvait une véritable plainte dressée contre moi par l'auteur du *Volubilis*, laquelle m'accusait d'avoir complètement transformé sa pensée et déshonoré son œuvre. La patience m'échappa, je publiai sur deux colonnes son *Volubilis* et le mien, en soulignant les fautes de français et d'orthographe dont foisonnait son malheureux manuscrit.

La publication dura trois jours et devait en durer sept ou huit, lorsque le troisième jour je reçus une lettre de cette même écriture fine, élégante, aristocratique, sur ce même papier satiné sentant le géranium, signée de ces mêmes initiales : E de C. et contenant les lignes suivantes :

« Monsieur,

« Vous toujours si bon, vous attachez une femme au pilori du ridicule.

« N'est-elle pas déjà assez malheureuse de sa misère littéraire, et qui sait, d'une plus cruelle encore peut-être ? Il faut expier cela bien vite, c'est une pénitence que vous impose un cœur qui vous est tout dévoué et qui a souffert de prendre le vôtre en faute, un cœur que vos livres ont soutenu bien des fois, au moment où peut-être allait-il tomber dans le découragement.

« Bien vite faites prendre des informations sur elle. Si c'est simplement une folle entichée de son mérite littéraire, nous l'abandonnerons à son malheureux sort, mais si elle souffre, si elle a cru de bonne foi pouvoir vivre de sa plume, il faut lui venir en aide ; votre causerie si spirituelle m'a d'abord fait rire aux lar-

mes, une seconde de réflexion et mon rire s'est éteint, et j'ai deviné une cruelle détresse derrière cette insistance. S'il y a là une bonne action à faire, n'en privez pas *vos amies du Mousquetaire*. Dites un seul mot et je saurai bien le comprendre dans votre prochaine causerie, et je vous enverrai mon obole ; votre cœur vous inspirera le moyen d'obliger une femme sans l'humilier.

« Une amie vraie.

« E. DE C.

« P. S. — Ce mot est dicté par le cœur et ne sera lu que par le cœur, n'est-ce pas ? »

C'était la seconde fois dans deux circonstances bien différentes que ces initiales venaient à moi sans m'indiquer le nom qu'elles représentaient ; mais cette fois l'impression que me laissaient les lignes qui les précédaient fut plus vive que la première.

Je commençai par faire composer la lettre pour le journal, en supprimant les initiales, si obscures qu'elles fussent, puis j'accompagnai la lettre de ces quelques lignes :

« Pardon, chers lecteurs, pardon, belles lectrices !

« Mais c'est une dame voilée qui entre, nous la reconnaissons pour une dame de nos amies et de nos meilleures ; mais elle ne veut pas lever son voile, elle ne veut pas même que nous disions qu'elle est venue.

« Ah ! madame, vous ne savez pas à quel fat, à quel vaniteux, à quel orgueilleux vous avez écrit ; tout ce que nous pouvons faire pour vous, c'est de supprimer vos initiales, c'est de ne pas faire autographier votre lettre d'une écriture si fine et si aristocratique que de confiance on dirait : *Votre Altesse* à la main qui l'a écrite.

« Excusez-nous de notre indiscretion, nous sommes plus fier de votre gronderie que des éloges d'un autre. »

Ici la lettre que nous venons de mettre sous les yeux de nos

lecteurs était intercalée.

Puis, après la lettre venaient ces lignes :

« Oh oui ! madame, vous êtes une amie vraie, et je vous soupçonne même d'être quelque chose de plus céleste qu'une amie et de m'écrire tout simplement avec une plume arrachée à votre aile.

« Maintenant mon embarras est grand ; votre lettre portait en manière de post-scriptum ces deux lignes :

« *Ce mot est dicté par le cœur et ne sera lu que par le cœur, n'est-ce pas ?* »

« Eh bien, voilà ce que je n'ai pas le courage de vous accorder, madame. M. Le Verrier a signalé une planète qui n'existait pas ; comment voulez-vous que je ne proclame pas une étoile dont personne ne peut nier l'existence, qui est là devant mes yeux, qui brille, qui chauffe, qui éclaire.

« Chers lecteurs, adorez cette étoile, prosternez-vous devant elle, car elle s'appelle tout simplement la *Charité*.

« Oui, madame, vous avez raison et j'ai eu tort, et devant une pareille lettre, j'aurais tort, quand même j'aurais eu raison. Mais vous n'étiez pas là, madame, vous n'aviez pas assisté à mon martyre, vous ne savez pas que j'étais sommé par huissier de publier le vrai manuscrit tel qu'il était ; vous ne savez pas qu'on me menaçait de m'arracher les yeux, mes yeux que je désire tant garder, d'abord parce qu'ils me sont utiles à une foule de choses, et qu'ensuite, avec ces yeux-là j'espère vous voir un jour. Vous ignorez que j'ai été obligé de me mettre sous la protection du commissaire de police de mon quartier et que j'ai subi tout cela avant que d'arriver à l'extrémité où j'en suis venu.

« N'importe, madame, je fais amende honorable, et je demande pardon à deux genoux ; cela ne m'arrivera plus, ou si cela m'arrive encore, ce sera pour que vous me punissiez de la même façon. »

Cette réponse improvisée, je résolu de savoir à qui j'avais affaire.

En conséquence, j'appelai le teneur de livres et lui dis de chercher sur le registre de ses abonnés, à la lettre E. de C., les noms qui correspondraient à ces deux initiales.

Il se mit aussitôt au travail, et, au bout de dix minutes, il revint m'indiquant un nom du bout du doigt.

Ce nom était celui de *Madame la comtesse Edmée de Chamblay*.

Et en effet les initiales étaient surmontées d'une couronne de comtesse ; mais de nos jours on porte tant de couronnes de fantaisie que je n'avais pas accordé la moindre attention à ce signe héraldique.

J'eusse cependant, moi qui me pique d'observation, dû remarquer dans ces deux épîtres signées de ces initiales et surmontées de cet emblème une certaine façon de dire hautaine et tranchée qui sentait sa grande dame d'une lieue.

Quant à l'adresse, elle était double, ce qui indiquait qu'il y avait résidence d'été et résidence d'hiver.

La résidence d'été était au château d'Ablon, près de Honfleur.

La résidence d'hiver était la ville de Bernay.

Et maintenant, j'étais renseigné ; je savais le titre, je savais le nom, je savais l'adresse de ma correspondante.



Notre correspondance s'établit donc sur le pied de la fraternité. Si j'avais la prétention d'écrire un roman par lettres, comme la *Nouvelle Héloïse*, je ne ferais grâce au lecteur d'aucune des épîtres qui nouèrent ce commencement d'aventures auxquelles je mettais un intérêt que depuis longtemps je ne mettais plus à rien.

J'attendais avec une impatience réelle ce surlendemain qui devait apporter une réponse à mes lettres, lorsque dans l'intervalle j'en reçus une datée de Paris, qui semblait écrite exprès pour me faire prendre patience et me donner espoir ; cette lettre était aussi d'une femme.

Ne craignez point la monotonie : il en est des femmes comme des feuilles d'un chêne, toutes se ressemblent, mais aucune n'est exactement pareille à l'autre.

Celle qui m'écrivait cette fois n'avait pas l'air d'être à la recherche d'un cœur où verser le trop plein de sa tristesse ; non, c'était évidemment un de ces esprits légers, une de ces âmes frivoles qui prennent la vie par son bon côté.

Voici sa lettre :

« Monsieur,

« Si j'étais à votre place, il me semble qu'il y a une chose que j'aimerais mieux que toutes ces louanges banales, que tous ces éloges vides, dont vous êtes accablé. C'est de savoir ce que pense de moi, au fond d'un vieux château de Normandie, une femme de province, jeune, intelligente et distinguée, surtout quand cette femme de province en pense du bien.

« Quant à moi je ne sais pourquoi il vient de me passer par l'esprit la folle idée de vous procurer cette délicate jouissance.

« Vous faites tant pour nous autres femmes qu'il faut bien qu'à notre tour nous fassions quelque chose pour vous.

« Ce qu'il y a de plus sensitif dans l'organisme du poète, c'est l'amour-propre. Les poètes, de ce côté-là, sont à moitié *femmes*, quand ils ne sont point femmes tout à fait. — Eh bien, monsieur, réveillez votre amour-propre s'il est endormi, et je vous promets qu'il va avoir un charmant réveil.

« Ne croyez pas qu'il soit, bien entendu, question de moi le moins du monde quand je vous parle d'une femme de province, jeune, intelligente et distinguée : non, il s'agit d'une amie à moi. Je me crois un peu tout cela, mais mon amie ne se contente pas d'être *un peu*, elle est *beaucoup* tout cela.

Or, en échange de cette fine flatterie que je vous donne à respirer, monsieur, je vous demande seulement de me renseigner sur le photographe où je trouverai la meilleure photographie de vous ; — pas pour moi, toujours, bien entendu, pour la ravissante

personne qui s'ennuie tant dans sa vieille châtelainie qu'elle en a appris le latin, et qu'elle est en train d'apprendre l'arabe. – Elle me dit que le latin est pour lire *l'Énéide* dans la langue où elle est écrite, et l'arabe pour causer avec le beau général Yussuf, s'il lui prend l'idée de venir en France. Mais moi, je soutiens que c'est pour parler une langue que son mari ne parle pas – le latin –, et un idiome que ne comprend pas son curé – l'arabe –. En conséquence, voici la lettre que j'ai reçue d'elle ce matin ; je vous l'envoie pour qu'il ne vous reste pas de doute sur le rôle secondaire que je joue dans tout ceci, et je compte assez sur votre discrétion pour me la renvoyer immédiatement, et sur votre courtoisie pour y joindre l'adresse de votre photographie.

« Le tout sera attendu avec impatience et reçu avec reconnaissance à l'Hôtel de Bade par votre servante indigne,

« Clémence de L.

« P. S. – Vous ne vous étonnerez pas, je le pense, que j'aie pris la précaution de rendre illisible la signature de mon amie.

« Cette précaution eût été jusqu'à vous envoyer non pas l'original, mais la copie de sa lettre, si je n'avais la certitude que vous ne pouvez pas connaître son écriture. »

*
* *

Et, en effet, une lettre était jointe à celle que je venais de lire ; mais à peine eus-je jeté les yeux dessus, que je poussai un cri de surprise ; – cette écriture, qu'on avait la certitude que je ne connaissais pas, ce qui permettait de m'envoyer l'original au lieu de la copie, m'était, au contraire, bien connue.

C'était celle de la comtesse de Chamblay.

J'avoue ingénument que ma main tremblait en la dépliant ; il y avait vingt ans peut-être que pareille chose ne m'était arrivée.

Mes pressentiments continuaient de me dire que j'entrais dans quelque chose d'inconnu, mais à coup sûr d'important, comme joie ou douleur.

Je lus, avec un singulier battement de cœur, la lettre suivante :

« Ma chère Clémence,

« Tu connais ma vie qui s'écoule entre deux solitudes : la solitude de la ville et la solitude de la campagne, et je pourrais presque ajouter une troisième solitude, celle du cœur.

« Tu connais ma petite maison de Bernay, couverte de lierre comme un chalet ; tu connais mon trop grand château d'Ablon, entouré de fossés comme une forteresse.

« Tu connais mon mari, le plus grand chasseur qui ait existé devant Dieu depuis feu Nemrod, me laissant seule du matin au soir pour courre le lièvre et voler le perdreau ; je dis voler le perdreau ni plus ni moins qu'une châtelaine du moyen âge, parce qu'au milieu de toutes les manies qui trottent par son esprit ou lui passent par le cerveau, vient de lui prendre celle de ressusciter la chasse au faucon.

« Remarque bien que je ne me plains pas d'être seule du matin au soir, ma chère Clémence, et surtout d'être seule du soir jusqu'au matin ; mais cela est bon tant que j'ai quelque chose à faire.

« Or, je ne sais pourquoi, je me trouve exactement dans le même état d'esprit qu'Hippolyte lorsqu'il avoue à Théràmène que son char, ses javelots, son arc, tout l'importune.

« J'ai brodé des coussins, des fauteuils, des chaises, des canapés, des rideaux, des portières, des tabourets, des pouffs ; j'ai assez de tapisserie. J'ai fait le portrait de mon mari, celui du curé, celui du médecin et même le mien ; j'ai assez de la peinture. J'ai traduit *l'Énéide* depuis *Arma virumque cano* jusqu'à *Fugit indignata sub umbras* ; j'ai assez du latin.

« N'ayant pas de livre arabe à traduire en français, j'ai traduit *Paul et Virginie* en arabe ; j'ai assez de l'arabe.

« J'ai relevé la flore du département du Calvados, depuis Vimoutiers jusqu'à Grandchamp et depuis Honfleur jusqu'à Villiedieu ; j'ai assez de la botanique.

« J'ai lu tout ce que Hugo, Lamartine, de Vigny et Alfred de Musset ont fait, et je les ai relus ; mais il n'y a qu'un auteur que je relise trois fois avec plaisir, et qui, d'ailleurs, écrit aussi vite que je lis. Tu sais de qui je veux parler. Vingt fois je t'ai dit combien il m'était sympathique et comment je trouvais presque toujours achevées dans ses livres des pensées que j'avais commencé d'ébaucher dans mon esprit. Informe-toi de tout ce qu'il a fait depuis six mois, de ce qu'il fait dans ce moment ; achète-moi les livres de lui qui viennent de paraître ; abonne-moi à tous les journaux auxquels il travaille ; puis, chose encore plus importante que tout cela, achète-moi celle de ses photographies que l'on t'assurera être la plus ressemblante.

« Je me suis fait, d'après ses livres, une idée de lui, et je veux savoir si le sentiment étrange que j'éprouve pour sa personne ne m'a point poussée au delà de la vérité.

« Je désire rarement ; mais tu sais qu'alors je désire ardemment et veux promptement.

« Exécute-toi donc le plus vite que tu pourras ; j'estimerai ta tendresse pour moi à la rapidité que tu mettras à me satisfaire.

« Je viens d'achever une espèce de bannière que je vais lui envoyer, sans lui dire de qui elle vient. Tant que mes yeux et mes doigts ont été occupés à y broder son chiffre et ses armes, mon esprit et mon cœur n'en ont pas demandé plus ; mais la bannière est finie, je n'ai pas un livre à lire, pas un ouvrage à entreprendre. Je ne me suis jamais ennuyée, et je ne m'ennuie pas encore ; jamais on ne s'ennuie complètement d'ailleurs, du moins ma belle-mère me le dit, dans de certaines conditions de bonheur domestique ; mais parfois, cependant, il faut que je l'avoue, chère Clémence, soit dans mes rêveries du jour, soit dans mes songes de la nuit, j'arrive sur les frontières de ce pays aux horizons plats, aux teintes monotones, au delà des limites duquel on devine que se tient ce terrible Adamastor des brouillards qu'on appelle le spleen.

« Je ne l'ai jamais vu, mais je l'ai deviné.

« Or, de tous les fantômes qui tourmentent l'imagination humaine, celui-là m'a toujours paru le plus terrible ; en général les autres nous suivent, et, comme les enfants peureux qui marchent la nuit, nous n'avons qu'à ne pas tourner la tête, et nous ne les verrons pas.

« On dit qu'on peut s'ennuyer d'un ciel toujours bleu ; juge, ma chère Clémence, ou peut nous conduire un ciel toujours gris.

« Ah ! si j'étais mère, si j'avais l'espoir de l'être jamais, mon cœur serait toujours plein, mon esprit toujours occupé, mes mains toujours actives ; mais Dieu a gardé les joies de la maternité pour les élues de son amour.

« Adieu, ma chère Clémence, je ne veux pas me laisser entraîner dans cet ordre de pensées, cela me mènerait trop loin.

« Adieu, adieu ; mes livres et mon portrait ; tout cela le plus tôt possible, n'est-ce pas ? »

Suivait la signature effacée, mais cette signature, je n'avais pas besoin de la lire, du moment où je reconnaissais l'écriture.

*
* *

Qu'allais-je faire de ce nom et de cette adresse ?

Écrire à M^{me} Edmée de Chamblay ?

C'était bien là mon premier mouvement, mais j'étais arrêté par le second.

Que lui écrirais-je ? À quoi bon ébaucher une correspondance, et dans quel but essaierais-je de nouer une aventure ?

Cette femme – le papier, l'écriture, le style, tout l'indiquait – était une jeune femme ; et moi, si je n'étais pas tout à fait un vieillard, j'atteignais du moins cet âge qu'un homme d'esprit – je ne sais plus lequel – a appelé l'adolescence de la vieillesse.

J'allais avoir cinquante-trois ans.

Je venais de renoncer volontairement à un amour que je croyais mon dernier amour ; c'est-à-dire que je venais de faire volontairement mes adieux aux bonheurs.

J'adorais une enfant qui en effet était adorable. Comment m'avait-elle aimé, malgré l'immense disproportion d'âge ? Comment s'était-elle donnée à moi, malgré sa chasteté ? C'était un mystère dont je profitais sans chercher à l'approfondir. Comment nous étions-nous séparés, elle m'aimant, moi l'adorant ? C'est un roman que l'on retrouvera dans mes mémoires, mais qui n'a point sa place ici.

Ô jeunes cœurs qui souffrez de votre premier amour envolé, vous ne savez pas ce que c'est que de souffrir d'un dernier amour perdu.

Je croyais mon cœur à tout jamais desséché, lorsque, en lisant cette lettre de M^{me} de Chamblay, je le sentis tressaillir comme un cadavre sous le choc de la pile voltaïque et me demandai, sachant maintenant son nom, son titre et son adresse : que vais-je faire de tout cela ?

Mon hésitation ne fut pas longue. C'est une si triste chose que la solitude du cœur ! Supposez un homme perdu dans les Catacombes, qui a vu mourir sa dernière torche, s'éteindre son dernier flambeau ; qui, après avoir, à tâtons, fait tous ses efforts pour en sortir, après s'être égaré de plus en plus dans leurs profondeurs, après avoir traversé toutes les phases du désespoir pour tomber dans la prostration, après avoir heurté une pierre, et à bout de forces, couché sur la terre humide, s'être fait de cette pierre un oreiller pour l'éternité ; supposez que cet homme, au milieu des ténèbres, voie tout à coup filtrer un rayon de lumière ; il oubliera à l'instant même qu'il avait fait ses adieux à la vie, qu'il avait donné son âme à Dieu, promis son cadavre à la mort ; il se soulèvera, doutant de ses yeux ; puis, lorsqu'il se sera assuré que ce n'est pas une erreur de ses sens, il s'élancera, l'œil fixe, les bras tendus, vers le rayon sauveur en criant :

— À moi le jour ! à moi la lumière ! à moi la vie !

Eh bien, il en est ainsi de celui qui, après avoir dit adieu à l'amour, c'est-à-dire au jour, à la lumière et à la vie, verra tout à coup dans la nuit de son âme filtrer un rayon d'espoir.

Il y avait dans ces deux lettres – j’avais gardé la première par un vague pressentiment de l’avenir – ; il y avait dans ce papier parfumé d’une odeur inconnue, flottant entre la verveine et le géranium, il y avait dans cette petite écriture fine et aristocratique, il y avait je ne sais quelle attraction magnétique qui faisait frissonner la main qui les touchait.

Je ne sais pourquoi j’éprouvai une envie incroyable et irrésistible de les porter à mes lèvres ; j’eusse parié que non-seulement la femme qui les avait écrites était distinguée, cela était trop facile à voir, mais qu’elle était jeune et jolie.

Je n’y pus résister, et, tout éperdu, comme un homme qui sent qu’il se jette dans une phase nouvelle de sa vie, je pris la plume et j’écrivis :

« Madame,

« Grâce aux initiales dont vos deux lettres étaient signées et que j’ai confrontées avec nos registres d’abonnement, je sais donc enfin votre nom et votre adresse, et puis vous écrire et vous remercier.

« Vos lettres, madame, sont à la fois pour moi un doux repos et une charmante récompense. Quand je méditerai une bonne œuvre, ou quand je me sentirai entraîné vers une méchante action, je penserai à ces deux initiales : *E. de C.*

« Je n’ai pu résister au désir d’insérer votre lettre ; que voulez-vous ? Je m’en suis accusé déjà, je suis vaniteux.

« Seulement, soyez tranquille, madame, ma vanité est satisfaite ; je suis le plus discret des correspondants.

« Mais en récompense de ma discrétion, il faut, madame, que vous vous engagiez à prendre pour vous, sous quelque forme que ce soit, tout ce que je dirai de reconnaissant, soit dans mes causeries, soit dans mes livres.

« Mais je trouve dans votre lettre, et appliqué à vous, le mot *découragement* ; est-ce que ce mot ne s’est pas glissé par erreur sous votre plume ?

« Le *découragement*, c'est le mot de l'auteur inapprécié, de l'athlète qui se fatigue, du vieillard qui penche.

« Vous n'êtes pas auteur, madame, vous écrivez trop simplement pour cela ; vous ne luttez pas : contre qui lutteriez-vous ? À moins que ce ne soit, comme Jacob, contre un ange. Vous n'êtes pas vieille, et j'offre de parier avec qui veut que vous êtes dans le plus bel âge de la vie des femmes, c'est-à-dire que vous devez avoir de vingt-cinq à trente ans.

« Je ne sais pas ce que ceux qui vous entourent vous disent de votre esprit et de votre cœur ; mais voici, moi, ce que j'en pense : "Vous êtes un grand cœur et un charmant esprit."

« Veuillez agréer, madame, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux.

« ALEX. DUMAS. »

Le surlendemain de l'envoi de ma lettre, je reçus cette réponse :

« Monsieur,

« C'est bien mal à vous de m'avoir trahie, quoique, je dois l'avouer, la trahison soit moins grande, les initiales enlevées.

« Puis vous me dites de si charmantes choses que, quoique peu disposée à les croire, je serais presque disposée à vous en remercier.

« Mais, si vous le voulez bien, je garderai tous mes remerciements pour votre lettre ; à la condition, cependant, que vous serez discret, comme vous me promettez de le devenir.

« Le mot *découragement* vous a étonné, dites-vous, de la part d'une femme arrivée au plus bel âge de la vie de la femme, et vous fixez à ce bel âge la période de vingt-cinq à trente ans.

« Vous ne vous trompez pas sur mon âge, j'ai vingt-six ans.

« Mais vous connaissez trop la vie, vous avez trop sondé les misères de ce monde ; vous avez, avec cette intuition des poètes dont vous êtes si richement doué, vu trop de cœurs saignants pour ne pas savoir que le cœur saigne à tout âge, et que sa blessure est

d'autant plus douloureuse que le sang qui s'en échappe est plus jeune et plus vermeil.

« Faites avec cela, monsieur, qu'à cette blessure il vous soit impossible non-seulement de trouver, mais même de chercher un remède ; que la délicatesse vous ait défendu de vous plaindre, même à votre meilleur ami ; que vous soyez dans une telle situation que la surface dorée de votre vie fasse croire à l'existence parfaitement heureuse ; que si vous avez une tristesse, il faut la cacher sous un sourire ; que si vous versez une larme, il faut l'essuyer tandis qu'elle tremble encore à vos cils, et vous serez convaincu qu'il n'y a point d'âge pour le découragement, et que cette défaillance de l'âme est de tous les âges et de toutes les conditions.

« Appliquer une théorie générale au bonheur des femmes serait dire qu'une fleur est également fraîche et belle, soit qu'elle pousse à l'ombre ou au soleil. — Non, vous le savez, monsieur, il y a les fleurs du soleil, qui sont vigoureuses de tige et rutilantes de couleur ; il y a les fleurs de l'ombre, qui sont frêles et étiolées. Est-ce leur faute si le souffle de vent a enlevé leur graine au calice maternel, a dit à l'une : — Tu fleuriras au jour ; et à l'autre : — Tu t'ouvriras dans l'obscurité ?

« Eh bien, moi, monsieur, je suis une fleur de l'ombre, et la fatalité veut que je reste dans l'ombre que les divers événements de ma vie ont faite autour de moi.

« Maintenant, une prière : J'ai compris l'imprudence de vous écrire et de signer ma lettre de mes deux initiales ; vous, dans votre curiosité, vous avez voulu savoir quelle était la femme qui se permettait de vous écrire pour vous donner des conseils ; et vous avez, j'eusse dû m'y attendre, mais je ne soupçonnais pas que vous attachiez une telle importance à mes lettres ; vous avez, en remontant à la source, trouvé mon nom et mon adresse.

« Eh bien, monsieur, par grâce, restez-en là. N'essayez pas, je vous en supplie, d'éclairer l'ombre qui m'enveloppe ; mon nuage n'entoure pas, comme celui de l'*Énéide*, une divinité, et le pas

rapide dont je serais, à mon grand regret, forcée de m'éloigner de vous ne révélerait point une déesse.

« E. DE C. »

On comprend que cette lettre était d'un style trop charmant et offrait un trop curieux mystère à approfondir pour que je me tinsse pour battu.

D'ailleurs, que me demandait-on ? L'absence de la publicité, voilà tout ; mais une correspondance toute fraternelle ne m'était point interdite.

*
* *

Je relus deux fois la lettre d'Edmée, ce qui me dispensa de la copier ; à la fin de la seconde lecture, je la savais par cœur.

Je renvoyai la lettre à M^{me} Clémence de P... avec tous mes remerciements et l'adresse du premier photographe venu, sans lui laisser soupçonner le moins du monde que je connusse son amie.

Au reste, son but était rempli ; je savais ce que pensait de moi dans un coin de la Normandie, au fond d'un vieux château, une femme jeune, intelligente et distinguée.

Cette révélation me permit d'attendre avec plus de patience, et surtout plus d'espoir, l'heure de la poste du lendemain.

Mais, dans toute cette lettre dont chaque phrase repassait tour à tour dans mon esprit, une phrase surtout me jetait dans d'étranges conjectures ; cette phrase, c'était celle-ci :

« Ah ! si j'étais mère, si j'avais l'espoir de l'être jamais ! »

En effet, puisqu'elle était mariée, puisqu'elle était jeune et belle, de plus, intelligente, ce qui ne gâte rien aux choses, pourquoi n'était-elle pas mère ? pourquoi n'avait-elle pas l'espoir de le devenir un jour ?

Voilà ce qui dépassait, je l'avoue, les bornes de mon intelligence.

Je cherchais encore le mot de cette énigme sans pouvoir le trouver, lorsque m'arriva la lettre tant attendue. Les premiers

mots que je lus en l'ouvrant étaient ceux-ci :

« Mon frère... »

Elle était en tous points telle que je l'espérais. Ce que je vis de plus clair dans cette lettre, c'est que ce cœur que je croyais plein à déborder était tout simplement un cœur vide, et que ce cri de douleur demandant à Dieu la maternité était plutôt un cri de jeune fille demandant l'amour qu'un cri de femme demandant un enfant.

Je soupçonnais vaguement dans cette plainte une chose improbable, mais les espérances d'un amour qui naît n'ont point de limites, et chacune d'elles, comme ces fées du moyen âge, tient à la main une baguette d'or.

D'ailleurs, ne me le disait-elle pas en toutes lettres ?

« Avant de vous connaître, je vous aimais comme un ami ; depuis que je vous connais, car vos lettres, c'est vous, depuis que je vous connais, je vous aime comme un frère. »

Je lui répondis :

« Grâce vous soient rendues, chère sœur de mon âme ! et moi aussi, je vous aime.

« Je vous aime comme ces formes indécises qu'on voit le soir, comme ces rêves charmants et voilés qui viennent nous visiter la nuit.

« Je ne parlerai pas de votre beauté, quoique je sache, je ne puis vous dire comment, que vous êtes belle.

« Mais je vous dis tout simplement : Êtes-vous belle ? Tant mieux. — Êtes-vous jolie ? Tant mieux. N'êtes-vous ni belle ni jolie ? Tant mieux encore, le cœur en sera plus grand, plus tendre, meilleur.

« Je sais une chose, moi, c'est que vous êtes charmante. Savez-vous ce que je désirerais au delà de tout ? Passer une heure avec vous dans ma chambre, sans lumière, conserver de vous un souvenir par la voix, par les mots échangés, par tout ce qui est un souvenir en dehors de la vie matérielle.

« Ma coquetterie à moi serait de ne pas être vu.

« Est-ce possible ?

« Puis-je un soir arriver au château d'Ablon ? Une femme, votre confidente, ne peut-elle me conduire près de vous ? – Puis-je rester une heure à vos pieds, vos mains dans les miennes, mes lèvres sur vos mains, puis repartir après cette heure ?

« Voulez-vous que ce soit maintenant, voulez-vous que ce soit dans un mois, voulez-vous que ce soit aux premières fleurs ?

« Dites-moi seulement comment on arrive à Ablon et à quelle heure et quel jour on peut y arriver.

« Il me semble que ce serait un étrange et doux souvenir dans ma vie si cruellement active, dans la vôtre si tristement monotone.

« Je baise les deux mains de ma sœur.

« A. DUMAS. »

Le lendemain, je reçus la bannière annoncée.

C'était une merveille de broderie ; mais je ne reçus point, momentanément du moins, de réponse à ma lettre.

D'ailleurs, un événement survint qui, sans changer le cours de mes pensées, occupa mon cœur et mon esprit, en jetant sur eux un nouveau voile de tristesse.

Cet événement, le voici :

Le vendredi matin, 28 janvier, je fus réveillé par Arsène Houssaye, qui me faisait passer ce petit mot :

« Levez-vous vite, cher Dumas, et venez me rejoindre rue de la Vieille-Lanterne ; vous ne savez pas où cela est, mais votre cocher le saura.

« Gérard de Nerval vient de s'y pendre dans un accès de folie.

« À vous de cœur,

« ARSÈNE HOUSSAYE. »

Je m'habillai en toute hâte, je descendis, je sautai dans la première voiture venue en criant au cocher :

— *Rue de la Vieille-Lanterne !*

Le cocher me fit répéter. Il ne comprenait pas ce que je pouvais avoir à faire dans la rue de la Vieille-Lanterne.

Il partit en faisant un mouvement de la tête et des épaules qui signifiait :

— Enfin, puisque c'est son idée, à ce monsieur !

Aujourd'hui, tout le hideux quartier où s'est passé le drame sinistre que nous allons raconter a disparu ; mais si par hasard, vous qui lisez ces lignes, vous voulez faire sur la carte, à travers ce Paris disparu, un lugubre pèlerinage au lieu où fut retrouvé le corps de notre pauvre ami Gérard de Nerval, qui venait d'inscrire son nom sur la liste des poètes poussés au suicide par la faim, vous n'avez qu'à suivre l'étrange itinéraire que nous allons tracer.

Arrêtez-vous d'abord où je m'arrêtai, place du Châtelet.

On ne pouvait pénétrer en voiture jusqu'à la rue de la Vieille-Lanterne.

En face d'un des côtés de la colonne élevée à Desaix, vous verrez à main gauche de la statue de la Victoire qui la surmonte une rue appelée *rue de la Tuerie*.

Vous entrerez dans cette rue, laissant un magasin d'épicerie à gauche, une boutique de marchand de vin à droite.

Cette rue est elle-même coupée transversalement par deux autres rues : à gauche, par la rue de la Vieille-Tannerie ; à droite, par la rue Saint-Jérôme.

Alors la rue se rétrécit. On lit en grosses lettres sur un mur qui lui fait face :

BAINS DE GESVRES

Et au-dessous :

BONDET

ENTREPRENEUR DE SERRURERIE.

Au pied du mur sur lequel sont inscrites ces deux affiches

commence un escalier avec une rampe de fer.

Escalier visqueux, étroit, sinistre. D'un côté, à droite, les marches touchent au mur ; de l'autre côté, un prolongement de la rue, large d'un mètre, conduit à la boutique d'un serrurier qui a pour enseigne une grosse clef peinte en jaune.

Devant la porte et sur la rampe de l'escalier formant parapet frétille un corbeau qui de temps en temps fait entendre non pas son cri habituel, mais un sifflement aigu.

L'escalier et la boutique du forgeron ne font déjà plus partie de la rue de la *Tuerie*, ils appartiennent à la rue de la *Vieille-Lanterne*.

On descend à cette dernière, ruelle profonde qui semble s'enfoncer sous la place du Châtelet par l'escalier que nous avons dit.

On craint à la fois de poser le pied sur ces marches glissantes, la main sur cette rampe rouillée.

Vous descendez sept marches, et vous vous trouvez sur un petit palier.

En face de vous, au-dessus de votre tête, ce prolongement qui conduit chez le forgeron fait voûte.

Dans l'obscurité, au fond de cette voûte, vous découvrez une fenêtre cintrée, avec des barreaux de fer pareils à ceux qui gril lent les fenêtres des prisons.

Descendez cinq marches, arrêtez-vous à la dernière, levez le bras jusqu'au croisillon de fer.

Vous y êtes. C'est à ce croisillon de fer que le lacet était attaché.

Un lacet blanc comme ceux dont on fait des cordons de tablier.

En face est un égout à ciel ouvert fermé par une grille de fer.

L'endroit, je vous le disais, est sinistre ; on croirait entrer dans le troisième cercle de l'enfer.

Respirons.

Maintenant, tournez le dos à la colonne du Châtelet. Là, en

face de vous, s'étend la ruelle de la *Vieille-Lanterne*, qui remonte par une pente boueuse vers la rue Saint-Martin.

Dans cette rue, à droite, un garni, quelque chose d'infect qu'il faut voir pour s'en faire une idée, avec une lanterne sur laquelle est écrit :

« *On loge à la nuit.* »

« *Café à l'eau.* »

En face de ce garni étaient des écuries qui, pendant les longues nuits d'hiver, demeuraient ouvertes pour donner un refuge aux malheureux trop pauvres pour se loger même dans ce misérable garni.

Arrêtez-vous sur la dernière marche de cet escalier.

C'est là, les pieds distants de deux pouces à peine, que, le vendredi 26 janvier 1855, au matin, à sept heures trois minutes, juste au moment où se lève cette aube glaciale des nuits d'hiver, qu'on a trouvé le corps de Gérard encore chaud et ayant son chapeau sur la tête.

Du moins l'agonie avait été douce, puisque le chapeau n'était pas tombé.

Il y avait si peu de vie à éteindre dans la pauvre plante étiolée ! À moins, toutefois, que ce que nous croyons un acte de folie ne soit un crime, et que ce prétendu suicide ne soit un véritable assassinat ; que ce chapeau, au lieu d'être demeuré sur sa tête pendant l'agonie, y ait été enfoncé après sa mort.

Nous reviendrons là-dessus tout à l'heure.

Les gens qui les premiers virent le pendu n'osèrent le détacher, quoique l'un d'eux fût observer qu'il n'était pas mort tout à fait, puisqu'il remuait encore la main.

Mais vous connaissez le préjugé fatal qui a laissé mourir tant de gens qu'on eût pu sauver.

« *On ne doit détacher un pendu que devant le commissaire de police.* »

On alla chercher le commissaire de police, M. Planchet, et un

médecin dont j'ignore le nom.

Le corps était encore chaud lorsque le médecin arriva.

Il pratiqua une saignée ; le sang vint ; mais Gérard n'ouvrit pas les yeux, ne poussa pas un soupir.

Peut-être dédaigna-t-il de rentrer dans ce monde qu'il avait volontairement quitté.

Nous entrâmes dans le garni, nous interrogeâmes la femme qui le tenait.

Elle prétendit n'avoir pas vu Gérard jusqu'au moment où on était venu lui dire qu'il y avait un homme pendu à vingt pas de sa maison.

— Nous avons cru d'abord que cet homme était gelé, nous dit-elle.

Avec son chapeau rabattu et ses bras pendants, il semblait en effet dormir debout. Elle se rappelait seulement, vers une heure du matin, avoir entendu frapper à sa porte.

Était-ce Gérard qui frappait ?

Sa maison était pleine, elle n'a pas ouvert.

*
* *

Nous allâmes de la rue de la Vieille-Lanterne à la Morgue, où le corps avait été déposé.

De l'endroit où Gérard s'était pendu jusqu'à celui où il dormait sur sa couche de marbre, il n'y avait qu'un pas.

Il était couché le torse nu ; le reste du corps couvert de son pantalon seulement.

Une espèce de pantalon de coutil par un froid de dix degrés.

Le corps amaigri par la souffrance morale, bien plus encore que par la souffrance physique, laissait voir distinctement les côtes et les clavicules.

Une ligne violâtre faisait cercle autour de son cou ; les muscles du visage étaient légèrement crispés.

Sur la table voisine de la sienne était une jeune fille qui s'était

jetée à la Seine dans quelque désespoir d'amour.

Si à minuit les morts parlent entre eux, ces deux cadavres, la nuit suivante, durent se raconter de tristes choses !

Je rentrai chez moi tout assombri.

J'avais été un des derniers à voir Gérard de Nerval ; je l'aimais comme on aime un enfant, et je puis me vanter d'être, avec Méry et Millaud, un de ceux vers lesquels il accourait dans ses heures de découragement et de misère.

En rentrant chez moi, je trouvai une lettre de Méry : je la reproduis littéralement avec les vers qu'elle contenait :

« Mon cher Dumas,

« Vous êtes toujours en verve de bonnes actions, vous ! Il faut que vous trouviez cette fois non pas un monument, mais deux mètres carrés d'argile, une pierre et une croix pour notre pauvre ami Gérard de Nerval.

« Je me garderai bien de vous donner une idée, vous inventez tout de suite quand il s'agit de trouver le vil argent pour une cause noble. Cependant je hasarde ceci : nos bons amis Alexandre Royer et Marc Fournier pourraient donner des représentations sur leurs théâtres, où Gérard de Nerval a obtenu de beaux succès. Il faut si peu pour poser une pierre sur une fosse !

« *Tibi et tuis.*

« MÉRY. »

Suivaient ces vers :

Il est mort ! tôt ou tard le malheur se décide !
Mort sous l'étouffement de janvier homicide,
Sur le sombre pavé d'un carrefour étroit,
Par une nuit de deuil, de misère et de froid.
Il aimait le soleil, l'été le faisait vivre ;
En juin, le long des quais, il achetait un livre ;
Il vendait un article au caissier d'un journal,
Prenait à travers champs un chemin vicinal
Et s'en allait rêvant par les berges fleuries,

Par les souples gazons, par les molles prairies,
Écoutant les oiseaux, respirant l'air des cieux
Et ne demandant rien, poète ambitieux !
Mais l'hiver ! Ah ! l'hiver ! adieu ces promenades !
Horace n'allait plus poursuivre les Ménades.
Quand la neige étendait son grand linceul poli,
Sur la crête des monts qui bordent Tivoli,
Gérard, emprisonné dans cette ville étroite,
Et souffrant de l'onglée aux doigts de sa main droite,
N'écrivait plus. Ses yeux, par la douleur éteints,
Se tournaient vers l'azur des horizons lointains,
Vers l'Orient aimé, chimère poursuivie
Dans un rêve sans fin !... le rêve de sa vie !
Voyage bien coûteux quand il faut le payer !
L'argent manque toujours à qui sait l'employer !
Or, l'autre nuit, vaguant en pleine solitude,
Caressant du regard son rêve d'habitude,
Et souffrant, sans trouver le doux abri d'un toit,
Le froid de la douleur et la douleur du froid,
Il a désespéré de tout, et sa pensée
Pour un dernier voyage au ciel s'est adressée ;
Voyage de la mort, voyage diligent,
Que font au même prix le riche et l'indigent.

27 janvier 1855,

MÉRY.

Hélas ! pauvre Méry ! il est allé rejoindre Gérard !

J'étais loin de Paris quand il a fait ses adieux à ses amis, et je n'ai pu en prendre ma part. Depuis mon retour, le démon du travail m'a emporté, et je ne sais pas même dans quel cimetière il repose.

A-t-il une tombe, lui qui s'inquiétait de la tombe des autres ?

A-t-il une épitaphe, lui qui laissait en gouttes sonores tomber les rimes de sa bouche ?

Comme de Gérard, je dirai : J'étais un de ses amis ; et, j'en suis sûr, quoique absent il m'a salué de la main au moment du départ.

Je fis à l'instant même, à la lettre et aux vers qui l'accompagnaient, la réponse suivante :

« Cher Méry !

« Ce que vous proposez est la chose la plus facile du monde. J'ai le marbre ; je le donne.

« Deux ou trois cents francs suffiront à tailler la pierre et à y graver une inscription ; quant au terrain, il sera selon toute probabilité acheté par la Société des gens de lettres.

« Nous dînons demain tous deux chez Rachel ; après le dîner, vous ou moi, nous prendrons le bras de notre grande tragédienne, et en cinq minutes la quête sera faite et la somme au complet.

« Au pauvre Gérard, il ne faut qu'une dalle de marbre noir, et vos vers dessus.

« Tombe de poète ; épitaphe de roi.

« 27 janvier 1855,

« ALEX. DUMAS. »

Le lendemain, en effet, nous dînions chez Rachel, mais la lettre suivante empêchait que notre bonne intention eût son effet :

« Cher Dumas,

« L'État fait les frais des funérailles de Gérard de Nerval ; laissez de grâce, à des amitiés jalouses, la triste joie d'élever et de payer sa pierre.

« THÉOPHILE GAUTIER,

« ARSÈNE HOUSSAYE. »

Je répondis :

« Comme notre amitié à nous n'est point une amitié jalouse, nous cédon's la place à Messieurs Théophile Gautier et Arsène Houssaye, et nous leur exprimons tous nos regrets d'avoir eu l'idée avant eux.

« Seulement, nous insistons pour l'épitaphe de Méry, car nous doutons qu'une amitié quelconque, si jalouse qu'elle soit, en fas-

se une meilleure. »

Et maintenant, nous ferons la même question pour Gérard que nous avons faite pour Méry. – Gérard a-t-il son marbre ? Gérard a-t-il son épitaphe ?

Nous n'en doutons pas, puisque deux hommes comme Arsène Houssaye et Théophile Gautier s'en sont chargés.

Trois ou quatre ans plus tard, je conduisais Rachel, à son tour, à sa dernière demeure.

*
* *

Pendant trois jours, il ne fut question dans Paris que de la mort de Gérard, chacun l'interprétant à sa manière, les uns en faisant un suicide, les autres un assassinat.

Nous reviendrons, comme nous l'avons dit, là-dessus.

Le 1^{er} février eurent lieu ses obsèques.

À midi et demi, deux cents personnes étaient réunies à Notre-Dame. Comme tous les talents fins, distingués et poétiques, Gérard de Nerval était peu populaire. Au-delà du cercle restreint de ses amis et de ses admirateurs, son âme – son talent était une âme bien plus qu'un corps –, son âme ne jetait qu'une lueur pâle et mélancolique qui ressemblait bien plus à la lampe qui tremble sur une tombe qu'à la torche qui éclaire la main du génie.

À notre avis, la réputation de Gérard n'en sera pas moins durable ; au contraire, bien des torches qu'on croyait éternelles pâliront et s'éteindront, tandis que sa lampe, confiée aux mains de cette vestale que l'on appelle la Poésie, ira toujours vivante et de plus en plus lumineuse.

Deux ans plus tard, je comptais les amis, je me trompe, les admirateurs qui entouraient le cercueil d'Alfred de Musset : nous étions cinquante-trois en tout.

Dix ans plus tard, toute la jeunesse ne devait jurer que par de Musset.

Le Théâtre-Français inaugurerait son buste.

Il est vrai qu'aux funérailles de de Musset comme à celles de Gérard, tout ce qui s'exile volontairement des funérailles des rois se trouvait réuni aux funérailles du poète.

Le jour où un roi réunira autour de son catafalque les hommes qui entouraient la bière de Gérard et celle d'Alfred de Musset, son fils sera sûr de régner.

On comprend que j'y fus un des premiers.

Outre ceux qui devaient suivre le corps à sa dernière demeure, un certain nombre de femmes pieuses, ces femmes qui descendent des saintes femmes de l'Écriture, étaient venues prier, les unes pour le poète, les autres pour le suicidé.

J'aperçus ma fille agenouillée au pied d'une colonne. Je fendis la foule, j'allai lui dire un mot.

Elle aimait beaucoup Gérard, qu'elle avait cent fois tenté de consoler par ces douces paroles dont les femmes jeunes et belles savent seules le secret. Mais Gérard était de ces cœurs languissants, – de ces âmes tristes qui ne veulent pas être consolées.

En traversant cette foule qui s'ouvrait devant moi, je m'arrêtai tout à coup. Un parfum étrange était venu jusqu'à moi et m'avait rappelé cette odeur de verveine et de géranium qui m'avait frappé en décachetant les lettres de *ma sœur Edmée*.

Je cherchais d'où pouvait venir ce parfum, lorsque je sentis qu'une main dégantée, une main de femme à coup sûr, prenait ma main et la pressait.

Cette pression m'alla tellement au cœur, me fit éprouver une sensation si singulière et si inconnue, que je ne pus retenir un cri qui tenait à la fois de la douleur et de la joie.

Je me tournai en arrière aussi vivement que possible ; je vis trois ou quatre femmes voilées ; je compris le ridicule qu'il y aurait à demander à ce groupe charmant – car à travers leur voile je pouvais voir qu'elles étaient jeunes et belles –, je compris le ridicule qu'il y aurait à demander :

— *Mesdames, laquelle de vous m'a serré la main ?* Le souvenir de la comtesse Edmée traversa bien mon esprit, mais je m'y

arrêtai à peine.

Il était sinon impossible, du moins bien improbable qu'elle fût là ; aussi, après un moment d'hésitation, je continuai mon chemin et rejoignis ma fille.

À une heure, on avait été prendre le corps à la Morgue, et on l'avait conduit à l'église ; il avait été reçu sous le portique par le clergé, puis conduit dans une chapelle latérale où la messe se chanta.

Je dois le dire, j'avais pour un instant oublié Gérard, Notre-Dame, la messe, pour ce serrement de main fugitif qui venait de me rappeler tant de souvenirs.

De cette sensation moitié douleur, moitié joie que j'avais éprouvée, la douleur était partie, la joie seule était restée, et comme si mon cœur eût été chargé de la transmettre à tout mon corps avec mon sang, elle avait filtré goutte à goutte et avait répandu une étrange sérénité dans mon esprit.

J'étais dans un de ces rares moments de la vie où l'homme peut dire physiquement et moralement : Je suis heureux.

Si mon esprit, si mon intelligence pouvait croire à l'âme, si j'espérais quelque chose au-delà de ce tombeau où nous avions couché notre pauvre ami, je ne demanderais pas à Dieu une autre récompense de ce peu de bien que j'aurai fait pendant ma vie que cette espèce de demi-sommeil qui dépasse la contemplation sans arriver à l'extase.

Étrange puissance magnétique d'un sexe sur l'autre ! La main d'une femme inconnue, en touchant ma main, m'avait poussé dans ce paradis.

Je fus tiré de ma rêverie par le mouvement qui se fit dans l'église. La messe était finie ; on enlevait le corps.

J'étais chargé de porter un des coins du drap ; je me rendis à mon poste.

Malgré l'immense trajet qui sépare Notre-Dame du Père-Lachaise, je me trouvai près de la fosse sans avoir conscience du chemin que j'avais fait.

Francis Wey fit un discours que je n'entendis point. Une voix parlait dans mon cœur, qui eût couvert celle de l'archange m'appelant au ciel.

On me demanda de prendre la parole après mon éloquent confrère pour adresser le dernier adieu au pauvre enfant qui nous quittait. Deux heures auparavant, j'eusse eu mille choses à dire, mais la douce pression de cette main inconnue avait tout paralysé en moi.

Je fis un signe de tête et me reculai en arrière.

Tout était fini. Je sautai dans ma voiture, et je rentrai chez moi, rue d'Amsterdam, 77. Je me réfugiai dans mon ermitage et m'y enfermai.

Comme j'y ramènerai le lecteur, qu'il me permette de lui dire ce que c'était que mon ermitage :

Outre le corps de logis donnant sur la rue, ce petit hôtel que j'habitais seul avait, lorsque je le louai, une cour pavée conduisant aux écuries, à la remise et à une chambre de domestique. Puis, au-delà de ces écuries et de ces remises, une seconde cour où on jetait le fumier.

Comme je n'avais ni voiture, ni chevaux, je fis dépaver la cour, j'y semai du gazon. J'y plantai des arbres, et elle devint un jardin.

La remise, ouverte à tous les vents, fut un immense bureau que je fermai avec des vitres et que j'ombrageai avec des lierres. Je pouvais sur ce bureau, dans toute la largeur de la pièce, travailler à quatre ou cinq ouvrages différents.

Je laissai le corridor fruste et l'escalier conduisant à la chambre de domestique sans ornement. Je ne voulais pas qu'on pût deviner où conduisait cet escalier.

Mais je m'emparai de la chambre de domestique et du cabinet qui en était la dépendance.

On arrivait à ce cabinet, situé au-delà de la cour à fumier – sans fumier, bien entendu –, par un corridor qui rétrécissait la première chambre et par un pont jeté sur la cour.

À peine eus-je vu cette disposition, que je décidai d'en tirer parti. Je fermai le corridor pour élargir la chambre d'un mètre ; je fis de la fenêtre de la chambre une porte ; j'établis un plancher sur la cour inutile ; je fis couvrir en verre tout l'espace qui séparait la grande chambre de la petite, et je me trouvai à la tête d'un second appartement ayant chambre à coucher, serre pouvant servir de salle à manger et cabinet de toilette au-delà de la serre.

En moins de huit jours, la chambre fut tapissée d'un papier velouté de couleur grenat, puis garnie d'un lit capitonné et de rideaux d'étoffe perse pareille au papier, et elle offrit tous les détails d'un cabinet de toilette le plus complet.

C'étaient ces trois pièces que j'appelais *mon ermitage* : c'est là que je me réfugiais lorsqu'un événement quelconque me tirait de cet état de sérénité qui est mon état normal.

Quand j'avais besoin de prolonger ma solitude – quoique j'eusse dans le grand corps-de-logis ma vraie salle à manger et ma vraie chambre à coucher –, je mangeais et dormais à l'*Ermitage*.

Vers six heures, j'entendis frapper à ma porte.

C'était mon jardinier, Michel, qui m'apportait une lettre sans timbre que venait de lui remettre un commissionnaire du chemin de fer du Havre.

Je pris la lettre et poussai un cri de joie en reconnaissant l'écriture.

J'ouvris, et je lus :

« Chère, frère,

« Vous me demandiez, dans votre dernière lettre, de passer une heure avec moi, sans lumière, agenouillé devant moi, mes mains dans vos mains, vos lèvres sur mes mains.

« Ce que vous demandez est bien difficile, mais rien n'est impossible.

« Je me contente donc de répondre à ce désir poétique, mot qui laisse tomber l'espérance déjà à moitié envolée : « *Peut-*

être ! »

« Mais moi qui suis femme, et par conséquent curieuse, je n'ai pas voulu me contenter de ce qui, si je voulais bien vous croire, non-seulement vous satisferait, mais vous ravirait même.

« Moi, j'ai voulu vous voir.

« Je ne sais quel prétexte j'ai pris, mais j'ai obtenu vingt-quatre heures de congé, et, partie du Havre par le premier train, j'étais à Notre-Dame à midi.

« J'étais bien sûre de vous trouver au rendez-vous mortuaire que vous avait donné le pauvre Gérard.

« Vous y étiez, je vous ai vu, et, en vous voyant, je me suis, je ne sais par quelle puissance, sentie si invinciblement attirée vers vous que non-seulement je vous ai touché la main, mais que je vous l'ai serrée.

« Est-ce cela qui vous a rendu rêveur pendant toute la messe ? Vous m'avez cherchée des yeux ; mais après ce que j'avais fait, je n'avais garde de me laisser voir.

« J'ai suivi le convoi dans une voiture fermée ; je ne vous ai pas perdu de vue, il m'a semblé que votre rêverie persistait.

« Quand vous avez quitté le cimetière, j'ai suivi votre voiture, et je vous ai vu rentrer chez vous.

« La porte refermée, je n'avais plus rien à faire à Paris. Il était quatre heures, je me suis fait conduire au chemin de fer, et, malgré moi, machinalement, je me suis mise à vous écrire.

« On m'a dit qu'il y avait au convoi du pauvre suicidé une foule de grands hommes : Hugo, de Vigny, Lamartine, Théophile Gautier. Il faut que les liens du sang soient bien puissants, mon cher frère, car je n'ai vu que vous.

« On sonne pour monter en wagon ; la porte de la salle d'attente s'ouvre ; je cache ma lettre et la remets au commissionnaire.

« Adieu, mon cher poète, n'allez pas croire qu'il y ait autre chose que de la fraternité dans ce que je vous écris, j'en serais au désespoir !

« E. DE C. »

*
* *

C'était donc bien elle qui était là ! C'était d'elle qu'émanait cet étrange parfum qui avait commencé par m'enivrer ! C'était d'elle que venait ce serrement de main qui avait failli me rendre fou !

Je courus à ma table, je m'assis, je pris une plume, et j'écrivis d'une main tremblante :

« C'était donc bien vous ! À votre parfum je m'en étais douté ; mais je n'eusse point cru que vous eussiez eu le courage de vous approcher de moi, de me serrer la main et de ne pas me dire :

« — Me voilà !

« Il est vrai que, m'inquiétant peu de la sainteté du lieu, je me fusse à coup sûr jeté à vos pieds en disant... Que vous aurais-je dit ? — Je n'en sais rien.

« Est-ce ce que je vais vous dire ici ?... — C'est probable.

« Eh bien ! chère Edmée, mes paroles dussent-elles me valoir votre colère, il faut qu'elles sortent de ma poitrine : elles m'étoufferaient en y restant.

« À partir d'aujourd'hui seulement je vois clair dans mon cœur. Edmée, je vous aime, non pas comme un frère — ne me croyez pas si je vous le disais, ce serait un mensonge — ; je vous aime comme un amant, comme Werther aimait Charlotte, comme Ortis aimait Térésa, comme Antony aimait Adèle.

« Ô mon Dieu ! quelle folie à mon âge d'aimer encore ! quelle folie plus grande de le dire !... Pardonnez-la-moi !

« Mais si vous saviez ce que j'ai éprouvé lorsque j'ai senti cette odeur pénétrante qui émane de vous ! Femme-fleur ! si vous saviez quel frisson a couru dans mes veines quand votre main a serré ma main !... Où étiez-vous ? derrière qui vous êtes-vous cachée ? Avez-vous l'anneau de Gygès pour vous rendre invi-

sible ?

« Quand je pense que je n'avais qu'à étendre la main pour vous prendre et ne plus vous lâcher !

« Ah ! du moins vous avez vu, et vous le dites vous-même, avec la cruauté d'une de ces ondines qui rendent les pêcheurs amoureux et qui tout à coup plongent dans les grottes de cristal où les mortels ne peuvent les suivre ; vous avez vu l'état de folie où vous m'aviez mis, et vous en avez ri en vous disant :

« — Pauvre insensé !

« Ma lettre partira vers huit heures du soir ; elle arrivera presque en même temps que vous au château d'Ablon ; vite une réponse pour après-demain matin, ou je suis capable de partir et de me présenter à la porte de votre château en mendiant comme Homère, ou en paysan comme Henri IV.

« Deux lignes, chère Edmée, c'est bien vite écrit ; deux lignes ; je ne vous les dicte pas, mais je dis à votre cœur de vous les dicter.

« Ah ! vous parlez latin ; eh bien, attendez :

« *Tuus ex imo corde.* »

Plus de dix ans se sont écoulés depuis que j'ai écrit cette lettre qu'elle m'a fait remettre en mourant, hélas ! avec douze ou quinze cents autres que j'ai là sous les yeux, avec des plantes desséchées qui ont toutes leur histoire, avec des fleurs fanées qui toutes gardent un souvenir.

Cette lettre, je la relis, et, en me rappelant ce que j'éprouvais en l'écrivant, je la trouve froide, comme l'est toute lettre comparée aux paroles, c'est-à-dire la mort comparée à la vie.

Ah ! jamais ces derniers rêves de mon âme, ces dernières fleurs de mon automne n'eussent vu le jour si elle aussi n'était pas morte, et sans que je pusse, comme au pauvre Gérard, jeter l'eau bénite sur son cercueil et laisser tomber des larmes sur sa tombe.

Hélas ! quand elle est morte, en balbutiant mon nom, en ser-

rant entre ses doigts crispés la boucle de cheveux qui devait m'être envoyée et que j'ai reçue, j'étais à mille lieues d'elle !...

Le 1^{er} janvier 1859, quand déjà elle était morte depuis quinze jours, je lui avais envoyé le quatrain suivant :

Tiflis, 1^{er} janvier 1859.

Partout où la nuit sombre étend sur moi son voile,
Partout où le matin m'éveille avec le jour,
Partout où brille au ciel le soleil ou l'étoile,
Tu fus, es, et seras mon éternel amour !...

Je ne mentais pas, et, à l'heure qu'il est, j'aime autant la morte, plus peut-être, que je n'aimais la vivante.

Pardon ! nous n'en sommes pas encore à suivre le doux fantôme dans la nécropole souterraine ; revenons au 3 février 1855, c'est-à-dire aux bondissantes émotions de l'amour et de la vie.

Le 3 février, je reçus une lettre ; je reconnus l'écriture bien-aimée, je baisai l'enveloppe sans savoir ce qu'elle contenait ; pardonnez-moi ma folie : j'étais seul, et il y a déjà si longtemps de cela que, dans mes souvenirs, ce 3 février semble se rattacher à ma jeunesse.

La lettre était douce, bienveillante, ne disait évidemment pas ce qu'elle eût voulu dire ; celle qui me l'écrivait, en tenant sa plume d'une main, comprimait son cœur de l'autre.

« Cher frère,

« Je m'obstine à vous appeler de ce nom, qui seul me donne la permission de vous écrire. Je reçois votre lettre à l'instant, et j'y réponds à l'instant même.

« Ce n'est point à moi de pardonner à autrui une faute qui est la mienne. Je vous l'ai dit : j'ai cédé à un indicible entraînement dans lequel n'est pas entré le moindre mouvement de coquetterie.

« Quand vous me connaîtrez, si jamais nous nous connaissons, ce que je crains plus que je ne le désire, vous verrez qu'il n'existe pas une femme au monde moins coquette que moi.

« Mais que voulez-vous ! je suis créole ; créole de cette île de France que je n'ai jamais vue, et que vous avez décrite dans *Georges* comme si vous l'aviez habitée, et mon cœur, à mon grand regret, marche toujours plus vite que ma raison ; ou plutôt ma raison marche, et mon cœur bondit.

« En vous voyant, mon cœur a bondi vers vous !

« Je serais tentée de croire aux atomes crochus de Descartes si je n'avais pas déjà rencontré un atome qui m'a accrochée sans s'inquiéter s'il était le mien.

« En somme, je suis accrochée ; tenez-vous la chose pour dite.

« Au reste, je vais donner à votre fièvre le temps de se calmer, si elle ne l'est déjà, en vous demandant un service.

« J'aimais le pauvre Gérard – son talent, je veux dire, car sa personne, je ne l'ai jamais connue – ; c'est celui qui m'est le plus sympathique de tous ces poètes morts de misère : Chatterton, Malfilâtre, Gilbert, Hégésippe Moreau. Hélas ! si je n'avais pas peur que l'on me rie au nez, je proposerais à un million de femmes riches – il y a bien un million de femmes riches en France, n'est-ce pas ? – de mettre chacune un franc, ce qui ne ruinerait personne et ferait un million pour venir en aide à ce grand inconnu, à ce proscrit sublime, à ce *miserrimus* qu'on appelle le Génie !

« Il va sans dire que je vous ferais nommer, mon très cher frère, le dispensateur de ce million.

« Mais en attendant que je mette à exécution cette œuvre pie, pour vous occuper et vous distraire, je vous impose une tâche. Vous avez beaucoup connu, beaucoup aimé Gérard ; j'ai lu dans son livre intitulé *Lorely* qu'il avait voyagé, collaboré, vécu avec vous.

« Racontez-moi Gérard, appréciez son talent afin que je me range à votre avis ; dites-moi sa folie afin que je la plaigne ; cet amour tenace qu'il ne put déraciner de son cœur et dont on prétend qu'il mourut victime ; dites-moi le poète, dites-moi l'amant, dites-moi l'homme !

« Voyez quelle douce occupation je vous donne : parler d'un ami à une sœur.

« Je vais vous raconter une chose que je n'ai jamais racontée qu'à vous, mais dont il ne faut pas trop vous préoccuper. Pendant sa grossesse, ma mère se fit dire mon horoscope par une négresse qui disait la bonne aventure avec le marc de café. Entre autres choses que je me garderai bien de vous dire, et pour cause, cette femme lui prédit que l'enfant qu'elle portait dans son sein ne dépasserait pas l'âge de trente ans.

« J'en ai vingt-six. Ma conviction est que ma trentième année aboutit à une tombe. Eh bien, si le fait se réalise, et s'il existe quelque chose au-delà de la vie, je veux aller droit au pâle suicidé en lui disant :

« — Un ami m'a parlé de vous dans le monde du jour, soyons amis dans le monde de l'obscurité.

« Vous voyez, mon très cher frère, que je ne prends pas au sérieux la comparaison que vous faites de vous à Werther, à Ortis, à Antony, et d'ailleurs je vous dirai :

« — Gérard ne s'est tué que parce qu'il aimait une morte ; pour une femme vivante, il ne faut jamais se tuer ! peut-être pense-t-elle à se donner à vous au moment où vous pensez à mourir.

« Allons, vite à l'ouvrage ; je veux une biographie de Gérard de Nerval, bien vivante et cependant bien romanesque.

« Je crois que j'ai dit : *je veux...*

« C'est encore un de ces mots que jamais une femme ne devrait laisser échapper.

« Je vous aime... comme un frère, bien entendu.

« EDMÉE DE C.

« P.-S. Je vous défends de m'écrire avant que la biographie de Gérard soit terminée, mais je vous permets toutes les digressions qu'il vous plaira d'y introduire.

« E. DE C. »

À l'instant même, je me mis à l'œuvre et répondis.

*
* *

« Oui, vous avez raison, chère sœur, j'oubliais que vous m'aviez vu, que vous aviez vu mes cheveux gras, que vous aviez compté mes cinquante-trois ans sur les rides de mon front.

« Je vous ferai avec bonheur le récit que vous me demandez ; mais, auparavant, réglons nos comptes. Vous m'avez envoyé une merveilleuse bannière dont je ne vous ai pas remerciée. D'un côté, mes armes, dont je me soucie assez peu, mais, de l'autre côté, votre chiffre et le mien, dont je me soucie beaucoup.

« Donc, nos deux noms réunis par vous-même, sur un fond de moire verte, c'est presque un aveu brodé sur la couleur de l'espérance.

« Mais je n'appuie pas trop là-dessus ; vous seriez capable de me prouver que je regarde la chose à l'envers et de m'ôter jusqu'à l'ombre de mon illusion.

« Vous voulez votre Gérard, ou plutôt notre Gérard ; je vais vous le donner tel que je l'ai vu, marchant éternellement à côté de la vie réelle, et, comme Énée, suivant le nuage où il croyait voir une déesse enfermée.

« Gérard a six ou sept ans de moins que nous autres, les aînés. Nous sommes les fils de la République ; il est un fils de l'Empire.

« C'est une étrange époque que celle qui s'est écoulée de 1805 à 1814. Les mères, pendant toute cette période, ressemblaient fort à cette pauvre dona Chimène attendant son Rodrigue dans le manoir de Burgos et se plaignant au roi don Fernand que ce n'était pas la peine de les marier pour les démarier ainsi à tous moments.

« De temps en temps un cavalier rentrait dans la ville comme le Cid, au grand galop de son cheval ; il s'arrêtait devant la porte, sur le seuil de laquelle il n'avait souvent pas le temps de descendre ; une femme accourait, qui mettait le pied sur son étrier,

qui s'élevait jusqu'à sa bouche, ils échangeaient un baiser, et le cavalier, qui allait de Madrid à Moscou, repartait du galop de son cheval. Si bien que la pauvre femme pouvait écrire à Napoléon comme Chimène au roi don Fernand :

« “Quand je le vois, une fois par hasard, mon vaillant Cid vient tellement couvert de sang jusqu'aux pieds de son cheval qu'il fait peur à voir.

« Et quand il s'arrête par hasard et qu'il se couche près de moi, il s'endort aussitôt dans mes bras ; il s'agite, il frémit dans ses rêves, se croyant toujours l'épée à la main, au milieu des ennemis.

« Je m'attendais à trouver en lui un père et un époux, et voilà que je n'ai ni l'un ni l'autre, vous me l'avez enlevé, je le pleure vivant comme s'il était mort.

« Enfin, seigneur, je suis enceinte et viens d'entrer dans mon neuvième mois ; ne pensez-vous point que les larmes que me fait verser l'absence de mon époux puissent être nuisibles à mon fruit ?”

« Et, comme don Fernand, Napoléon répondait :

« “À vous, Chimène la noble, la femme d'un mari envié, la modeste et la spirituelle attendant un prochain accouchement.

« Vous me dites que je suis un mauvais roi, que je démarie les mariés, et que, pour mes intérêts, j'ai peu souci de vos chagrins ; vous vous plaignez de moi parce que je ne vous lâche votre mari qu'une fois par hasard, et qu'encore lorsque je vous le lâche il s'endort dans vos bras au lieu de vous caresser, tant il revient fatigué.

« Si vous ne m'eussiez annoncé vous-même que vous étiez enceinte, je croirais ce que vous m'avez compté du dormir de votre mari, mais, puisqu'il a rendu votre jupe trop courte, c'est qu'il n'a pas dormi autant que vous le dites.”

« Et, comme le roi don Fernand, l'empereur Napoléon, promettant d'être le parrain de l'enfant, ajoutait :

« “Si c'est un fils, je promets de lui donner une épée, un che-

val et deux mille maravedis pour l'aider dans ses dépenses.

« Si c'est une fille, je promets de placer pour sa dot 40 marcs d'argent à partir du jour où elle sera née. »

« Mais 1814 vint, et sous ce rapport il ne put tenir les promesses qu'il avait faites.

« En 1815, le père de Gérard revint ; l'enfant avait sept ans ; l'enfant était un de ceux à qui Napoléon n'avait pas pu tenir les promesses qu'il avait faites. L'enfant jouait sur la porte de son oncle, qui l'avait élevé, lorsque tout à coup trois officiers parurent devant la maison ; l'or noirci de leurs uniformes brillait à peine sous leur capote de soldat, le premier l'embrassa avec une telle effusion que l'enfant s'écria :

« — Mon père, tu me fais mal !

« Les hommes de cette époque avaient des caresses de lion.

« Rien de plus charmant que les détails que Gérard de Nerval donne sur lui-même dans le chapitre de la Bohême galante intitulé *Juvenilia*.

« Son front, si précocement chauve, était alors couvert de cheveux blonds, un sang vermeil colorant ses joues qui étaient depuis devenues si pâles, et ce cœur tendre et faible que brisait son amour pour une colombe envolée, éprouvait déjà tous les symptômes de l'ardente passion avant que de savoir ce que c'était que l'amour.

« Quand on lit ces *Juvenilia* de Gérard, on croirait lire un fragment des mémoires d'Ovide, cet autre poète qui, tout au contraire de Gérard, fut tué par un amour trop heureux. Ce ne sont que des prés verts, ruisseaux murmurants, saules éplorés, jeunes filles cueillant des fleurs, Jeannette, Héloïse, Fanchette, Adrienne, La grand Lise, Sylvie.

« Oh ! si vous ne l'avez pas lue, chère Edmée, lisez cette admirable idylle de Théocrite, non, de Gérard, je me trompe, qu'on appelle Sylvie, par malheur je n'ai point le livre, et je serai obligé de vous raconter au lieu de citer. Envoyez-le chercher au Havre et lisez-le, vous me remercirez après l'avoir lu.

« Peut-être vous étonnerez-vous de ces grandes étapes que fait Gérard à la poursuite de toutes ses jeunes filles, mais, quoique faible, Gérard avait cette grande faculté des rêveurs, c'était de ne point se fatiguer en marchant ; c'est le corps qui marche, pendant ce temps-là, l'âme pense.

« Je connus Gérard en 1833 par Théophile Gautier, dont il était l'ami ou plutôt le Pylade, rien de plus différent que le caractère des deux poètes ; rien de plus réel et de plus constant que leur amitié.

« C'est par les contrastes que ces attachements solides, qui doivent durer toute la vie, s'emboîtent. Théophile sceptique, ne croyant à rien, raillant sans cesse les autres et lui-même, poète de surface, plus coloriste que sentimental, travaillant les vers comme un Chinois son éventail ou son étui.

« Gérard rêveur, croyant, plein de bienveillance pour les autres, naïf envers lui-même, mettant en toute occasion son âme à découvert, et pareil à ces anciens Gaulois, nos pères, qui, au moment du combat, déposaient leurs armes défensives et ne gardaient que leurs colliers, leurs bracelets et leurs épées.

« J'avais connu Théophile Gautier chez Hugo. Hugo habitait, autant que je puis me le rappeler, le premier étage du numéro 6 de la Place Royale, et Théophile Gautier le premier étage de la maison en retour. Je le vois encore dans une espèce de cage qu'il s'était fabriquée sur la fenêtre, s'abreuvant d'air et de soleil, tout en faisant de ces riens charmants si difficiles à faire dont parle Horace et qu'Horace faisait, lui, en se promenant au Forum.

« Parmi tous ces bohèmes barbus dont madame Hugo fait un si exact portrait dans son livre de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* brillait Théophile Gautier, non point par sa barbe, il n'avait à cette époque qu'une petite moustache naissant à peine, mais en revanche il avait une terrible chevelure, sur cette chevelure qui tombait jusqu'au milieu de son dos était placé un chapeau de dix centimètres de hauteur et de vingt centimètres de bords, un gilet d'un cerise aigre éclatant sur sa poitrine boutonné

en manière de pourpoint sous un habit-veste ou redingote, c'est-à-dire sous un vêtement bizarre, sans nom, de forme fantasque, n'appartenant à aucune époque de la monarchie, de la république ou de l'empire ; un pantalon de couleur claire, presque toujours d'un gris verdâtre ou rose, complétait ce costume qui faisait frissonner les bourgeois et agaçait jusqu'au tétanos les nerfs des classiques.

« Gérard, tout au contraire, aussi imberbe que son ami, portait ses cheveux comme tout le monde, se vêtait de la façon la plus simple, semblait craindre avant tout de se faire remarquer, fuyait ce bruit et cette lumière que Théophile défiait, et son sourire doux, presque craintif, semblait dire à chaque homme qu'il rencontra :

« — Tu es déjà mon frère, veux-tu être plus ? veux-tu être mon ami ?

*
* *

« Théophile Gautier me présenta Gérard à propos de mon fameux bal masqué de 1833, qui avait si bien réussi que je n'essayai jamais d'en donner un second.

« Vous aviez quatre ans alors, chère Edmée, ce qui fait que je ne vous demanderai pas si le bruit de ce bal est parvenu jusqu'à vous.

« Gérard y vint, mais il tint si peu de place, il s'y conduisit si congruement, comme eût dit son ami Théophile, que je ne saurais dire comment il était déguisé. Cependant j'ai comme un vague souvenir d'avoir vu parmi tous ces danseurs frénétiques errer doucement un mélancolique pêcheur napolitain qui lui ressemblait.

« Gérard avait un défaut, ou une qualité, il ne savait pas occuper les autres de sa personnalité ; on pouvait le voir longtemps, causer même avec lui, sans l'apprécier à sa valeur. Toutes les qualités qu'il avait, soit naturelles, soit acquises, il fallait les aller

chercher en lui ; on eût dit qu'il avait honte de sa supériorité qui ne transpirait que dans la discussion et qui ne débordait que sous la pression de son interlocuteur ; et encore fallait-il que son interlocuteur fût aussi entêté que Gérard était modeste.

« En voyant Gérard aussi naïf admirateur du talent des autres, et surtout de celui d'Hugo dont il était fanatique, je fus longtemps à reconnaître le mérite qu'il avait lui-même.

« En effet, en 1835, il avait peu produit, et toujours rêvant des plans de drame et d'opéra sans jamais rien mettre à exécution ; il eût certainement dépensé ainsi quelques années si une circonstance ne m'eût plus étroitement attaché à lui.

« Gérard malheureux me fit ses confidences.

« Hélas ! chère sœur, il était amoureux d'un rêve à peu près comme je le suis de vous ; seulement son rêve à lui s'appelait *la reine de Saba*. – C'était un commencement de folie.

« Sa mère, qui avait suivi son mari à l'armée, était morte à vingt-cinq ans d'une fièvre cérébrale qu'elle avait gagnée de terreur en traversant un pont chargé de cadavres, où sa voiture avait failli verser en passant sur l'un d'eux. La fièvre dont était morte l'épouse dévouée, son fils en hérita.

« Gérard dit dans ses *Juvenilia* :

« “La fièvre qui emporta ma mère m'a saisi trois fois à des époques qui formèrent dans ma vie des divisions régulières et périodiques.”

« Ce que Gérard appelle « la fièvre », c'était la folie ; sa vie en effet fut divisée en trois accès de folie ; pendant le quatrième, il se pendit.

« Écoutez, chère sœur, ce qu'il dit lui-même, en prose, de cette *reine de Saba* qui, selon lui, s'appelait Nicaolis, et qui joua un si grand rôle dans ses jours de raison, mais un plus grand encore dans ses heures de folie.

« La reine de Saba, dit-il, c'est bien elle qui me préoccupait et doublement ; le fantôme éclatant de la fille des Hémiarites tourmentait mes nuits sous les hautes colonnes de ce grand lit

sculpté, acheté en Touraine, et qui n'était pas encore garni de sa brocatelle rouge à ramages. Les salamandres de François I^{er} me versaient leurs flammes du haut des corniches où se jouaient des amours imprudents.

« Elle m'apparaissait radieuse comme au jour où Salomon l'admira ; s'avançant vers lui dans les splendeurs pourprées du matin, elle venait, me proposait l'éternelle énigme que le sage ne put résoudre et ses yeux, que la malice animait plus que l'amour, tempéraient seuls la majesté de son visage oriental. »

« Et il s'écriait qu'elle était belle, « non pas plus belle cependant qu'une autre reine de Saba dont l'image tourmentait mes journées. »

« Cette autre reine de Saba, dont l'image tourmentait ses journées, c'était une charmante amie à moi qui ne fut jamais que mon amie ; c'était la rieuse aux belles dents ; la chanteuse à la voix de cristal ; l'artiste aux cheveux d'or.

« C'était Jenny Colon.

« Elle aussi est morte. Elle est morte avant lui ; et je ne fais pas de doute qu'elle ne lui ait fait, du fond de la tombe, un de ces signes mystérieux qui ordonnent aux vivants de venir rejoindre les morts.

« Comment l'avait-il connue ? – Il n'en savait rien lui-même ; par une de ces fatalités qui font rencontrer la Loreley aux bacheliers du Rhin.

« Un soir, Gérard était entré à l'Opéra-Comique, et il s'était assis dans un coin de l'orchestre sans savoir ni ce que l'on jouait, ni qui chantait. Tout à coup, il avait vu apparaître une jeune femme luxuriante de jeunesse, éclatante de fraîcheur ; laissant tomber de sa bouche les notes mélodieuses, comme de la bouche de la princesse du conte de fées tombaient les perles et les diamants. Et lui, le rêveur des ballades allemandes, il s'était laissé prendre à cette blonde beauté qui, d'un seul de ses regards, lui avait tiré le cœur de la poitrine sans même savoir qu'il existât.

« Et voilà ce qu'en pleurant, un jour, il m'était venu conter.

« — Eh bien, lui demandai-je, que voulez-vous de moi, mon pauvre ami ? que je vous présente à elle ?

« — À quoi cela me servirait-il ? fit Gérard, que suis-je pour cette autre Rosalinde, sinon un inconnu ? je ne suis ni beau, ni riche, ni élégant ; pour qu'elle fasse attention à moi, il faudrait que je lui rendisse un service quelconque, que je lui fasse un beau rôle, le rôle de la reine de Saba.

« — Eh bien, mon ami, faites-le-lui.

« — Je ne pourrai jamais seul, mon cher Dumas ; quand je travaille seul, il se produit en moi un singulier phénomène : mes idées qui se présentent à moi d'abord visibles, enfermées dans des contours arrêtés presque palpables, au fur et à mesure que je m'appesantis sur elles, deviennent transparentes, puis se volatilisent, puis finissent par disparaître tout à fait, comme une vapeur qu'emporte le vent, comme un brouillard qu'entraîne la brise. J'ai peur de ne pouvoir rien faire pour le théâtre, il faut trop de réalité.

« — Voulez-vous que je vous aide ?

« — Y consentiriez-vous ?

« — Parbleu !

« Le pauvre enfant se leva, vint me jeter les bras au cou et m'embrassa.

« — Racontez-moi votre idée, lui dis-je, et je vous dirai tout de suite s'il y a moyen d'en faire une pièce.

« — Oh ! je crois bien qu'il y a moyen d'en faire une pièce ; vous allez voir.

« Et alors il me raconta quelque chose de merveilleux comme un conte des *Mille et une nuits* ; de l'orient pur ; le vrai Salomon des légendes, avec des génies, des talismans, des trésors enfouis, des géants enchaînés, tout cela éclatant de soleil ; une Babel dramatique, enfin.

« — Mais, lui demandai-je tout ébloui, qui vous fera la musique d'un pareil ouvrage ?

« — Meyerbeer, me dit-il.

« — Voudra-t-il travailler pour l'Opéra-Comique ?

« — Nous ferons jouer la pièce à l'Opéra.

« — Mais votre reine de Saba ? Celle aux cheveux d'or ?

« — Eh bien, nous l'y ferons entrer.

« — Ah ! mon cher Gérard, n'allons pas, du premier coup, nous heurter à des impossibilités ; charmante à l'Opéra-Comique, croyez-vous que la voix de Jenny serait suffisante à l'Opéra ?

« — Ah ! mon ami, elle chanterait dans le Cirque de Titus, que les cent mille personnes qu'il contenait n'en perdraient pas une note.

« Je fis un signe de doute.

« — D'ailleurs, dit-il, vous faites un opéra avec Meyerbeer.

« — Oui.

« — Demandez-lui son avis.

« — Je n'y manquerai pas, je vous le promets.

« — Quand ?

« — Aujourd'hui.

« — Vous le verrez ?

« — Je l'attends à trois heures.

« — Eh bien, ce soir, je viendrai savoir sa réponse.

« Et il sortit, le cœur plein d'espérance et de joie.

« Hélas ! chère Edmée, tout cet échafaudage qu'il bâissait sur une plume échappée à l'aile de l'espérance devait s'écrouler en quelques secondes, et mon opéra, en tombant sous les exigences du compositeur, entraîner avec lui les rêves du pauvre Gérard.

*
* *

« En effet, je faisais un opéra avec Meyerbeer, seulement, il y avait dix à parier contre un que l'opéra ne serait jamais fini. Vous m'avez demandé de vous parler de Gérard, vous m'avez défendu de vous parler de moi, mais vous ne m'avez pas défendu de vous parler de Meyerbeer.

« Vous connaissez Meyerbeer de réputation, bien entendu,

vous avez applaudi *Robert-le-Diable*, vous avez applaudi *les Huguenots*, vous avez applaudi *le Prophète*, vous adorez sa musique, c'est convenu.

« Comment pourrait-on être grande dame, jeune, jolie, artiste, et ne pas adorer la musique de Meyerbeer ? Ce serait déclarer la guerre à tous les mélomanes mâles et femelles de l'Allemagne et de la France.

« Ah ! mais vous ne connaissez pas l'homme.

« L'homme n'a rien de sa musique, c'est un juif, petit, laid, grimaçant, qui dans ses bon moments ressemble à un singe ; il est immensément riche et immensément avare, excepté quand il s'agit de ses succès.

« Oh ! pour ses succès, c'est autre chose.

« Pour ses succès il donnerait jusqu'à son dernier sou, jusqu'à sa dernière chemise, pour ses succès il se ferait scalper.

« Ce qui lui serait d'autant plus facile qu'il porte perruque, une perruque noire de cheveux collés aux tempes.

« Il y a quelque chose d'assez diabolique dans son sourire, et c'est là le beau côté de sa physionomie. Il est du pays de Méphistophélès et a une teinte de son esprit.

« Il a trouvé une manière à lui d'assurer ses succès, seulement il faut avoir comme lui cent-cinquante ou deux cent mille livres de rente pour se passer cette douceur.

« Toutes les fois qu'il donne un opéra nouveau, il loue la salle tout entière pendant les huit premiers jours.

« C'est quelque chose comme soixante ou quatre-vingt mille francs que cela lui coûte, et de cette façon il est sûr de ne pas avoir d'ennemis dans la salle.

« Maintenant, ceci est un mystère pour moi.

« La salle de l'Opéra contient deux mille personnes.

« Où diable Meyerbeer va-t-il chercher les seize mille amis qu'il est obligé d'y mettre, car je ne lui en connais pas un ?

« Tous les critiques savent ce que je vous dis là, pas un ne le dit.

« Meyerbeer, qui comme je vous l'ai dit est fort spirituel, puisqu'il a l'esprit du diable, a posé ce paradoxe musical :

« — On ne comprend mes opéras que lorsqu'on les a entendus sept ou huit fois.

« Il y a du vrai là-dedans, mais ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il s'est trouvé des gens assez patients pour attendre six fois de suite cinq heures de musique pour ne comprendre cette musique qu'à la septième ou huitième fois.

« Si j'avais pu, pour mes deux drames, établir le même principe, la *Tour de Nesle*, qui a été jouée mille fois, l'aurait été huit mille, et je m'en serais bien trouvé.

« D'après le portrait physique et moral que je viens de vous faire de Meyerbeer, vous devez comprendre pourquoi je vous ai dit, avec le bienheureux caractère que vous me connaissez :

« — Il y a dix à parier contre un que l'opéra que je devais faire avec Meyerbeer ne serait jamais fini.

« Voulez-vous de nouvelles explications ? en voilà. Meyerbeer, à qui il faut au moins de l'extraordinaire quand il ne peut pas trouver de l'impossible, Meyerbeer avait bien désiré un opéra de moi, mais il avait désiré que M. Véron adjoignît monsieur Scribe.

« J'ai toujours cru, moi, que c'était M. Véron qui avait eu cette lumineuse idée.

« Chaque homme a ses sympathies et ses antipathies, pourquoi pas ? les chats et les chiens en ont bien.

« Je suis une des antipathies de M. Véron.

« Vous me demanderez pourquoi ça, chère sœur.

« Je n'en sais ma foi rien. Je n'ai jamais ni haï ni aimé M. Véron. J'ai même écrit quelque part, je ne sais plus où, qu'il avait plus d'esprit qu'on ne lui en croyait.

« En somme, M. Véron a eu la *Revue de Paris* et ne m'a jamais rien demandé pour la *Revue de Paris*.

« M. Véron a eu le *Constitutionnel* et ne m'a jamais rien demandé pour le *Constitutionnel*.

« M. Véron a eu l'Opéra et ne m'a jamais rien demandé pour l'Opéra.

« Je me trompe : il m'a demandé de faire un opéra avec Scribe, ce qui est bien pis que de ne rien demander.

« Jusqu'au moment où M. Véron, ou M. Meyerbeer, je ne sais lequel, et peu importe lequel, voulut m'adjoindre Scribe, nous n'étions avec Scribe ni bien ni mal.

« C'est tout ce que l'on peut demander à deux hommes qui ont fait jouer des drames et des comédies sur le même théâtre.

« Huit jours après, nous étions brouillés, Scribe et moi, à ne nous raccommoder jamais.

« Il fut convenu que l'un de nous deux ferait la pièce seul, et que celui qui ne ferait pas l'enfant et qui seulement le regarderait faire toucherait un tiers des droits.

« Comme le sujet était de moi, comme il fut reconnu que je travaillais plus vite que mon collaborateur, comme j'étais plus jeune et qu'il y avait par conséquent espoir que l'enfant serait plus vigoureux, je fus chargé de poursuivre seul la besogne.

« Je ne connaissais Meyerbeer que superficiellement, et j'étais loin de me douter de la tâche que j'avais entreprise en me chargeant de lui faire un poème, mais je m'en aperçus au quatrième ou au cinquième rendez-vous que nous eûmes ensemble.

« Un ami qui me voulait du bien, ces amis-là sont rares, s'il faut en croire Larochefoucauld et l'expérience, m'avait prévenu que Scribe, dans les clauses de sa collaboration avec Meyerbeer, avait introduit un article qui lui accordait cinquante centimes d'indemnité pour chaque vers que le compositeur lui faisait changer ou refaire, et en vertu de cet axiome, qui casse les vers les paye, Scribe touchait, rien qu'en vers cassés, vingt ou vingt-cinq mille francs avant la représentation.

« Je n'avais jamais travaillé en fait d'opéra, et encore d'opéra-comique, qu'avec l'excellent et adorable Monpou.

« Monpou, qui avait mis en musique les *Paroles d'un croyant*, de M. de Lamennais, ne se croyait plus autorisé à demander

aucun changement dans les vers que son auteur lui fournissait. Aussi étions-nous restés les meilleurs amis du monde avec Monpou et le sommes-nous encore, j'en suis sûr, quoiqu'il soit mort depuis une vingtaine d'années.

« Je crus donc à un second Monpou et ne fis point mes conditions avec Scribe. Je ne tardai pas à m'en repentir ; Meyerbeer ne faisait pas de la musique sur les paroles du poète, c'était le poète qui faisait des paroles sur la musique de Meyerbeer ; comme certaines gens ont toujours des olives, prétendant que les olives sont meilleures pochées, Meyerbeer avait toujours dans sa poche un morceau tout fait qu'il apportait avec lui et sur lequel il fallait accommoder soit un duo, soit une cavatine, soit un récitatif.

« Notre sujet, choisi par lui entre cinq ou six sujets que je lui avais présentés, était contemporain et se nommait *le Carnaval de Rome* ; les bandits, les pèlerins, les pifferari y jouaient un grand rôle. Un jour, Meyerbeer, sa musique en poche comme de coutume, vint me demander un Noël en trois couplets, finissant toujours par ces deux vers :

Priez pour nous, enfant Jésus,
Priez la Sainte Vierge.

« Je réfléchis un instant et lui dis :

« — Mon ami, c'est impossible.

« — Comment, c'est impossible de faire un Noël en trois couplets ?

« — Il n'est pas impossible de faire un Noël en trois couplets, je vous en ferai un en cinquante si vous voulez, mais ces couplets ne finiront pas par enfant Jésus et Vierge.

« — Pourquoi ça ?

« — Parce qu'il n'y a que deux rimes à Vierge, cierge et concierge, il serait déjà assez difficile de faire rimer ensemble ces deux rimes, seulement je déclare qu'il est impossible de faire trois couplets.

« — Mais, dit Meyerbeer, commençant à se fâcher et avec un

accent allemand plus prononcé que jamais — ça ne me fait rien, à moi, que les couplets riment ou ne riment pas.

« — Il est possible que cela ne vous fasse rien, cher ami, mais cela me fait beaucoup, à moi.

« — Pourquoi ?

« — Parce que vous êtes le musicien, mais je suis le poète, que je veux bien vous sacrifier mon amour-propre, mais que je ne veux pas sacrifier mon intelligence ; je vous ferai deux couplets, mais je ne vous en ferai pas trois.

« — Voyons toujours vos deux couplets.

« Je pris la plume et j'écrivis.

Priez pour nous, enfant Jésus,

Priez la sainte Vierge.

Et dès que j'aurai deux écus,

De l'un j'achète un cierge.

Priez pour nous, enfant Jésus,

Priez la sainte Vierge.

Et dès que j'aurai deux écus,

De l'un j'achète un cierge,

Un cierge en l'honneur des élus

Dont saint Pierre est concierge.

Priez pour nous, enfant Jésus,

Priez la sainte Vierge.

« Je les passai à Meyerbeer.

« — Eh bien ! mais c'est très-bien, ça, dit-il, maintenant faites-m'en un troisième.

« — Je vous ai dit, cher ami, que cela était impossible.

« — Impossible ! Je vous réponds bien que Scribe me les aurait faits, lui !

« — Parbleu !

« — Que voulez-vous dire ?

« — Je m'entends ; mais moi, je ne les ferai pas, vous vous contenterez donc de deux. Vous connaissez le proverbe :

La plus belle fille du monde
Ne peut donner que ce qu'elle a.

Si vous voulez un Noël là-dessus, comme monde a une douzaine de rimes et a une soixantaine, je vous ferai autant de couplets que vous voudrez.

« — Alors vous ne voulez pas me faire mes trois couplets ?

« — Si cela vous était égal de dire : Vous ne pouvez pas.

« — J'en suis fâché, j'en avais absolument besoin de trois, et si je n'ai pas mes trois couplets, j'aimerais mieux renoncer au sujet.

« — Renoncez-y, cher ami.

« — Et vous m'écrirez un autre poème ?

« — Oh ! ça, non, par exemple.

« — Comment, vous ne tenez pas plus que cela à ma collaboration ? à la collaboration de Meyerbeer ?

« — Cher Meyerbeer, je ne tiens à rien de ce qui m'ennuie.

« — Vous savez cependant bien que je ne travaille pas avec tout le monde.

« — Ni moi non plus.

« — Alors c'est une rupture que vous voulez ?

« — Je ne veux rien, mon cher ami, que la reconnaissance par chacun de nous de notre valeur respective.

« — Je suis fâché, mon cher Dumas, de ne pas avoir gardé Scribe.

« — Allez le reprendre, vous êtes toujours sûr de le retrouver, lui !

« — Vous savez que je vais suivre le conseil que vous me donnez.

« — Suivez-le, tout le monde s'en trouvera bien, moi surtout.

« — Vous refusez de gagner cinquante mille francs avec moi, mon cher Dumas.

« — Je les gagnerai tout seul, mon cher Meyerbeer.

« — C'est votre dernier mot ?

« — C'est l'avant-dernier.

« — Et quel est le dernier ?

« — Bonsoir !

« Et je rentraï dans la chambre à côté, laissant Meyerbeer maître de rester ou de partir.

« Dix minutes après, je rentraï. Meyerbeer était parti.

« Le soir, Gérard revint à l'heure dite. Le pauvre garçon était pâle et haletant ; on entendait battre son cœur à travers la cloison de sa faible poitrine.

« — Eh bien ? me demanda-t-il.

« — Eh bien, lui répondis-je tout attristé de la peine que j'allais lui causer, rien à faire de ce côté-là.

« — Pourquoi ?

« — Parce que je suis brouillé avec Meyerbeer.

« — Pour longtemps ?

« — Pour toujours.

« — Ah ! mon Dieu !

« Et Gérard, consterné, se laissa tomber sur un fauteuil.

« J'allai à lui et lui pris la main.

« — Écoutez, lui dis-je ; il n'y a pas grand'chose à regretter, croyez-moi.

« — Mais, mon ami, c'était ma seule espérance.

« — Vous connaissez la manière de travailler de Meyerbeer ; il fait jouer un opéra tous les dix ans. Si je ne m'étais pas brouillé avec lui, mon opéra passait dans dix ans, et en supposant, ce qui est fort douteux, qu'il voulût faire une partition pour l'Opéra-Comique, ou qu'il consentît à faire passer Jenny Colon à l'Opéra, cela nous reportait à vingt ans, c'est-à-dire en 1853 ou 1856 ; vous le voyez, mon cher Gérard, les beaux cheveux blonds de notre reine de Saba auraient eu le temps de blanchir ; vous qui commencez déjà à perdre les vôtres, vous serez chauve tout à fait ; consolez-vous donc de ce petit échec, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

« — On voit bien que vous n'êtes pas amoureux, vous !

« — Si amoureux que vous soyez d'elle aujourd'hui, vous

n'en serez pas aussi amoureux dans vingt ans !

« — Davantage.

« — Bon ! cher ami, vous connaissez la fable de la Fontaine, vous la connaissez mieux que moi, parce que vous connaissez tout. Elle est intitulée, je crois, *le Paysan, le Roi et l'Âne*. Le paysan a un procès avec le roi à cause de son âne et demande dix ans de sursis. — Mais, dans dix ans, lui demande un de ses amis, que feras-tu ? — D'ici à dix ans, répond le paysan, *le roi, l'âne ou moi, nous mourrons !* Nous avons vingt ans au lieu de dix, cher ami, double chance !

« — Ce ne serait pas un grand malheur pour elle si je mourais, moi, attendu qu'elle ne me connaît pas ; mais si elle mourait, elle, ce serait un grand malheur pour moi...

« — Pour vous ?

« — Oui, n'ayant plus d'espoir, je deviendrais fou !

« Il me dit ces quelques mots si tranquillement, mais en même temps d'un ton si positif, qu'il me sembla voir passer sur son front l'ombre de cet oiseau noir qu'on appelle *la Folie*.

« — Écoutez, Gérard, lui dis-je, j'ai quelque chose de plus simple à vous proposer. Le directeur de l'Opéra-Comique m'a demandé un poème dont Monpou offre de faire de la musique. Monpou est un travailleur, il aura fini sa partition en trois mois, nous aurons fini notre libretto en quinze jours ; avant quatre mois, je vous introduis dans le sanctuaire et vous conduis jusqu'aux pieds de votre divinité.

« — Ah ! mon cher Dumas, vous me sauvez la vie. Et quand nous mettons-nous au travail ?

« — Aussitôt que je serai en prison.

« — Comment, aussitôt que vous serez en prison ?

« — Oui. J'ai quarante-huit jours de prison à faire, et j'ai promis à Monpou de lui donner un poème quand je serai incarcéré.

« — Et quand serez-vous incarcéré ?

« — Quand vous voudrez.

« — Comment ! quand je voudrai ? Mais tout de suite !

« — Eh bien, cher ami, courez chez Monpou ; vous le connaissez, n'est-ce pas ?

« — Si je connais Monpou !

« — Dites-lui de m'obtenir une chambre où je puisse demeurer seul, et où nous puissions travailler tranquilles, et dès qu'il m'aura obtenu ma chambre, qu'il me fasse arrêter.

« — Il n'y a pas d'autre recommandation à lui faire ?

« — Pas d'autre.

« — J'y vais.

« — Allez.

« Et Gérard, au comble de la joie, sortit tout courant.¹ »

1. Ainsi s'interrompt la série de causeries intitulée « Madame de Chamblay », par suite de l'arrêt de la parution du *D'Artagnan*.

Il est évident que Dumas avait en tête de continuer pendant très longtemps à recycler sa « biographie de Gérard de Nerval », dont une grande partie avait déjà paru dans le journal *Le Soleil*, du 22 avril au 4 mai 1866, dans une série intitulée « Dernières amours. Nouveaux mémoires ».

Le texte complet de cette biographie a été retrouvé dans les manuscrits de Dumas conservés à Prague et ont été publiés par les soins de Claude Schopp sous le titre « Sur Gérard de Nerval : nouveaux mémoires », aux Éditions Complexe, en 1990, dans la collection « Le regard littéraire » (ISBN : 2-87027-336-3).

L'exposition du Havre¹

Je vais donc une fois encore, à propos d'une exposition, voir le Havre.

Ce sera le douzième ou le quinzième voyage que je ferai dans cette belle ville.

C'est bien peu de fois relativement à Marseille. Aller ou retour, j'ai traversé Marseille plus de soixante fois.

Ce n'est rien, aujourd'hui que l'on va à Marseille en dix-sept ou dix-huit heures, grâce au chemin de fer ; mais j'ai été une vingtaine de fois à Marseille en malle-poste ; et alors on mettait soixante-six heures à faire le voyage.

Il est incroyable comme l'on s'habitue à tout.

Je suis resté quatre jours en malle-poste, de Bayonne à Madrid, par les plus horribles chemins qu'on puisse rêver ; chaque cahot était une tache noire sur la peau. Au bout de vingt-quatre heures, j'avais le corps meurtri et la tête brisée ; le quatrième jour, j'étais habitué à tout, et j'eusse, je crois, sans y penser, passé trois ou quatre jours dans cette abominable boîte où nous étions secoués comme des noisettes sèches dans leur coque.

On ne mettait que quinze ou dix-huit heures pour aller en malle-poste au Havre.

Beaucoup de bons souvenirs se rattachent pour moi à la ville de François I^{er}.

C'est au Havre que j'ai vu la mer pour la première fois.

La mer ! ce grand rêve de l'homme du centre, qui demande à l'absence d'horizons une idée de l'infini.

J'y vins la première fois pour un étrange motif.

J'avais fait *Christine*, pièce correcte et classique en cinq actes ; *Christine* allait très bien pour un premier ouvrage, avant

1. N° 56, jeudi 11 juin 1868 ; n° 64, mardi 30 juin ; n° 65, jeudi 2 juillet ; n° 66, samedi 4 juillet.

Henri III.

Mais on avait joué *Henri III*, et pour continuer *Henri III*, ma classique *Christine* était insuffisante.

D'ailleurs, j'avais à cette époque (je parle de 1829), il y a tantôt quarante ans, pour maîtresse une des plus jolies *dames* de la Comédie-Française.

En disant *dame*, je me sers du mot consacré.

Au dix-huitième siècle, et même sous l'Empire, on disait : *Les dames de la Comédie-Française*, les *demoiselles* de l'Opéra-Comique et les *filles* de l'Opéra.

Un jour, elle me dit, tout en allongeant une moue charmante :

— Vous êtes aimable ! vous dites que vous m'aimez, je vous prouve que je vous aime ; vous faites une pièce pour la Comédie-Française, et vous oubliez de m'y faire un rôle.

— Vous avez raison, lui dis-je ; demain je pars pour le Havre, et ce rôle, je vous le ferai.

Quelle analogie pouvait-il y avoir entre un voyage au Havre et un rôle pour une *dame* de la Comédie-Française ?

Ce fut ce qu'elle chercha vainement, car je ne m'expliquai pas davantage.

Eh bien, il y a dans l'esprit des poètes de singuliers besoins, de ces désirs comme en ont les femmes hystériques, qui mangent, les unes du charbon, de la bougie ; les autres, des journaux sortant de l'imprimerie.

J'avais de grandes corrections à faire à *Christine*. D'une pièce classique en cinq actes je devais faire une pièce romantique avec prologue et épilogue.

J'avais un nouveau personnage à y introduire : celui que je destinais à ma jeune amie de la rue de Richelieu.

Eh bien, je m'étais mis dans l'esprit que je ne trouverais mon prologue et mon épilogue, mon rôle nouveau, mes corrections et mes augmentations que dans cette somnolence rêveuse que donne le roulement d'une voiture.

J'étais si bien convaincu de cela que pour mieux rêver, au lieu

de prendre la malle-poste, qui ne mettait que dix-huit heures pour aller au Havre, je pris la diligence, qui en mettait trente.

Une autre fois, c'était au commencement des plumes de fer. J'allais commencer un grand ouvrage dramatique ; je me figurais que je ne pourrais l'écrire qu'avec une plume Parry. Je cherchai pendant deux ou trois jours une boîte de ces plumes, et je ne me mis à la besogne que lorsque je l'eus trouvée.

Ma pièce fut faite en huit jours.

Une autre fois encore, et ce furent les seules où j'eus de ces genres de caprices, je me figurai qu'il me fallait, pour la génération de mon œuvre, l'aide de la musique.

Listz donnait une soirée dans la salle du Conservatoire. Je pris une loge, et je restai les yeux fermés depuis la première note jusqu'à la dernière.

L'œuvre que je voulais écrire avec une plume de fer, c'était la *Tour de Nesle*.

Le drame que je voulais composer au son de la musique, c'était *Don Juan de Marana*.

La diligence me réussit à merveille.

En arrivant au Havre, *Christine* avait repris une nouvelle forme, et le rôle de *Paula*, qui n'était point dans le premier manuscrit, y éclatait au premier rang, rivalisant, presque effaçant celui de *Christine*.

Je restai deux jours au Havre. Dans ces deux jours, non-seulement je vis la mer, mais je fis mes premiers essais de navigation, à la chasse des plongeurs et des mouettes.

Mes deux compagnons de barque eurent le mal de mer ; je soutins parfaitement l'épreuve et rentrai sain et sauf à l'hôtel.

En revenant à Paris, ma *Christine*, telle qu'elle a été jouée, était refaite, dans ma tête bien entendu.

Je la relus au Théâtre-Français, elle y fut reçue pour la troisième fois, mais les artistes et les drames ont leur destin : *Habent sua fata libelli*.

Christine fut jouée à l'Odéon, et ma belle amie partit pour

Saint-Pétersbourg.

Je revins deux ou trois fois au Havre, mais il me serait impossible de dire ce que j'y vins faire.

Le seul voyage dont je me souviens clairement, c'est celui que je fis pour aller à Trouville.

Cette fois, j'allais à Trouville pour y prendre les bains de mer et y faire *Charles VII chez ses grands vassaux*.

Vous connaissez ce proverbe de : *Ceux qui vont au bois à deux et qui en reviennent trois*.

J'étais allé à Trouville, je l'ai dit, pour y faire *Charles VII*, et je revins non-seulement avec *Charles VII chez ses grands vassaux*, mais avec *Richard d'Arlington*.

Disons en même temps, quand même quelque Colomb inconnu voudrait me disputer cet honneur, que c'est moi qui découvris Trouville.

Hélas ! c'était à cette époque une espèce d'Arcadie, habitée non pas par des bergers, mais par des pêcheurs ; il n'y avait qu'un hôtel, celui de la mère Oseraie, et la bonne femme s'excusait sur la cherté des temps d'être obligée de vous prendre cinquante sous par jour pour vous loger et vous nourrir.

Et notez qu'on était moins bien logé peut-être que dans les splendides hôtels que l'on y rencontre aujourd'hui, mais que l'on y mangeait mieux.

Je dénonçai cette oasis, voyageur imprudent que j'étais, en publiant mon roman de *Pauline*. Le Trouville moderne en fut le résultat.

Je ne m'en consolerais jamais.

Heureusement que je ne suis pour rien dans le Deauville ; non-seulement je ne m'en consolerais pas, mais j'en mourrais de chagrin.

Mes autres souvenirs du Havre, ou plutôt ceux qui viennent à la suite de ceux-ci, sont tout intimes et tout mystérieux. Ma pauvre amie du Théâtre-Français était morte, mais mon fils l'a dit :

« Le cœur est l'étoffe qui se déchire le plus vite, et qui se rac-

commode le plus facilement. »

D'ailleurs, vingt-trois ans s'étaient écoulés, et en vingt-trois ans, combien de fois l'homme change-t-il de cœur ?

Les puristes prétendront que c'est d'amour, que je devrais dire ; mais l'homme ne change-t-il pas de cœur chaque fois qu'il change d'amour ?

De 1856 à 1857, je reçus cinq ou six télégrammes, qui ne portaient que ces seules paroles :

« Je suis au Havre, viens. »

Ces télégrammes étaient signés : *Edmée*.

L'hôtel d'Angleterre peut seul dire si j'étais exact au rendez-vous.

En 1860, Edmée mourut à son tour, et je crois bien, quoique je ne l'affirme pas, que les trois quarts de mon cœur, sinon mon cœur tout entier, moururent avec elle.

Les Havrais, à qui mes autres voyages chez eux sont restés inconnus, se souviennent du dernier.

J'y venais pour ce pauvre matelot nommé Mouë, envers lequel on avait commis tant d'injustices ; je venais lui acheter, pour Naples, sa barque de sauvetage.

Toute la ville du Havre se rappelle l'expérience que nous en fîmes dans le bassin du commerce.

Il s'agissait de me prouver, et à dix mille spectateurs en même temps que moi, que le bateau que je venais acheter était inchavirable et insubmersible. Et cette preuve se donnait en forçant le bateau de chavirer et en démontrant que, rapide comme la pensée, il tournait sur lui-même et se retrouvait immédiatement sur sa quille.

Cette fois, les deux fils de Mouë et deux ou trois autres de ses fanatiques (car le pauvre matelot avait des fanatiques), pour prouver la confiance qu'ils avaient dans l'instrument de sauvetage, s'étaient attachés aux banquettes, de sorte que si le bâtiment n'opérait pas son mouvement de rotation sur lui-même, ils y demeuraient attachés dans l'eau et la tête en bas.

Le bâtiment avait son mât.

On ne fit point attention que, pendant les apprêts, qui durèrent plus d'une heure, la marée avait baissé, et que l'eau n'avait plus assez de profondeur pour que le mât de la barque n'atteignît point le fond de la mer.

À l'aide d'une grue, la barque fut chavirée.

Mais alors il se passa une chose terrible.

Le mât, trop long, s'engagea dans le sable et le galet, et pendant une seconde ou deux on dut regarder l'expérience manquée, et les cinq ou six hommes qui montaient la barque comme perdus.

Ce furent deux secondes d'angoisse comme je n'en éprouvai de ma vie.

Quant à Mouë, pour lequel il y allait de ses deux enfants et de son honneur, il était devenu couleur de cendre, et la sueur ruisselait sur son front et sur ses joues.

Certes, sur les dix mille spectateurs qui étaient là, pas un qui n'étouffât de terreur.

Tout à coup, on entendit un craquement sous-marin ; la barque tourna sur elle-même, les hommes revirent le jour en agitant leurs chapeaux et en criant : Vive Alexandre Dumas !

La puissance de rotation de la barque avait brisé le mât.

Mon retour à l'hôtel fut un triomphe, mon apparition le soir au théâtre fut une ovation.

Mouë était fou de joie.

Voilà quel faisceau de souvenirs est réuni pour moi dans ce seul mot : Le Havre.

Qu'on ne s'étonne donc pas du plaisir que j'éprouve à l'idée d'y retourner.

*
* *

LA MER. — LES BAINS. — LES COURSES DE TAUREAUX.
— L'AQUARIUM. — FRASCATI.

Ô mer, le seul amour auquel je fus fidèle !

a dit un poète. — Lequel, je ne m'en souviens plus. — Ou peut-être ne veux-je pas m'en souvenir.

Mais il faut avouer une chose. C'est que, comme tous les amours qui doivent s'emparer de nous et régner souverainement sur nous, l'amour de la mer commence par la terreur.

Qui n'a pas été effrayé à la vue subite de la mer s'offrant à lui pour la première fois ?

S'il était à cheval, qui n'a pas arrêté son cheval tout court ?

S'il était à pied, qui n'a pas reculé d'un pas ?

Les Orientaux l'appellent l'*abîme* ;

Les Indiens, le *désert*.

Les Irlandais, la *nuît*.

En effet, — ou disparaît chaque soir le soleil, cette image de Dieu, — ce centre de chaleur, cette source de lumière qui verse avec ses rayons la vie et la fécondité sur la terre ?

— Dans l'Océan !

S'il éclairait, du moins, cet Océan dans lequel on a cru si longtemps qu'il plongeait.

Mais *non* ; l'Océan, c'est l'obscurité !

Plongez profondément dans l'Océan, vous perdez la lumière d'abord, puis vous entrez dans un crépuscule sinistre et rougeâtre ; — quelques pieds encore, et c'est l'obscurité absolue.

Interrogez le meilleur nageur parisien — habitué à nager dans l'eau de rivière —, demandez-lui si c'est sans hésitation, arrivé sur le tremplin, qu'il a sauté dans la mer.

Il vous avouera qu'il a éprouvé un sentiment pareil à la peur.

Et une fois dedans, une fois saisi, enveloppé, roulé par la vague, il s'est senti puissamment soulevé ; c'est vrai ; mais, comme il a compris que cette main qui le soulevait pourrait le briser.

Il a fallu, dit Horace, un cœur enveloppé d'un triple airain et

d'un triple acier au navigateur qui, le premier, s'est hasardé sur la mer !

Aussi, le premier commerce, le commerce de la haute antiquité, s'est-il fait par terre.

L'Inde, la productrice de tous les temps, envoyait les marchandises à l'Europe par trois grandes caravanes.

L'une qui traversait la Perse, et, par Erzeroum, prenant la vallée du Caucase et Byzance, aboutissait à Corinthe.

La seconde qui, par le Tigre et l'Euphrate, aboutissait à Tyr.

La troisième qui, par l'Arabie heureuse, gagnait la mer Rouge, traversait à marée basse l'Isthme de Suez, s'avancait jusqu'à Alexandrie, d'où elle suivait le littoral de la mer jusqu'à Carthage.

Les Phéniciens, ces Hollandais de l'antiquité, furent les premiers qui sillonnèrent en tous sens la Méditerranée.

Le pharaon Néchao fut le premier qui fit entreprendre et qui vit réussir la navigation autour de l'Afrique. Partis par la mer Rouge, ses envoyés rentrèrent dans la Méditerranée par le détroit de Gadès, aujourd'hui de Gibraltar.

Mais lorsque Vasco de Gama eut trouvé le chemin de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance, quand Christophe Colomb eut découvert un nouveau continent, auquel Améric Vespuce donna son nom, le commerce changea de direction : la mer succéda à la terre, les vaisseaux aux chameaux.

C'est alors que l'on vit s'accomplir ce phénomène étrange, auquel on ne sut d'abord quelle cause donner, du dépérissement du commerce en Italie.

Et, en effet, toutes ces villes reines au moyen âge, que l'on appelait Constantinople, Chypre, Venise, Pise, Florence, Gênes, commencèrent à dépérir.

De la mer intérieure, le commerce se transporta sur le littoral de la grande mer, et ce fut alors que fleurirent Lisbonne, Bordeaux, Nantes, le Havre, Boulogne, Dunkerque, ces héritiers modernes des vieilles républiques italiennes.

Et maintenant que toutes les forces de la nature sont mises au service de l'homme : chameaux, vaisseaux à voiles, bateaux à vapeur, wagons, villes anciennes et villes modernes peuvent se reprendre à la vie, surtout si l'Italie, au lieu de s'obstiner à être une puissance territoriale, consent à devenir ce que la nature l'a créée pour être :

Une puissance maritime.

Au reste, le Havre est une des villes les mieux placées pour profiter de toutes les découvertes qui amèneront entre les mondes anciens et nouveaux des améliorations de commerce. Par la Manche, avec la Baltique. Par le cap Horn, avec l'Océanie. Par le cap de Bonne-Espérance, avec l'Inde. Ses paquebots trans-atlantiques vont en neuf jours en Amérique. Enfin, par la Seine, elle est la banlieue de Paris ; par le chemin de fer, elle en est un faubourg.

Aussi le Havre est-il la première ville après Paris qui ait eu l'idée de faire une Exposition ; et timide d'abord dans ses espérances, ses espérances ont bientôt été dépassées.

Il est vrai que le Havre, pour l'époque de son Exposition, a judicieusement choisi celle des bains de mer.

L'homme, que la mer avait tant effrayé d'abord, est bientôt revenu demander à la mer ses forces usées sur la terre.

La mer l'a reçu sans rancune et lui a rendu la séve et la vie.

La mer, qui est une femme, se plaît surtout à relever les femmes. Elle rend la force à la faiblesse, le carmin de la santé à la langueur malade. — Vénus se souvient qu'elle est sortie de la mer. — Et, déesse de la beauté, elle a laissé dans la mer ses meilleurs secrets.

Mais le Havre n'a point jugé que ce fût assez de ses bains de mer empruntés à elle-même, de son Exposition empruntée à Paris, il a emprunté à l'Espagne ses courses de taureaux.

Pour la première fois, hier, sur le sol de la France, nous avons vu une véritable course de taureaux espagnole.

Nous avons vu la brillante *épée* avec son costume vert et or

dans les broderies duquel on taillerait quatre uniformes de maréchaux de France.

Nous avons vu les banderilleros, avec leurs costumes de velours où resplendissaient l'or et l'argent ; avec leurs bas de soie couleur de chair, leurs fins souliers brodés et leurs cheveux de femme retroussés en chignon.

Nous avons vu enfin les picadors raides comme Don Quichotte sur leurs étrières, bardés de fer comme lui, agaçant le taureau du bout de leur longue lance.

Nous avons vu cela sans voir couler le sang ; sans voir les chevaux piétiner leurs entrailles ; sans voir le taureau, noble animal que l'on va chercher au fond des forêts, qu'on enlève à l'amour et à la liberté, tomber sur les genoux en mugissant et mourir avec la pointe d'une épée dans le cœur.

Non, hier, la plus susceptible petite-maîtresse n'a pas eu un reproche à faire au spectacle inconnu qui s'est déroulé sous ses yeux, et qui est resté émouvant sans devenir mortel.

Et n'avez-vous pas eu tout à la fois, hier, le drame et la comédie, la grande et la petite pièce ?

Quoi de plus bouffon que le sixième taureau – taureau-sauteur qui remontrait de la gymnastique aux banderilleros, qui bondissait aussi légèrement qu'eux par-dessus la palissade, les poursuivait dans le couloir, rentrait dans l'arène pour en sortir encore et y rentrer de nouveau.

Certes c'est un spectacle nouveau pour la France, et c'est à l'initiative du Havre que la France devra le spectacle de cette volée de légers coureurs agaçant de leurs manteaux le taureau lourd et stupide, qui ne sait qu'attaquer sans savoir poursuivre, qui prend le manteau pour l'homme, l'ombre pour le corps. Et quand par hasard il poursuit sérieusement, savez-vous quelque chose de plus élégant que ces banderilleros qui s'envolent par-dessus la barrière, brillants comme des oiseaux des tropiques ou pareils à ces beaux phalènes aux ailes roses et bleues, sphinx des frênes et des peupliers.

Oui, quoi qu'en aient dit certains journaux, qui probablement en envoyant leurs rédacteurs au Havre ont trouvé des mécomptes auxquels ils ne s'attendaient pas, l'Exposition du Havre, les bains de mer aidant, les courses de taureaux commandant, aura tout le succès qu'en attendaient ses habiles et courageux entrepreneurs. Que faut-il pour que deux fois par semaine Paris envoie cinquante mille visiteurs au Havre ?

Que le chemin de fer à prix très-réduits organise des trains de plaisir qui donnent, en vingt-quatre heures, au touriste le temps de prendre un bain, d'assister à une course – chose inconnue – et de visiter à loisir l'aquarium – un chef d'œuvre.

Mais si l'on couche, où logeront, où mangeront ces 50,000 visiteurs ?

Qu'ils partent sans inquiétude. Est-ce que Frascati, le plus vaste hôtel de bains qui existe, n'est pas là avec ses terrasses et ses fenêtres sur la mer ? On y logera nos 50,000 Parisiens, et il n'y paraîtra pas.

*
* *

COGNAC ET JARNAC

Il y a deux ans qu'en compagnie de mon vieux camarade Fillon je fis une tournée de province à la suite d'une conférence en faveur des pauvres de Rochefort et de l'orphelinat de Cherbourg.

Je tenais à visiter deux villes de renommée bien différente, l'une toute commerçante, l'autre tout historique :

Cognac et Jarnac.

J'avais des lettres pour un des plus riches négociants de Cognac, mais le jour même où j'arrivai, un grand malheur s'était abattu sur sa famille ; un enfant de dix-huit mois à deux ans, en jouant dans le jardin, avait roulé dans la petite rivière factice qui y serpentait et s'y était noyé.

Je déplorais cet accident avec toute la ville et m'apprêtais à

quitter Cognac, sans prendre sur le commerce, si éminemment français et si justement célèbre, les renseignements commerciaux que je désirais avoir, lorsqu'un homme de trente à trente-deux ans vint droit à moi et me demanda :

— N'êtes-vous point M. Dumas ?

Je m'inclinai.

— Je sais, me dit-il, que vous désirez prendre quelques renseignements sur notre ville, que vous avez pour M. Hennechy une lettre que l'accident arrivé à sa famille vous empêche de lui remettre, et je viens m'offrir à le remplacer.

Je tendis les deux mains à l'obligeant cicerone et lui demandai son nom.

Il se nommait M. JOSEPH ÉTOURNAUD et tenait, rue d'Isly, une des principales maisons d'eaux-de-vie et de fine champagne de Cognac.

Comme mon désir à Cognac se bornait à voir l'aménagement d'une des grands maisons commerciales de la ville, j'acceptai l'offre que me fit M. ÉTOURNAUD de visiter la sienne.

Les eaux-de-vie de Cognac sont le produit des vins récoltés dans l'arrondissement, puis bouillis ; on les rend à soixante degrés centigrades.

La cave de M. JOSEPH ÉTOURNAUD était une véritable exposition.

Porte d'entrée pour les fûts, porte de sortie, cours centrales dans lesquelles sont les caves à bouillir, enfin, chais avec 36 foudres de diverses dimensions et de diverses années, rien ne manque à cette magnifique installation qui fait toute sa vente en France, et non pas à l'étranger, comme font quelques grandes maisons de Cognac et entre autres la maison Martel, qui ne vend pas un litre d'eau-de-vie en France.

La qualité des eaux-de-vie du Cognaçais et de la Champagne se mesure à leur ancienneté ; les eaux-de-vie de trente ans, par exemple, si elles sont d'un bon cru de Jenson ou de Jarnac, acquièrent, en perdant leur alcool, une finesse, un bouquet très-

apprécié.

M. JOSEPH ÉTOURNAUD me fit boire de l'eau-de-vie de 1807 qui était devenue une liqueur préférable à toutes les liqueurs.

L'honorable négociant qui me faisait les honneurs de sa cave m'expliqua, ce dont je m'étonnais, comment il pouvait vendre à un taux inférieur à celui de ses confrères et tout au moins aussi bon qu'eux.

Voilà comment s'y prend M. ÉTOURNAUD : Deux mois avant la récolte, il fait une tournée dans le Cognais, il a soin de garnir ses poches de billets de banque ; deux mois avant la récolte, le paysan est à sec, dix mois de privation l'ont réduit à retirer sa dernière pièce d'or ; alors il propose de traiter la récolte sur pied ; il est reçu comme Dieu apportant la manne aux Israélites, et, tout en rendant service à ces braves gens, auxquels il escompte les deux ou trois derniers mois de l'année, il fait de son côté d'excellentes affaires.

Ce marché, très-ordinaire au reste entre les grands commerçants et les petits propriétaires, permet à M. ÉTOURNAUD de livrer, bien au-dessous des cours affichés, des eaux-de-vie de premier choix et qu'il n'a pas besoin de cuisiner, c'est-à-dire de couvrir avec des ingrédients plus ou moins odoriférants.

M. ÉTOURNAUD voulait à toute force me faire dîner avec lui et coucher chez lui ; mais j'avais décidé d'aller coucher à Jarnac et de visiter le lendemain le champ de bataille où M. de Condé fut assassiné par Montesquiou. M. ÉTOURNAUD était au désespoir, voulant m'accompagner et me prêter sa voiture ; mais, par malheur, il avait à Cognac un rendez-vous irrémissible, mais sa courtoise hospitalité trouva un moyen de tout arranger.

Il me donna son cheval, sa voiture et son représentant, M. *Dessolins*, mit, pour les besoins de la route, une demi-bouteille de cognac dans la poche de la voiture, présenta le fouet à M. *Dessolins* et lui dit ces seules paroles en nous serrant la main :

— À demain, trois heures de l'après-midi.

Jusque-là nous étions sous la garde de M. *Dessolins*, qui

devait nous rendre le lendemain sains et saufs à M. ÉTOURNAUD.

M. *Dessolins* était un charmant compagnon ; aussi le voyage, par un pays pittoresque, nous parut-il court, et l'auberge où il nous conduisit confortable ; le lendemain, après un excellent déjeuner, nous partîmes pour visiter le champ de bataille, qui s'étend à une lieue et demie à peu près de la ville.

J'étais si bien au courant de la localité, et j'avais si bien étudié la bataille sur le plan qu'en avançant vers *Châteauneuf*, je reconnus l'emplacement où le combat avait eu lieu.

Un détail, d'ailleurs, devait me guider.

M. le prince de Condé, le charmant petit prince que l'on aimait tant et qui, quoiqu'un peu bossu, était la coqueluche des dames, avait été tué, adossé à une haie, un instant après avoir rendu son épée à *Vargence*.

En ma qualité de paysan, je sais que rien n'est persistant comme une haie – et une magnifique haie prolongeait le chemin.

Seulement, depuis trois cents ans juste que la bataille a été livrée et le prince tué, il se pouvait bien que ce ne fût pas la même haie ; j'étais donc dans le doute, quand tout à coup, à l'extrémité de cette haie, je me heurtai à une colonne qui n'était autre chose qu'un monument élevé à M. de Condé en 1770, abattu en 1830¹, relevé par Louis XVIII en 1820.

J'étais donc bien à l'endroit même où le pauvre prince avait été tué traîtreusement d'un coup de pistolet par Montesquiou, l'homme du duc d'Anjou, après la bataille finie.

Montesquiou tourna la haie, passa son pistolet à travers les épines et lâcha le coup presque à bout portant.

Le prince s'était comporté en héros ; arrivé le premier sur le champ de bataille avec 400 gentilshommes protestants, il voulut attaquer à l'instant même.

Il avait le bras droit en écharpe, cassé par l'effet d'une chute qu'il avait faite la veille – mais à peine avait-il, pour charger, tiré

1. Cette date est évidemment erronée, le monument ayant été « abattu » pendant la Révolution. Sans doute une erreur du copiste.

son épée de la main gauche, qu'une ruade du cheval du duc de Larochefoucauld lui brisa la jambe gauche ; mais lui, malgré la vive douleur qu'il ressentait, refusant de se faire panser :

— Compagnons, dit-il, vous rendrez témoignage, si je suis tué, que j'ai tellement compté sur votre valeur qu'avec un bras et une jambe cassés j'ai chargé à votre tête, tout mutilé que j'étais, ne comptant plus sur moi, mais sur vous.

Deux heures après, la bataille était perdue, et le prince était mort.

Son adversaire était le duc d'Anjou – ou plutôt Tavanne, Bassompierre et de Tende ; mais la honte doit retomber sur qui la mérite. Le duc d'Anjou, en apprenant la mort du prince de Condé, le fit attacher en travers sur une vieille ânesse et promener par le champ, action qui donna lieu à ce quatrain :

L'an mil cinq cent soixante et neuf
Entre Jarnac et Château-Neuf
Fut porté mort sur une ânesse
Le grand ennemi de la messe.

Or, avant hier en visitant l'exposition du Havre, je m'entends appeler par mon nom, et un jeune homme accourt à moi avec une bouteille de cognac d'une main et deux petits verres d'un autre.

Monsieur Dumas, me dit-il en me présentant l'un des deux verres et en gardant l'autre, à votre voyage de Jarnac, c'est de la même fine champagne que nous avons bue auprès du monument du prince de Condé !

J'avais gardé le souvenir de mon bon compagnon de voyage.

— DESSOLINS, m'écriai-je ; toujours représentant de M. JOSEPH ÉTOURNAUD au Havre comme à Cognac, et encore plus au Havre qu'à Cognac, puisqu'à Cognac il se représente lui-même.

Il avala son verre d'eau-de-vie tout entier, et moi, pauvre buveur malgré l'excellence du breuvage, le mien à moitié.

— Ah ! si vous saviez, me dit M. DESSOLINS en faisant clapper sa langue, le bon souvenir que nous avons gardé de vous là-bas.

Puissent ces quelques lignes prouver à M. JOSEPH ÉTOURNAUD et à M. DESSOLINS que moi non plus, je ne les ai pas oubliés.

*
* *

L'AQUARIUM

La mer, que dans leur terreur primitive les Arabes ont appelée le *Désert*, est, au contraire, le plus peuplé des éléments. Lorsqu'on y songe, sa fécondité épouvante, et l'on remercie la nature qui a égalé pour elle les moyens de destructions aux moyens de production.

Prenons les deux poissons les plus prolifiques de l'Océan.

Le hareng, qui fait jusqu'à soixante-dix ou quatre-vingt mille œufs ; la morue, qui en fait jusqu'à neuf ou dix millions, sans l'indispensable secours de la mort, en dix ans solidifieraient et putréfieraient l'Océan.

Pour combatte ces deux races seulement, l'Angleterre, la Hollande et la France envoient des flottes, 40 ou 50,000 matelots à elles trois, et autant qu'elles trois, l'Amérique seule.

Mais tous les pays du monde y envoyassent-ils leur représentants, l'homme n'y suffirait pas pour détruire le poisson, il faut le poisson lui-même.

Tous se mangent les uns les autres.

Les moindres mangent le frai et les œufs.

Puis les merlans mangent les harengs, les morues mangent les merlans, les bonites mangent les morues, les esturgeons mangent les bonites, puis vient le mangeur patenté, le requin, qui les mange tous.

Celui-là, relativement aux autres, est stérile et vivipare, il donne tous les ans à la mer un petit qui naît terrible et tout armé.

Il y a cent ans que tout cela était mystère pour nous ; aujourd'hui, les scènes les plus bizarres, les plus extraordinaires, les plus profondément cachées se passent sous nos yeux !

Entrez à l'aquarium du Havre, œuvre gigantesque entreprise

et accomplie par M. Lennier, le directeur du Musée, et vous verrez, dans ses quarante-deux bacs, s'accomplir devant vous la plupart des mystères de cette vie inconnue.

Là, les poissons sont classés selon leur importance dans l'échelle des êtres. Ils ont pour domaine un océan relatif ; cent mille litres d'eau, renouvelés trois fois par jour.

Dans les premiers bacs sont placées les anémones de mer, plantes vivantes formant l'intermédiaire entre la nature végétale et la nature animée. Elles ont les tentacules des polypes et la couleur des fleurs ; en les regardant avec attention, elles ressemblent à des marguerites doubles ; quant au corps, c'est ce que la nature a trouvé de plus simple comme organisme.

Un sac ayant une ouverture, que nous appellerons une bouche, si vous voulez ; les tentacules saisissent la proie, la fourrent violemment dans ce sac, qui se referme sur elle à peu près comme une bourse à coulisses.

Là, les sucs gastriques font leur office, détachent de l'animal ingéré tout ce qui peut en être assimilé à l'ingérateur, puis, par une simple contraction qui s'opère à la volonté de l'animal, la poche se retourne et rejette tout ce qui n'est pas digestible.

Ces fleurs vivantes sont hermaphrodites : elles ont des ovaires placés dans les replis de l'estomac. L'embryon végéto-animal y naît ou, rejeté au dehors, éclôt dans l'eau.

En outre, l'anémone de mer reprend de bouture. Coupez-en un morceau, à cette singulière tige qui ne semble pas plus en souffrir qu'un prunier ou qu'un pommier auquel on emprunte une greffe : en huit jours, le fragment, quelque forme primitive qu'il ait, deviendra une petite anémone qui, en deux mois, sera aussi grosse que sa mère, et qui, un mois plus tard, se fécondera et se reproduira comme elle.

C'est le n° 1 dans la chaîne des animaux.

Après les anémones viennent les méduses.

Vous rappelez-vous avoir voyagé sur mer en paquebot, en bateau à voiles ou en simple barque, par une belle nuit d'été ?

Si c'est dans la grande chaleur, vous avez vu, au battement des roues si vous étiez dans un bateau à vapeur ; au sillage si vous étiez en bateau à voiles ; sous les coups des rames si vous étiez en bateau, rouler, glisser ou jaillir une eau phosphorescente, et au milieu de cette eau phosphorescente passer des globes de feu ? Vous vous êtes donné bien de la peine pour saisir un de ces globes et l'amener sur le pont, mais le globe se brisait en morceaux, et la portion que vous parveniez à transporter sur le pont y tombait inerte et incolore.

Si c'est de jour, au bout de dix minutes l'amas gélatineux, que vous aviez pris pour une substance palpable et colorée, se sera évaporé comme si le soleil l'avait bu.

C'est là ce que l'on appelle la méduse.

C'est la principale nourriture de la baleine, qui en recueille des centaines dans sa vaste gueule, les roule avec ses fanons et s'en fait une espèce de bout de boudin de la grosseur d'un câble, qu'elle avale avec délices.

C'est la seule nourriture qui puisse passer dans son étroit gosier.

Nous aurions sur la baleine à dire bien des choses curieuses qui n'ont pas encore été dites : par malheur, il n'y a pas de baleine dans l'Aquarium de M. Lennier ; ne désespérons pas qu'il lui en arrive une.

Passons aux étoiles de mer, qui ont en effet la forme d'une étoile dont chaque rayon est garni d'une quantité de petits suçoirs pareils à ceux des sangsues, et à l'aide desquels elles se traînent de manière à faire un demi-mètre en cinq minutes.

Elles n'ont point d'organe particulier pour la respiration : comme les anémones, elles ingèrent dans une bourse et rejettent ce qui n'a pas été digéré.

Les étoiles de mer ont cela de particulier que, coupe-t-on un de leurs rayons, non-seulement ce rayon repousse, mais devient lui-même une étoile de mer.

De la partie, le membre coupé devient un tout !

Donnons une attention toute particulière aux crustacés, qui viennent après les étoiles de mer.

Jamais chevalier du treizième siècle n'a été barricadé dans son armure comme le homard et la langouste dans leur carapace.

Supposez un pareil animal ayant la taille de l'homme et multipliez sa force en raison de la grandeur et de la grosseur. Sa pince, qui coupe un doigt, coupera un arbre. Autant l'homme était gêné et inoffensif sous sa cuirasse si mal jointe qu'à tout moment ou l'épée ou le poignard en trouvaient le défaut, autant, sous son impénétrable armure et avec son redoutable arsenal, le homard sera dangereux pour les autres et rassuré pour lui. En effet, quelle arme vaudra sur lui le fer ? Grand comme il est, et tout cuit qu'il est, il fait le désespoir de nos plus adroits découpeurs, qui y ébrèchent leurs couteaux. — De la taille de l'homme et avec une cuirasse proportionnée, les balles à pointes d'acier elles-mêmes glisseraient sans laisser de traces. L'éléphant y eût renoncé, le lion lui eût laissé passer son chemin, le tigre eût fui.

Merveilleuse et effrayante simplification.

Une tête pointue, pas de cou, le corps immédiatement après la tête, un œil perçant placé au bout d'un tube mobile et qui voit de tous les côtés.

Il y a danger — l'œil l'a vu — les palpes tâtent — les pinces s'ouvrent et se referment — des mâchoires placées au milieu de l'estomac, et quelles mâchoires ! brisent et ingèrent — l'estomac triture — en un instant la proie a disparu, non-seulement engloutie, mais digérée, dissoute.

Par où respire-t-il ? peut-être par là pourra-t-on le prendre ! Cherchez, il respire par les pieds, et il en a dix, dont six sont des mains.

Au fond de la mer, dont il est le roi — à la manière des condottieri du moyen-âge —, il n'a que deux ennemis : la tempête et le rocher.

La vague le jette sur le roc, mais la cuirasse brisée se raccommode toute seule, et s'il a une partie brisée, au lieu d'attendre

six semaines ou deux mois qu'elle soit ressoudée, il se l'arrache, et il en pousse une autre !

Mais il arrive un moment où l'insolent crustacé, où l'insulteur, l'inattaquable, le bravache, devient plus faible et plus inoffensif qu'un mollusque : c'est quand il mue ; c'est quand cette armure, noire comme celle du prince de Galles, disparaît pour faire place à un justaucorps de taffetas violet.

Alors la justice et l'égalité reviennent ; les victimes ont beau jeu de prendre leur revanche, et elles ne s'en font pas faute.

L'histoire du homard est celle de la langouste et des crabes.

Vous avez vu ces petits globules rouges, entassés sous la queue de la langouste et du homard – le homard en a 20,000 – la langouste 100,000.

Voyez à l' Aquarium langoustes et homards agiter incessamment leurs queues quand elle sont chargées d'œufs, – c'est pour leur donner de l'air et les éventer ; – chacun de ces œufs, au bout de six mois de gestation, donnera une espèce de têtard qui aura des incarnations diverses, comme Vishnou – non pas 32, mais 14. – Au bout de 14, après avoir passé à travers des transformations infinies, il est langouste ou homard.

À côté du voleur de grand chemin, du bandit, du meurtrier, jetez un regard en passant sur le filou.

Voyez cet effronté qui est sur le seuil d'une maison et qui, les pinces en avant, semble toujours prêt à la défendre. Cette maison n'est pas à lui. Il est venu au monde comme l'homme, *solus, pauper et nudus* ; mais à peine s'est-il senti une certaine force dans les pinces qu'il est placé sur une des grandes routes de la mer, et le premier buccin ondé qui a passé, il s'est rué dessus, l'a étranglé, l'a mangé, pour satisfaire son appétit d'abord, puis pour nettoyer sa maison, et sa maison nettoyée, il s'y est introduit à reculons, s'y est emboîté. Le jour, une certaine honte le retient ; mais, le soir venu, il va à la maraude, mais on l'entend et on le reconnaît au bruit qu'il ne peut s'empêcher de faire avec sa coquille, en boitant et en trébuchant.

Comme le serpent à sonnettes, il prévient de son approche.

Après le bac des crustacés vient celui des mollusques. Approchez, et vous verrez à quoi une huître peut passer son temps.

Elle a deux occupations : se reproduire elle-même et faire des perles.

L'huître est hermaphrodite. Elle laisse échapper une certaine matière gluante parsemée de petits points blancs ; ces points blancs, ce sont les huîtres de l'avenir. On a cru que les huîtres pouvaient manquer un jour ! Que l'on se rassure : l'huître, comme le dernier homme, assistera au jugement dernier.

Cette matière gluante, parsemée de points blancs, qui flottait au hasard jusqu'à ce qu'elle s'accrochât à quelque rocher, et que le premier poisson venu gobait en passant, M^{me} Sarah Félix la recueille et prend les jeunes huîtres en nourrice ; d'abord elle se contentait d'étaler ce frai sur des tuiles où l'huître se fixait, prenait écaille et grossissait. Mais la portion de l'écaille qui touchait à la tuile avait la paresse de ne pas pousser à l'instar du reste de la carapace. Il en résultait que lorsqu'on voulait enlever l'huître de sa tuile, on n'enlevait que la coquille, l'huître restait sur la tuile, et l'on était obligé de servir la tuile au lieu des huîtres.

M^{me} Sarah Félix a obvié à cet inconvénient et vaincu cet obstacle. Elle a enveloppé ses tuiles avec des journaux qu'elle a enduits d'une certaine préparation pour les défendre de l'eau de mer. Si bien qu'aujourd'hui, lorsqu'on veut enlever les huîtres, au lieu que ce soient les huîtres qui restent attachées à la tuile, ce sont elles qui enlèvent les journaux, si bien que sur la coquille de l'huître qu'il mange, l'amateur peut lire la réclame de l'eau sans pareille de M^{me} Sarah Félix pour teindre les cheveux.

C'est ce qui s'appelle faire d'une pierre deux coups.

Causerie

L'œuvre allemande¹

Il y avait, en 1836, à Rome, un pauvre Chinois qui se mourait à l'hôpital du mal du pays. Un Chinois était à cette époque chose rare en Europe et surtout à Rome, qui fait si peu partie de l'Europe. Le pape Grégoire XVI, que l'on tenait au courant non-seulement des événements politiques, mais encore des questions particulières, apprit la détresse du pauvre Chinois ; c'était un homme extrêmement intelligent que le pape Grégoire XVI, il devina immédiatement la cause de cette nostalgie et demanda :

— A-t-il quelqu'un avec qui parler sa langue ?

On s'enquit, personne ne parlait chinois à Rome.

Il fit venir le cardinal Mezzofanti qui parlait trente-trois langues, idiomes ou patois.

— Parlez-vous chinois, cardinal ? lui demanda-t-il.

— Un peu, Saint-Père, lui répondit le cardinal.

— Eh bien, faites-moi le plaisir d'aller à l'instant même à l'hôpital de *****, vous demanderez le Chinois, et vous vous informerez des médecins quel est son genre de maladie.

Le cardinal salua Sa Sainteté et s'empessa de se rendre à l'hôpital.

Les médecins interrogés, il résulta de l'interrogatoire que le Chinois n'avait aucune des maladies connues parmi les 2,487 maladies qui sont portées au catalogue de la médecine. Il mourait tout simplement par difficulté de vivre, et quand on lui demandait par signes ce qu'il avait, il répondait par un long discours auquel personne n'entendait rien et à la fin duquel, dans son désespoir, il finissait toujours par se cogner la tête contre la muraille.

Ce genre de cataplasme n'apportait aucune amélioration à son état, et de jour en jour il faisait ses discours moins longs et dans

1. N° 62, jeudi 25 juin 1868 ; n° 63, samedi 27 juin.

une langue moins intelligible.

Le cardinal Mezzofanti s'approcha de son lit et lui demanda en chinois :

— Qu'avez-vous, mon bon ami ?

Le Chinois fit un saut de carpe sur son lit et répondit :

— Je me meurs.

— Mais de quoi vous mourez-vous ? demanda le cardinal.

— Je me meurs d'ennui de ne parler la langue de personne et de ce que personne ne parle ma langue.

— Vous croyez donc, fit le cardinal, que si vous trouviez à parler chinois vous guéririez ?

— Mais, dit le Chinois, je suis déjà à moitié guéri, vous le voyez bien, emmenez-moi, illustre mandarin, sortez-moi d'ici, parlez-moi chinois, et je guérirai tout à fait.

Le cardinal fit un signe de la main :

— Du calme, du calme, mon ami, on ne sort pas ainsi de l'hôpital ; et les médecins, qu'est-ce qu'ils diraient ? — Je n'ai pas de diplôme.

— Que dois-je faire alors, illustre mandarin ?

— Vous devez prendre tout ce qu'on vous donnera, avoir l'air de guérir peu à peu ; je viendrai tous les jours causer avec vous, et lorsque les médecins déclareront que vous êtes guéri, je vous emmènerai.

Huit jours après, le cardinal Mezzofanti sortait avec son Chinois, parfaitement guéri de sa nostalgie et qui entraînait chez lui en qualité de cuisinier.

L'histoire de ce malheureux enfant du Céleste-Empire est celle de tous les exilés qui se trouvent sur une terre hospitalière, mais qui ne parlent pas leur langue. Ainsi en était-il à Paris des ouvriers allemands qui, tombant malades, étaient conduits à un hôpital où le médecin, si savant qu'il fût, s'il ne parlait pas l'allemand, était obligé de deviner la maladie de l'étranger et ne pouvait lui donner même ces consolations banales que le miséricordieux docteur laisse tomber sur l'oreiller du mourant.

Un homme fut touché de cette situation de ses compatriotes, il est vrai que c'était un Allemand.

Les Allemands sont particulièrement aptes à saisir les grandes idées humanitaires. En Allemagne ils les rêvent, en France ils les appliquent.

M. le comte de Leibach était cet homme.

Dès 1841, une société allemande de bienfaisance avait été fondée, car dès cette époque le nombre des sujets allemands établis à Paris était assez considérable pour donner à cette institution libérale une importance qui a grandi en raison directe de l'accroissement successif de l'émigration allemande en France.

Il y a dix ans, le chiffre de cette émigration était devenu tellement considérable que l'association destinée à protéger et à secourir les Allemands pauvres habitant en France fut reconnue insuffisante.

Ce fut alors, c'est-à-dire en 1856, que le comte de Leibach, que nous avons déjà nommé, fondateur d'une société de bienfaisance analogue à Saint-Pétersbourg, prit la charitable initiative de reconstituer à nouveau l'institution fondée à Paris vingt ans auparavant et dont il prit la présidence.

Dès lors, une ère nouvelle commença pour l'œuvre ; le comte de Leibach prit différentes mesures, de grandes modifications furent apportées dans l'administration de la Société, le nombre des souscripteurs s'accrut, et par contre le nombre des personnes secourues fut plus grand.

Les changements inaugurés par l'honorable président portèrent des fruits presque immédiats ; il est facile d'en juger par l'état comparatif des recettes de l'Institution.

En 1858, ces recettes étaient de 15,000 fr., avec une réserve de 8,000.

En 1867, elles s'élevaient à 53,000 fr. et le fonds de réserve à 35,000.

Les secours que la Société distribue sont extrêmement variés.

1° Elle renvoie gratuitement dans ses foyers tout compatriote

qui ne peut subsister à Paris. À cet effet, les chemins de fer allemands et français ont accordé à l'institution des billets à moitié prix.

2° L'Association distribue de l'argent, des vêtements et du pain aux travailleurs qui sont dans l'impossibilité de nourrir leur famille, soit par défaut d'ouvrage, soit à cause des maladies.

3° Elle sert des pensions mensuelles aux malheureux Allemands qui ne peuvent subvenir à leur existence parce qu'ils sont trop âgés, infirmes ou estropiés.

La Société est humanitaire et ne s'occupe ni de la confession, ni des opinions politiques des individus : pour avoir droit à ses secours, il suffit d'appartenir à la grande famille allemande.

Enfin, la Société mettait à la disposition des indigents malades des médecins allemands et les médicaments nécessaires à leur traitement.

Mais ce n'était point assez. Un des vice-présidents de l'Œuvre, M. Maurice Ellissen, s'étant exactement rendu compte de l'accroissement constant du nombre des malheureux réclamant les soins des médecins de la Société, eut la pensée de chercher à se procurer les sommes nécessaires pour l'édification d'un hôpital.

L'exécution de cette noble idée présentait de sérieuses difficultés. On objectait que, puisque les Allemands étaient reçus dans les hôpitaux français et qu'ils étaient admis aux consultations des médecins de leurs arrondissements dans leurs différentes maladies, l'édification d'un hôpital allemand devenait par ce fait complètement inutile.

Mais M. Maurice Ellissen fut témoin d'un fait qui se rapprochait tellement de l'histoire de notre Chinois que nous avons cru devoir commencer notre causerie par cette histoire.

Appelé à l'hospice Beaujon pour consoler un moribond allemand, il trouva celui-ci assis sur son lit, sa tête enveloppée de son drap et répondant par des cris furieux et des trépignements à faire craindre une attaque de tétanos à toutes les questions gra-

cieuses et pleines de sollicitude des infirmiers, des élèves et même du médecin en chef. Alors il s'approcha de son compatriote et lui demanda en allemand :

— Que désirez-vous, mon bon ami ?

Le malade désentortilla sa tête par un mouvement furieux et s'écria en se cramponnant au cou de M. Ellissen :

— Ce que je désire, ce que je désire, temps et tonnerre ! je désire qu'on me laisse mourir tranquille.

M. Ellissen calma son compatriote, et, en venant le voir tous les jours, il lui apporta le véritable remède dont il eût besoin : la langue maternelle dans la bouche d'un ami.

Dès lors, M. Ellissen prit la résolution inébranlable de fonder un hôpital allemand dans lequel tout serait allemand : infirmiers, élèves, médecins et malades.

Une dernière amélioration fut apportée à cet hôpital encore en projet.

Dans les autres hôpitaux, les parents ne peuvent visiter les malades que deux fois la semaine. Dans l'hôpital futur, les parents seraient admis tous les jours.

Dans les autres hôpitaux, défense est faite aux parents d'apporter quelque chose que ce soit, à boire ou à manger, remèdes ou comestibles. M. Ellissen se promit bien que dans cet hôpital les parents apporteraient ce qu'ils voudraient : attention qui touche toujours le malade ; les médecins seulement resteraient juges de ce qu'on pourrait leur donner.

Restait à réaliser ce grand projet.

Nous verrons dans le prochain numéro comment s'y prit la charité de M. Ellissen.

*
* *

Mais pour mener à bonne fin une pareille entreprise, pour bâtir un hôpital qui ne peut pas coûter moins de 5 ou 600,000 fr., il faut se mettre activement à l'œuvre et ne négliger aucun moyen

de solliciter la charité du prochain.

Or le prochain charitable, c'est surtout la femme ; dans toutes les œuvres de charité, le mari n'est en général que le *prince époux*, la femme prend l'initiative, elle a le cœur, le mari la bourse.

M. Ellissen prit donc tout d'abord la résolution de confier aux dames de la société l'exécution de son projet.

Il s'adressa d'abord à M^{me} la comtesse de Leibach qui avait toujours mis au service de l'Association ses relations et la position supérieure qu'elle occupe dans le monde. Il la pria de vouloir bien se mettre à la tête de cette entreprise et d'organiser un bazar au profit de ses malades, ainsi que cela se pratique dans la majeure partie des sociétés de bienfaisance.

Cédant à un sentiment de modestie excessive, M^{me} la comtesse de Leibach recula devant la proposition qui lui était faite, mais ce n'était, disait-elle, que pour passer la main à une personne plus puissante qu'elle et plus à même qu'elle d'arriver à un prompt et heureux résultat.

Cette personne était M^{me} la princesse Pauline de Metternich.

M. Ellissen n'ayant pas l'honneur de connaître la princesse, M^{me} de Leibach se chargea de lui porter la proposition et l'assura que, pour le cœur et le patriotisme, elle ne pouvait mieux s'adresser.

Et, en effet, M^{me} la princesse de Metternich est un élément à part dans la société parisienne.

C'est un admirable mélange de la vivacité hongroise et de l'esprit français. Pour ceux qui voient passer la princesse de Metternich dans un brillant équipage, avec ses domestiques à grande livrée en bas de soie blancs et poudrés, la princesse de Metternich est l'élégante des élégants, plus que cela, elle est l'élégance même. Elle a conservé de son pays natal cette grande liberté d'allure que les princesses autrichiennes apportent, à notre grand étonnement, au milieu de l'étiquette française un peu compassée. Toujours en mouvement, mouvementant tout autour

d'elle, l'animation lui est aussi naturelle que les ailes à l'oiseau. Mais ceux-là seuls qui peuvent lire dans sa pensée ou qui sont les confidents de son cœur savent le but de cette animation qui aboutit presque toujours à un acte de bienfaisance ou de patriotisme. Fille de l'un des hommes les plus élégants, les plus braves et les plus aventureux de la Hongrie, du comte Sandor, femme d'un des gentilshommes les plus richement nommés de l'Allemagne, puisque son nom lui vient d'une action d'éclat de ses ancêtres, la princesse de Metternich est, sous tous les rapports, rapports de fortune et d'aristocratie, une des femmes les plus heureusement dotées qui soient au monde. Une chose étrange, c'est qu'au milieu de ces mille soins que nécessite une position comme la sienne, elle ait conservé cette énergie d'âme, cette charité profonde qui lui fait tendre la main à toutes les infortunes. Ce n'est pas un de ces esprits philanthropiques qui commencent par faire prendre des renseignements sur la cause du malheur, c'est un de ces cœurs prompts à l'aumône qui vont au malheur d'abord, et qui s'informent ensuite. C'est non-seulement une grande dame allemande, autrichienne ou hongroise, mais c'est une grande dame de tous les pays, car elle parle toutes les langues avec le même cœur et le même esprit. Le cœur est plus long à juger, mais l'esprit éclate au premier abord. Il est impossible qu'un homme même médiocre ne soit pas mis à l'aise à l'instant même par cette charmante bienveillance qui rayonne dans toute sa personne et qui se résume dans son sourire ; à plus forte raison l'homme d'esprit sera-t-il heureux de se heurter pour ainsi dire à ce diamant social, si admirablement taillé par le monde qu'il a mille facettes et par chacun de ces facettes jette une étincelle.

Expliquez ce phénomène :

La princesse Pauline de Metternich n'est point une beauté dans le sens habituel du mot, mais elle connaît si bien sa supériorité sur la beauté qu'elle est toujours entourée de jolies femmes qui servent à faire une double haie à tout esprit intelligent entrant dans ce salon et allant présenter ses respects à la maîtresse du

logis.

Son instruction est, comme celle des femmes allemandes instruites, supérieure en général à celle des femmes françaises.

Je n'ai eu l'honneur de causer qu'une seule fois avec M^{me} la princesse de Metternich, et je crois qu'elle peut suivre et même précéder son interlocuteur sur la gamme complète des arts et de la science. Elle a ce grand mérite aussi, consignons-le, si rare dans le monde et au théâtre, de savoir *écouter* avec une physionomie qui indique qu'elle ne perd pas un mot de ce qu'elle entend.

Un jour, elle demandait l'*Oiseau* chez un libraire, elle faisait un tel éloge de l'auteur qu'un des commis se crut obligé de lui dire :

— Mais, madame la princesse, voici M. Michelet lui-même.

Michelet s'excusa de la négligence de sa toilette, la princesse l'arrêta court.

— Eh monsieur, lui dit-elle, qui s'inquiète de la reliure de vos livres.

Une des grandes qualités de la princesse, c'est encore, lorsqu'elle a entrepris une chose et qu'elle la croit bonne, de vouloir absolument la faire réussir. L'obstacle est peu de chose pour elle, elle n'en tient jamais compte, aussi n'a-t-elle presque jamais échoué dans aucune de ces entreprises de bienfaisance qui lui sont si familières qu'au milieu des bals les plus tumultueux, des soirées les plus brillantes, des raouts les plus animés, des représentations théâtrales les plus attachantes, il y a toujours quelque chose de sérieux et de charitable qui se dessine dans le clair-obscur de sa pensée.

Aussi, patriote comme elle l'est, reçut-elle avec enthousiasme la proposition de M^{me} la comtesse de Leibach.

Le lendemain, au moment où M. Ellissen venait aux nouvelles chez M^{me} la comtesse de Leibach, regardant comme une grande faveur déjà d'être appelé chez M^{me} la princesse de Metternich, celle-ci accourut toute joyeuse chez son amie, et sans faire attention à l'inconnu qui se trouvait là :

— Chère amie, lui dit-elle, il ne me fallait que l'autorisation de mon mari, je l'ai, et je viens me mettre à votre disposition et à celle de votre monsieur.

— Mon monsieur est justement là, princesse, dit M^{me} de Leibach.

Puis, se retournant vers M. Ellissen :

— Remerciez M^{me} la princesse de Metternich, lui dit-elle.

— Pas du tout, pas du tout, interrompit la princesse en arrêtant court le salut un peu cérémonial de M. Ellissen, c'est moi qui ai à vous remercier de l'initiative que vous prenez en faveur de nos chers compatriotes ! Passez demain à l'ambassade, de 2 à 3 heures, demandez-moi, et nous aviserons aux moyens.

Le lendemain, à l'heure dite, M. Ellissen se faisait annoncer chez la princesse Pauline de Metternich ; on le fit entrer dans le salon, et à peine assis elle lui demanda avec sa vivacité ordinaire :

— Eh bien, mon cher monsieur Ellissen, qu'allons-nous faire de bon pour nos braves Allemands ?

— Mon Dieu, princesse, dit le solliciteur de la charité, il y aurait un moyen bien simple et bien facile de réaliser une jolie somme.

— Lequel ?

— Ce serait de transformer l'ambassade d'Autriche en bazar, et toutes les amies de l'ambassadrice en marchandes.

Un sourire illumina le visage de la princesse, elle sonna, un valet de chambre entra.

— Allez chercher tous vos camarades, dit-elle.

Le valet de chambre obéit et rentra cinq minutes après, suivi de toute la domesticité, depuis le suisse jusqu'au factotum.

Les valets se rangèrent en cercle.

— Vous voyez bien ce monsieur-là, leur dit la princesse, regardez-le bien afin de le reconnaître. Il se nomme M. Ellissen. Il vient ici pour être utile à nos compatriotes, c'est-à-dire pour faire le bien. À partir de demain, l'hôtel de l'ambassade est à lui,

vous tous compris ; il y fera tout ce que bon lui semblera et vous ordonnera de faire tout ce qui lui conviendra.

— Mais, princesse, dit M. Ellissen, aussi ému qu'étourdi de la dictature qui lui était accordée d'une façon si absolue, mais les meubles ? Que vais-je en faire ?

— Ça ne me regarde pas, jetez-les par la fenêtre si vous voulez, envoyez-les chez mon tapissier, ce qui sera mieux, je paierai tout ce qu'il y aura à payer. Quant à moi, je vais m'occuper de mes marchandes. Mais tout cela à une seule condition.

— Laquelle, princesse ? vous m'effrayez.

— C'est qu'il ne se fera aucun bruit dans l'hôtel avant neuf heures du matin, c'est mon heure ; passé cela, frappez, cognez, piochez, faites tout ce que vous voudrez, vous êtes le roi de la maison.

Le bazar fut établi, la vente eut lieu, elle produisit 67,000 fr. La présidente recueillit pendant la première journée, c'est-à-dire pendant la journée d'ouverture, 12,000 fr.

Ce fut la première pierre de l'édifice, et toute modeste que soit la princesse Pauline de Metternich, elle ne peut empêcher que son nom soit en toutes lettres gravé dessus.

Ce ne fut pas tout, elle accepta le patronage des bals annuels qui, partis de 8,800 fr. en 1863, atteignirent 14,000 fr. en 1867.

Aujourd'hui, la somme destinée à l'édification de l'hôpital s'élève à 310,000 fr.

Dès que l'acquisition du terrain sera faite, on commencera les constructions.

TABLE DES MATIÈRES

Causerie : [Présentation du <i>D'Artagnan</i>]	5
L'armoire d'acajou	10
Adelina Patti	27
Paris et la province	32
Causerie : [Programme du <i>D'Artagnan</i>]	39
Les petits théâtres : le Théâtre du Prince-Eugène	44
Le dévouement des pauvres	50
Grimod de la Reynière	73
Études sur Kean	77
Madame Matcshinski	83
Causerie à propos du Dictionnaire-buvard de M. Léon Poubelle ..	88
Dauzats	93
Causerie sur les Valois : à propos de la Reine Margot	95
<i>Les Mousquetaires</i>	136
Le <i>Vengeur</i>	140
Directeurs, auteurs, acteurs	154
Causerie : [À propos de <i>Mes Bêtes</i> et du <i>Volontaire de 92</i>]	186
<i>La Montagne</i> , par Michelet : bibliographie	190
Causerie : Souvenirs de théâtre	203
Le Vésuve philanthrope	208
Un monsieur qui croit aux rêves	212
Un billet à vue	215
Causerie : [De l'origine des pommes, des pommiers et du cidre]	223
La Porte-Saint-Martin, les <i>Mousquetaires</i> , <i>Glenarvon</i> , les	
<i>Ancêtres</i>	228
Léon Pillet	230
Causerie sur le tabac	232
Causerie : La pipe de Jean Bart	237
Causerie : les pots à tabac	242
Théâtre de l'Odéon : <i>le roi Lear</i>	247
Alexandre Dumas fils : <i>Théâtre complet</i>	254
Scènes du monde	262
Les chiens enragés	267
Duponchel	276

Les primes	278
Théâtre de la Porte-Saint-Martin	282
Un tableau de l'exposition russe	286
Une étoile	296
July d'Evergenye	302
Causerie : [Le second trimestre du <i>D'Artagnan</i>]	307
Causerie : [Des ressources de la femme dans notre société]	311
Les petites incurables	316
Causerie : Notre-Dame-des-Arts	326
La faim	331
Les Abeilles	333
Écoles professionnelles des femmes	338
Les Filles du Saint-Sauveur	343
Causerie : Madame de Chamblay	361
L'exposition du Havre	417
Causerie : l'œuvre allemande	438